EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

R. GANSZYNIEC TH. SINKO TH. ZIELIŃSKI.

VOLUMEN XXV. 1921—1922.

EDITUM AUXILIO MIN. INSTR. PUBL.
LEOPOLI 1923
PROSTAT LEOPOLI APUD BIBLIOPOLAS GUBRYNOWICZ ET FILIUM
LIPSIAE APUD BIBLIOPOLAM CAROLUM W. HIERSEMANN.

EOS

CZASOPISMO FILOLOGICZNE

ORGAN POLSKIEGO TOW. FILOLOGICZNEGO

WYDAWCY

R. GANSZYNIEC T. SINKO T. ZIELIŃSKI.

ROCZNIK XXV 1921—1922.

WYDANE Z ZASIŁKU MIN. WYZN. REL. I OŚW. PUBL.
WE LWOWIE 1923
GŁÓWNY SKŁAD WE LWOWIE W KSIĘGARNI GUBRYNOWICZA I SYNA
W LIPSKU W KSIĘGARNI KAROLA W. HIERSEMANNA.

Spis współpracowników rocznika XXV.

	str.
Chodaczek W. (Lwów)	45, 45
Cybulski S. (Warszawa)	109
Dziech J. (Poznań)	25
Ganszyniec R. (Lwów)	69, 85, 90, 121, 132, 141
Hammer S. (Poznań)	15
Handel J. (Lwów)	116, 145
Kotula R. (Lwów)	120
Kowalski J. (Lwów)	13, 70, 114
Krokiewicz A. (Kraków)	142
Ogrodziński W. (Nowy Targ)	133
Porębowicz E. (Lwów)	1
Skulski R. (Lwów)	122
Szydelski S. ks. (Lwów)	146
Turyn S. (Warszawa)	91
Witkowski S. (Lwów)	151
Zamłyński S. (Tarnopol)	71
Zieliński T. (Warszawa)	13, 38, 59, 70, 118, 149, 157, 158.

Gr. 2810/25.

Z DRUKARNI ANTONIEGO BLUJA W PRZEMYŚLU, SZEROKA L. 6.

Spis rzeczy rocznika XXV.

		Str.
I.	Philologia classica:	
	Porębowicz E., „L'espagnolisme" d'Aurélien Prudence	1
	Kowalski G., De νυκτεγερσίας artificio scaenico	13
	Zieliński T., Alcaicum	14
	Hammer S., Ramenta Tacitina	15
	Dziech I., De s. Ambrosii luminibus consolandi	25
	Zieliński T., Horatianum	38
	Zetowski S., De Ciceronis pro L. Vareno or.	39
	Chodaczek L., Varronianum	45
	Chodaczek L., Apuleianum	56
	Zieliński T., De Hercule tragico	59
	Ganszyniec R., Χριστός — Χρηστός	69
	Zieliński T., Vitrea Circe	70
	Kowalski G., In Verg. buc. IV v. 62	70
	Zamłyński S., De ratione inter Xenophontis Convivium et Antisthenem intercedente	71
	Ganszyniec R., Plinius N. H. XIV 10 *vindemitor auctoratus*	85
	Schächter R., De verborum delectu atque compositione quae Philodemus tradidisse videtur	87
	Ganszyniec R., Novatianeum	90
	Turyn St., Observationes Metricae	91
	Smolka F., Du Péculat en Égypte Gréco-Romaine	105
	Cybulski S., La poesie latine chantée	109
	Kowalski G., De Strepsiadis Aristophanei charactere	114
	Handel I., Ἄλσος: λάσιος	116
II.	Humanistyka:	
	Zieliński T., Patavii origines	118
	Kotula, Ursini et Philelphi Formulae epistolarum	120
	Ganszyniec R., Frater Złotkowski	121
	Ganszyniec R., Criciana I	121
	Skulski R., Pseudoovidiana polskie	122
	Ganszyniec R., In Dedekindi Grobianium	132
	Ogrodziński W., Seb. Petrycy tłumaczem Horacego	133
	Ganszyniec R., In Nicolaum de Albocastro	141
	Ganszyniec R., Criciana II	141
III.	Recenzje — Sprawozdania — Zapiski.	
	Krokiewicz S.: Diels H. Lukrezstudien I—IV	142
	Handel I.: Lagercrantz O. Zwei gr. Wörter	145
	Szydelski S. ks.: Harnack A. Marcion	146
	Zieliński T.: Pettazzoni R. La religione nella Grecia ant	149
	Witkowski S.: Ćwikliński L. O przechowanym w zbiorze pism ksenofontowych traktacie o dochodach Πόροι ἢ περὶ προσόδων	151
	Przychocki G.: Cornford F. M. The origin of Attic Comedy	153
	Zieliński T.: Wageningen J. Commentarius in M. Manilii Astronomica	157
	Zieliński T.: Fiske G. Conv. Lucilius and Horace	158

Spis dzieł omówionych w dziale recenzji:

Str.

Cornford F. M. The Origin of Attic Comedy (G. Przychocki) . 153
Ćwikliński L. O przechowanym w zbiorze pism ksenofontowych traktacie o dochodach Πόροι ἢ περὶ προσόδων (S. Witkowski) . 151
Diels H. Lukrezstudien I—IV (A. Krokiewicz) 142
Fiske G. Conv. Lucilius and Horace (T. Zieliński) 158
Harnack A. v. Marcion (ks. S. Szydelski) 146
Lagercrantz O. Zwei gr. Wörter (J. Handel) 145
Pettazzoni R. La religione nella Grecia ant. (T. Zieliński) . . 149
Wageningen J. v. Commentarius in M. Manilii Astronomica (T. Zieliński) 157

A mon Maître, M. Casimir Morawski, hommage affectueux.

L'„espagnolisme" d'Aurélien Prudence

par

EDWARD PORĘBOWICZ.

L'influence exercée par le climat sur le tempérament d'un écrivain aboutit, d'après la loi bien connue, à créer chez lui une disposition qui se manifeste par des traits caractéristiques d'ordre général, ajoutés à son style personnel. Ainsi s'explique l'hétérogénéité de Claudien l'Alexandrin, d'Apulée, Tertullien, Augustin — Carthaginois; de Martial, Sénèque, Lucain, Quintilien, Juvence, Prudence — nés en Espagne. Ce dernier, observé sous un tel point de vue, pour ainsi dire, ethnologique, présente dans la galerie d'esprits créateurs un phénomène digne d'une analyse plus détaillée que celle qu'on trouve dans les études consacrées à son admirable génie[1]).

L'„espagnolisme", comme définition ethnologique porte, dans tous les domaines de l'art, un caractère tellement distinct, que de prime-abord il saute aux yeux. Son symbole le plus simple et le plus expressif, c'est l'antithèse provenant du contraste continuel de la clarté et de l'ombre, beaucoup plus intense là-bas que dans les contrées boréales. Ajoutons-y: l'abondance des stimulants propres à surexciter les sens; l'intensité de la vie psychique qui s'exprime en dehors par le rythme et le geste éloquents; la fantaisie rapprochée presque de la vision et qui ne se contente pas d'une reception passive des phénomènes réels, mais les agrandit ou les transforme soit en les modelant par des moyens d'expression poussée jusqu'au naturalisme, soit en leur trouvant des analogies dans les mondes visibles et invisibles. L'antithèse, la métaphore outrée, l'hyperbole, l'épithète et la périphrase rares, les rythmes et les harmonies comme facteurs émotionnels — voilà les traits les plus remarquables de l'„espagnolisme". C'est de cette manière qu'il se manifeste aussi chez les poètes espagnols modernes, quand ils poussent leurs tendances naturelles jusqu'à l'excès.

Pour Louis Gongora, poète du XVI-e siècle, Polyphème, „le fils féroce de Neptune, est une montagne éminente de membres; son oeil unique illumine l'hémisphère de son front, en quoi il

[1]) A. Puech, Prudence, Etude sur la poésie latine chrétienne au IV-e siècle. Paris 1888. — A. Ebert, Allgem. Gesch. der Litt. des MA. Leipzig 1889. — G. Sixt, Die lyrischen Gedichte des Aur. Prudentius. Progr. Stuttgart 1889. — Schanz M., Gesch. der röm. Litteratur. IV. 1, München 1914, p. 233—258.

rivalise avec l'astre principal du ciel" (Polifemo y Galatea, stance 7; l. c. p. 459).[1]) — L'Armade en train de partir à l'écrasement d'Angleterre est apostrophée par des paroles suivantes:

Tu, que con zelo pio y noble sana
El seno undoso al humido Neptuno
De selvas inquietas has poblado...

„Toi, qui rempli d'un zèle pieux et d'une noble folie as peuplé d'une forêt mouvante le sein ondulant et humide de Neptune!".. (Canc. II. l. c. p. 449). — Dans un éloge adressé à Philippe IV. il pousse l'hyperbole jusqu'à dire, que le roi „a fatigué le soleil en le forçant à passer en un seul jour la revue des deux mondes" (Canc. her. l. c. p. 455). Un ruisseau s'appelle chez lui: „l'argent qui sonne"; le roucoulement des colombes: „le clairon d'amour" (Polif., l. c. p. 461). Il convient de remarquer, que de telles métaphores ne sont pas forcément que des tropes; mainte fois elles reflètent les sensations réelles, hypertrophiées grâce à la finesse de la vue et de l'ouie d'un Espagnol.

Caldéron jongle avec des antithèses; Sigismond de la „Vie est un songe" s'appelle: „un homme entre les brutes et une brute entre les hommes" (I. 1); la beauté d'une dame, selon lui, comme à l'hôtel de Rambouillet, donne „la vie aux morts et la mort aux vivants." Magnifique cette métaphore du „Magicien" (I. 1): „le soleil couché, ensévéli dans les ondes qui au dessus de ce cadavre d'or s'élèvent en sarcophage argentin." Quand les mêmes traits du style se retrouvent dans la poésie des strambottistes napolitains de la fin du XV-ème et en France dès la seconde moitié du XVI-ème siècles, leurs traces ramènent toujours à l'Espagne.

De même, ils sont communs à tous les poètes latins d'origine ibérique, à chacun toutefois selon les qualités maîtresses de son organisation psychique. Le travail cérébral d'un Martial s'épuise dans des jeux d'esprit qui demandent un art peu raffiné de rapprocher et lier ensemble les idées les plus opposées. Ce païen, d'une licence de langage devergondée, n'est pas propre à servir de modèle; aussi Prudence évite-t-il tout contact spirituel avec l'auteur des „Epigrammes". Il ne se plait davantage dans la légèreté de cet autre, plus décent mais irréligieux et sceptique — voisin des Ibères puisqu'il est natif d'Aquitaine, — le mal-converti Ausone. En élaborant son style il pouvait également se passer de son compatriote Quintilien, dont la rhétorique a emprunté assurément au terroir sa pompe, son grand geste, tout recherché, surpassant la moyenne, destiné aux

[1]) Poetas liricos de los siglos XVI — XVII. ed. A. de Castro. t. I. (Bibl. de autores espanoles, t. XXXII), Madrid 1872.

cénacles de distinction. Prudence était poète par tempérament; comme tel il fréquentait plutôt Sénèque et Lucain. Pourtant il ne les a pas imités; ses vers ne sont pas des centons, composés de phrases toutes faites comme les jeux poétiques d'Ausone; sa manière de transposer les choses vues et ressenties en images et en harmonies, il la doit exclusivement à son double caractère: de génie poétique et d'Espagnol. Mais il est précisément curieux et instructif d'observer, combien il leur ressemble malgré son individualisme prononcé. Analysant les procédés de chacun d'eux, les plaçant côte à côte, nous espérons d'une part mettre en relief la personnalité de Prudence et d'une autre, vérifier par un nouvel exemple bien représentatif, la loi rappelée au debut du présent essai.

Sénèque se complaît en des expressions hyperboliques, en des couleurs de mots vives, en des images brutales. Les périodes littéraires futures, à la sensibilité émoussée, comme p. ex. les derniers jours de la Renaissance, chercheront à se surexciter par ces scènes de crimes dénaturés, de supplices monstrueusement raffinés; on les considéréra alors comme une essence du tragique. Cependant le style de Sénèque généralement serré, s'épanche volontiers en des marécages verbaux: monologues, réflexions, descriptions, exclamations, interrogations; à ces moments-là il rappelle d'une manière frappante la comédie espagnole moderne. Telle est p. ex. la scène de l'Edype (v. 1036—8)[1]) où Jocaste dans la perplexité se demande, si c'est à la gorge plutôt qu'au cou qu'elle doit enfoncer le fer homicide, après quoi en descendant plus bas encore elle transperse (v. 1039)

uterum capacem, qui virum et natos tulit.

Fréquente est chez lui l'antithèse, la plus significative des tropes espagnoles, devenue à un tel dégré la figure-type que V. Hugo, „l'espagnolisant", fonda sur elle toute sa rhétorique:

tellus colenda est: paelices caelum tenent

(Herc fur. v. 5);

regna ne summa occupet,
qui vicit ima

(ibid. v. 64—5);

Inferna tetigit, posset ut supera assequi

(ibid. v. 423);

Si vivo, feci scelera, si morior, tuli

(ibid. v. 1278). L'antimétabolé, une sorte d'antithèse, est représentée par ce vers:

miser ex potente fiat, ex misero potens

(Thyest. v. 35): la parallèle par cet autre:

---

[1]) L. Ann. Senecae Tragoediae, rec. Peiper-Richter, Lipsiae 1902.

conjugem stupro abstulit,
regnumque furto

(ibid. v. 222 sq.). Senèque emploie copieusement la personnification:

iter ruina quaeret et vacuo volet
regnare mundo

(Herc. fur. v. 67 sq.); — son hyperbole a parfois l'air d'une grimace forcée et laide:

aliquod audendum est nefas
atrox cruentum, tale quod frater meus
suum esse mallet

(Thyest. v. 193—5). En revanche ses métaphores sont très belles:

..an nondum exuit
simulacra mens inferna?

se demande Hercule après avoir fait massacre de sa famille dans un moment de folie (Herc. fur. v. 1145); Médée prend congé de Jason et de la vie par cette image déjà chrétienne:

recipe iam gnatos, parens;
ego inter auras aliti curru vehar

(Med. v. 1024—5). Dans les mots de l'ombre de Tantale:

avidorum feros
rictus leonum

(Thyest. v. 77—8) vibre comme une sensation, recueillie d'une fauve entrevue au cirque, et le vers:

pressus lacertis gemuit Herculeis leo

(Herc. fur. v. 225), fait entendre le gémissement du monstre étranglé. Quelle puissance évocative enfin dans cette métaphore hyperbolique, imitée par Shakspeare:

et tota Tethys per meos currat manus,
haerebit altum facinus

(Herc. fur. v. 1328—9). L'imagination donne champ libre aux images et aux descriptions pour étonner, irriter, désespérer les sens jusqu'au dernier point. Le Nuntius raconte l'aspect des yeux d'Edype arrachés de leurs orbites:

rigat ora foedus imber et lacerum caput
largum revulsit, sanguinem venis vomit

(Oed. v. 978—9). — Atrée fait confidence des symptomes de la folie rageuse qui va se saisir de son âme:

tumulus pectora attonitus quatit
penitusque volvit; rapior et quo nescio,
sed rapior. imo mugit e fundo solum,
tonat dies serenus ac totis domus
ut fracta tectis crepuit,

(Thyest. v. 260 sq), ce que le poète exprime par l'effet menaçant d'un proche orage et par l'allitération finale.

Toutefois cette masse d'horribles spectacles, des fureurs effrenées, d'imprécations inouies, en depassant les limites de la décence artistique finit par n'éveiller que le dégoût. Dans toute la littérature du monde on ne trouvera assurément une horreur comparable à cette scène macabre où le malheureux père saisi d'un pressentiment étonné d'avoir mangé de la chair de ses enfants se demande lui-même:

Quis hic tumultus viscera exagitat mea?

A quoi son frère lui repond par cette autre demande:

gnatos ecquid agnoscis tuos?

(Thyest. v. 1005—6). Ajoutez que cette abomination prolongée en une cinquantaine de vers n'épargne au lecteur même de jeux de mots:

genitor en natos premo
premorque natis

(ibid. v. 1050—1), et qu'elle est suivie d'une description du meurtre: comment les victimes furent-elles égorgées, découpées, rôties (ibid. v. 1052—1065). Bien émoussés ou raffinés jusqu'à la perversion ont du être les nerfs des hommes de la décadence qui ont pu souffrir de telles atrocités soit sur la scène soit dans la lecture.

Lucain[1]) très admiré surtout au Moyen-âge, est maître du pathétique, historien des faits extraordinaires et terribles, peintre insurmontable dans ses descriptions de la pourriture avancée sur le sol lybien brulé par le soleil. Sa métaphore seule démontre qu'on a affaire à un poète de qualité:

...conflato saevas ergastula ferro
Exeruere manus

(Phars. II 95—6);

...quid viscera nostra
scrutatis gladio?

(VIII. v. 556—7);

...rapidus Titan ponto sua lumina pascens

(IX. v. 314). Surtout, quand la métaphore change en personnification:

...lateque vagatus
Ensis et a nullo revocatum est pectore ferrum

(II. v. 101—2). Il accueille, volontiers l'antithèse:

Poenaque de victis sola est, vicisse Catoni

(IX. v. 299);

Et spes imber erat, nimios metuentibus ignis

(IX. v. 375). On rencontre chez Lucain une figure d'un bel effet oratoire, qui se retrouvera plus tard chez plusieurs poètes de

---

[1]) M. A. Lucani Pharsalia ed. Francken, 2 vol. Lugduni Bat. 1896.

la Renaissance et du XVII-eme siècle: espagnols, italiens, français, anglais. C'est surtout Caldéron qui lui donna une forme admirablement achevée.[1]) Elle consiste en un dénombrement d'une série d'objets ou d'idées, récapitulés ensuite et ramassés en une synthèse:

..Dum primus arenas
Ingrediar, primusque gradum in pulvere ponam,
Me calor aetherius feriat, mihi plena veneno
Occurrat serpens, fatoque pericula vestra
Praetentate meo; sitiat...
...Serpens, sitis, ardor, arenae,
Dulcia virtuti

(IX v. 394—403). Deux scènes de métamorphoses que Dante seul a osé surpasser (Inf. XXV, 94—6), à savoir celle du soldat Sabellus tombé en poussière sous l'action du serpent Seps et celle de Nasidius enflé par le venin de la vipère Prester — sont des chefs. d'oeuvre d'art réproductif; on s'étonne que les nerfs du poète lui-même pussent supporter l'insupportable. Non moins pittoresques dans toute leur étrangeté sont ces oasis du désert lybien remplies d'un grouillement de reptiles (IX. v. 608—38) ou l'histoire de la Méduse (IX v. 659—90).

Toutefois, c'est par le lyrisme surtout que Lucain sait conquérir la sensibilité de son lecteur. Il joue sur les coeurs humains comme un musicien savant; sa parole, tel un tonnerre, tel un sanglot par des traits rapides secoue les nerfs. Quel tableau horrible que cette guerre civile qui introduit le cruel désaccord parmi les lares familiers:

Crimine quo parvi caedem potuere mereri

(II. v. 108), ce qui rappelle le reproche de Dante dans l'épisode d'Ugolin:

Innocenti facea l'età novella. —
Sed satis est iam posse mori

achève-t-il avec une éloquence tragique. L'esclave chassa le fer infâme par les entrailles du maître; les enfants devinrent humides du sang paternel; on se disputait le droit de fendre le cou du parent; les frères s'arrachaient les dépouilles d'un frère — (II. v. 148—51). La sensation douloureuse s'augmente par des visions atroces: les mains coupées, les langues et les narines arrachées, les yeux extirpés; le chroniqueur vindicatif du

---

[1]) Voyez: Gongora, l. cit., le sonnet 43 »Mientre por cometir«; — Lope de Vega, (Bibl. de aut. esp. t. 38), la chanson: La verde primavera; — Calderon, A secreto agravio..., j. I. 3 c. 3; El Magico prodigioso, j. III. sc. 1; — Serafino d'Aquila, Opere, ed. Paris 1500, nr. 103 — le sonnet: Col tempo...; — Ronsard, ed. Lemerre, Paris 1887, les sonnets: Oeil qui des miens (t. I. p. 43); Escoute, mon Aurat (t. I. p. 140); — Cl. Marot, Oeuvres, ed. Paris 1543, l'epigramme: Vous estes belle...; Shakspeare, The passionate pilgrim, X: Beauty is but.. etc.

crime ne fait grâce aux âges futures ni d'une terreur ni d'une compassion. Maître de la forme il possède de puissants moyens d'expression musicale: le rythme tranchant:

Ebibit humorem circum vitalia fusum
Pestis et in sicco linguam torrere palato
Coepit...

(IX. v. 743—5); l'allitération employée consciemment:

...Inlisae faucibus angues
Stridula fuderunt vibratis sibila linguis

(IX. v. 630—1). Il témoigne aussi d'une prédilection un peu maniérée aux néologismes; dans le seul livre IX on rencontre en passant des mots comme: „sortiger, corniger, aliger, imbrifer, squamifer, somnifer, letifer" etc.; autre part plus artificiels comme: „luctifugus Titan" (VII. v. 2). Mais, dans ces défauts eux-mêmes Lucain se révèle comme un ciséleur distingué et plein de goût; la fin de l'époque classique a trouvé en lui un représentant digne de ses grands devanciers.

Chez Prudence,[1]) arrivé plus de trois siècles après Sénèque et Lucain, on retrouve les mêmes traits caractéristiques, bien que d'une intensité et d'une tonalité différentes. D'un côté il avait appris à leur école ce qu'exigeait la culture littéraire amenée au suprême dégré de perfection; de l'autre les traits qui lui sont communs avec eux, proviennent de leur origine commune; enfin ceux par lesquels il s'en distingue, résultent de son individualisme fortement prononcé. A travers ses poésies, d'un spiritualisme autant plus fervent qu'il est chrétien, apparaît, même dans les scènes du plus cruel martyre, la douce exaltation de l'amour divin; toutefois son génie créateur se laisse par moments entraîner au delà des bornes fixés par la bonne tradition classique. Son individualisme a trouvé un corrélatif juste et précis dans son style. Ce n'est pas un style inaminé, combiné de matériaux de seconde main, mais au contraire: un style indépendant, jailli des sources naturelles d'inspiration; sensuel, pittoresque, toujours docile à l'appel de l'artiste, adapté aux visions lumineuses: dans des images plastiques, dans des métaphores et comparaisons rares, d'une étrangeté bizarre; dans sa rhétorique luxuriante, fleur d'un tempérament passioné.

L'antithèse y est employée fréquemment, ce qui n'étonne pas vu qu'elle est suggérée par la matière elle-même: la religion chrétienne et le paganisme, la mort temporelle ouvrant les portes de l'éternité; le règne de Dieu et celui du Satan; le corps et l'âme. Là où chez Sénèque elle exerce les fonctions d'ornement oratoire fastueusement étalé, ici elle touche au plus profond du sentiment chrétien. Voici deux noms des soldats

[1]) Aurelii Prudentii Carmina (Patrologiae Latinae cursus ed. I. P. Migne vol. 59, 60).

martyrs: „Christ les a tracés sur le ciel de caractères d'or et sur la terre de lettres de sang" (Perist. I. 2). „Ils ont échangé les étendards à l'enseigne du dragon contre ceux signés de la croix" (ibid. I. 35—6). Eulalia parmi les ténèbres de la nuit marche sous la garde de la lumière divine (III. 49—50). Saint Vincent dit au bourreau:

Tu mortuorum mortuus
Fias deorum pontifex

(V. 35—6). *Tiraillé et lacéré il ricane d'une manière provocante:*

tortore tortus acrior

(V. 131—2). Saint Hippolyte écartelé vif s'écrie:

Hi rapiunt artus, tu rape, Christe, animam

(XI. 110). Espagnol par excellence, avant-coureur du „seicentisme" est ce passage du martyre de Saint Vincent: Les corbeaux montent la garde aux dépouilles mortelles du saint; c'est pourquoi le poète s'étonne „que le loup fuit devant un frêle plumage" (V. 416). L'hymne VIII est consacré à l'adoration des fonds baptismaux à l'ancienne église de Saint Pierre placés à l'endroit même, où se répandait le sang des martyrs. Voilà un thème favorable au jeu de figures antithétiques: le sang et l'eau, la soif et l'étanchement. Une antimétabolé brillante est trouvée pour rendre l'image du bassin marmoréen couvert de mousse. Par les vitraux coloriés la lumière donne sur le jet d'eau et produit ce phénomène, que „la mousse devient de l'or et l'or se change en verdure:

musci relucent et virescit aurum

(XII. 49).

La métaphore de Prudence nous mène directement à ses compatriotes: Gongora et Caldéron. Combien elle est caractéristique, cette scène de la Psychomachie, toute entière en métaphores, *représentant la „Pudeur" qui vient de tuer la „Libidine"* et lave son glaive aux ondes de Jourdain:

Expiat ergo aciem fluviali docta lavacro
Victricem victrix abolens baptismata labem
Hostilis iuguli

(i. e. concupiscentiae. v. 102—4). Extrêmement fréquente, presque typique, est chez Prudence la métaphore de la „boisson":

Hic (locus) calentes hausit undas

(Per. I. 7);

Tunc et ense caesa virtus triste percussit solum
Et rogis ingesta moestis ore flammas sorbuit

(Per. I. 49—50). En voici d'autres, encore plus hardies:

bibere naufragium

(Per. XI. 73),

Crucem vetusta conbiberunt saecula

(Per. X. 630),

Virgo... appetit et bibit ore rogum

(Per. III. 160), ou bien encore: les poitrines des fidèles, remplies du Saint-Esprit et pieuses comme des temples,

postquam combiberint Deum medullis

(Cathemerinon IV. 16—18). Bien qu'on trouve aussi chez Horace:

pugnas bibit aure vulgus,

l'imagination de l'Espagnol s'a osé évidemment plus loin. Voici d'autres métaphores:

membra texta venis languidis

(Per. I. 26);

cordis scabies

(Per. II. 256);

illum recentes per cicatricum vias
Denuo exarabant

(Per. X. 796—7) en parlant des bourreaux qui ont labouré de nouveau les cicatrices du martyr. — Un „gongorisme" anticipé, vrai modèle du style énigmatique, rehaussé par une métonymie bizarre est représenté en cette image du martyre de Sainte Eulalie:

carnifices gemini
Iuncea pectora dilacerant,

les sbires jumeaux (probablement les ténailles) — déchirent le sein de la jouvencelle, délicat comme un jonc vert.

Les autres métonymies diffèrent peu de celles de la poésie classique; la force du poète réside ailleurs que dans cette figure conventionelle: „Taeda," le pin, au lieu du „flambeau" (Ps. 48):

sensus.. afficit
horrore nares vindice (i. e. vindicante):

„l'odorat (sic) vainquant les narines par l'horreur des choses puantes" (Per. II. 391). — L'âme d'Eulalie martyrisée „s'ébat dans l'éther à l'instar d'une colombe":

flatus in aere plaudit ovans

(Per. III. 169). — „Carceralis caecitas": l'obscurité de la prison (Per. V. 269) rappelle le „cieco mondo" de Dante; — „spumantia damna Falerni" (Ps. 368) est un raccourci stylistique de grand effet.

Les épithètes et les périphrases sont également inventés d'après les modèles classiques:

elumbem mollire animam

(Ps. 314), comme chez Tacite;

Supervacua dextra

(Ps. 134) comme chez Horace; ailleurs:

pudicitiae gelidum iecur

(Ps. 238);

imber saxeus

(Per. III. 26);

crimina...
matris Avaritiae nigro de lacte creata

(Ps. 469).

L'influence d'Horace et de Lucain se manifeste surtout dans la manière dont cet évocateur d'images use des constructions syntaxiques concises, ramassées en elles-mêmes, parfois enchevêtrées et torturées afin de donner une vision immédiate et subite des choses racontées: La Foi tue en duel et foule aux pieds le Culte des dieux païens; l'âme maligne à grande peine passe par le cou écrasé:

...animamque malignam
Fracta intercepti commercia gutturis arctant

(Ps. 34). — „Il répugne les coeurs chrétiens à donner du sien, à se prosterner devant les idoles sculptés,"

Male prodiga corda sui
Sternere rasilibus scapulis

(Per. III. 68—9). Des Juifs qui ne peuvent soutenir la vue de Moïse irrité, il dit:

Judea plebs aureo
Bove inquinata.. faciem retro
Detorsit impatiens Dei

(Per. II. 365—8). Un raccourci de construction fait singulièrement saillir en images vivantes la pose et la geste des acteurs dans les phrases comme celles-ci:

Ira tumens, spumanti fervida rictu

(Ps. 113);

iactibus vacuus

(Ps. 136).

Illa (i. e. Virtus moderaminis) cruentatam correptis crinibus [hostem
Protrahit et faciem laeva revocante supinat:

la Modération saisit par les cheveux l'adversaire ensanglantée, l' attire à elle, recourve sa face à l'aide de son bras „révoqué" et lui coupe la tête" (Ps. 280—2). Non moins classiques ou imités d'après les classiques sont les mots composés, si ce n'est que parfois ils ont l'air trop neuf et trop osé: „armipotens ratio" (Ps. 502); — „pacifer haeres regni" (Ps. 805); „psalmi dulcimodi" (Ps. 664); — „imbres vulniferi," en même temps une métaphore pour „les flèches causant des blessures" (Ps. 175); — „interlucere", luire à travers une chose (Ps. 354). Cependant espagnol par excellence est le verbe „grandeloqui" (Ps. 295); il annonce la pompe future des orateurs castillans.

A chaque pas on sent, que le maître, préoccupé des moyens par lesquels il pourrait évoquer la vision intérieure, met à l'oeuvre tous les charmes de la parole. Les scènes de martyre reproduites

dans le „Peristephanon“ sont comme une transposition chrétienne de Sénèque ou bien comme une légende anticipée des tableaux de Ribéra. Dans la représentation cruelle des tortures nul frein de l'art, nul égard aux nerfs de l'auditeur ne le retiennent; le sentiment du goût et de la bienséance n'existent pas pour sa veine poétique échauffée. En nous prenant p. ex. à temoin du martyre de Saint Vincent il décrit détail sur détail, comment on l'étend sur la roue, comment on lui casse les os, comment on lui ouvre les côtes de sorte qu'à travers les lacunes des plaies le foie palpitant apparaît (Per. V. 113—16). Pendant ces cruautés le torturé raille les écorcheurs: „gaudet, renidet, provocat“ (131). Ensuite il est précipité dans un cachot noir et étendu sur un grabat semé de tessons; tout de suite les fragments affilés changent en fleurs, et le poète extasié s'écrie:

Iam te ipsa saeva et aspera
Tormenta victorem tremunt!

(295—6). La gaîté joviale des victimes dont elles font parade pour exciter la rage des sbires est devenue la règle. Saint Laurent dont un côté est déjà brûlé, se fait retourner sur le gril après quoi il ricane: „Essaye, lequel du rôti ou du cru est meilleur au goût! (Per. II. 406—8). Pendant qu'on pique avec des aiguillons le corps de la tendre Eulalie, la jouvencelle compte les blessures (Per. III. 135).

Prudence sait, mené par la simple intuition, faire de merveilleuses découvertes d'ordre coloristique et plastique: Eulalie, aux blancs seins lacérés, les os rompus, baignée du sang vermeil, est enfin placée au bucher. Ses cheveux soyeux et luxuriants s'enflamment d'abord: une colombe blanche s'évole de sa bouche. La neige tombe en abondance et couvre d'un blanc linceul le corps de la vierge et la place de la petite cité (Per. III. 176—80). Ces membres blancs de la sainte, cette colombe, ce linceul, composent une vraie „symphonie en blanc“, comme celle de Théophile Gautier, enthousiaste lui aussi, du coloris d'Espagne. Le tableau du martyre de Sainte Agnès rassemble à un fresque détaché du mur d'une église. Enlevée, destinée au lupanar, elle est exposée sans vêtements au coin d'une rue. Les passants pieux détournent la tête, seul un jeune homme jette un coup d'oeil indiscret sur la ravissante apparition, — au même moment il perd la vue, mais grâce à la prière de la vierge il est miraculeusement guéri (Per. XIV). — Saint Laurent sommé par le préfet de lui livrer les trésors des sanctuaires, réunit toute une bande de mendiants: aveugles, paralitiques, estropiés, teigneux, et il présente au préfet ces „joyaux“ rangés sous le porche de l'église (Por. II. 141—299). Voilà une vraie grotesque rappelant Murillo, Goya et la „Cour des miracles“ de V. Hugo hispanisant.

Pour produire les sensations d'ordre émotionel, Prudence possède des moyens d'une éfficacité prodigieuse: le rythme, l'harmonie imitative, les combinaisons d'images impressionnantes. Par une onomatopée savamment préparée il reproduit le son du coup d'épée dont la Colère frappe inefficacement le heaume en bronze de la Patience:

Aerea sed cocto cassis formata metallo
Tinnitum percussa refert

(Ps. 140—2). Il a de l'amour particulier pour l'allitération qu'il soutient par des longues séries de vers; p. ex. dans le passage de la „Psychomachie" où il veut rendre l'enflure et le toupet de la Superbe:

Forte per effusas inflata Superbia turmas

jusqu'à:

Turritum tortis caput accumularat in altum

(Ps. 178—184). — L'harmonie des mots mélodieux caresse l'oreille, touche le sentiment:

Intrat pectora candidus pudica,
Quae templi vice consecrata rident,
Postquam combiberint Deum medullis

(Cath. IV. 16—18), après quoi une dissonance brutale les effarouche:

Tetrum flagrat enim vapore crasso
Horror conscius aestuante culpa,
Offensumque bonum niger repellit

(Cath. IV 22—4). Mais quand la ferveur le pousse à hazarder une image répugnante, il ne cède pas le pas á Sénèque lui-même. Voici comment meurt la Luxure terrassée d'un coup de pierre:

Dentibus introrsum resolutis lingua resectam
Dilaniata gulam frustis cum sanguinis implet.
Insolidis dapibus crudescit guttur et ossa
Colliquefacta vorans revomit, quas hauserat, offas

(Ps. 423—6).

Revêtir la pensée moderne d'un costume classique — c'était également le rêve d'André Chénier. L'art de tous les deux: de ce païen attardé arrivant à l'époque dénuée de poésie et de cet autre, survécu au naufrage, jaillit de la source commune: du désir jamais étouffé de la beauté antique. La foi nouvelle ne l'exclue point, la conciliation entre les deux mondes est possible et légitime; elle est merveilleusement symbolisée par l'épisode final de l'Hymne à la vierge-martyr de Méride. C'est comme une transcription de quelque idylle sicilienne: Voilà des prairies couvertes de fleurs sur les rivages du Guadiana. A la saison hibernale, les troupeaux descendus des monts des Asturies s'y repandent, attirés par le parfum des herbes et par le soleil.

Carpite purpureas violas
Sanguineosque crocos metite:
Non caret his genialis hiems,
Laxat et arva tepens glacies,
Floribus ut cumulet calathos

(Per. III. 201—5) s'écrie le poète charmé lui-même de la douce vision — et c'est tout l'amour du terroir et toute la piété pour les modèles de l'art disparu qui se reflètent dans ces vers mélodieux.

De νυκτεγερσίας artificio scaenico.

Quo ordine fabulae scaenicae Athenis saeculo quinto actae sint, nequaquam liquet, praeter id quod tragoediae iam in tetralogias coniunctae, mox solutae et sibi alienissimae producebantur. Quamvis autem traditum sit sic tum institutum esse, ut uno spectaculo trini poetae de praemio inter se certarent, tamen prorsus ignoratur, qua cuique ex tribus ratione locus agendi tribui solitus sit.

Quid si ex ipsis fabulis indicia quaedam, quibus nixi quaestionem saltem ex parte nos soluturos confidamus, elici possint? Non est enim difficile decernere, quae fabula prima omnium in serie ludorum data sit, quando nonnullae earum actionem luce nascente inchoatam ostendunt; quae res, quoniam post diluculum fere Athenis spectacula commissa esse constat, mihi quidem persuasit, ut ex tempore, quo actio in fabula oreretur, etiam ipsius fabulae agendae tempus quaererem. Etenim nullo tum, qualis quidem nunc exigitur, apparatu scaenico eorum, qui spectabant, sensus decipiebantur; rerum igitur naturae auxilia haud erant spernenda. Hanc ob rem nihil aptius fortasse visum est, quam ut fabula, quae primum locum ab archonte obtinuisset, eam diei partem, qua vere agenda esset, ad compositionis quoque fictionem advocaret; ex adverso videor mihi meo iure dubitare, num trita νυκτεγερσία scaenica ita quemquam moveret, ut rem crederet tamquam veram agi, si pleno sole ea torreretur. Certe nihil in ipso νυκτεγερσίας artificio inest, cur tam crebro adhibendum fuerit; adde quod saepius ab antiquis dictum est, ex re diutius usu veniente nasci demum artificium. Eodem pacto cavebimus, ne meri commenti poetici loco νυκτεγερσία scaenica a nobis habeatur; idque eo faciemus diligentius, quod speciosum inventum technicum illam fuisse probabile est ad fictionem poeticam rerum veritati

assimulandam. Itaque me iudice nihil obstat quominus accipiamus ab Aeschyli *Agamemnone*, quae fabula agmen tetralogiae ducit, etiam universorum ludorum scaenicorum eo die exordium factum esse; aliter custos ille nocturnus mero meridie astra appellans risum meritus esset. Quid nobis *Hecuba* videtur? Nonne illa filii spectrum eis vigiliis conspexit, quibus ea somnos mortalium invisere credebantur? Neque *Iphigeniae Aulidensis* alia ratio est; nemo enim spectantium non statim cognovit, cum vigilantem virginis patrem cerneret, esse hunc Homericum illum βουληφόρον ἄνδρα; atqui post meridiem inductus putesceret, etiamsi Sirium et Pleiadas testaretur. Item *Iphigeniam Tauricam Rhesum Andromedam* Euripidis fabulas certamen scaenicum aperuisse suspicor, propterea quod omnes ex νυκτεγερσίας artificio initium sumunt. Huc etiam Aristophanis *Nubes Vespae Lysistrata Ecclesiazusae* pertinent. Nulla, quod sciam, fabula, cuius actio noctu inciperet, post aliquam aliam acta esse antiquis testimoniis affirmatur.

Ut in hanc rem animum adverterem, satis accurata *Nubium* Aristophanearum cognitione adductus sum; multis enim ibi artificii vestigiis perspectis et deprehensis, e. c. multiplici characteris in Strepsiadis persona mutatione observata, nocturnae quoque eius excitationi typum inhaerere statui. Omnino non multum mihi ex sophistarum disciplinis percepisse videntur ii, qui omnia ex Aristotelis demum Lycio fluxisse arbitrantur. Quanta sit tragoediae cum sophistica cognatio, sensim neque libenter discimus. Haec protuli non ideo, ut ex sophistarum armamentario νυκτεγερσίας artificium traherem, sed quia sophistae omnium primi artibus et artificiis vim et auctoritatem indiderunt. Tot artibus tot disciplinarum iam ante Aristotelis aetatem excultis et compositis mirandum esset, nisi tragoediarum componendarum ars quaedam, per quam loci invenirentur, intellegeretur.

De νυκτεγερσίας artificio scaenico audentius contendere temporum iniquitas vetat; quota enim pars fabularum scaenicarum exstat?

GEORGIUS KOWALSKI.

ALCAICUM.

Ad Alcaei versus nuper luci redditos (Oxyrh. Pap. XI 1360) μή τις τῶν κακοπατρίδων εἴσεται Carol. Schmidt censor (Götting. Gel. Anz. 1918, 91) haec adnotat: „κακοπατρίδας — quo verbo rectissime Pittacum significari suspicatur — ist neu.“ Non mihi, qui iam a. 1899, cum in Ilbergii Annalibus de eiusdem Alcaei fgm. 5 agerem (p. 168), τὸν κακοπατρίδαν grammatica ratione postulari docuerim. Quam emendationem tunc, ut fere fit, neglectam, nunc ipsius Alcaei testimonio confirmatam esse gaudeo.

T. Z.

RAMENTA TACITINA

collegit

SEVERINUS HAMMER.

I.

Tacitus etsi fabulosa a gravitate historiae aliena esse putat et actis mandat diurnis ea, quae illustrium rerum scriptore parum digna videntur, attamen vulgatis traditisque fidem demere non ausus est, imprimis eis satisfacturus,[1]) qui feliciore aevo nacta dicendi libertate prioris servitutis tempora memoria refovebant et res ante actas variis differebant rumoribus. Cum istae narrationes declamationibus alerentur, quarum ars praecipua fuit mortes virorum illustrium rhetorice et tragice ornare,[2]) contra vulgares descriptiones contemnere, quippe quae nullam praeberent materiem ad ornatum,[3]) nihil mirum, si Tacitus quoque in enarrandis principum seu imperatorum nec non virorum illustrium *mortibus saepius quam par est fraudes odoratur,*[4]) *fabulosis commentis* non prorsus abstinet et rhetorica ornamenta minime aspernatur. Quin immo florentissimus rerum scriptor ipse sibi conscius fuit, quatenus praevalenti tum consuetudini concederet, cum fabulosis et immanibus facile fides haberetur „atrociore semper fama erga dominantium exitus" (Ann. IV 11). Liceat paucis exemplis rem illustrare.

Postquam de morte Drusi certa tradidit (Ann. IV 8), subiungit (ib. c. 10) „eorundem temporum rumorem validum adeo, ut nondum exolescat": Seianum ad deferendum Druso poculum veneni subornasse vinctum sibi stupro Lygdum spadonem, Drusi praegustatorem, qui aetate atque forma carus Druso interque primores ministros fuisset.[5]) Sed cum iam inter conscios locus veneficii tempusque composita essent,[6]) rem vertendo Seianum, occulto indicio Drusum veneni in patrem arguentem, monuisse Tiberium, ut vitaret potionem, quae prima ei apud filium epulanti offerretur. „Ea fraude illectum senem, postquam convivium inierat, exceptum poculum Druso tradidisse; atque illo ignaro et iuveniliter hauriente auctam suspicionem, tamquam metu et pudore sibimet inrogaret mortem, quam patri struxerat". Iam ipse

[1]) Cf. G. Boissier, Tacite p. 91, 105. H. Peter, Gesch. Litt. II 66.

[2]) Cf. Plut. Alex. 75 (de exitu Alex.): ἀλλὰ ταῦτά τινες ᾤοντο δεῖν γράφειν ὥσπερ δράματος μεγάλου τραγικὸν ἐξόδιον καὶ περιπαθὲς πλάσαντες.

[3]) Cic. Brut. 11,43.

[4]) Cf. de Augusti morte Ann. I 5.

[5]) Cf. Diodor. XVI 93 (De Pausania, qui Philippum occidit): τοῦ δὲ βασιλέως σωματοφύλαξ, καὶ διὰ τὸ κάλλος φίλος γεγονὼς τοῦ Φιλίππου.

[6]) Cf. Apul. Met. X 5 in.: ac dum de oblationis opportunitate secum noxii deliberant homines.

Tacitus perspecta natura atque indole huius narratiunculae adicit: „haec vulgo iactata super id, quod nullo auctore certo firmantur, prompte refutaveris", in fine autem capitis (IV 11) rumorem hunc inter falsas auditiones, inter incredibilia atque in miraculum corrupta numerat. Et re ipsa fabulosa narrationis momenta facile perspexeris. Inter haec tritissimum est, quo aliquis oblatum sibi poculum non excepisse, sed qui dedit ipso primum bibere iusso sic potionem innocuam cognovisse narratur. Eius generis fabella exstat v. gr. apud Achillem Tatium (IV 15): Leucippe amatoria potione, quam Gorgias Aegyptius comparavit, in furorem vertitur. Gorgiae famulus offert medicamentum, quod prioris vim solvat. cunctantem autem Leucippae sponsum his verbis confirmat: δίκαια.. φοβῇ.. αὐτὸς δὲ τούτων ἀπογεύσομαι τοσοῦτον, ὅσον κἀκείνη λάβῃ. Καί... δίχα διελὼν „τὸ μὲν αὐτὸς" ἔφη, „πίομαι πρῶτος, τὸ δὲ δώσω τῇ γυναικί". Similem fabulam legimus apud Apuleium Met. X 25 sq.: Scelesta quaedam mulier aegri mariti vitae insidiatur. Itaque a medico venenum parari et remedii vice viro deferri iubet. Sed ut simul et virum et medicum sceleris conscium e medio tolleret, ad medicum conversa „non prius" dixit „marito trades istam potionem, quam de ea bonam partem hauseris ipse. Unde enim scio, an noxium in ea lateat venenum?" (c. 26,9). — Iam ex Apulei narratione ea, quae in Tacitina fabula recte intellegi non possunt, facile aliquis suppleverit. „Satis stulte enim Drusus, cum poculum a patre datum non cunctatus hauriret, putabatur metu et pudore sibimet inrogasse mortem, quam patri struxisset, cum rectius inde colligendum esset Drusum neque patrem neque se ipsum veneno necare voluisse".[1]) Sed nodus expedietur, si in nostram historiolam quaedam narrationis momenta inde illata esse suspicabimur, ubi, ut in fabula Apuleiana, apta et necessaria fuerunt. Apud Apuleium saltem (c. 26,18) medicus ancipiti periculo oppressus „antequam trepidatione aliqua vel cunctatione ipsa daret malae conscientiae suspicionem, indidem de potione gustavit ampliter."

Atque ex his Apulei et Achillis Tatii fabellis plane perspicuum est in pristina fabulae specie medicum fuisse, cui de potione primo gustandum esset. Fortasse haec fabulae species divulgata est inde ab Alexandri magni temporibus.

Nam a multis rerum Alexandri scriptoribus (Diodor. XVII 31, Curt. Ruf. III 14, Plut. Alex. 19, Arrian. II 4, Iustin. XI 8) narratur de morbo Alexandri, cui desperantibus aliis Philippus medicus medicamentum temperaturum se affirmaverit. Sed interim Parmenio epistulam ad regem misit, qua monuit, uti sibi caveret a Philippo, utpote a Dario pecunia corrupto. Sed Alexander poculum a Philippo excepit simulque epistulam perlegendam medico dedit; atque ita inter bibendum oculos in vultum le-

[1]) M. Schamberger, De declamationum Romanarum argumentis observationes selectae (diss. Hal. Sax. 1917) p. 63.

gentis intendit. Ubi securum conspexit, laetior factus est sanitatemque quarta die recepit. — In hac narratione Alexander eodem experimento utitur, quod etiam in nota illa de Antiocho et Stratonica fabella adhibitum est.[1]) Inde patet pristinam fabulae formam secundum temporum saporem varie immutatam esse. Idem ei evenit, postquam ad rhetorum scholas descendit, praeterquam quod pro exquisito illo regis experimento magis nota de praelibanda potione narratio recurrit; cf. Sen. excerpt. controv. l. IV (contr. V p. 265 Kiessling): Abdicavit quidam filium. Abdicatus medicinae studuit. Cum pater aegrotaret et medici negarent posse sanari, sanavit... Suppletur haec narratio contr. VII3, ubi legimus: Ter abdicatus comprehensus est a patre in secreta parte domus medicamentum tenens; interrogatus quid esset, dixit venenum et velle se mori, et effudit. Accusatur parricidii. (cf. ibidem Vari Gemini: Quaeritis filius meus venenum cui paraverit? non bibit). Accuratius idem argumentum exponitur in Ps. Quint. decl. mai. 17 (Vide sis Schamberger l. c. p. 63).

Iam ex his exemplis manifestum est in declamationibus paulatim partes medici a filio esse exceptas, quippe cum rhetorum scholae in parricidiis enarrandis libentissime versarentur. Itaque verisimillimum est etiam illum rumorem Tacitinum profectum esse e rhetorum scholis, quae pristinam fabellam ad usum suum accommodaverint,[2]) atque inde sua hausisse Iustinum (fortasse iam Trogum Pompeium) in enarranda consimili fabella de Cleopatra, Antiochi Grypi matre (Iustin. XXXIX 2, 7 sq.): Quae cum altero filio interfecto huius quoque victoria inferiorem dignitatem suam factam doleret, venienti ab exercitatione poculum veneni obtulit. Sed Grypus praedictis iam ante insidiis, veluti pietate cum matre certaret, bibere ipsam iubet; abnuenti instat: postremum prolato indice eam arguit, solam defensionem sceleris superesse affirmans, si bibat, quod filio obtulit. Sic victa regina scelere in se verso veneno, quod alii paraverat, extinguitur.

Notum est temporibus imperatorum peculiare praegustatorum munus exstitisse. Hoc functum esse illum Lygdum, cuius opera Druso venenum datum sit, (Ann. IV 8, cf. C. Nipperdeyi com.) verisimile est. Idem munus sustinebat Halotus, qui Agrippinae iussu venenum boletis infudit, quo Claudius interemptus est (Ann. XII 66 fin., cf. Suet. Claud. 44). Itidem de praegustatore fit mentio Ann. XIII 16: Illic epulante Britannico, quia cibos potusque eius delectus ex ministris gustu explorabat, ne omitteretur institutum aut utriusque morte proderetur scelus, talis dolus repertus est. Innoxia adhuc ac praecalida et libata gustu potio traditur Britannico; dein, postquam fervore aspernabatur, frigida in aqua affunditur venenum, quod ita cunctos eius artus pervasit, ut vox pariter et spiritus raperentur. Sueto-

[1]) Cf. Eos XXIV (Posnaniae 1919—1920) p. 35—42.

[2]) Cf. etiam Guil. Kroll, Latein. Philol. (Gothae 1919) p. 54; aliter Schamberger l. c. p. 61.

nius (Nero 33) haec tantum adnotat: inferri in triclinium (sc. venenum) darique cenanti secum Britannico imperavit. — Rem quidem ipsam veram esse concedimus; at rei exornata descriptio sine dubio Tacito debetur. Quod iam Iustinus perspexisse videtur, qui XII 14, 6 sqq. de Alexandri Magni exitu narrans ita pergit: Cassandrum filium dato veneno subornat, qui cum fratribus Philippo et Iolla ministrare regi solebat... Philippus et Iollas praegustare ac temperare potum regis soliti in aqua frigida venenum habuerunt, quam praegustatae iam potioni supermiserunt.[1])

Iam quare Tacitus, qui summa cum industria foeda inhonestaque dictu omittit, rumorem de stupro a Nerone Britannico ante mortem ipsam illato repetat est quod miremur. Haec in Ann. XIII 17: „Tradunt plerique eorum temporum scriptores crebris ante exitum diebus illusum isse pueritiae Britannici Neronem". Ne Suetonius quidem, qui eiusmodi rumores avide captat (cf. Nero 35: Aulum Plautium iuvenem, quem cum ante mortem per vim conspurcasset...) huius rei ullam mentionem facit. Sed quae apud Tacitum sequuntur, ea summum scriptoris πάθος ita aperte prae se ferunt, ut dubitari non possit, quin propter extremam sententiam rhetoricam, effectu non carentem, („illum supremum Claudiorum sanguinem, stupro prius quam veneno pollutum") totam narrationem inseruerit. Quod rursus ex Iustino explicabimus, qui VIII 6 narrat Philippum regem ad stupri consuetudinem perpulisse Alexandrum, uxoris Olympiadis fratrem, eique postea regnum vitrico ereptum tradidisse. Tum adicit: scelestus in utroque. Nam nec in eo ius cognationis servavit, cui ademit regnum, et eum, cui dedit, impudicum fecit ante quam regem

Nonnunquam fit, ut Tacitus ea, quae antea alieno nomine tradiderit, paulo post pro suis venditet, siquidem non parum efficacia ad commovendos lectorum animos visa sunt. Et Ann. XV 45 haec de Seneca legimus: Tradidere quidam venenum ei per libertum ipsius, cui nomen Cleonicus, paratum iussu Neronis vitatumque a Seneca proditione liberti seu propria formidine, dum per simplicem victum... vitam tolerat. — At Ann. XV 60 aperte iam loquitur: Sequitur caedes Annaei Senecae, laetissima principi, non quia coniurationis manifestum

[1]) Diodorus XVII 118 et Arrianus VII 27,2, hoc solum tradunt, datum esse venenum Alexandro ab Iolla, Antipatri filio, qui οἰνοχόου munus obiisset. De eadem re ita Curtius Rufus X 31, 17: Stygem appellant fontem, ex quo pestiferum virus emanat. Hoc per Cassandrum allatum traditumque fratri Iollae et ab eo supremae regis potioni inditum. Frigidum fuisse hoc venenum Stygis aquae (cf. Plin. H. N. 30, 16, 53, Pausan. 18,4) testis est Plutarchus Alex. 77: τὸ δὲ φάρμακον ὕδωρ εἶναι ψυχρὸν καὶ παγετῶδες ἀπὸ πέτρας τινὸς... διακόπτειν ὑπὸ ψυχρότητος καὶ δριμύτητος. Itaque fortasse iam Tacitus in describenda Britannici morte Alexandri Magni sortem ante oculos habuit.

compererat, sed ut ferro grassaretur, quando venenum non processerat. Atque Iustinus de insidiis, quae continuo Mithridati intendebantur, haec XXXVII 2, 5: qui conatus cum eos fefellissent... veneno eum appetivere. Quod metuens antidota saepius bibit et ita se adversus insidias exquisitis tutioribus remediis stagnavit, ut ne volens quidem senex veneno mori potuerit[1]). Timens deinde, ne inimici, quod veneno non potuerant, ferro peragerent,[2]) venandi studium finxit..

Sed non solum hoc de Senecae mortis genere eligendo testimonium Tacitinum refutatur propter colorem suum rhetoricum. Etiam de Agrippinae nece constituenda eadem tradit auctor Ann. XIV 3: „postremo, ubicumque haberetur, praegravem ratus, interficere constituit, hactenus consultans, veneno an ferro vel qua alia vi. Placuitque primo venenum. Sed inter epulas principis si daretur, referri ad casum non poterat tali iam Britannici exitio; et ministros temptare arduum videbatur mulieris usu scelerum adversus insidias intentae; atque ipsa praesumendo remedia munierat corpus.[3]) Ferrum et caedes quonam modo occultaretur, nemo reperiebat; et ne quis illi tanto facinori delectus iussa sperneret, metuebat". Nonne est haec suasoria secundum rhetorum praecepta composita? Sane scriptor haec ita de suo addidit, ut in Historiis Othonem (I 21) et Vespasianum (II 74) solos secum colloquentes induxit.[4])

In Taciti Ann. IV 22 narratur res anno p. Chr. n. 24 gesta coloribus ita vividis, ut primo obtutu aut prorsus fabulosa aut ad controversiarum usum efficta esse videatur[5]): Plautius Silvanus, qui uxorem noctu interfecit, ad Caesarem tractus „turbata mente respondit, tamquam ipse somno gravis atque eo ignarus, et uxor sponte mortem sumpsisset.. Mox Numantina,

---

[1]) Cf. Ann XV 64 de Seneca: provisum pridem venenum... adlatumque hausit frustra, frigidus iam artus et cluso corpore adversum vim veneni... et Appian. Mithr. 111.

[2]) Cf. Iustin. II 12, 11 (de Xerxe): Post haec Thespias et Plataeas et Athenas vacuas hominibus incendit, et quoniam ferro in homines non poterat, in aedificia igne grassatur. Latetne hic quaedam locutio, ut est in proverbio: „nie kijem, to pałką"? — Ut „mille mortes" „commemorare" ita etiam millia insidiarum (quae feliciter evitatae sunt) genera enumerare rhetorum mos fuit; cf. totam insidiarum, quae Gargoris nepoti struebantur, indicem apud Iustin. XLIV 4.

[3]) Cf. locutionem proverbialem: «prius antidotum quam venenum" apud Hieron. adv. Rufin. 2, 34; ibid. 3, 8:... ut venena tua nostra sequeretur antidotus (Otto, Sprichwörter p. 27). Hanc locutionem exstitisse propter divulgata illa etiam in scholis rhetoricis Mithridatis medicamenta, verisimile est; cf. Sen. contr. VII 3, 4: „Habuit malum medicamentum Mithridates?" Praeterea cf. Val. Max. IX 1 ext. 3 et Appian. Mithr. 111 et 88.

[4]) Conferas velim sermones intimos in fabulis Euripidis nec non apud eroticos scriptores.

[5]) Cf. Casim. Morawski in Stud. Vindob. IV 1882 p. 166 et Schamberger l. c. p. 62.

prior uxor eius, accusata iniecisse carminibus et veneficiis vecordiam marito, insons iudicatur". Et re ipsa in Ps. Quint. decl. mai. 2 legimus:.. eadem nocte strepitus in domo fuit. Intravit familia in cubiculum domini, invenit ipsum occisum et novercam iuxta cadaver dormienti similem. (Quod ad crimen Numantinae datum attinet, cf. Ps. Quint. decl. 14, 4 nec non Iuven. sat. 6,610 sqq. Suet. Calig. 50, Plutarch. Lucull. 43). — Etsi neque rem ipsam a Tacito traditam in fabulis iusto aliquis posuerit, neque hanc Taciti narrationem in rhetorum usum conversam esse merito ac iure dubitaverit, attamen adnotandum est illum Plautium Silvanum coram iudicibus tricas iam obsoletas adhibuisse; quas in rhetorum scholas iam pridem transmigrasse prorsus verisimile est. Etenim in Ciceronis oratione pro Sex. Roscio 23,64 legimus T. Cloelium quendam cubitum in idem conclave cum duobus filiis iisse, mane iugulatum esse inventum. Cum adolescentes propter cubantes ne sensisse quidem se dicerent, nomina eorum de parricidio delata sunt. Sed a iudicibus absoluti sunt crimine, cum planum esset aperto ostio dormientes eos repertos esse.—Cicero narrationem istam incipit his verbis: Non ita multis ante annis aiunt..., Ciceronis autem historiolam similibus fere verbis reddit Valerius Maximus VIII 1, 13. Iam inde ad scholas rhetoricas recta patebat via. —

Quatenus Tacitus famae crediderit, optime perspicitur Ann. XIV 2, ubi haec exstant: „Tradit Cluvius ardore retinendae Agrippinam potentiae eo usque provectam, ut medio diei, cum id temporis Nero per vinum et epulas incalesceret, offerret se saepius temulento comptam et incesto paratam". Iam fabulosae huius narratiunculae notae adeo sub oculos cadunt, ut exemplis rem illustrare supervacaneum fuerit[1]); narratio de Periandri matre (Parthen. Erot. pass. XVII, cf. Plut. Mor. p. 146 D) notissima est. Nihilominus Tacitus non Fabium Rusticum sequitur, qui „non Agrippinae, sed Neroni cupitum id memorat", sed ea amplectitur, quae Cluvius ceterique tradunt, „et fama huc inclinat". Tum ipse rem interpretatur notis iam pridem Agrippinae libidinibus.

Neque multo felicius criticam exercere videtur eo loco, quo de Poppaeae[2]) exitu refert (Ann. XVI 6): Post finem iudicri Poppaea mortem obiit, fortuita mariti iracundia, a quo gravida ictu calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam scriptores tradant, odio magis quam ex fide: quippe liberorum cupiens et amori uxoris obnoxius erat.— Cum Tacito conspirat Suetonius, qui adeo causam irae Neronis expiscatur (Nero 35): et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit, quod se ex aurigatione sero reversum gravida et aegra conviciis

[1]) Vide sis meas „De fab. Graec. amatoriis observationes" („Charisteria", Księga na cześć K. Morawskiego, Kraków 1922) p. 111.

[2]) Cf. de Poppaea R. E. 3, 2887, Suppl. 1, 321 (Stein), Schiller, Nero p. 162 sq.

incesserat. Sed nescio an haec quoque narratio incertis nititur fundamentis, quandoquidem Neroni non nisi ea, quae vulgo tyrannis, obiciuntur. Atque apud Herodotum haec de Cambyse legimus (III 32 fin.): τὸν δὲ θυμωθέντα ἐμπηδῆσαι αὐτῇ ἐχούσῃ ἐν γαστρί, καί μιν ἐκτρώσασαν ἀποθανεῖν. Eadem de Periandro tradit Diogenes Laërtius 1 94: χρόνῳ δὴ ὑπὸ ὀργῆς βαλὼν ὑποβάθρῳ ἢ λακτίσας τὴν γυναῖκα ἔγκυον οὖσαν ἀπέκτεινε. Similia etiam apud eroticos scriptores Graecos occurrunt; cf. Chariton, I 4,12 et Heliodor. I 10,47.

De Claudii exitu varii rumores disseminabantur teste Suetonio (Claud. 44, cf. Nero 33). In universum Tacitus cum Suetonio conspirat. Sed quae tradit de Xenophontis medici ope ab Agrippina adhibita (Ann. XII 67), ea memoriam afferunt Diodori, qui XXI 12 de Agathocle narrat a nepote medici ope interempto: Tac.: ille pinnam rapido veneno inlitam faucibus eius demisisse creditur.

Diod: ὁ δὲ βασιλεὺς εἰωθὼς μετὰ τὸ δεῖπνον ἀεὶ πτερῷ διακαθαίρεσθαι τοὺς ὀδόντας, ἀπολυθεὶς τοῦ πότου τὸν Μαίνωνα (sc. medicum) τὸ πτερὸν ἤγησεν. εἶτα ὁ μὲν φαρμάκῳ σηπτικῷ χρίσας ἀπέδωκεν.

Restat, ut de exitu Octaviae paucis absolvam. Quemadmodum ea, quae de Messalinae, Agrippinae, Germanici, Senecae, Othonis morte Tacitus exposuit, prorsus tragicum spirant colorem, ita perlegentibus Ann. XIV 63 obversatur Antigonae vel Electrae tristissima imago, verba autem: „non alia exul visentium oculos maiore misericordia affecit" sonant ut nenia lugubris, qua poëta illam inter principes feminas miserrimam prosequitur; cf. Sophocl. Electr. 255 sqq., Sen. Oct. 58 sqq. Quamquam Seneca in sua fabula longe distat ab exponendi vi praeclara scriptoris, qui sua depromit ex intimo artificio, tamen non a re alienum visum est similes poëtarum sententias iuxta componere:

Tacitus	Seneca
Huic primus nuptiarum dies loco funeris fuit.	24 sq.: Illa illa meis tristis Erinnys| Thalami Stygios praetulit ignes cf. Soph. Ant. 891: ὦ τύμβος, ὦ νυμφεῖον, Achill. Tat. I 13, 5: τάφος μέν σοι, τέκνον, ὁ θάλαμος.
deductae in domum, in qua nihil nisi luctuosum haberet, erepto per venenum patre et statim fratre; tum ancilla domina validior et Poppaea non nisi in perniciem uxoris nupta	102 sqq.: Genetrice caesa, per scelus rapto patre, |Orbata fratre, miseriis luctu obruta,|Moerore pressa, coniugi invisa, ac meae| Subiecta famulae, luce non grata fruor.
praesagio malorum iam vitae exempta, nondum tamen morte acquiescebat	70 sq: Nunc in luctus servata meos,| Magni resto nominis umbra Soph. Ant. 1165 sqq.: Τὰς γὰρ ἡδονὰς |ὅταν προδῶσιν ἄνδρες, οὐ τίθημ' ἐγὼ| ζῆν τοῦτον, ἀλλ' ἔμψυχον ἡγοῦμαι νεκρόν.
mori iubetur, cum iam viduam se et tantum sororem testaretur	656 sqq.: Non invisos intrare mihi| Thalamos famulae (sc. cogar). soror Augusti, Non uxor, ero.| Absint tantum tristes poenae,| Letique metus.

II.

Nonnunquam Tacitus narrationis colores a scriptoribus, quibus ei praecesserunt, mutuatur. V. gr. in eis, quae narrat de Agrippina regnum Neroni prospiciente (Ann. XII 68), imitatus esse videtur Livium: I 41 (Tanaquil, Tarquinii Prisci uxor, genero suo Servio Tullio regnum prospicit):

Livius	Tacitus
Tanaquil inter tumultum claudi regiam iubet, arbitros eicit. Populum Tanaquil adloquitur. Iubet bono animo esse... omnia salubria esse.	et cunctos aditus custodiis clauserat, crebroque vulgabat ire in melius valetudinem principis. Conferas velim quae de eadem re scribit Suet. Claud. 45; colorem Livianum frustra aliquis quaesiverit.

Alterum exemplum afferam e Curtio Rufo[1]), qui seditionem ortam ab Alexandri Magni militibus missionem reposcentibus descripsit X 2, 12 (cf. Iustin. XII 8); a Curtio exemplum sumpsit Tacitus in describendis legionum seditionibus (Ann. I 17 sqq. et I 35):

Tacitus	Curtius + Iustinus
I 17: Satis per tot annos ignavia peccatum quod... stipendia senes et plerique truncato ex vulneribus corpore tolerent.	C. X 2,12 seditiosis vocibus castra complent ..omnes simul missionem postulare coeperunt, deformia ora cicatribus canitiemque capitum ostentantes. Iust. XII 8,10 sqq.: exercitus omnis laboribus fessus.. deprecatur, finem tandem bellis faceret... Ostendere alius canitiem, alius vulnera, alius aetate consumpta corpora, alius cicatricibus exhausta... Tandem orare, ut reliquias saltem suas paternis sepulchris reddat.
I 18 in.: Adstrepebat vulgus, diversis incitamentis, hi verberum notas, illi canitiem, plurimi detrita tegmina et nudum corpus exprobrantes,	
I 35 nudant universi corpora, cicatrices ex vulneribus, verberum notas exprobrant; mox indiscretis vocibus pretia vacationum... incusant... Atrocissimus veteranorum clamor oriebatur, qui... mederetur fessis, neu mortem in isdem laboribus, sed finem tam exercitae militiae neque inopem requiem orabant.	Curt. l. c.: tumultuoso clamore et militari violentia volentem loqui inhibebant... Tandem silentio facto, magis quia motum esse credebant, quam quia ipsi moveri poterant, quidnam acturus esset, expectabant. Ille... inquit..
I 25 murmur incertum, atrox clamor et repente quies; diversis animorum motibus pavebant terrebantque. Tandem interrupto tumultu litteras patris recitat.	
I 35 Tum vero, quasi scelere contaminaretur, praeceps tribunali desiluit.	Curt. c. II 12 fin. Desiluit deinde frendens de tribunali. Iustin. XII 11,8 Ad postremum.. e tribunali in contionem armatam inermis ipse desiluit.

[1]) Cf. F. Walter, Studien zu Tacitus und Curtius. Progr. Monac. 1887.

Iam videmus Tacitum saepius mente aberrasse in Alexandri magni tempora; quin immo ipse Germanici fata componit cum illius regis vita et sorte iniqua Ann. II 73: Et erant, qui formam aetatem genus mortis, ob propinquitatem etiam locorum, in quibus interiit, magni Alexandri fatis adaequarent. Nam utrumque corpore decoro, genere insigni, haud multum triginta annos egressum (cf. Iust. XII 16 in.), suorum insidiis externas inter gentes occidisse. (cf. Iust. XII 16 fin.: victus denique ad postremum est non virtute hostili, sed insidiis suorum ac fraude civili). — Nihil igitur mirum, si Iustinus, cum Trogi Pompei amplum opus excerperet, in quo ceterarum gentium res gestae non nisi in transcursu et veluti κατὰ ἐπεισόδιον narrabantur et ad Philippi, Alexandri Magni eiusque diadochorum historiam tamquam adsuebantur, versa vice colores quosdam e Taciti operibus mutuatus esse videtur. Temporum iniuria factum est, ut Trogi Pompei Historiae Philippicae, quae sine dubio colore ac stilo nec non compositionis arte ad peripatheticum historiam conscribendi genus proxime accessissent,[1]) vix ac ne vix quidem e Iustini epitoma eruendae essent. Sed Iustinus, rhetorica arte imbutus, ex suo exemplari omnia ea, quae ad affectus depingendos nec non ad excitandam commiserationem ac metum, tum etiam ad sententias singulis descriptionibus epilogi vice adstruendas aliaque ornamenta adsciscenda pertinerent, non solum accuratissime descripsisse, sed etiam ipse aliunde flosculos petivisse videtur. Imprimis Taciti operum historicorum notitiam eum habuisse equidem putaverim. Itaque et supra saepius Iustinum in comparationem vocavimus, et nunc aliquot Taciti operibus depromptos locos, quibus effectus felici copia nec non tragici scriptoris more exprimit, cum Iustini similibus descriptionibus componere et Taciti et lectorum venia mihi liceat. — Iam initium faciam a Germanico, qui „neque multo post extinguitur, ingenti luctu provinciae et circumiacentium populorum“ (Ann. II 72); cf. Iust. XIII 1,4: Ut vero mortis eius fides adfuit, omnes barbarae gentes paulo ante ab eo devictae non ut hostem, sed ut parentem luxerunt (cf. Curt. Ruf. X 5,3). — Iam tragicam illam scenam Ann. III 1 sq., qua describitur Agrippina cum Germanici cineribus Romam revertens, comparavit Nordenius (Gercke-Norden, Einleitung,[2] Bd. I 451 sq.) cum Plutarchi Demetr. 53, quo simili modo depingitur ταφὴ Demetrii Poliorcetae; Iakob l. c. p. 73 in medium vocavit Nicolai Damasceni descriptionem c. 26 p. 121_{29} (quomodo corpus Caesaris domum portaretur). Atque Iustinus haec refert de Imilcone, qui exercitu peste consumpto Carthaginem revertitur XIX 2, 10 sq.:

[1]) Diss. E. Schneideri, De Pompei Trogi Hist. Phil. consilio et arte (Lips. 1913) — ad manum habere non potui. Vide sis tamen praeter Heinzium (Verg. ep. Techn.[3] p. 471 sq.) et Nordenium (Einl. in die Altert.[2] p. 451) Pauli Scheller, De hellenistica historiae conscribendae arte (diss. Lips. 1911) et Pauli Jakob, De Nicolai Damasceni sermone et arte historica quaestiones selectas (diss. Gotting. 1911).

Tacitus

III 1: Atque ubi primum ex alto visa classis, complentur non modo portus et proxima maris, sed moenia ac tecta... maerentium turba et rogitantium inter se... Postquam feralem urnam tenens egressa navi defixit oculos, idem omnium gemitus, neque discerneres proximos alienos, virorum feminarumve planctus...

Iustinus

I. c. § 10 sq : Cuncti deinde ad portum congregantur egredientesque paucos e navibus, qui cladi superfuerant, de suis percontantur... tunc toto litore plangentium gemitus, tunc infelicium matrum ululatus et flebiles querellae audiebantur.

c. 3 Inter haec procedit inops navi sua imperator sordida servilique tunica, discinctus, ad cuius conspectum plangentium agmina iunguntur.

Cf. Chariton. III. 4: Πάντες οὖν ἐπὶ τὴν θάλασσαν συνέτρεχον, καὶ ἦν ὁμοῦ πάθη ποικίλα κλαόντων, θαυμαζόντων, πυνθανομένων, ἀπιστούντων· ἐξέπληττε γὰρ αὐτοὺς τὸ καινὸν ὄνειρμα.

Ann. I 40 Germanicus propter militum seditiones Agrippinae persuadet, ut una cum liberis abeat; cf. Iustin. XXIII 2, 6 sqq. (Agathocles extremum spiritum ducens uxorem et liberos „Aegyptum remittit timens, ne praedonem regni sui hostem paterentur"):

Tacitus

Vel si vilis ipsi salus, cur filium parvulum, cur gravidam coniugem inter furentes et omnis humani iuris violatores haberet... Diu cunctatus aspernantem uxorem, cum se divo Augusto ortam neque degenerem ad pericula testaretur, postremo uterum eius et communem filium multo cum fletu complexus, ut abiret, perpulit. Incedebat muliebre et miserabile agmen, profuga ducis uxor parvulum sinu filium gerens, lamentantes circum amicorum coniuges, quae simul trahebantur; nec minus tristes, qui manebant... v e l u t i n u r b e v i c t a facies; gemitusque ac planctus etiam militum aures oraque advertere.

Iustinus

Igitur Agathocles... desperatis rebus uxorem genitosque ex ea duos parvulos... Aegyptum remittit.. Quamquam uxor diu ne ab aegro divelleretur deprecata est... Nubendo se non prosperae tantum, sed omnis fortunae inisse societatem, nec invitam periculo spiritus sui empturam... Discedentes parvuli flebili ululatu amplexi patrem tenebant; ex altera parte uxor maritum non amplius osculis fatigabat. Nec minus senis lacrimae miserabiles erant. Flebant hi...ille... Inter haec regia omnis adsistentium fletibus tam crudelis discidii impleta resonabat.

XXXI 2, 7: n o n a l i t e r q u a m s i u r b s c a p t a e s s e t, omnes trepidavere.

Denique unum locum Historiis (182) petitum affero:

Tacitus

Postera die velut capta urbe clausae domus, rarus per vias populus, maesta plebs; deiecti in terram militum vultus ac plus tristitiae quam paenitentiae.

Iustinus XIX 2, 8

Quae res cum nuntiata Carthagine esset, maesta civitas fuit; omnia ululatibus non secus, ac si urbs ipsa capta esset, personabant; clausae privatae domus, clausa deorum templa...

Posnaniae.

De s. Ambrosii luminibus consolandi

scripsit

IOSEPHUS DZIECH.

I. Mortalium aerumnae quibus mulceantur efficacius remediis qualibusque alloquiis quamvis aestuantia desideria possint leniri, satius quidem demonstratur ab auctore, qui neque innumera temere gestit splenia transferre, nec vana de narthecio medicamina promit, sed caelestis maiestatis sacraria penetraturus, sanequam sincera dolorum fomenta plagis ferventibus adhibere festinat. Iam ea, quae illinc eliciuntur solamina, non tantum splendent facibus dicendi, verum etiam nescio quo genuino vigore nituntur, cum auctori omni genere litterarum instructissimo nil fuisse videatur antiquius gliscente studio veritatis investigandae. Ita non modo de virtutibus dicendi, quas prae se fert tam numerosus consolator, verum etiam de singulari colore ac pondere sententiarum, tanto fidei ardore fulgentium, haec mihi instituitur lucubratio prima. [1])

II. Digerendae tantae molis cura vigilantissima non est spernenda; qua fit, ut omnia illic [2]) mirum in modum inter se concinere atque in omnes ferme rationes plane soleant quadrare, nisi diducatur aliquando consolatoris animus pungente stimulo doloris. Iam et principiorum gravitas et narrationum partitio, lamentandi, laudandi, consolandi vicibus distincta, et perorationum splendor haud parum valere videntur ad agenda illa fundamenta, ex quibus venustissima rerum species excitatur. Quae quanta cumuletur elegantia, dignitate, compositione, stringentibus huiusce propositi cancellis exponere hoc loco praetermitto; praetermitto etiam insignem dicendi maiestatem,

---

[1]) Quo evidentius demonstrarem in aliis exemplaribus rhetoricae artis lumina spargi, in plerisque genuinum praevalere vigorem consolandi, in aliis utramque ascisci rationem, haec revolvi monumenta, ad eliciendas consolationum virtutes haud parum valentia: 1) Sancti AMBROSII opera. Pars I—IV. [= Corpus scr. eccl. lat. vol. XXXII], rec. Carolus Schenkl, Vindobonae 1896—1902. 2) CARLO SCHENKL, Sancti Ambrosii de Excessu Fratris liber prior [= Ambrosiana V], Milano 1897. — 3) Sancti EUSEBII HIERONYMI Stridonensis presbyteri opera omnia, accur. I. — P. Migne. Tomus I.[= P. L. t. XXII], Parisiis 1877. — 4) BOYER EDOUARD, Les consolations chez les Grecs et les Romains, Montauban 1887. — 5) BAUNARD LOUIS, Histoire de Saint Ambroise. Deuxième édition, Paris 1872. — 6) ROZYNSKI FRANZ, Die Leichenreden des hl. Ambrosius, Diss. Breslau 1910. — 7) RATTI ACHILLE, Il più antico ritratto di S. Ambrogio [= Ambrosiana XIV], Milano 1897. — 8) Dom A. MOCQUEREAU, Notes sur l' influence de l' accent et du cursus toniques latins dans le Chant Ambrosien [= Ambrosiana IX], Milano 1897.

[2]) In libris, qui inscribuntur: 1. De excessu fratris sui Satyri l. II. — 2) De obitu Valentiniani consolatio. — 3) De obitu Theodosii oratio.

evidentiam, similitudinum copiam, quarum signis nihil expressius potest excogitari ad rerum imaginem depingendam, [1] cum non modo rhetorum praeceptis, sed potius caelestium oraculorum suavitate [2]) talia fulciantur. [3]) Haud absimili vigore nituntur sententiae singulis pluribusve rationibus accrescentes, [4]) quae cum ad minuendam vim doloris, tum ad mortalium casus aestimandos plurimum conferunt. [5])

III. Iam verborum immutatione quantum illic omnia efflorescant, dicere immensum est, praesertim cum non rigidis normis, non litterarum tendiculis, sed nescio quo impetu pectoris desiderio ferventis, talia concitari soleant. Illinc nervosissimas translationes, inversiones mirandas, laudationes aptissimas, decentissimas veri superlationes, alia troporum lumina oriri contendo: quod quidem apparebit, cum ad sententiarum colorem tractandum accessero. Ceterum iam iis, quae brevi sequentur, figurarum exemplis facile potest demonstrari haec transferendi lumina in summis consolationum ornamentis annumeranda esse. Vociferentur alii turbari figurarum venustatem insana transferendi licentia, quae tantae rei maiestatem tollat studio exaggerandi: ego certe, dum talia revolvo, tantum ex concinentium verborum claritate vigoris reperio in istis immutandi rationibus, [6]) ut mihi eas circumspicienti nullus fere commoveatur scrupulus, cur hac troporum specie delectari potius quam praestringi mortalium animos opiner.

---

[1]) E. g. de exc. fr. I. 8: bos bovem requirit seque non totum putat et frequenti mugitu pium testatur adfectum, si forte defecerit, cum quo ducere collo aratra consuevit; ego te, frater, non requiram? aut possim umquam oblivisci tui, cum quo vitae huius semper aratra sustinui....

[2]) Iuvat conferre haec exempla:

De ob. Val. 7: plorat in virginibus suis, quae sunt sicut lilia, et lilia myrrha plena,..	Cant. 5, 13: labia eius lilia distillantia myrrham primam.

[3]) In memoriam revocare libet exquisitiores similitudines de Cantico canticorum depromptas, quibus consolatio de obitu Valentiniani mirum quantum ornatur (= de ob. Val. 5, 6, 7, 59, 61, 62, 63, 69).

[4]) Quod quo planius fiat, haec profero: I. De exc. fr. II. 45: ipsa mors martyrum praemium vitae est. Morte etiam inimicorum odia solvuntur. — II. Ibd. 46: non solvendus ordo naturae; quod enim commune est omnibus, exceptum in singulis esse non potest. — III. De ob. Theod. or. 14: satius est in indignatione laudem clementiae reperire, quam ira in ultionem excitari.

[5]) Haec promo exempla: I. De exc. fr. II 29 = Ps. 143, 4: homo vanitati similis factus est, dies eius sicut umbra praetereunt. — II. De ob. Val. 13: lubricae enim et perplexae sunt viae iuventutis...

[6]) Pono hos insignes locos: I. De exc. fr. II. 20: anima nostra corporeum istud evadere gestit ergastulum... II. Ibid. 34: vitam.. onerari in dies peccatorum aere sentimus? — IIa. De ob. Val. 10: antequam gravi oneretur peccatorum sarcina.... — III. De exc. fr. II. 115: ..qui tamquam in mari exagitati istius freto mundi, saeculi huius fluctibus vacillaverint.

IV. Figurarum pondera perpendenti mihi continuo rerum copia succrescit: quidquid primum circumspexero, figura est. Venustatis palmam deferendam puto iis verborum figuris, quae iterando[1]) nascuntur; inter quas ita praevalent solito crebriora repetitionum ornamenta, ut iam non elici, sed ultro *videantur occurrere.*[2]) *Quae si aliis figuris adhaerescunt,*[3]) *haud* scio an summa animi movendi oriatur facultas caelestium vigore luminum roborata.[4]) Neque absimili ornatu condiuntur ea, quae coacervandis ita moventur verbis, ut aptius aut crescere aut decrescere soleant[5]), cum auctor, spretis lenociniis non inter amoena deverticula maeandrosque gestiat versari, ad altiora festinaturus.

V. Iam figuras verborum persimili sono conditas[6]) si opiner a me parvulo satis praedicari posse, haud sapiam; sin

---

[1]) Proferantur haec figurarum exempla: I. geminatio: De ob. Val. 7: quae sunt sicut lilia, et lilia myrrha plena... — II. anastrophe; De exc. fr. I. 10: non solus dolor lacrimas habet: habet et laetitia lacrimas suas... — III. epanalepsis: De ob. Theod. 53: portavit iugum grave... Portavit iugum grave... Portavit iugum grave... Portavit iugum grave... — IV. repetitio: De exc. fr. II. 125: doluit David, doluit Ieremias, doluit Elias. — V. conversio: De exc. fr. II. 6: lapsus sum in Adam, de paradiso eiectus in Adam, mortuus in Adam; quomodo revocet, nisi me in Adam invenerit... — VI. complexio: De exc. fr. II. 54: flos resurrectionis immortalitas est, flos resurrectionis incorruptio est. — VII. inclusio: De ob. Theod. 17: agnosco vocem piam cuius testimonia vocis agnosco. — VIII. traductio: De exc. fr. II. 46: itaque mors eius vita est omnium. Morte eius signamur, mortem eius orantes annuntiamus, mortem eius offerentes praedicamus: mors eius victoria est, mors eius sacramentum est, mors eius annua sollemnitas mundi est. Quid praeterea de eius morte dicamus, cum divino probemus exemplo, quia immortalitatem mors sola quaesivit, atque ipsa se mors redemit?

[2]) E. g. haec pono: I. De ob. Val. 3: flent omnes, flent et ignoti, flent et timentes, flent et inviti, flent et barbari, flent et qui videbantur inimici.

[3]) Concurrunt illic e. g.: I. anastrophe + repetitio: De ob. Theod. 12: addatur eo cuius imperatoris? Imperatoris pii, imperatoris misericordis, imperatoris fidelis... — II. annominatio + repetitio: De ob. Val. 41: ille vobis maneat in corde, ille vivat in pectore, ille *amplexibus piis haereat, ut solebat; ille fraterna oscula* premat, ille semper in oculis sit, semper in osculis, semper in alloquiis, semper in mentibus: ille iam talis...

[4]) Haec ponere iuvat: I. De exc. fr. II. 110 = I. Cor. 14, 15: orabo spiritu, orabo et mente: psallam spiritu, psallam et mente. — II. De exc. fr. I. 69 = Esdr. IV 10, 22: sancta nostra... fili nostri... sacerdotes nostri... Levitae nostri... mulieres nostrae... virgines nostrae... iusti nostri... parvuli nostri... iuvenes nostri... fortes nostri...

[5]) Huc pertinent: I. congeries: De exc. fr. I 72: toto te animo ac mente complector, aspicio, adloquor, osculor, conprehendo... — II. gradatio: De exc. fr. II. 124: puer adolescentiam desiderat, adolescens annos sibi maioris metitur aetatis, iuvenis beneficio aevi florentis ingratus, senilem honorificentiam concupiscit.

[6]) Iuvat animadvertere, quanto concentu illic promantur: I. annominatio: De exc. fr. I. 10: lacrimae ergo pietatis indices, non inlices sunt doloris. — 2. Ibid. I. 71: non enim amitti, sed praemitti videntur...

velim silentio transmittere, desiderio prorumpente non queam. At si quem talium figurarum lumina praestringant, non est, cur protinus temere credam nescio quas illic strui insidias animo legentis, cum plane dilucida talia sint ac sincera, quamvis culta, politius limata, denique aliarum ornamentis figurarum videantur esse stipata.[1]) Atque consolator plerumque adeo aversatur phalerata dicta nebulonumque miracula, ut eam dumtaxat amplecti soleat rationem ornandi, quae rem explicet, ambigua illustret, non quae inani flosculorum sono mortalium auribus blandiatur.

VI. Restat, ut perpendam figuras opponendi vigore nitentes,[2]) in quibus plus, quam in reliquis ornandi partibus versatur auctor id quidem acturus, ut et animorum satietati occurrat et solito expressiorem tantae molis imaginem depingat. Iam quid tam nervosum reperiri potest, quid tam appositum ad consolationem, quam talium alloquiorum cumulata complexio?[3]) quid soliditatem aestimanti fundatius? quid fidem flagrantius? quid veritatem sanctius? Atque operae pretium est concoquere, quanta hic vigilantia consolator procedat, quam apta denique ratione nitatur, cum nil insolentiae tumorisve gerat, abhorreatque ab illis argutiis, quibus mortalium aures plane dixerim mulceri: procumberet enim, si ad inania delapsus verborum aucupia, in tantarum quidem rerum cardine coniveret.

VII. Sententiarum figuris, quibus consolationes redundant, nihil vehementius excogitari potest ab auctore cum maxime pro-

3. Ibid. II. 74: aliis circumfusos, aliis ad mortem refusos... 4. De ob. Theod. 49: putabamus nos vicisse, sed victos fatemur. — II. compar: De exc. fr. I. 8; caritate ut frater, | cura ut pater, | sollicitudine ut senior, | reverentia ut iunior? — III. 1) similiter desinens: De exc. fr. I. 79: ut, cum alter aegresceret,... alter incurreret, et, cum alter revalesceret, uterque consurgeret. — III. 2) similiter cadens: De exc. fr. II. 6: etenim mors aequalis est omnibus, indiscreta pauperibus, inexcepta divitibus.

[1]) Pono hoc specimen caelestem praeferens originem (= Isai. 9, 6): De exc. fr. I. 12: quia homo factus est, deus natus est. sic et alibi habes: puer natus est nobis, filius datus est nobis: in puero enim nomen aetatis, in filio plenitudo divinitatis est. factus ex matre, natus ex patre, idem tamen et natus est et datus.

[2]) Inter talia eminent: I. contrapositum: De exc. fr. I. 10: lacrimavi ergo fateor etiam ego, sed lacrimavit et dominus, ille alienum, ego fratrem, ille in uno lacrimavit omnes, ego in omnibus lacrimabo te, frater. II. commutatio: De exc. fr. I 23:...ut cum tuam innocentiam cogitarem, efficaciam desperarem, cum efficaciam cernerem, innocentiam non putarem!

[3]) Promo hoc exemplum ad locorum communium rationem vergens:

De ob. Val. 56: non ego floribus tumulum eius aspergam, sed spiritum eius Christi odore perfundam. Spargant alii plenis lilia calathis, nobis lilium est Christus.

Hieron. ep. 66, 5: ceteri mariti super tumulos coniugum spargunt violas, rosas, lilia floresque purpureos... ...Pammachius noster sanctam favillam ossaque veneranda eleemosynae balsamis rigat, his pigmentis atque odoribus fovet cineres...

spiciente, ne rerum pondera summis digna ornamentis, detestabili asperiorum tractu verborum pessum eant. Praetermitto iam ea, quae si plenius exsequar, nec modum nec finem lucubrationi reperiam. Hoc tantum addo, adeo illic exquisitissimis figuris[1]) erigi omnia, ut ilico mortalium animis ad talia fovenda erectis soleant infigi, cum vigilantius circumspiciat consolator, qua potissimum ratione lugubres lamentationes sedari possint.[2]) Ita fit, ut quae alias iam surdis canantur auribus, nimirum in tenui argumento explicando ascita, ea consolatori rerum cardinem amplectenti plane conveniant, cum nescio quo pectoris motu elicienda vel potius divinanda sint. Iam citatiusne moveatur alloquium an moderatius, uberius an parcius, vehementius an sedatius, ex illis speciosis adminiculis dicendi satius cognosci potest.

VIII. Tot tantaque dicendi ornamenta non adeo vigerent, nisi construendis verbis mirandum in modum excitarentur. Quanta hic vigilantia id agat auctor, ut verba iungat vitio carentia, ut appositiora promat incisa, ut membra eliciat aptissima, ut comprehensiones nervosiores amplectatur, praetermitto hoc loco perpendere, cum talia quidem in iis, quae supra commemoravi, figurarum exemplis satis eluceant. Restat, ut inquiram, quibus potissimum virtutibus ea efflorescant, quae modis numerisque tamquam nescio quibus nervis venustissimum dicendi excitent vigorem, cum auctori nihil sit antiquius, quam ornatissimam figurarum speciem singulari numerorum tractu erigere. Atque ista numerosae orationis lumina, quibus universa consolandi ratio nititur, tam multis modis nascuntur, ut in omnes consolationum normas plane quadrare soleant. Iam cum initia perquam stabili fundamento syllabarum nitantur, haud scio an maxime in clausulis iste numerorum vigor exoptatus reperiatur,

---

[1]) Huc vergere videntur: I. interrogatio: 1) De exc. fr. I. 36: quid optaveram, quid rependo? quae vota deficiunt, quae ministeria succedunt? — 2) Ibid. II. 64: unde stellarum ignes? unde orbis solis et radii? unde lunae globus? unde montium vertices, dura saxorum, nemorosa silvarum? unde vel diffusus aer, vel infusae vel superfusae aquae? — II. occupatio: De exc. fr. II. 9: sed dicis: quos diligebamus amisimus. — III. correctio: De ob. Val. 44: si est, vivit: immo quia est, vita iam fruitur aeterna. — IV. dubitatio: De exc. fr. I. 15: quid agam mei successor heredis? quid agam meae vitae superstes? quid agam exsors huius quod capio luminis? quas grates, quae munera referam tibi? — V. exclamatio: De ob. Val. 79: hei mihi vana spes in homine!... hei mihi quod voluntatem tuam non ante cognovi! hei mihi quod non clanculo ante misisti! hei mihi qualia amisi pignora!

[2]) Promantur haec rariora lumina: I. allocutio: De ob. Val. 27: o iuvenis optime, utinam te viventem invenire potuissem, utinam te dilatio aliqua meo reservasset adventui! — II. personificatio: De exc. fr. I. 65: dicitur ergo et ad me et dicit scriptura caelestis: hocine doces, sic instituis dei plebem? an nescis quia exemplum tuum periculum ceterorum est? nisi forte exauditum non esse te quereris.... pro quantis cotidie rogas! numquid constitutio dei contemplatione solvenda est tui? cur ergo non impetratum aliquando doles quod non semper impetrabile esse cognoscis?

cum mortalium mentes singulari sonorum tractu satiatae, cumulandae virtutis voto potiantur, si in fine alloquii numerosae clausulae species occurrat.

IX. Ita sive longas amplectitur auctor syllabas, quibus miranda nascitur gravitas, sive brevium syllabarum concentu efficit, ut citatissima feratur torrentis instar oratio, sive quid aliud dixeris, nihil est, cur infitias eam maxime interesse, utrum a longis syllabis in breves alloquia decurrant, an ex brevibus syllabis in longas abeant, an talem praeferant longarum et brevium syllabarum concentionem, ut mirabili moderatione videantur promi. Quae dicendi copia talia depingere possit!

X. Aestuantem consolatorem ac vana ducentem mortalium remedia, ista quidem alloquia quamvis ornata sane deficerent, nisi erigerentur caelestis maiestatis vigore, quo fieri solet, uti non modo perennia solacia lugentium animis auctor impertiat, sed posse largiri etiam quae non queat, plane videatur. Qui cum non inani libidine alucinandi, sed gliscente erga maerentes caritate ad omnia semper praesto adsit, haud scio an tanta ratione ad consolandum accingatur, ut, quamvis iam facultas aliquando ipsi desit, voluntas certe numquam desiderari possit. Ne vivam, si mihi non solum celeberrimi mortalium chori, verum potius illae silentes umbrae, quae ex nigro Acheronte elicerentur excitatae, tanti esse videantur, ut alius auctoris rationes tantae gravitati anteferendas esse mihi persuadeant.

Ita iam ad sublimia et digna, quae pervicaciore lucubrentur cura, haec peroratio pertinet. Atque primum eruere gestit animus illum fontem uberrimum, ex quo lumina quaedam consolandi communia solent manare,[1]) cum ad exempla auctorum excellentium nulla specie propius accedant, quam persimilium locorum ornamentis; quorum singulae partes tam aptis compagibus inter se cohaerescunt, ut mirandum in modum concinant[2]) atque per-

---

[1]) Pono hoc exemplum consolandi ad locos communes pertinens:

1. De exc. fr. I. 70: cessabunt igitur lacrimae, parendum est enim remediis salutaribus, quia debet aliquid inter fidos et perfidos interesse. fleant ergo, qui spem resurrectionis habere non possunt, quam non sententia Dei eripit, sed fidei inclementia.
2. De Noe 13, 45: „et delebo" inquit „omnem resurrectionem carnis a facie terrae" ...o sacrilegum ineptum populum Iudaeorum!

Hieron. ep. 60, 6: Igitur ad nostra veniamus. Non plangam cum Iacob et David filios in lege morientes; sed cum Christo in Evangelio recipiam resurgentes. Iudaeorum luctus, Christianorum gaudium est.... ...Unde et Moyses moriens plangitur, Iesus absque funere in monte sepelitur.

[2]) Quod quo dilucidius perspiciatur, haec profero exempla mortalium rationes depingentia, quae Ambrosius opportunissima repetitione cumulat:

quam expressam rerum imaginem reddant.[1]) Hinc oritur etiam communis ratio persuadendi aliunde sumpta, qua plenissima verba, laudandi virtutem redolentia, cum dulcissimis alloquiis congruunt.[2])

XI. Iam quatenus non inani vocabulorum sono, verum potius sententiarum pondere talia aestimanda esse videantur, unde petam evidentiora documenta, quam ex iis exemplis gravissimis, quibus vitae caelestis dulcedo mortalium miseriis anteponitur?[3]) Quam equidem gestirem tanto splendori recte depin-

---

De exc. fr. I, 1: Deduximus, fratres dilectissimi, hostiam meam, hostiam incontaminatam, hostiam Deo placentem...
2. Ibid. 80: tibi nunc, omnipotens deus, innoxiam commendo animam, tibi hostiam meam offero.
1. Hieron. ep. 66, 12: ut... te ipsum Christo offeras, hostiam vivam, sanctam, placentem Deo, rationabile obsequium tuum.
2. Hieron. ep. 118, 5: te ipsum vult Dominus hostiam vivam, placentem Deo.
3. Hieron. ep. 127, 6: ...ut meminisset sepulcri, offerens se hostiam rationabilem, vivam, placentem Deo.

Hic iam uterque consolator vestigiis insistit beati apostoli Pauli cohortantis Romanos 12, 1: obsecro itaque vos, fratres, ...ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum.

[1]) Iuvat circumspicere haec lumina:

1. De ob. Val. 10: ...ante quam gravi oneretur peccatorum sarcina..
2. De exc. fr. II. 34: ...et nobis vitam hanc quasi faenebrem pecuniam usurario quodam cumulo gravescentem onerari in dies peccatorum aere sentimus?

Hieron. ep. 60, 14,: etenim inter eum qui decem vixit annos, et illum qui mille, postquam idem vitae finis advenerit, et irrecusabilis mortis necessitas, transactum omne tantumdem est: nisi quod senex magis onustus peccatorum fasce proficiscitur.

[2]) Quo rectius eluceat insignis concentio, qua consolandi rationes nituntur, e. g. haec profero: 1) De exc. fr. I. 3; laetandum est enim magis quod talem fratrem habuerim quam dolendum quod fratrem amiserim; — 2) Ibd. 10: ...plurimum refert desiderare quod habueris et lugere quod amiseris. — Hieron. 60, 7: ...nec doleas, quod talem amiseris, sed gaudeas quod talem habueris.

[3]) Solito expressius illic depinguntur: I. fragilitas generis humani (= Isai. 40, 6):

1. Expos. ev. Lucae VI. 82; omnis enim caro faenum...
2. De exc. fr. II. 29: homo tamquam faenum, dies eius; et alibi: homo vanitati similis factus est... Quid enim nobis miserius...

Hieron. ep. 60, 13: o miserabilis humana condicio, et sine Christo vanum omne quod vivimus! ...Omnis caro faenum et omnis gloria eius quasi flos faeni.

II. cadendi sollicitudo (= Sap. 4, 11):

1. De exc. fr. I. 30: nam si... raptum Enoch nemo deflevit, sed magis propheta laudavit, sicut de illo scriptura dixit: raptus est, ne malitia mutaret cor eius, quanto magis nunc iure dicendum est, cum ad saeculi lubricum vitae accedat ambiguum!

gendo saltem ex aliqua parte respondere posse atque ostendere nihil esse tali ratione aptius, nihil istis dicendi facibus flagrantius, nil denique tanto fidei ardore dignius.[1]) Sunt qui dum fingendis fabellis mortalium mentes protinus praestringant, ipsi equis viris omnia moliantur; quam nebulonum insaniam ab Ambrosio plane abesse contendo. Neque illa caelestis maiestatis adminicula, quibus haec ratio consolandi nititur,[2]) ad nescio quas

---

2. De ob. Val. 57: raptus est Enoch, ne malitia mutaret cor eius.
3. De ob. Theod. 30: ...pulchre sibi consultum asserens, quod eripuerit animam eius Deus de morte, quam mortem frequenter in hoc saeculi istius lubrico sustinebat inquietus fluctibus peccatorum:
1. Hieron. ep. 39, 3: et nos indignamur aliquem exire de corpore qui ad hoc forsitan raptus est, ne malitia mutaret intellectum eius?
2. Hieron. ep. 60, 2: laeter et gaudeam, quia raptus est ne malitia immutaret mentem eius...
3. Hieron. ep. 75, 2: quia raptus est, ne malitia immutaret mentem eius...
4. Hieron. ep. 79, 2: raptus est ne malitia mutaret mentem eius, quia placita erat Deo anima ilius.

III. moriendi praemium (= Phil. 1, 21, 23):

1. De exc. fr. II. 40: videmus itaque quod et mors haec lucrum est, et vita poena est. Unde et Paulus ait: mihi vivere Christus est et mori lucrum.
2. Ibd. 41: ...dissolvi enim et cum Christo esse multo melius:
3. De ob. Val. 46.; (iustis enim vivere Christus et mori lucrum, quia dissolvi et cum Christo esse multo melius)...
1. Hieron. ep. 60, 7: et ut veros hominis exprimeret affectus ipse Salvator ploravit. ...Apostolus quoque eius qui dixit: cupio dissolvi et esse cum Christo: et alibi: mihi vivere Christus est, et mori lucrum, gratias agit...

[1]) Confero haec alloquia vincentia quamvis excellentium philosophorum rationes:

De exc. fr. II. 35: „cotidie morior", Apostolus dicit. Melius utique quam illi, qui meditationem mortis philosophiam esse dixerunt: illi enim studium praedicarunt, hic usum ipsum mortis exercuit. Et illi quidem propter se: Paulus autem ipse perfectus moriebatur non propter suam, sed propter nostram infirmitatem.

1. Hieron. ep. 60, 14: Platonis sententia est, omnem sapientium vitam, meditationem esse mortis. Laudant hoc philosophi, et in caelum usque ferunt. Sed multo fortius Apostolus: „cotidie", inquit, „morior"... Aliud est enim conari, aliud agere: aliud vivere moriturum, aliud mori victurum. Ille moriturus est ex gloria; iste moritur semper ad gloriam.

[2]) Circumspiciantur haec solamina:

1. De ob Theod. 2: et ille quidem abiit accipere sibi regnum, quod non deposuit, sed mutavit in tabernacula Christi iure pietatis adscitus, in illam Hierusalem supernam, ubi nunc positus dicit: sicut audivimus, ita et vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri,

rigidiores normas revocare festino, quia sane arduum est effervescentia desideria, quae nullos fere cancellos recipiant, ilico temperare: quippe vix fieri potest, ut flagrantissimae caritatis vigor contentus sit pusillis et contemptis mortalium terminis. Ita licet Ambrosius non nulla ad normam iuris dirigere soleat,[1]) cum pleraque perquam aptis iuris interpretum rationibus metiri conetur,[2]) haud scio an illic ipse ita versetur, ut, quae

---

2. De exc. fr. I. 6: ...ante corpore inseparabilis nunc individuus affectu; manes enim mecum et semper manebis.
3. De ob. Val. 78: ipse me citius, quam vos obliviscar: et si umquam sermo tacebit loquetur affectus...
4. Ibd. 79: ...in vestris nominibus adhaerere iuvat, atque delectat in vestri commemoratione requiescere.
1. Hieron. 60, 7: scimus quidem Nepotianum nostrum esse cum Christo, et sanctorum mixtum choris, quod hic nobiscum eminus rimabatur in terris, et aestimatione quaerebat, ibi videntem cominus dicere: sicut audivimus, sic et vidimus, in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri,
2. Hieron. 60, 19: iungamur spiritu, stringamur affectu... Illum nostra pagella decantet, illum cunctae litterae sonent. Quem corpore non valemus, recordatione teneamus, Et cum quo loqui non possumus, de eo loqui numquam desinamus.

[1]) Quod quo evidentius reddatur, haec ponere iuvat iuris prudentiae adminicula, roborata quidem auctoritate mirandorum iuris civilis antistitum: a) 1. De ob. Theod. 22: malo tamen, ut quasi diligens, quam coactus debitum tuum solvas. — 2. De exc. fr. II. 34: ...vitam hanc quasi faenebrem pecuniam usurario quodam cumulo gravescentem onerari in dies peccatorum aere sentimus. — 3. Ibd. I. 10: ...non gravem lacrimis contraximus culpam. — 4. Ibd. II. 36: ...sed haec mors non perfunctio huius est vitae, sed lapsus erroris. — b) 5. Ibd. 21: ...quae libertatem restituit,... — c) 6. Ibd. 40: sit quidam cotidianus usus in nobis, affectusque moriendi; — 7. Ibd. 9: quia ad tempus credita in perpetuum tenere non possumus? — 9 Ibd. 8: ...ut fructus annuos... parturiat... — d) 9. Ibd. I. 7: ...ut quibus indivisum semper fuit patrimonium facultatum... — 9a. Ibd. 59: inter fratres autem qualis fuerit,... indivisum patrimonium docet; — e) 10. Ibd. II. 7: ...pro aequitate iudicii. — 11. Ibd. 52: quomodo enim in iudicium vocabitur anima sine corpore, cum de suo et corporis contubernio ratio praestanda sit? — 11a. Ibd. 88: et haec est series et causa iustitiae, ut quoniam corporis animique communis est actus (quia quae animus cogitavit, corpus effecit) utrumque in iudicium veniat, utrumque aut poenae dedatur, aut gloriae reservetur. — 12. Ibd. 73: ...quod futurae resurrectionis propheta testis adhibetur,... Neque enim omnes testes adhiberi poterant, sed in uno omnes testes sumus. — 13. De ob. Val. 13: cito autem meretur veniam qui praetendit ignorantiam.

[2]) Haec proferantur:

1. aetas: maior — robusta — perfecta: de exc. fr. II 124.
2. cautela — cautio: de exc. fr. I. 26, 46; al.
3. compensare — compensatio: de exc. fr. II. 67; al.
4. consortium — consors: de exc. fr. I. 35; al.
5. crimen: de ob. Val. 15; al.
6. delictum: de ob. Theod. 30; al.
7. depositum: de exc. fr. II. 56; al.
8. fraudare — fraus: de exc. fr. I. 55; al.
9. incubator: de exc. fr. I. 62
10. litis arbiter: de exc. fr, I. 40.

eliciat alloquia, ea non iam in artum compelli, sed cumulatius adaugeri tali ratione videantur.[1]) Quid loquar de singulari vigore luminum, auctoritate caelestium oraculorum nitentium?[2]) Quid hic refert, num aliorum sententias auctorum Ambrosius aemuletur, si quid sit, de quo agatur, adeo appareat, uti ad unum

---

11. naturae ius — lex: de exc. fr. II. 15, 40, 50.
12. officium deponere: de exc. fr. II. 94.
13. pignus: de exc. fr. I. 80; al.
14. poena — poenalis: de exc. fr. II 57; al.
15. potestas domini: de exc. fr. II. 96; de ob. Val. 34.
16. praevaricari — praevaricatio — praevaricator: de exc. fr. II 47, 87.
17. protestari: de ob. Val. 28.
18. sors: de exc. fr. I. 80; al.
19. successor — superstes: de exc. fr. I. 15.
20. testari — testimonium: de exc. fr. II. 74, 82; al.
21. usura: de exc. fr. I. 80.
22. usus: de exc. fr. I. 5—7; al.
23. vas (vadem fidei = de ob. Val. 25): de ob. Val. 63.
24. vincula rumpere: de exc. fr. II. 78, 80.

[1]) Iuvat haec percensere lumina figuris splendentia: 1. De exc. fr. I. 3: itaque perfunctus sum, quamdiu licuit, commisso mihi faenore. qui deposuit pignus recepit. nihil interest utrum abiures depositum an doleas restitutum. in utroque fidei ambiguum, vitae periculum est. an si pecuniam neges, culpa est, si hostiam neges, impietas est, cum pecuniae faenerator inludi possit, naturae auctor et necessitudinis creditor fraudari non queat? itaque quanto uberior faenoris summa tanto gratior usura sortis. — 2. Ibd. 80: ...in hoc ad te pignore venio, non pecuniae, sed vitae pignore, ne me diutius residere facias tanti faenoris debitorem. non mediocris est fraterni amoris usura nec vilis naturae sors, quam cumulant increménta virtutis. possum ferre, si cito cogar exsolvere. — 3. Ibd. 15: ego te, frater, heredem feceram, tu me heredem reliquisti: ...quid agam mei successor heredis? quid agam meae vitae superstes?... — 4. Ibd. 40: tu enim actor negotiorum, censor servulorum, arbiter fratrum, non litis sed pietatis arbiter. — 5. Ibd. II. 16: an dominis ius est, quo decreverint, transferre mancipia, Deo non est?

[2]) Illuc pertinere videntur haec exempla:

1. De exc. fr. II. 40: repugnat enim lex carnis legi mentis, et eam legi erroris addicit, sicut Apostolus revelavit, dicens: video enim legem carnis meae repugnantem legi mentis meae, et captivantem me in lege peccati. cf. De Abraham II. 6, 27; De Isaac 2, 3.
2. De ob. Theod. 28: venite,... hereditate possidete paratum vobis regnum... Tamquam enim possessionem hereditariam recipimus ea, quae promissa sunt nobis; fidelis enim Deus, qui semel servis suis praeparata non subtrahit. Si fides nostra maneat, manet et sponsio.

1. De exc. fr. II. 88: ...ut cum animi legem lex carnis impugnet, et mens plerumque quod odit, hoc faciat, quando inhabitans in homine peccatum carnis operatur;..
2. De ob. Theod. 24: hinc illud Apostolicum: video legem carnis meae repugnantem legi mentis meae, et captivántem me in legem peccati, quod est in membris meis

exemplar omnia revolvi possint.[1]) Si in memoriam revoco illa perennia solacia, quae ab auctore ante mortalium oculos ponuntur, minime quidem gravor contendere omnia fere illic tali ratio-

[1]) Hic iam teneri non queo, quin opiner Ambrosio crebrius ob oculos versari persimilia, quae non ad aliorum consolatorum fonticulos revocanda, sed potius ex ubertate caelestium oraculorum continuo elicienda esse dixerim. Quod quo planius fiat, circumspicere iuvabit hos persimiles locos concinentium solaminum virtutibus stipatos:

I. anima: ecclesia (= Cant. 6, 9 + Rom. 13, 12):

De ob Val. 64: ...nunc alloquar animam tuam dignam propheticis ornamentis lisdem igitur utar exordiis: quaenam est haec prospiciens sicut diluculum, speciosa ut luna, electa ut sol? Videor mihi te videre fulgentem, videor audire dicentem: nox terrena praecessit, dies caelestis appropinquavit. Prospicis nos igitur, sancta anima, de loco superiore, tamquam inferiora respiciens. Existi de tenebris istius saeculi, et ut luna resplendes, ut sol refulges. Et bene ut luna, quia et ante in umbra licet istius corporis refulgebas et terrarum tenebras illuminabas, et nunc lumen a sole iustitiae mutuata clarum diem ducis.

Exameron IV 8, 32: et in Canticis dominus de sua sponsa ait: quaenam est haec prospiciens tamquam diluculum speciosa sicut luna, electa ut sol? et merito sicut luna ecclesia, quae toto mundo refulsit et tenebras saeculi huius inluminans dicit: nox praecessit, dies appropinquavit. Pulchre ait prospiciens, quasi suos de superiori prospectans, ... Haec est vera luna, quae de fratris sui luce perpetua sibi lumen inmortalitatis et gratiae mutuatur. Fulget enim ecclesia non suo, sed Christi lumine et splendorem sibi arcessit de sole iustitiae,...

II. Abraham: trinitas (= Gen. 18, 2):

1. De exc. fr. II 96: Abraham paratus excipiendis hospitibus, fidelis Deo, impiger ministerio, promptus officio, Trinitatem in typo vidit, hospitalitatem religione cumulavit, tres suspiciens, unum adorans; et personarum distinctione servata, unum tamen Dominum nominabat,....
2. De exc. fr. II, 99: Imitemur ergo Abrahae devotionem,..

De Abraham I 5, 32: diximus de Abrahae devotione ac de fide...: nunc etiam de hospitalitate dicamus... iste hospitum explorabat adventus... Et respiciens inquit oculis vidit, et ecce tres viri stabant super illum... Deus illi adparuit, et tres aspexit, cui Deus refulget trinitatem videt.

III. resurgendi ratio = Isai. 35, 10 + Apoc. 21 3—4:

De ob. Theod. 30: fugiet enim dolor et tristitia et gemitus. Et alibi habemus: delebit omnem lacrimam ab oculis eorum, et mors non erit amplius, neque luctus, neque clamor, neque dolor.
De Abraham II 5, 22: ideo Esaias adpropinquante bono alt: fugiet dolor et tristitia et gemitus. Iohannes quoque in Apocalypsi et ipse inquit: Deus cum illis erit et delebit omnem lacrimam de oculis eorum et mors non erit amplius neque luctus neque clamor neque dolor ulterius.

ne niti, ut miram subtilitatem, gravitatem, maiestatem a c a e l e s t i u m o r a c u l o r u m vigore mutuari soleant.[1]) Quidquid primum protulero, sequentium robore solaminum protinus vincitur, cum id potissimum agere auctor festinet, ne sub ambagibus alloquiorum *ullum vitium delitescat, neu cycneis fabulis mortalium aures* decipiantur. Ne tamen ambigua ratione talia niti videantur, fortasse iuvabit perpendere, quanto studio Ambrosius amplecti non nulla gestiat, quae non tantum ad lenienda desideria, verum potius ad o m n i a c o n s i l i a perquam apposita sint, cum ex plenissimo veritatis fonte hauriantur. Quorum vigent vigebuntque robora, quam diu quisquam erit, qui velit promere perennia fidei documenta cum singulari caritatis ardore concinentia, quibus nihil efficacius excogitari, nihil amplius excitari posse dixerim.[2]) Ita

[1]) Iuvat subducere rationem luminum, quae Ambrosius in condendis consolationum libellis ex litteris sacris arcessit:

I.		II.	
1. Genesis	30	1. Ev. sec. Matthaeum	21
2. Exodus	5	2. „ „ Lucam	19
3. Leviticus	1	3. „ „ Ioannem	23
4. Numeri	5	4. Act. Apostolorum	4
5. Deuteronomium	2	5. Ad Romanos	15
6. Liber Iudicum	2	6. I ad Corinthios	21
7. „ I Regum	1	7. II „ „	6
8. „ II „	14	8. Ad Galatas	1
9. „ III „	5	9. „ Ephesios	4
10. „ IV „	6	10. „ Philippenses	5
11. Iob	4	11. Ad Colossenses	3
12. Liber psalmorum	73	12. I „ Thessalonicenses	8
13. „ proverbiorum	9	13. I „ Timotheum	2
14. Ecclesiastes	5	14. II „ „	2
15. Canticum canticorum	28	15. „ Titum	1
16. Sapientia	6	16. „ Hebraeos	2
17. Ecclesiasticus	1	17. I Petri	1
18. Isaias	8	18. I Ioannis	1
19. Ieremias	4	19. Apocalypsis	12
20. Threni	12		151
21. Baruch	1		
22. Ezechiel	5		
23. Daniel	2		
24. Zacharias	2		
25. Liber IV Esdrae (apocryphus)	4		
	235		

[2]) Quo facilius cognoscatur non modo ad consolandum, verum etiam ad alia depingenda eadem fere crebrius vergere, haec profero exempla terque quaterque ab Ambrosio enucleata:

1. r a p t u s.. E n o c h = Gen. 5, 24 + Sap. 4, 11: de exc. fr. I 30. II 94: de ob. Val. 57; exp. ev. Luc. 3, 48, 6, 109, al.
2. c o n v e r t e r e, a n i m a... i n r e q u i e m... = Ps. 114, 7: de ob. Theod. 28, 29, 30; de bono mortis 9, 38, al.
3. t o l l i t e i u g u m meum.... = Matth. 11, 29: de exc. fr. II 117; de ob. Val. 10, 31; de fide V 13, 168, al.
4. p a t e r, d i m i t t e i l l i s;... = Luc. 23, 34: de ob. Val. 34; de ob. Theod. 46; exp. ev. Luc. 5, 77. 8, 24, al.

haudquaquam spernenda est illa miranda vigilantia, quam auctor in enucleandis oraculorum caelestium rationibus amplecti festinat,[1]) cum non tantum opportuniora solacia maerentibus largiatur, quibus usquequaque alacrius succurrat, verum etiam ad explicandas gravissimas librorum divinorum sententias haud parum valeat.[2]) Hic iam gravissima documenta ab Ambrosio dantur, quanto opere divinantis praestet sequi pectoris motum, quam rigidas mirari censorum normas caelestia munera rodentium.

XII. Ceterum circumspecto fonte uberrimo, ex quo consolatoris remedia hauriuntur, iam legere vela festino, ne refricare videar legentium satietatem. Credant nimirum digladiantes inter se veritatis oppugnatores alloquia Ambrosii dulcissima ita condiri exquisitioribus ornamentis, ut nequaquam sit dubium, quin

---

5. ...mortui resurgent.... = I Cor. 15, 52: de exc. fr. II 76, 77, 93, 104; de fide II 13, 115, al.
6. ...hoc mortale oportet induere immortalitatem.. = I Cor. 15, 53: de exc. fr. II 54, 135; de ob. Theod. 37; Exam. V 23, 78 al.
7. ...rapiemur.. in nubibus obviam Christo.. I Thess. 4, 16: de exc. fr. II 48, 76, 93; exp. ev. Luc. 2, 88 al.

[1]) Promantur haec remediorum exempla: 1. Matth. 11, 28; venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos = de exc. fr. II 117; de ob. Val. 10; Exam. III 12, 50: de Cain et Abel II 3, 10: de Isaac 3, 10; de poen. I 1, 3 al. — 2. Rom. 8, 32; qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum...; = de exc. fr. I 4. II 98; cf. de Cain et Abel I 7, 28; de Isaac 5, 46; de Iacob I 6, 25. II 3, 9; de Ioseph 3, 10; Apol. David I 5, 23: de poen. I 3, 14; de fide I 17, 108 al. — 3. I Cor. 13, 12; videmus nunc per speculum in aenigmate; tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte: tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum. de exc. fr. II 32, 109; cf. de Abraham II 9, 67; de bono mortis 11, 49: Apol. David I 12, 58; Exp. ev. Luc. 7, 8, 38, al. — 4. Ibd. 15, 42—44: sic et resurrectio mortuorum. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloria; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. = de exc. fr. II 60, 64; cf. de bono mortis 4, 15; Apol. David I 5, 22, al. — 5. II Tim. 4, 7: bonum certamen certavi, cursum consummavi... = de ob. Theod. 20, 29; cf. Exam. V 23, 80; de bono mortis 10, 47; Exp. ev. Luc. 7, 220 al. — 6. Isai. 9, 6: puer natus est nobis, filius datus est nobis. = de exc. fr. I 12; cf. de interp. Iob et David IV 4, 17; expos. ev. Luc. 2, 55; 3, 8; 8, 58; de fide III 7, 53; 8, 54; 8, 55, al.

[2]) Indagantur illic e. g.:

I. nox; dies: Rom. 13, 12; nox praecessit, dies autem appropinquavit. | 1) De ob. Val. 64; nox terrena praecessit, dies caelestis appropinquavit.

II. Hierusalem = anima: De ob Val. 78; si oblitus fuero te, sancta Hierusalem, hoc est, sancta anima, pia et pacifica germanitas, obliviscatur me dextera mea: (= Ps. 136, 5).

III. sinus patriarcharum = recessus... quietis aeternae:

De ob. Val. 72; ..ut sicut Lazarus pauper in Abrahae sinu, ita etiam tu in Iacob patriarchae tranquillitate quiescas: sinus enim patriarcharum recessus quidam est quietis aeternae. | Luc. 16, 22: factum est autem, ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahae. cf. de ob. Theod. 53.

rhetorum scitis p'ane subiciantur. Ego certe, quocumque respexero, alia aliis evidentiora cerno documenta, quae caelestium oraculorum rationibus adeo adhaerescunt, ut distrahi non queant; quibus non atteri, sed potius fundari atque corroborari consolandi virtutes solent. Quaeret fortasse quispiam, cur, si rerum cardo illic vertatur, non simplicissimae dicendi rationi studeat consolator, tractaturus remedia genuino vigore nitentia. Equidem opinor non id agere auctorem, ut miraculis cumulandis mortalium auribus lenocinetur, verum summa vigilantia providere, uti caelestia remedia lugentium animis opportunius impertiantur.

HORATIANUM (Ep. I 7, 91)

In Valcyria Wagneriana Sigismundus ab incognita sibi sorore coram marito de homine interpellatus libenter se quidem Chaerecratem fore respondet, attamen Anxaniam dici debere (Frohmund möcht' ich wohl sein, doch Wehwalt muss ich mich nennen). Idem responsum etiam apud Euripidem in Iph. Taur. 499 sq. habemus:

ΙΦ. σοὶ δ' ὄνομα ποῖον ἔθεθ' ὁ γεννήσας πατήρ;
ΟΡ. τὸ μὲν δίκαιον Δυστυχὴς καλοίμεθ' ἄν.

Quod quoniam ipsum quoque ab incognito fratre incognitae sorori datur, non video cur non inde Wagnerus, quandoque futurus philologus, sua mutuatus esse videatur. Pendet certe ab Euripide media novaque comoedia, in qua eundem lusum invenimus Plauto in Persa (IV 4, 4.) teste:

Nunc et illis Miserum et me Miseram acquomst nominarier.

Quare confidenter etiam apud Horatium (Ep. I 7, 91) scripserim:

„Dursus" ait, „Voltei, nimis attentusque videris
Esse mihi". „Pol me Miserum, patrone, vocares,
Si velles" inquit, „verum mihi ponere nomen".

Non ergo miserum statt durus nimis attentusque, ut adnotat Kiesslingius, quae non sunt nomina, sed pro Volteio acerbo lusu se Miserum nominari mavult.

T. Z.

De Ciceronis pro L. Vareno oratione

scripsit

STANISLAUS ZETOWSKI.

Non solum in prioribus deperditarum Ciceronis orationum fragmentorum editionibus, verum et in recentissimis viri docti frustula, ex rhetorum grammaticorumque praecipue operibus excerpta, omni prorsus ordine neglecto imprimi fecerunt. Qua in fragmentorum, ut ita dicam, turba fiustulum ex orationis narratione asservatum minus apte cum perorationis fragmento coniunctum, aut alterum exordii fragmentum confirmationis frustulo subnexum videre licet. Si vero docti verba, quae apud auctores frustula inducunt, diligentius perscrutati essent, adhibitis imprimis praeceptis artis rhetoricae et aliarum Ciceronis orationum similitudine, fragmentis in quandam seriem digestis totam nobis orationem quasi in conspectu posuissent. Quam molem indigestamque frustulorum congeriem digerere mihi est in animo; initium ab oratione pro L. Vareno facta sumo.

Iul. Severianus 23 p. 369, 19 H. locos communes misericordiae reo captandae enumerans, duo prooemii orationis pro Vareno fragmenta servavit: „cito tamen principiis aptantur (sc. loci communes), ut misericordiam captent, cum aut adversariorum calumnias, factiones, solitudinem suscepti vel cetera eius infortunia memoramus, ut pro Vareno: *amici deficiunt, cognati deserunt* et reliqua; aut accusatorum calumniam prodimus, ut in eodem loco: *in inimicissima civitate urgent, instant, insecuntur, studio, multitudine, pecunia, periurio pugnant*". Quem communem conciliandae reo misericordiae locum invenies in Ciceronis De inv. I 109: „decimus (locus), per quem inopia, infirmitas, solitudo demonstratur". Altera pars Ciceronis praecepta de captanda reo in exordio benevolentia optime illustrat, De inv. I 22: „in invidiam (sc. adducentur adversarii), si vis eorum, potentia, divitiae, cognatio, pecuniae proferentur atque eorum usus adrogans et intolerabilis, ut his rebus magis videantur, quam causae suae confidere". L. Varenus a Cn. Anchario Rufo inter sicarios accusatus est, cum C. Varenum et Salarium occidisset et Cn. Varenum vulnerasset. Culpa eius tam manifesta videlicet fuit, ut Cicero omnibus defensionis argumentis collectis corrasisque accusationem nisi debilitare non potuerit. Quapropter ei in exordio misericordia pro reo captanda erat. Cui proposito frustula a Iul. Severiano tradita serviebant. Haec autem duo fragmenta non sufficiunt, ut cui generi causarum Cicero Vareni causam adnumeraverit, pro certo comperiamus. Cum enim reus gravem caedis suspicionem subiret, Cicero causae genus fortasse putavit anceps „in quo aut

iudicatio dubia est aut causa et honestatis et turpitudinis particeps, ut et benevolentiam pariat et offensionem" (De inv. 120). Quo in causae genere Cicero ita ordiri praecipit, De inv. I 21: „benevolentiam captare oportebit, ut in genus honestum causa translata videatur". Praecepta sua in orationibus tanta cum diligentia observabat, ut a captanda benevolentia inciperet, et rerum ad honestatem pertinentium exaggeratione reo iudicum gratiam conciliaret, tum leviter crimine tacto ad refutationem accederet. Quae si vera sunt, orationis pro Vareno exordium simile exordii orationum pro Sulla, pro Murena, pro Flacco, fuit. Attamen huic explicationi non silebo obstare difficultatem definiendi, quomodo Cicero reo honestatem captaverit. Neque enim genus ac familia neque in rem publicam merita nec denique honores Vareno honestatem praebebant. Ergo alia quaerenda est explicatio. Quo in usu aliquid saltem adminiculi praebet orationis pro Quinctio (5)exordium, ubi Cicero misericordiae semina iacit memorans rei solitudinem et inopiam: „quod si tu iudex nullo praesidio fuisse videbere contra vim et gratiam solitudini atque inopiae, si apud hoc consilium ex opibus, non ex veritate causa pendetur, profecto nihil est iam sanctum atque sincerum in civitate"; aut ibd. 9 ex artis rhetoricae praeceptis in invidiam adversarios adducit: „quod eorum (sc. adversariorum) gratia et potentia factum est, qui quasi sua res aut honos agatur, ita diligenter Sex. Naevi studio et cupiditati morem gerunt et in eius modi rebus opes suas experiuntur, in quibus quo plus propter virtutem nobilitatemque possunt, eo minus quantum possint, debent ostendere". Fortasse Cicero eodem modo pro Vareno reo misericordiam et benevolentiam ab adversariorum personis captans exorsus est. Quam opinionem etiam oratio pro Sex. Roscio Amerino 13 corroborat, ubi in exordio Cicero orat obsecratque iudices, ut hominis innocentissimi, parricidii accusati, calamitatem miserentur, accusatorum autem audaciae resistant: „accusant ii qui in fortunas huius invaserunt, causam dicit is qui praeter calamitatem nihil reliquerunt. Accusant ii quibus occidi patrem Sex. Rosci bono fuit, causam dicit is cui non modo luctum mors patris attulit, verum etiam egestatem. Accusant ii qui hunc ipsum iugulare summe cupierunt, causam dicit is qui etiam ad hoc ipsum iudicium cum praesidio venit, ne hic ibidem ante oculos vestros trucidetur. Denique accusant ii quos populus poscit, causam dicit is qui unus relictus ex illorum nefaria caede restat". Quibus exordiis comparatis, quomodo Cicero orationem exorsus sit efficere possumus, praesertim cum in oratione pro Sex. Roscio argumentum gravissimum suae reprehensionis, cui bono fuerit occidi patrem Rosci, iam in exordio protulerit; etiam in exordio orationis pro Vareno sine dubio argumentum simile fuerit. Quae cum ita sint, non probabile mihi videtur Ciceronem genus causae in oratione pro Vareno anceps constituisse. Cui sententiae minime repugnant ea, quae post exordium sequebantur: Cicero enim perinde atque in

oratione pro Sulla et pro Murena pro narratione obiecta crimina diluit. Quibus accurate perpensis Ciceronem fortasse genus causae in hac oratione honestum definivisse, et a cumulanda reo benevolentia initium cepisse, et data occasione reo misericordiam conciliavisse suspicamur. Hic enim illi erat mos exordiendi, quotiens reos inter sicarios defendebat.

Exordio Cicero non statim narrationem in hac oratione subiunxit, sed teste Quintiliano IV 2, 26 „postea narravit quam obiecta diluit". Qua ratione cur Cicero usus sit, Quintilianus explicans: „quod fit, inquit, utiliter quotiens non repellendum tantum erit crimen, sed etiam transferendum, ut prius his defensis velut initium sit alium culpandi narratio, ut in armorum ratione antiquior cavendi quam ictum inferendi cura est". Item pro Mil. 7 Cicero crimina illata ante narrationem dissolvit: „sed antequam ad eam orationem venio, quae est propria vestrae quaestionis, videntur ea esse refutanda, quae et in senatu ab inimicis saepe iactata sunt et in contione ab improbis et paulo ante ab accusatoribus, ut omni errore sublato rem plane, quae veniat in iudicium, videre possitis": quibus praemissis exponit, quomodo insidias Miloni fecerit Clodius, refutat opinionem non fas esse intueri lucem ei, qui a se hominem occisum esse fateatur, et P. Clodii caedem a senatu iudicatam esse contra rem publicam factam. Etiam pro Murena 3 crimina Cicero propulsans „negat, inquit, fuisse rectum Cato me et consulem et legis ambitus latorem et tam severe gesto consulatu causam L. Murenae attingere". Iul. Severianus 7 p. 358, 25 H. similitudinem orationis pro Vareno cum oratione pro A. Cluentio animadvertens: „Incidunt inquit, causae in quibus, quod summam habet quaestionis magna ex parte tractandum sit, et sic sit ponenda narratio, ut pro Vareno vel pro Avito". Pro Cluentio 9 Cicero refellit calumniam adversariorum, Cluentium scil. „corrupisse iudicium pecunia, quo inimicum suum innocentem, Statium Albium, condemnaret". Quintilianus IV 2, 25 rationem dispositionis in oratione pro Milone conspicuae ita explicat: „hae quoque quaestiones (sc. quas pro Milone exposuit) vim prooemii obtinebant, cum omnes iudicem praepararent". In or. pro Vareno aliam esse causam docet (v. supra).

Criminibus refutatis ad narrationem Cicero accessit. Sine ulla dubitatione ad narrationem pertinent duo brevia fragmenta, a Prisciano Inst. VII 14, 70 p. 348, 18 H. tradita: „Cicero pro Vareno: *C. Anchārius Rufus fuit e municipio Fulginate*"; idem in eadem: *in praefectura Fulginate*", quae sunt exempla ablativi substantivorum desinentium in *as*. Fortasse longa fuit narratio; qua de causa Cicero saepius a iudicibus petivit, ut attente audirent, teste Quintiliano IV 1, 73: „iudices et in narratione non nunquam et in argumentis, ut attendant et ut faveant, rogamus, quale est: *tum C. Varenus, qui a familia Anchariana occisus est — hoc, quaeso, iudices, diligenter attendite*" (quod fragmentum fortasse ad reprehensionem pertinet); Cicero vero non modo re-

gavit, sed et confugit ad reticentiam, quae graece ἀποσιώπησις appellatur. In narratione igitur Cicero auditores causam edocuit et iam hoc loco Vareni innocentiam ostendit usus gravissimo suo argumento, quod postea in refutatione uberrime tractavit, a familia sc. Anchariana C. Varenum necatum esse. Orator auditores hoc argumentum memoria bene teneant vult, et rogat eos, ut attente audiant.

Magna fragmentorum asservatorum copia ad refutationem spectat. Cicero omne crimen familiae Anchariane tribuit testante Quintiliano VII 2, 10: „interdum in aliquam personam, quae extra discrimen iudicii est, transfertur (accusatio), et alias certam, alias incertam; et, cum certam, aut in extrariam aut in ipsius, qui petit, voluntatem. In quibus similis atque in ἀντικατηγορία personarum, causarum, ceterorum comparatio est: ut Cicero pro Vareno in familiam Anchariana, pro Scauro circa mortem Bestaris, in matrem avertens crimem, facit". Nisus in sententia, qua „nihil sine causa fieri" vulgo contenditur, Cicero argumentis adstruit opinionem, cuius haec summa est: familiae Anchariane interfuisse certum est, ut C. Varenus et Salarius interficerentur. Ne eam sententiam respuamus, monet nos fragmentum a Prisciano XII 6, 29 p. 595, 11 H. traditum: „Cicero pro Vareno: *ea caedes si potissimum crimini datur, detur ei, cuia interfuit, non ei cuia nihil interfuit*". Occasione data comparavit causam L. Vareni cum causa familiae Anchariane, ut iudices intellegant familiae Anchariane interfuisse, ut Varenus interficeretur, quod elucet ex Quintiliano VII 2, 22: „aut totam causam nostram cum tota adversarii causa componimus, aut singula argumenta cum singulis. Quorum utrum sit faciendum, non potest nisi ex ipsius litis utilitate cognosci, ut Cicero singula pro Vareno comparat in primo crimine; est enim superior, cum persona alieni cum persona matris temere compararetur". Simili modo pro Roscio Am. 84 sq. in altera refutationis parte argumentis docet caedem patris Sex. Rosci ad eius inimicos T. Roscios, Capitonem, Magnum pertinere, et tritum illud „nihil sine causa fieri" proferens, argumentis probat familiae T. Rosciorum interfuisse, ut Sex. Rosci pater interficeretur: „L. Cassius ille (quo de „scopulo reorum" v. Valerium Max. III 7, 9), quem populus Romanus verissimum et sapientissimum iudicem putabat, identidem in causis quaerere solebat, cui bono fuisset. Sic vita hominum est, ut ad maleficium nemo conetur sine spe atque emolumento accedere "et ibid. 62:„ quod in minimis noxiis et in his levioribus peccatis, quae magis crebra et iam prope cotidiana sunt, vel maxime et primum quaeritur, quae causa maleficii fuerit, id Erucius in parricidiis quaeri non putat oportere, in quo scelere, iudices, etiam cum multae causae convenisse unum in locum atque inter se congruere videntur, tamen non temere creditur, neque levi coniectura res penditur, neque testis incertus auditur, neque accusatoris ingenio res iudicatur. Cum multa antea commissa maleficia cum vita hominis perditissima, tum singularis

audacia ostendatur necesse est; nec audacia solum, sed summus furor atque amentia: haec cum sint omnia, tamen exstent oportet expressa sceleris vestigia, ubi, qua ratione, per quos, quo tempore maleficium sit admissum. Quae nisi multa et manifesta sunt, profecto res tam scelesta, tam atrox, tam nefaria, credi non potest". Postremo ibd. 66 ostendit, cui bono fuerit occidi Sex. Roscii patrem: „in hac enim causa cum viderent (sc. Cassiani iudices) illos amplissimam pecuniam possidere, hunc in summa mendicitate esse, illud quidem non quaererent, cui bono fuisset, sed eo perspicuo crimen et suspicionem potius ad praedam adiungerent quam ad egestatem. Quid si accedit eodem, ut tenuis antea fueris? quid si ut avarus? quid si ut audax? quid si ut illius, qui occisus est, inimicus? num quaerenda causa, quae te ad tantum facinus adduxerit?... 88 restat, iudices, ut hoc dubitemus, uter potius Sex. Roscium occiderit: is ad quem morte eius divitiae venerint, an is ad quem mendicitas; is qui antea tenuis fuerit, an is qui postea factus sit egentissimus; is qui ardens avaritia feratur infestus in suos, an is qui semper ita vixerit, ut quaestum nosset nullum, fructum autem eum solum, quem labore peperisset; is qui omnium sectorum audacissimus sit, an is qui propter fori iudiciorumque insolentiam non modo subsellia, verum etiam urbem ipsam reformidet; postremo, iudices, id quod ad rem mea sententia maxime pertinet, utrum inimicus potius an filius". Quae argumenta quanta cum contentione ac vi Cicero pro Vareno tractaverit, luculenter demonstrat laudatio Quintiliani VII 2, 36: „patronus vero, quotiens poterit, instabit huic loco, ut nihil credibile sit factum esse sine causa. Quod Cicero vehementissime multis orationibus tractat, praecipue tamen pro Vareno, qui omnibus aliis premebatur, nam et damnatus est". Sed hoc maximum gravissimumque defensionis Vareni argumentum ad alteram refutationis partem spectare videtur; initio reprehensionis repetit accusationem, a se iam in exordio constitutam et a Quintiliano VII 1, 9 traditam: *„lege de sicariis commisit L. Varenus: nam C. Varenum occidendum et Cn. Varenum vulnerandum et Salarium item occidendum curavit"*. Deinde Varenum copiam occidendi occasionemque habuisse negat: quod perfecit usus contradictione, de qua Quintilianus V 13, 28: „in contradictione interim totum crimen exponitur... pluribus propositionibus iunctis, ut pro Vareno: *cum iter per agros et loca sola faceret cum Pompuleno, in familiam Ancharianam incidisse dixerunt, deinde Pompulenum occisum esse: ilico Varenum vinctum asservatum, dum hic ostenderet, quid de eo fieri vellet*". Quae pars praeterea divisionem exhibebat teste Quintiliano V 10, 69: „fit etiam (sc. divisio) ex duobus, quorum necesse est esse alterum verum, eligendi adversario potestas, efficiturque, ut utrum elegerit, noceat. Fecit hoc Cicero pro Oppio... et pro Vareno: *optio vobis datur, utrum velitis casu illo itinere Varenum usum esse an huius persuasu et inductu?* Deinde utraque facit accusatori contraria". Huc fortasse

spectat Prisciani locus III 7, 40 p. 112, 20 H., ubi Erucius pravus M. Antonii oratoris imitator deridetur: „Cicero pro Vareno: *L. ille Septimus diceret — etenim est ad L. Crassi eloquentiam gravis et vehemens et volubilis, Erucius hic noster Antoniaster*".

Cum Cicero orationem pro Vareno ederet, multa, quae protulerat apud iudices argumenta, omisit affirmante Plinio ep. I 20, 7: „testes sunt multae multorum orationes et Ciceronis pro Murena, pro Vareno, in quibus brevis et nuda quasi subscriptio quorundam criminum solis titulis indicatur".

Ante orationis epilogum purgans crimina anteactae vitae eius — quod argumentum e vita petitum etiam in oratione pro Roscio profert — auditoribus Cicero persuasit Varenum tam crudele facinus committere non potuisse indicante Quintiliano VII 1, 12: „anteactae vitae crimina plerumque prima purganda sunt, ut id, de quo laturus est sententiam iudex, audire propitius incipiat. Sed hoc quoque pro Vareno Cicero in ultimum distulit, non quid frequentissime, sed quid expediret, intuitus".

Unum fragmentum lucem adfert perorationi, ex quo comperimus tradente Quintiliano VI 1, 49 Ciceronem in huius orationis epilogo contra iuvenem multa urbane dixisse aliter atque contra Saturninum in oratione pro Rabirio. Fortasse Cicero in conclusione ex praeceptis, quae in scriptis eius rhetoricis invenimus, coegit argumenta disperse et diffuse dicta in unum locum, et reminiscendi causa unum sub aspectum posuit (De inv. I 98 sq.); deinde usus est indignatione, id est oratione „per quam conficitur, ut in aliquem hominem magnum odium aut in rem gravis offensio concitetur" (De inv. I 100); postremo reo per conquestionem misericordiam captavit. Semina misericordiae indignationisque iam in exordio orationis pro Vareno sparsit. Verba Quintiliani „dixit in iuvenem urbane" ad indignationem pertinent.

Drumann (V p. 344) autumat Ciceronem ante suam in Graeciam profectionem Varenum defendisse. Re vera Varenus, postquam audivit Sex. Roscium absolutum esse, in simillima causa Ciceroni fortunam suam commisit. Quam opinionem totius orationis structura simillima orationis pro Sex. Roscio genusque dicendi confirmant. Quae cum ita sint, sine dubio oratio pro Vareno ad annum a. Chr. n. 80. spectat.

Quibus expositis ordinem fragmentorum, quae apud C. F. W. Müllerum IV 3 p. 231—238 extant, hunc statuemus:

exordium fgm. 1. 2. 12. 18
narratio fgm. 3. 4. 8
refutatio fgm. 6. 5. 14. 10. 9. 13. 11. 7. 19. 16
epilogus fgm. 17
sedis incertae fgm. 15.

VARRONIANUM

SAT. MEN. FR. 463 BUECH. — HERAEUS[5]

dilucidavit

LADISLAUS CHODACZEK.

I.

In „Sesculixis" Varroniani fragmento, a Nonio Marcello in „Compendiosa doctrina" (pp. 863 et 869 Linds.) asservato, quod est:

„Suspendit Laribus † marinas, mollis pilas,
reticula ac strophia",

inest adiectivum „*marinas*", quod et poëtae Reatini et Nonii editoribus interpretibusque subobscurum esse videbatur. Quapropter licet „marinas codd. utrobique" exhibeant, ut Lucianus Müller in Nonii editione ab ipso curata (vol. II [1888], p. 210), docet,[1]) tamen viri docti, ut non raro fit, codicum consensum temere neglegentes, vocabulum, quod sensum haud congruum praebere videretur, idcirco suspectum, quinetiam spurium esse declararunt. Deinde hariolandi et coniectandi consuetudine importuna correpti effecerunt, ut non solum lectionem veram ac genuinam, optime et unice traditam depravarent, sed etiam, quod utique magis est dolendum, semina commentorum largiora spargerent, quorum pluscula et in dissertationibus peculiaribus et in libris manualibus tam firmas radices egerunt, ut ne recentissimo quidem tempore exstirpata sint.

Verum enimvero cum alii Adriano Turnebo auctore (Advers. XXVIII 13.) adiectivi casum tantummodo immutantes, „deorum marinorum" sine dubio falsa analogia pellecti, „Lares *marinos*" excogitarent, alii Iohannem Meursium (Exerc. crit. II 1, 11) subsecuti, scripturam „marinas" in „*manias*" levi animo „emendarunt". Utrique tamen valde fallebantur et errabant!

Lares enim *permarinos*, quos bene novimus (cf. G. Wissowa, Religion und Kultus der Römer[2], 150) cognomine „marinos" ab antiquis nusquam appellatos invenimus; neque est, quod mireris, nam Romani adiectivo „marinus" et „permarinus" aequo iure uti minime potuerunt. Quid enim marinus significet, iam Laurentius Valla (vide Robertum Stephanum in ipsius Thes. l. Lat. s. v.) rectissime observavit, marinum dicens omne, „quod mare incolit, vel quod ex mari est". Congruit igitur vox marinus cum Graeco adiectivo θαλάσσιος, id quod glossariorum antiquorum optimo, scilicet Ps. Philoxeni comprobatur (II 127, 37 et II 326, 14), cum vero permarinus secundum glossarium laudatum (II 147, 31) idem indicat ac Graecum illud: διαπόντιος. Quod si igitur deos ma-

[1]) Cui opinioni non absona proferuntur ab A. Rieseo in M. Ter. Varronis saturarum Menippearum editione ab ipso Lipsiae a. 1865 confecta, p. 212 adn.

rinos i. e. deos sedes suas in mari habentes[1]) recte ita vocari facile concedimus, Lares, qui tantummodo non aliter ac Dioscuri navigantibus auxilium ferre „per mare" crederentur, nonnisi permarinos nominari potuisse satis superque elucet. Itaque merito ac iure optimo miramur, ne dicam obstupescimus, si cognomentum illud Larum, levi animo excogitatum, non solum ab Aegidio Forcellini (in „Totius Lat. lexico²", s. v.) praepropere exceptum legimus, sed etiam, quod sane longe est mirabilius, a Ludovico Preller, rerum ad mythologiam investigandam spectantium apprime perito, inconsulte repetitum observamus, cum de Laribus „permarinis oder marinis" apud Pauly'ium in opere: „Realenzyklopädie" (s. v.) inscripto et in sui ipsius libro, de Romanorum mythologia conscripto, (1858 p. 496) dissereret. Maxime denique offendemur, si audierimus recentissimo quoque tempore (a. 1904) I. A. Hild (in: Daremberg-Saglio: „Dictionnaire des antiquités" e. q. s. vol. III p. 944 s. v.) exoleta videlicet quadam Nonii editione innisum, Lares „appelés marini ap. Nonius p. 538 b" fabulari eaque re nimirum inductum deceptumque et ipsum Lares „Marini ou Permarini" perperam nuncupare.

Attamen doctrinae ei commenticiae merito non est adstipulatus Henricus Iordan in tertia editione Prelleri libri, quam ipse Berolini a. 1883 curavit, (vol. II p. 115) neque ei subscripsit Georgius Wissowa, vir sobrii cautique ingenii, qui et in Roscheri lexico (vol. II [1894/7] col. 1873 sqq.) et in libro supra (p. 45.) commemorato, Lares solummodo permarinos iure merito respexit.

Sed ne tum quidem, si marinus re vera idem significaret ac permarinus, coniecturae tali patrocinari liceret, nam quibus argumentis — interrogaverim — impellimur, si minus cogimur ut Laribus imprimis permarinis vota illa suspensa esse credamus? Temerarii enim et inconsiderati esset e ventorum (fr. 471. 472. 473.), procellarum (fr. 460), navigationis (fr. 468) mentionibus, in aliis eiusdem saturae frustis occurrentibus certius aliquid de Larum genere colligere velle!

Postquam igitur hoc modo alteram doctorum opinionem, quae primo obtutu formali imprimis ex parte probabilitatis speciem prae se ferre videbatur, utpote insulsam excussimus et refutavimus, nunc ad alteram antiquitatis peritorum divinationem examinandam age accedamus!

Qua in re primum statuendum esse videtur, quaenam sint illae maniae, quas in voce „marinas" Io. Meursius, vir eruditissimus, sed minus felix criticus, (cf. D. Ruhnken: „Elog. Hemst." [ed. I. Frey] p. 4) primus, ut supra monueramus, sublatere suspicaretur eiusque vero coniecturam argumentis ex palaeographica

[1]) Huc pertinet et „Venus marina", quam e spuma marina creatam esse antiqui credebant.

arte petitis praeterito saeculo Roeper[1]) fulcire periclitaretur? Persuasum enim sibi habebat vir doctus, Roeperum dico, lectionem „marinas" ortam esse ex „maīas" eamque corruptam ex „māias" i. e. „manias". Et infitiari nequit, quin ingeniosa illa coniectura probabilis esset, nisi exstarent alia eaque longe graviora impedimenta, de quibus infra (p. 48) agemus quibusque computatio talis prorsus amovebitur. Sed ut ad manias revertamur, tria genera earum distinguit Festus, eius rei gravissimus testis, qui haec de eis profert (p. 114 Linds.): 1) „Manias Aelius Stilo dicit *ficta quaedam ex farina in hominum figuras*, quia turpes fiant, quas alii maniolas appellant." Tum pergit: 2) Manias autem quas nutrices minitantur parvulis pueris, esse *larvas*[2]), id est manes deos deasque, „quod aut ab inferis ad superos emanant[3]), aut Mania est eorum avia materve". Denique vero (ibid. p. 128.): 3) „Maniae dicuntur *deformes personae.*"[4]) Et dubitari nequit, quin in Reatini frustulo illa „ficta ex farina in hominum figuras" in censum venirent, nisi una eaque gravisima huic rei obstaret difficultas. Morem nempe fuisse apud veteres Romanos, ut manias tales, ex farina formatas, Laribus sacrificarent, neque ipse Festus, neque ullus antiquitatis scriptor testatur. Dicit quidem Macrobius (S. I 7, 35) haec: »Factumque est, ut *effigies* Maniae *suspensae* singulorum foribus periculum, si quod immineret familiis, expiarent«, sed quonam iure, quaesiverim, ex hoc tam claro nullamque ambiguitatem inhibente loco colligere liceat effigies illas Maniae deae Laribusve (Macr. S. I 7, 34) suspensas et ipsas manias vocari esse solitas? Quod si igitur testimoniis antiquorum iuste et accurate perlustratis ac perponderatis *pro certo* iam *habere possumus talia hominum simulacra*, quae effigies, pupae[5]), pilae[6]) oscilla[7]) vocitarentur, *a Romanis vocabulo illo omnino non esse designata*, coniecturam

[1]) Philologo IX (1854), p. 275, ubi vetustiores secutus et ipse nullum quidem certum et manifestum argumentum ad sententiam suam co roborandam proferens laneas illas effigies nomine „maniarum" esse vocatas hariolatur.

[2]) Quacum definitione maniarum congruere videntur, quae de eis leguntur in glossario V 604, 48, 635, 57, nempe: „*formidinum imagines.*"

[3]) Iam tali etymologia populari monemur, ut caute et considerate alias quoque interpretatorum antiquorum doctrinas excipiamus.

[4]) cf., si videtur, Schol. Pers. VI 56: „maniae dicuntur *indecori vultus personae*, quibus pueri terrentur."

[5]) Ps. Acr. Hor. Sat. I 5, 65: „solebant pueri, postquam pueritiam excedebant, dis Laribus bullas suas consecrare, similiter et puellae *pupas*." Similiter Pers. II. 70: „nempe hoc quod Veneri donatae a virgine *pupae*."

[6]) De eis mox uberius agendum nobis erit.

[7]) Quae a poëta Mantuano (Georg. II 388 sq.) hoc modo commemorantur: „...et te, Bacche, vocant per carmina laeta tibique, *oscilla* ex alta suspendunt *mollia* pinu." Subsicive monere liceat adiectivum „mollia" a Paulo Deuticke (Vergils Gedichte, vol. I[8] [Berolini 1907] p. 173, perperam esse enucleatum. Oscilla enim, quorum ἔτυμον a „se movendo" oritur, nullo modo „sich wiegend,... weil der Wind mit ihnen sein Spiel trieb" explanari potest. Quare

„manias" ad Varronis fragmentum minime quadrare prorsusque ineptam esse hoc loco existimemus necesse est.

Sed pilarum demum mentione iniecta rem acu, ut aiunt, tetigisse videmur. Nam profecto, etsi G. Wissowae (Roscheri lexico, vol. II p. 2324) vestigiis insistentes poneremus effigies hominum Laribus sacrificatas, manias re vera esse nuncupatas, quod quidem una cum Ottone[1]) et Samtero[2]) potius leviter excogitatum, quam certe demonstratum autumare haud dubitaverim, attamen vehementer prohiberemus, quominus manias una cum pilis idem atque illae exprimentibus, ut mox videbimus, in uno eodemque fragmenti versu iuxta se exstare posse putaremus, nisi forte pilae vocabuli ancipitem significationem in usum nostrum transferentes de pilis lusoriis hic agi cogitaremus. Verum enimvero interpretationi tali sincerum plausum tum dare possimus, si aliis quoque antiquorum testimoniis adhibitis certe demonstrari liceret Romanos Laribus pilas ad ludendum destinatas dedicare re vera consuevisse, quod quidem adhuc nemini contigit!

Attamen opinionis talis patrocinium a Georgio Wissowa est susceptum, qui mentiones antiquorum hac de re factas parum excutiens vel curans, Meursii vero et Roeperi emendationi nimium confidens et tribuens, haec docere haud dubitavit: (Roscheri lexico vol. II p. cit.):

„...und ausserdem erfahren wir, das man an diesem Tage Puppen (maniae) und Bälle (pilae) aus Wolle an den Compita oder vor den Türen der Häuser aufhing". Quam vero doctrinam ne septem quidem lustris interiectis correxit vir doctus, sed licet

---

putaverim adiectivum „mollis" eodem sensu hic esse usurpatum atque ex molli (sc. lana) confectus. Simili enim modo, ne multa, Prop. III 11, 20 profert „mollia pensa" nec non Seneca ep. 90, 20 p. 389 Hense „ex molli solutoque". Non aliter et in Varronis fragmento, de quo agitur, adiectivum „mollis" esse usurpatum mox videbimus.

De oscillis vero dicit insuper Macrobius (l. l. I 7, 31) hisce: „...inferentes Diti non hominum capita, sed oscilla ad humanam effigiem arte dissimulata".

[1]) Archiv für lat. Lexikogr. 1906, p. 115.

[2]) Qui vir doctus in libro, bonae frugis pleno, qui inscribitur: Familienfeste der Griechen u. Römer (Berolini 1901.) p. 111 sqq. et imprimis in ephemeride: Archiv für Religionswissenschaft X (1907) p. 381 sq. Wissowae opinionem argumentis non ita levibus oppugnat, quorum gravissimum ad verbum proferre liceat: „Maniae ist — was Wissowa weder in seinem Artikel in Roschers Lexikon noch in dem Aufsatz über die Laren erwähnt — in der Noniusstelle *nicht überliefert*, sondern beruht auf einer Konjektur von Meursius u. Roeper für das überlieferte, offenbar korrupte marinas. Paläographisch wäre der Irrtum leicht verständlich, aus dem angegebenen Grunde aber scheint es mir trotzdem sehr zweifelhaft, ob die Konjektur wirklich das Rechte getroffen. Wie dem aber auch sei, für die Benennung der Compitalienpuppen lässt sich aus Varros Versen nichts schliessen." Quod vero egregius Samter praesagiebat et suspicabatur reapse esse verum hac disputatiuncula ad finem perducta evidentissime comprobabitur.

multa eo temporis intervallo haud dispicienda protulerit imprimis Ernestus Samter (l. l.), eam immutatam repetivit hisce (Religion e. q. s. p. l.): „Der Festbrauch, in der Nacht vor diesem Tage Puppen und Bälle aus Wolle an den Compita aufzuhängen, ist nicht zu trennen von dem anderen Brauche, dass bei dem Austritt aus dem Kindesalter die Mädchen ihre Puppen und Spielsachen (unter denen gerade Bälle erwähnt werden), sowie bestimmte Stücke ihrer Kinderkleidung ebenso den Laren weihten, wie die Knaben ihre bullae etc."

Asseverationem vero suam affirmat vir doctus auctoribus antiquis collatis, qui sequuntur: 1) Paul. 121 M. (= 108 Linds.); 239 M. (= 273 Linds.), 2) Macrob. S. I 7, 34, 3) Ps. Acr. Hor. Sat. I 5, 65., 4) Varro, sat. Men. 463. Buech.

Proximum est igitur, ut inquiramus, utrum e fontibus a Wissowa laudatis doctrina talis reapse certe erui possit necne. Nam ex Macrobii verbis (S. I 7, 34) nihil reperiri posse, nisi quod effigies hominum *Maniae suspenderentur*, iam supra (p. 47.) ostendimus. Idem pertinet et ad Pauli ex F. (108 Linds.) verba: „laneae effigies compitalibus noctu dabantur in compita." Si vero Varronis saturae frustulum diligentius inspexeris, certe persuasum tibi habebis *ex loco coniectura pingui immutato*, nihil de nomine eorum simulacrorum, quae Ps. Acro a Wissowa inductus „pupas" vocet, colligendum esse et certe doceberis „mollis pilas" Laribus esse suspensas. Sed quae fuerint illae pilae ex eis, quae Paulus ex Festi libro excerpserat (l. c.), quodammodo coniectare datur, cuius vero doctrinam, quippe quae difficultatibus intellegendi abundet, ad verbum exscribere velim. Dicit vero haec: „pilae et effigies viriles et muliebres ex lana Compitalibus suspendebantur in compitis, quod hunc diem festum esse deorum inferorum, quos vocant Lares, putarent, quibus tot pilae, quot essent liberi, ponebantur, ut vivis parcerent et essent his pilis et simulacris contenti." Quae autem Pauli verba cum „sine ira et studio" deliberamus, contineri non possumus, quin concedamus Diaconum nonnisi de piaculis quibusdam, quae pro hominibus olim immolatis reponerentur, cogitare, id quod cum e toto tenore sententiae, tum imprimis ex enuntiatis, quae sunt: „vivis parcerent", „simulacris essent contenti" elucere videtur.[1]) Sed quam absurdum consequatur, si quis una cum Cassinensi monacho de tali ritu, ut ita dicam, substitutivo cogitet, iam G. Wissowa rectissime monet (Religion p. 168): „Da nach Paul. p. 239 die Zahl der Puppen und Bälle der der Freien und Sklaven eines jeden Hausstandes entsprach, so kommt, wer darin ein Substitutionsopfer sieht, zu der Konsequenz, dass *vor der Ablö-*

[1]) Ad propositum non attinet, utrum talis opinio veritati pugnet necne. Iamdudum de hac re certant inter se G. Wissowa et E. Samter (ll. ll.), sed „adhuc sub iudice lis est."

sung der Menschenopfer durch den stellvertretenden Brauch *alle Bewohner des Hauses geopfert wurden!*"

En habes, quo monearis, ne et de pilis doctrinae a Paulo expositae nimiam fidem tribuas, quae verbis Diaconi de sui ipsius docendi ratione et arte prolatis non sane corroboratur, sed immo debilitatur! Declarat vero ille, quae sequuntur[1]): „superflua quaeque et minus necessaria *praetergrediens* et quaedam abstrusa *penitus stilo proprio enucleans, nonnulla ita, ut erant posita, relinquens.*" Quapropter maxime dolemus, quod Festi opinio de hac re prolata interierat, quae procul dubio „stilo proprio enucleata" et fortasse ratione propria a Paulo Diacono *detorta* hic proponitur. Quocirca magis adridet mihi illa pilarum definitio, quam a Festo expressam esse suspicatur Lindsay eamque hisce restituit (in Festi ed. s. v.): <pilae effigies viriles et muliebres ex lana... e. q. s>. Nam negari nequit, quin fieri facile potuerit, ut Diaconus suam pilarum descriptionem e tali quodam lemmate perperam intellecto finxerit: „pilae] et effigies viriles et muliebres.... e. q. s.", praesertim cum in animo fortasse haberet fabulas de papavere et allio pro capitibus hominum oblato. Itaque putaverim et Festum et Varronem vocabulo „pilae" effigies hominum designare voluisse; quas a Reatino hic commemorari iam Roeper primus (Philol. IX p. 275), quantum scio, suspicabatur. Qui vir doctus, ut opinionem suam corroboraret ac fulciret, pilas taurarias (ταυροκαθάπτας), quibus tauri ad spectaculum praebendum irritabantur, ante oculos ponit. Talium „hominum faeneorum" meminit imprimis Martialis, Spect. 9, 4; 19, 2; 22, 6 et Epigr. II 43, 6; X 86, 4; XIV 53, 2.

Testimonia igitur antiquorum, a G. Wissowa prolata, postquam hoc modo perpendimus, videmus doctrinam viri docti de maniis et pilis lusoriis a Romanorum virginibus, priusquam nuberent, Laribus sacrificatis, minime certam esse. Immo vero quia utique certum est (cf. E. Samter, Archiv. f. Relig. W. X (1907) p. 378) puellam nupturam pupas, virginitatis suae dona, Laribus offerentem a Reatino induci, nonnisi has pupulas virginales pilarum nomine hic dici mihi quidem verisimillimum esse videtur. Quod si verum sit, et verum certe esse videtur, coniecturam „manias" hac quoque e ratione, utpote supervacaneam, removendam esse censuerim.

Quare satis causae habemus, cur miremur coniecturam talem pro certa emendatione et a recentioribus viris doctis e. gr. ab A. Rieseo l. l. p. 212, L. Müllero, l. l. vol. II p. 210, G. Heraeo[2]) esse receptam. Viris tamen doctis nostrae aetatis, licet

---

[1]) W. M. Lindsay enotavit talia in editione S. Pomp. Festi ab ipso (Lipsiae 1913.) publici iuris facta, p. XIX.

[2]) l. l. p. 234. Sed cautiorem, prout erat, praestitit se Fr. Buecheler, qui in Reatini editionibus ab ipso confectis codices secutus est.

primipilarii fuerint, temere et inconsulte credendo in philologia satis iam esse peccatum non fugit W. M. Lindsayum, virum cautioris ingenii, qui codicum scripturam „marinas" secutus est (p. 869), sed quia sibi tenebricosa[1]) esse videretur, crucem ei praeposuit.

Crucem vero hanc philologorum[2]), quae vocatur, per saecula celebratam, ut expediam et tollam, sequenti disquisitionis particula periclitandum mihi erit. Qua vero in re non larga emendationis et divinationis via, ut plerumque fiebat, progrediar, sed immo tarda at certiore interpretationis semita pedetemptim procedam, ut tandem „emendationi" huius fragmenti varie a variis detorti coronida ponam. Nolim autem nodum, ut aiunt, in scirpo quaerere, nolim verbum manifeste omnibus codicibus traditum temere impugnare, sed velim potius libros manu scriptos sequi proque eorum auctoritate assidue propugnare.

II.

Sed antequam ipse vocem „marinas" interpretando explicare tento, ostendam necesse est non defuisse, qui lectionem hanc enucleare mallent, quam eam praepropere coniecturis immutare. Quorum tamen ne I. I. Scaliger[3]) quidem rem feliciter gessit, qui pilas dici marinas suspicabatur, quod non Romae fierent, sed aliunde adveherentur. Qua in re fugit principem philologorum ne tum quidem interpretationi tali fore plaudendum, si reapse de merce importata hoc loco ageretur, nam pilae hae tum *transmarinae* sine dubio, non *marinae*, dictae essent! Itaque enodatio haec viri praestantissimi prorsus consensu caruit, utpote quae exquisitior esset et usui huius vocabuli pugnaret. Neque secundiore quoque fortuna gaudebat leve Oehleri[4]) commentum, qui pilas eas marinas vocari opinabatur, quod Laribus suspen-

[1]) Contineri tamen non potuit vir doctissimus, quin in adnotatione critica divinatorias coniecturas multiplicaret et fortasse „amarinas (amer.)" legendum esse coniectaret. Qua in re non solum Catonis (agr. 11, 5) cor[cu]bulas amerinas in animo habuisse videtur, sed et glossariorum sine dubio illa „amarina (amerina)", quae genus salicis, vel virgulti amari ut e. gr. V 342, 4. indicant. Sed quid haec ad nostrum fragmenti locum?

[2]) At in universum „crucem, quae vocatur, philologorum non semper insanabilis ac desperatae corruptelae esse signum" docte et lepide demonstravit Th. Sinko in ephemeride, quae inscribitur: Wiener Studien XXV (1903) p. 158 sqq.

[3]) Secundum Roeperum (l. l. p. 271) in „appendice ad Virgil." p. 58 i. e. ad Cirin v. 149, ubi sine dubio Persii versu (II 70) inductus: „nempe hoc quod Veneri donatae a virgine puppae", sic legit: „Suspendit Veneri(!) marinas pilas, reticula ac strophia", quod tamen et metro et veritati adversatur.

[4]) Apud Roeperum l. l. p. 271. Sed et Roeper, quamquam coniecturam „manias" defendit, contineri non potuit, quin vel in adnotatione l. l. p. 272, nugas nugacissimas, quae sunt: „sativae", „marinum ros", „marita", comminisceretur.

derentur propter exhausta maris pericula. Sed quid hoc Reatini frustulum cum maris periculis?

Etenim certum nihil et hac contigit efficere via, licet viri eruditi sollemnes et translaticias vocabuli significationes omnes, ut videbatur, cum pulvisculo exhauserint, respexerint. Attamen loci caligines certe discussissent, si modo, quod utique non erat neglegendum, glossariorum optimum, nempe Ps. Philoxenianum de voce incerta consuluissent! Legimus enim illic, II 408, 3, haec: „marinum πίννινον[1])". Quae vero adiectiva substantivis: vellus, ἔριον, facile suppleri posse non fugit iam vetustiores[2]) doctos. Et re ipsa „marinum vellus", ex ostrei specie, quae πίννη[3]), πίννα[4]), πίνα[5]) vocabatur, natum, commemorat primus[6]) Alciphron, Epist. I 2, 3: τὰ ἐκ τῆς θαλάσσης[7]) ἔρια" proferens, tum Tertullianus, De pall. 3 p. 930 vol. I Oehler, haec exclamans: „Neć fuit satis tunicam pangere et serere, ni etiam *piscari vestitum* contigisset. Nam et *de mari vellera*, qua[8]) muscosae lanositatis lautiores[9]) conchae comant e. q. s." Huc pertinet et Basilii Magni mentio huius rei facta, cum de luxuriantibus mulieribus haec memoraret (Migne, Patr. Gr. vol. XXXI p. 289 A): „.....σπουδάζηται....παρ' αὐταῖς....ἡ πίννα, ὑπὲρ τὸ ἐκ τῶν προβάτων ἔριον, nec non Procopii descriptio vestis ex lana marina confectae: „χλαμὺς ἡ ἐξ ἐρίων πεποιημένη, οὐχ οἷα τῶν προβατίων ἐκπέφυκεν, ἀλλ' ἐκ θαλάσσης συνειλεγμένων (De aedific. III 1, p. 247 Bonn.)

Sed haec iam exempla, quae protulimus, satis sunto, ut Varronem quoque de pilis ex marino vellere fabricatis cogitare suspicemur, quas elegans quaedam femina, (fortasse illa „bella

---

[1]) E. Boisacq in: Dictionnaire étymol. de la l. grecque. (Heidelbergae et Lutetiae Paris. 1916.), p. 785, i. v. profert etiam alteram scribendi artem: πιννικόν (ἔριον): „byssus ou lie marin". Huc pertinere videtur quoque Gloss. IV 377, 23: pinnosum, laniosum.

[2]) R. Stephanus in: T. l. L. s. v., Du Cange in: Gloss. mediae et inf. Graecitatis, s. v.

[3]) Uberiora de hac re et vocabulo invenies in lexicis s. v. enotata.

[4]) Talem scripturam exhibet praeter alios Suidas vol. II col. 276 Bernh., nempe: πίννα· ὁ ἰχθύς.

[5]) Ita legimus apud Athen. D. S. III 89 C p. 206 Kaibel et in Hesychii lexico, col. 1242 Schmidt: πίνα· εἶδος ἰχθύος καὶ ὀστρεώδες κογχύλιον.

[6]) Non sane Tertull., ut hucusque perperam credebatur, quod infra (p. 53 sq.) demonstrabo.

[7]) τὰ ἐκ τῆς ἁλὸς ἔρια, quod haud necessario codicem quendam secutus M. A. Schepers in Alciphr. editione ab ipso curata Lipsiae 1905 p. 3, in textum recepit, deterior lectio mihi videtur, nam ex enuntiato „τὰ ἐκ τῆς θαλάσσης ἔρια" terminus, ut ita dicam, technicus factus esse videtur, id quod ex Lucretii „veste thalassina" elucet, de qua uberius agam p. 54 sq.

[8]) quo, omnes codd., quae, alii editt.

[9]) plautiores, I. Salmasii. Cf. Migne, P. L. vol. II p. 1039 A.

uxor", quae infra [fr. 482] commemoratur), antequam nuberet, Laribus suspenderet. Hic, priusquam rem veri simillimam reapse veram esse demonstro, opponet forsitan quispiam, nec sine *rationis specie* opponet eam doctrinam, quae adhuc magis credebatur, quam certa habebatur. Affirmabant enim recentiore imprimis tempore viri docti, rerum ad antiquorum vitam cotidianam spectantium apprime periti, πιννικά talia secundo demum vel tertio saeculo p. Chr. fabricari esse coepta. Sed cum Marquardt-Mau[1]) ex eo, quod Tertullianum primum eius rei testem esse autumabant, nihil de tempore vestium ex „marina lana" confectarum statuere auderent, Hugo Blümner[2]) hac re inductus paulo inconsideratius textrinas tales „sehr späten Datums" esse asseverare non dubitavit. Incuria tamen omnes facile superat E. Saglio, qui hoc modo ratiocinatur (Lex. I. vol. IV p. 484): „Les anciens ont connu cet art depuis le IIe ou le IIIe siècle ap. J. C. Tertullien est le premier auteur qui en parle (de pall. 3)". Si quem igitur dubitationes angunt, utrum docti recte, an perperam de hac re iudicaverint, ei argumenta iam haud redarguenda proponam, quibus demonstrabo opinionem virorum doctorum cum veritate *parum* conspirare.

Atque ante omnia non Tertullianum sane, sed potius, ut supra monuimus (p. 52), Alciphronem esse primum, qui πιννικά laudaverit, ex eo facile efficitur, quod Africanus opusculum, quod est de pallio, inter a. 208 et 211. publici iuris fecit,[3]) sophistam vero, Luciani aequalem et sectatorem, II. saec. p. Chr. degisse constat.[4]) Nec solidiore quoque fundamento inniti et alteram eruditorum sententiam, qui originem τῶν πιννικῶν II. vel III. saec. adscribunt, facile intellegemus, si modo in mentem revocarimus testimonium, quod ceteros fugisse videtur viros doctos, at non fugit monachos laboriosos, qui Africani opusculo interpretando[5]) et enucleando operam navaverunt. Verum enimvero nonnisi de pinnarum lana cogitabat Plinius, I. p. Chr. saeculi scriptor, cum talibus in H. N. IX 105 indignaretur[6]): „*Quid mari cum vestibus, quid undis fluctibusque cum vellere?* Esto, sit tanta ventri cum eo societas! *quid tergori*"?

Testimonio hoc, Blümnero et Saglioni ignoto impulsus, cum iam in dies magis magisque mihi persuasum haberem sententiam

---

[1]) In: „Das Privatleben der Römer,[2]" (1886) p. 500.

[2]) In: Technol. u. Terminologie d. Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern, vol. I. (1912) p. 204.

[3]) Cf. de hac re: W. S. Teuffel, Gesch. d. röm. Lit.[6] vol. III (1913), p. 128 et M. Schanz, Gesch. d. röm. Lit.[3] vol. III (1905) p. 311.

[4]) Vide sis: W. Christ-Schmidt Gesch. d. griech. Lit.[5] vol. II (1913) p. 656 sq.

[5]) Apud Migneum, l. l. p. 1039 A.

[6]) Non flocci sane facere possum Fr. Oehleri (l. l. vol. I p. 930.) verba de hac re prolata: „ad margaritas pertinent, non ad ulla vellera"!

eorum de origine vestium marinarum expressam veritati repugnare, praesertim cum luxum inde a II a. Chr. saeculo Romae viguisse non nescirem, pinnam vero in mari interno frequenter degentem iam Ciceroni (de fin. 3, 63; de nat. deor. 2,123) bene notam fuisse viderem, libros antiquorum diligentius ipse evolvere coepi, si forte antiquiorem notis mentionem de pinnis factam detegerem. Ac re vera incidi in testem gravissimum, qui, quod equidem sciam, aciem doctorum usquequaque latuisse et eos ludificavisse videtur. Dico nempe Lucretium Carum, Varronis paene aequalem, qui in libro: „de rerum natura" conscripto res ad luxum femineum attinentes enumerans et vestis e lana pinnarum confectae, quam more suo vocabulo Graecanico[1]) „thalassinam" appellat, talibus meminit (IV 1125 sqq.):

„ † unguenta † et *pulchra* in pedibus *Sicyonia* rident
scilicet et *grandes* viridi cum luce *zmaragdi*
auro includuntur teriturque *thalassina vestis*,
assidue et Veneris sudorem exercita potat".

Hac autem in re maxime est mirandum, quod omnes commentatores interpretesque nonnisi de colore vestis Epicureae scholae asseclam dicere suspicabantur. Tam captiosa fuit sine dubio Roberti Stephani auctoritas, qui fortasse falsa analogia Graeci illius: θαλασσοειδής, i. e. colorem maris referens, deceptus, s. v. thalassinus, (Th. l. L. vol. IV.) haec adnotavit: „ = [θαλασσινός]. Idem ut, vestis thalassina. Lucret. 4, 1120 Veneti coloris et marini". Opinioni ei. fictam et insitivam adiectivo significationem adsignanti, inconsiderate subscripsit et Forcellini, qui (l. l., s. v.) talia docuit: „thalassinus = marinus, ut th. color i. e. caeruleus, qui est similis fluctibus maris a θάλασσα, mare. Lucr. 4, 1120". Qua vero in re thalassicum colorem, quem esse „ferrugineum" Plautus ab ipso inductus aperte asseverat (Mil. gl. 4, 4, 43.), adiectivo thalassinus, cuius veram notionem una cum Stephano ignorabat, temere confudit. In quorum errorem delapsus est quoque C. L. Knebel[2]), Lucretii optimus interpres, qui „thalassinam vestem" Germanice: „das meerschillernde Kleid" prave vertit. Sed quid plura, si ne Carolus quidem *Lachmann*, vir acris ingenii, detineri potuit, quin trita et mala interpretationis via progrederetur, et *de vestis colore* tantummodo *cogitaret*, cum haec adnotaret:[3]) „... quamquam fatendum est hic (scilicet in voce ἁλιδεύσια) idem nobis quod paulo ante 1127 in thalassina veste usu venire, ut vocabulorum originem et formam ostendere possimus, *ipsa vero vocabula et eae res, quibus imposita sint, in cognitionem nostram non cadant*, nam ἁλιδεύσια (et q. s.) tincto-

[1]) Nuperrime monet H. Diels in dissertatione: „Lukrezstudien V" inscripta, diariis vero: „Sitzungsber. der preussischen Akad. d. Wiss. 1922" inserta, p. 49. Lucretium res ad luxum pertinentes Graece expressisse.

[2]) In libro: T. Lucretius Carus: Von der Natur der Dinge, übersetzt... (Lipsiae in bibl. Reclami) p. 211.

[3]) In libro: Caroli Lachmanni in T. Lucretii Cari de rerum natura libros commentarius 4 ed. (Berolini 1882) 270.

ribus et delicatulis, quam scriptoribus, tritiora fuisse mirandum non est". Et porro Stephanum scilicet et Forcellinium iniuste secutus et utroque adiectivo idem significari putans pergit: „Ceterum thalassicum colorem pallioli, forma vocabuli a Graecis, quantum scio, non magis usurpata, ferrugineum dixit Pl. in Mil. IV. 4, 43". Suspicabatur igitur C. Lachmann thalassinam vestem, a Lucretio memoratam, fuisse coloris ferruginei.[1]) Attamen certe non de colore vestimenti, sed potius de materiae arte, ex qua factum erat, egisse videtur poëta, id quod iam e verbo „*teritur*" facile a Lachmanno effici potuisset, nisi vir doctus captiosa opinione vetustiorum admodum affectus esset. Infitiari enimvero nequit, quin vestitus quolibet colore tinctus *pari modo teratur*, at certe non consumatur terendo eadem ratione ac modo vestis crassa, quam subtilis tenuisque. Talem vero fuisse imprimis vestem thalassinam, cuius nitorem et tenuitatem Manuel Philes (de anim. propriet. carmen 95, v. 16 sqq.) praedicat, e verbis poëtae elucet: ...ἧς (sc. pinnae) ἡ φεραυγὴς καὶ χλιδῶσα λεπτότης,
ξανθοῖσι πλοχμοῖς ἐνδεθεῖσα παρθένων
σπαργῶντας αὐταῖς μαστροπεύει νυμφίους.
Quocirca et Lucretii „thalassinam vestem" fuisse ornatum e pinnarum vellere fabricatum quis est, qui neget?

Quibus omnibus ita perlustratis ac perpenis, postquam imprimis luculentissime vidimus *inde a primo a. Chr. n. saeculo de vestibus* e pinnarum *pilis*[1]) confectis continuas mentiones fieri, nulla iam re prohibemur, quominus: 1) *sententiam Blümneri et Saglionis de „pinnicorum" origine et tempore prolatam prorsus corrigamus*, 2) *Varronem* autem in Sesculixis fragmento *nonnisi de pilis ex lana marina, i. e. e pinnis nata, pro certissima habeamus*. Utrum vero Reatinum de hominum simulacris agere putemus, quod mihi quidem veri similius videtur, an potius de pilis lusoriis, ad nostrum quidem propositum minimi, ne dicam nullius, est momenti.

Leopoli.

[1]) Utrum vestis talis ferruginei coloris fuerit, necne, in ambiguo relinquam, neque enim ad propositum attinet. Viderint igitur de ea re peritiores! Pro mea parte addam verisimile id mihi videri. Nam „vestis marinae" colorem aureum, ferrugineo inclinatum miratur Basilius Magnus (Homil. VI in Hexaemeron H. 6, Migne, Patr. Gr. vol. XXIX p. 161.) hisce: ...πόθεν τὸ χρυσοῦν ἔριον αἱ πίνναι τρέφουσιν, ὅπερ οὐδεὶς τῶν ἀνθοβάφων μέχρι νῦν ἐμιμήσατο", et Const. Porphyrogennetes (De themat. 112 p. 14.) πρόβατα χρυσίζοντα, ἔχοντα τοὺς μαλλοὺς οἱονεὶ πιννινότριχα." Ad „symbola" vero officialium (magistratuum) Romanorum, qui in Armenia satraparum vice fungebantur, et vestem a vellere pinnarum factam pertinuisse testatur Procopius (l. l.), qui vestem talem, χλαμύς dictam, descripsit, ut iam vidimus. Quid igitur mirum esset, si quis et Plautinum „ornatum nauclericum" vestem marinam, utpote navis domini, interpretaretur.

[2]) Fieri facile potest, ut glossa, quam Hesychius (col. 1242 Schmidt) exhibet, quaeque adhuc subobscura videbatur: †πιλός· κοχλιός ad pinnae quandam Latinam significationem pertineat.

APULEIANUM

(de Plat. p. 86, 13 sq. Thom)

Antiquorum scripta εἰσαγωγῆς indolem ac formam prae se ferentia examinans, cum deinceps et Apulei libelli „de Platone eiusque dogmate" tractantis editionem recentissimam a Paulo Thomas Lipsiae, a 1908., publici iuris factam, currente oculo perlustrarem, perspexi opusculum Madaurensis philosophi post egregias quoque Thaddaei Sinko curas[1]), in eo enucleando et emendando collocatas, multis etiamnunc lacunis crucibusque, quas vocant, philologorum scatere. Quapropter et ipse concupivi solidiorem viam ingredi, quam ad Platonicum philosophum emendandum vir doctus praemunivit (l. l.). Carolus autem Praechter latiorem eam reddidit (Hermae, vol. 51 [1916] p. 510 sqq.) eaque procedens et Seminumidam cum ipsius exemplis comparans subsicivam quidem, sed fortasse non prorsus inutilem symbolam ad contextum Apulei sanandum conferre.

Itaque a re incipiens, quam Th. Sinko tantummodo velut in transcursu attigerat, ad definitionem summi dei enucleandam transeo, quae usquequaque gravi morbo laborare videbatur. Platonis enimvero idearum definitione adumbrata iam narraturus, quaenam Graecorum philosophus de summo deo dixerit, haec profert Apuleius (l. l. p. 86 Thom.): „Is unus, ait (sc. Plato) ἀπερίμετρος * * * *genitor rerumque omnium † extortor*, beatus et beatificus, optimus, nihil indigens, ipse conferens cuncta."

Ac lacunam, quam ante vocem „genitor" P. Thomas (l. l. p. 86 adn.) significavit, in codicibus peioris[2]) notae enuntiato: „rerumque, vel rerum" suppletam esse satis constat. Quae autem lectio, licet ipsa altero tali vocabulorum fugo, substantivum genitor sequente, scilicet „rerumque omnium † extortor" formali ex parte prorsus secludi videatur, ne inanem tautologiam, quae dicitur, efficiat, attamen optime nos inducit, ut lacunam voce probabiliore impleamus. Namque Apuleius, qui in altera dei difinitionis parte cum effectorem uniuscuiusque rei in orbe terrarum occurrentis nuncupet, (tale enim vocabulum quoddam in corrupta illa scriptura, quae est: † extortor, sublatere perspicuum est), hic rursus deum genitorem summae earum rerum i. e. mundi appellat. Sed ut vocabulum „mundi" reapse, non aliud quodlibet verbum intercidisse pro certo habeamus, impellimur imprimis adiectivo: ἀπερίμετρος, quo deus nonnisi per enallagen

[1]) In dissertatione: De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione, dissert. philol. classis Acad. litter. Cracoviensis, vol. 41 (1905) p. 129—178.

[2]) Qui omnes in Apulei editione enumerantur, quam G. F. Hildebrandt. Lipsiae a. 1842 edendam curavit (vol. II. p. 183).

adiectivi, quae vocatur, ornatus esse videtur, utpote genitor *immensi* mundi. Quominus autem offendamur deum esse appellatum mundi *genitorem*, non potius eius aedificatorem, ut e. gr. l. l. p. 89 3 Thom., in mentem revocemus necesse est Platonem in Timaeo, quem ab Apuleio diligenti manu versatum esse scimus, *mundum* utrobique non rem, sed *animal* quoddam *vivum* sibi effinxisse, cum eum diceret: ζῷον ἀΐδιον (Tim. 37 D.), vel: ζῷον..... ὁρατόν (ibid. 30 D.), vel denique: ζῷον ὁρατὸν καὶ ὁρατὰ περιέχον... (ibid. 92 B).

In maiores vero difficultates impingimur, cum lectionem „extortor" expedire periclitamur, quae iam viris doctis plurimum laborem et sudorem attulerat. Quamquam enim omnes codices H(arlemensi) excepto, ubi „exortor" legimus, scripturam „extortor" praebent, attamen non fugit viros doctos vocabulum tale sollemni significatione adhibitum, minime hic convenire. Itaque non deerant, qui autumarent vocem „extortor" ab Apuleio tralaticio modo esse usurpatam et suspicarentur deum extortorem esse vocatum, utpote, „qui placide ad se omnia trahat". Sed eorum opinioni iam G. F. Hildebrandt (l. l.) rectissime refragatus est, quamvis et ipse non secundiore fortuna usus sit, cum „H" quadamtenus secutus cognomen „exorsor" i. e. „principium omnium rerum" crassa Minerva excogitavisset. Non tulit enim plausum coniectura viri docti, quippe quae nimis artificiosa esset, Romanorum usu non confirmata et insuper rationibus artis palaeographicae prorsus pugnaret. Quocirca Paulus Thomas ne levissimam quidem mentionem eius fecit (l. l.), licet ceteras „emendationes" accuratissime et diligentissime respexerit.

At probabilior iam esset lectio alia, ab Oudendorpio proposita, ab Erwino Rohde probata, scilicet „exstructor" (= architectus p. 95, 9 Thom.), nisi vero ratio palaeographica, minime contemnenda, huic rei resisteret. Huc pertinet denique vocabulum „exornator", quod Lennep commendabat cuiusque patrocinium post Bosscham (cf. Hildebrandt l. l.), recenti quoque tempore suscepit Th. Sinko (l. l. p. 136), vocem propositam cum definitione summi dei comparans ac conferens, quam Albinus Platonicus hisce expresserat: πατὴρ δέ ἐστι τῷ αἴτιος εἶναι πάντων καὶ κοσμεῖν τὸν οὐράνιον νοῦν.

Attamen Apuleium non de deo rerum exornatore, sed potius de earum *effectore* cogitavisse iam ex eo facile efficitur, quod Madaurensem hanc dei definitionem e Platonis Timaeo 28 C desumpsisse non nescimus (cf. Th. Sinko, l. l. p. 176.); ubi Graecorum philosophus deum: „ποιητὴν καὶ πατέρα" vocat. Definitio autem ea Platonica e duabus appellationibus mutuo se complentibus constans, quae a Platonicis semper repetebatur et in „Symbolum Trinitatis" recepta est, inde orta esse videtur, quod Plato totum orbem terrarum in duas partes dividebat (e. gr. Rep. VI 510 A.), scilicet in: 1) τὸ φυτευτόν et 2) τὸ σκευαστόν.

Quod vero ab Apuleio accuratissime respectum esse (l. l. p. 88, 11 sq. Thom.) observare licet, qui (l. l. p. 88, 11 sq. Thom.) simili modo omnes mundi res in duas discernit partes, nempe in ea, 1) quae informentur quaeque 2) gignantur. Et re vera hac ex parte deus apud Madaurensem multis cognominibus ornatur, velut: *auctor, architectus, fabricator, machinator, molitor, opifex*. Quarum tamen appellationum nulla in censum hic vocari potest, nam omnes palaeographicae rationi adversantur.

Cum igitur iterum iterumque considerarem et inquirerem, quomodo lectio „†extortor" orta sit, pedetemptim persuasum mihi habui, fieri facile potuisse, ut scriptura haec *e non soluta abbreviatione* vocabuli: „*extor̄tor*" facta esset. Sed tamen nihili profecto essent omnes rationes palaeographicae, nisi eas graviore argumento e re ipsa petito corroboraremus! Argumentum igitur tale quaerens, cum Timaeum Platonis diligenti manu evolverem, perspexi Platonem ipsum verbo simili aliquotiens usum esse cum deum non solum mundum tornantem faceret (Tim. 33 B.) hisce: „ζῷον.....σφαιροειδές.....κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο..." sed etiam caput humanum (Tim. 73 E):" περὶ μὲν τὸν ἐγκέφαλον αὐτοῦ σφαῖραν περιετόρνευσεν ὀστεΐνην (sc. ὁ θεός) corpusque totum (Tim. 69 C.) :θνητὸν σῶμα αὐτῇ (sc. ψυχῇ) περιετόρνευσαν ὄχημά τε πᾶν τὸ σῶμα ἔδοσαν...".

His igitur inductus putaverim Apuleium, quem varietati dicendi summopere studuisse, cum deum multimodis cognominibus ornaret, iam supra observavimus, Platonem imitantem vocabulum „extornator" effinxisse. Quod autem vox ea in Romanorum scriptis, quae aetatem tulerunt, desideratur, nullius sane est momenti; substantivum enim tale ex analogia compositorum in *or* desinentium facile probari potest. Apuleium denique et *verborum novatorem* esse et *dicendi genus audax* exhibere iam I. A. Fabricium non fugit, cum de ea re rectissime talia adnotaret (Bibl. Lat. (1712) p. 527.): „Dictio Apulei *ingeniosa* se *audacique* elegantia commendat, sed quandoque *licentior* est et *durior in detorquendis vocabulis*....".

Quae si vera sunt, et vera esse videntur, nulla iam re prohibemur, quominus Platonicam illam summi dei definitionem ab Apuleio prolatam hoc modo reficiamus: „Is unus, ait, ἀπερίμετρος <mundi> genitor rerumque omnium *extornator*....".

LEOPOLI. LADISLAUS CHODACZEK.

DE HERCULE TRAGICO DEQUE HERACLIDARUM TETRALOGIA AESCHYLEA

scripsit

THADDAEUS ZIELIŃSKI

I.

Herculem vere tragicum ab Euripide demum scaenae Atticae redditum esse illi asseverare solent, qui Wilamowitzio auctore poetae illius fabulam cognominem Sophoclis „Trachinias" praecessisse credunt. Cui temporum rationi cum ante hos 26 annos (Philol. 1896) contrariam opposuissem, quam cum aliis tum Peterseno nuper probatam esse gaudeo, etiam in Hercule tragico effingendo prioritatis laus ad Sophoclem transitura esse videbatur.

Utrumque autem falsum esse iamdudum intellexi; falsam ante omnia religionem illam, qua homines praestantissimum Graecorum heroa utpote voracem et libidinosum et comicae scaenae aptiorem in tragoedia evitatum esse sibi persuaserunt. Postquam nim in deperditarum fabularum mythopoeiam inquirere coepi, quam operam a decem fere annis inchoatam ne nunc quidem ad certum finem perduxi, vidi iam ante et Euripidem et Sophoclem genuinam divini salvatoris imaginem Atheniensium reverentiae propositam fuisse idque ab eo poeta, quo nemo altius in antiquae mythologiae arcana penetravit. Neque id nunc premere velim, eum in trilogia „Thebaide" parallela, quam propterea „Argiadem" appellavi quamque cum alii tum Wilamowitzius „Nemea" „Argivis" que et „Eleusiniis" constituisse opinantur, Herculem honoris causa inductum fuisse ut pietatis vindicem contra Thebanorum libidinem — neque enim in ipsa scaena res acta esse videtur. Illud dico asperam illam herois moribundi maiestatem, quam Sophocles „Trachiniis" informavit, iam ab Aeschylo praeceptam fuisse et id quidem dramate, quod nemo adhuc quod sciam Herculis Oetaei mythopoeiae vindicavit. Id ipsum in eis quae sequuntur demonstraturus sum.

II.

Inter incertorum poetarum fragmenta legimus hoc (adesp. 126 N.):

ποῖ μεταστρέφεσθ', ὦ κακοί
κἀνάξιοι τῆς ἐμῆς σποράς,
Αἰτωλίδος ἀγάλματα μητρός;

quod a citationis auctore Dione Chrysostomo his verbis inducitur: τὸν γοῦν Ἡρακλέα φασίν, ἐπειδὴ οὐκ ἐδύνατο ἰάσασθαι τὸ σῶμα ὑπὸ νόσου δεινῆς κατεχόμενον, τοὺς υἱοὺς καλέσαι πρώτους κελεύοντα ὑποπρῆσαι λαμπροτάτῳ πυρί· τῶν δὲ ὀκνούντων καὶ ἀποστρεφομένων, λοιδορεῖν

αὐτοὺς ὡς μαλακούς τε καὶ ἀναξίους αὐτοῦ καὶ τῇ μητρὶ μᾶλλον ἐοικότας, λέγοντα, ὡς ὁ ποιητής φησι κτέ. De „poetae" huius nomine frustra desperasse mihi videntur viri docti; ne quis enim e. g. de Spinthari Ἡρακλεῖ περικαιομένῳ cogitet, satis est monuisse Dionis Chrysostomi lectionem tragicam non ultra classicum quem dicimus triumviratum processisse. Quae ratio ipsa per se in rhetore probabilissima si quis Quintiliani de legendis tragoediis praecepta perpenderit, ipsis tragicorum locis a Dione laudatis abunde approbatur.

Necesse igitur est aut ab Aeschylo aut ab Euripide — nam Sophoclea nobis praesto sunt — mutuatus sit Dio Herculis illam invocationem; cum autem Euripides nusquam de Hercule moribundo egerit, eadem necessitate urgente ad Aeschylum redigimur. — At ne Aeschylum quidem Herculem moribundum in scaenam induxisse constat. — Constare sane video, num tamen iure, ex eis quae iam dicturus sum apparebit.

III.

Id enim primo statim obtutu patet poetam nostrum, quisquis ille fuit, Herculem suum Heraclidarum agmine circumdedisse. Quod idem etiam Sophoclis antecessorem fecisse ex duobus „Trachiniarum" locis efficitur inter eos referendis, quos ego nomine latinobarbaro, sed tamen necessario, „rudimentales" appellavi. Quorum prior in nutricis oratione exstat (v. 54): πῶς παισὶ μὲν τοσοῖσδε πληθύει... quos omnes matri praesto fuisse ex illa quae sequitur Hylli electione sponte colligitur. Haec igitur est „loci originarii inconscia traductio"; nam secundum ipsius Sophocleae fabulae mythopoeiam unus ex Heraclidis Hyllus tunc temporis Trachine commorabatur. Alterum autem locum Herculis iussum exhibet v. 1147: κάλει τὸ πᾶν μοι σπέρμα σῶν ὁμαιμόνων, cui Hyllus respondet ceteros Heraclidas partim Tirynthe ¸partim ¸Thebis domicilium habere, satis inverisimiliter utrumque. Haec igitur ut „propositio repudiata". Ex ambobus autem secundum rudimentorum artem, de qua alibi acturus sum, sequitur Sophoclis antecessorem, ut iam praemonui, Heraclidarum agmen patri respondentium induxisse. Qui quoniam singuli cum eo colloqui non poterant, chorum tragoediae effecisse putandi sunt.

Iam cum inter deperditas Aeschyli fabulas etiam ea fuerit, cui index erat Ἡρακλεῖδαι (fgm. 74. 77 N.), quis tandem dubitabit quin ea ipsa Sophoclis fuerit fabula exemplaris — ita enim dicere libet — eique reddendi sint versus a Dione Chrysostomo excerpti?

IV.

Aeschyleam artem non aspernatam esse chorum ex herois liberis compositum, ne longius abeamus, „Supplices" demonstrant;

hac igitur ex parte tuta est coniectura nostra Herculis pyram oculis spectatorum subiectam fuisse — in illo ipso ni fallor suggesto positam, quod etiam Promethei scopulum Thebanorumque et Argivorum κοινοβωμίαν repraesentabant — nemo Alcmenae Euripideae memor mirabitur. Trux tamen moribundi in coniugem oratio habet sane, quo mentem nostram percellat. Non quo non asperiora etiam in „Trachiniis" ab eodem illo iactentur; cum tamen illic in εὐῶπιν invehitur summo corporis dolore affectus, facit hoc antequam a filio de innocentia eius edoceatur; postea vero ignoscit innocenti, ita sane ut nullam eius amplius mentionem faciat. Apud Aeschylum autem usque ad ipsum rogum irreconciliatum ei animum servavit.

Sequitur inde apud eum innocentem non fuisse Deianiram, sed revera, ut iniuriam sibi oblatam ulcisceretur, mortiferum pallium marito misisse. Quod si cui parum credibile videbitur, reminiscatur oportet, nos eam Deianirae imaginem quam nostro iure amamus, uni Sophocli debere, Deianiram autem antesophocleam, itidem ut Oedypum antesophocleum vel Iphigeniam anteeuripideam, asperiorem esse potuisse. Ita sane fuit: certior facta de paelice impotens mulier venenum, non philtrum marito misit, non ut amorem sibi eius restitueret, sed ut proditionis eum poenam pati cogeret.

Quod et ipsum rudimentali loco approbare possumus. Apud Senecam enim in Hercule Oetaeo (v. 256 sq.) Deianira, valde illa quidem Sophocleae dissimilis, post paelicis adventum mortem marito meditatur, a qua sententia eam nutricis demum admonitio deflectit. Habemus igitur apud posteriorem poetam „consilium irritum", tertium rudimentalium genus.[1])

Iam quid postea cum Aeschylea illa Deianira factum sit certo dicere non possumus: utrum ipsa sibi, postquam ira deferbuit, mortem consciverit, an ab Hyllo, quin etiam ab ipso Hercule vita sit orbata, nemo ex antiquoris famae vestigiis colligere audebit.

V.

Ceterum vix credo dubitaturos fuisse viros doctos, quin „Trachiniarum" argumentum „Heraclidis" suis praeceperit Aeschylus, nisi propter indicem sibi persuasissent eandem eis fuisse cum Euripidea fabula cognomine materiem.[2]) Nunc vero disperso errore etiam ex fragmentis idem sequi approbare possumus. Quam-

[1]) Corrueret haec ratiocinatio, si recte se haberent quae T. de Wilamowitz (Die dram. Technik d. Sophokles 99) de novo Hesiodi fragmento (Berl. Klassikert. V. 1, 22) refert, scil. ibi φίλτρου Deianirae mentionem distingui posse. Sed in hac re memoria eum fefellisse videtur; in fragmento enim illo non φίλτρον, sed φάρμακον certa coniectura restituitur.

[2]) Wilamowitzius sane hanc Welckerianam sententiam argumentatione confirmare temptavit (De Eurip. Heraclidis p. XV.) ex Plutarchi De Stoicorum absurdis 2 (p. 1057 E) petita. Is enim „sapientem" illum Stoicum cavillatur

vis enim lubrica sit haec progrediendi via, tamen quivis concedet laborum Herculis praedicationem, qualem fgm. 74 continet, optime moribundo accommodari — eundem enim στέφανον μόχθων etiam in Euripideo „Hercule" habemus (v. 348 sq.) Tum fgm. 75 οὐ γάρ τι μεῖζον ἄλλο τοῦδε πείσομαι ipsum quoque moribundo Herculi accommodatissimum est: potest enim ex oratione petitum esse, qualis in „Trachiniis" v. 1143 sq. extat. Obiter moneo Herculem multarum uxorum maritum fgm 76 ἀμφιμήτορες supponi, quod genealogorum commentum licet respuerit Sophocles, tamen — quod quartum est locorum rudimentalium genus — in Deianirae „fictione" apud ipsum quoque recurrit (v. 459 sq.).

Sed haec minoris sunt momenti; quaeritur num de „Heraclidarum" argumento etiam alia enucleari possint. Qua in re nos illa, quam supra commemoravi, „propositionis repudiatae" ratione haud sane mediocriter adiuvari posse spero. Si enim ex Trachiniarum v. 1147 sq.:

> κἀλει τὸ πᾶν μοι σπέρμα σῶν ὁμαιμόνων
> κἀλει δὲ τὴν τάλαιναν Ἀλκμήνην, Διὸς
> μάτην ἄκοιτιν...

recte supra (§ III) collegimus Sophoclis antecessorem Heraclidas universos in fabulam suam induxisse, eodem iure etiam Alcmenam ab eo inductam fuisse asseverare possumus. Quod ne ipsum quidem approbatione caret; nam etiam apud Senecam in „Hercule Oetaeo" Alcmena in scaenam prodit. Nec sane inutilis eius est opera: nam et filio (v. 1337 sq.) fortis consolatrix assistit, et Hyllum nepotem (v. 1427 sq.) nimio dolori indulgere vetat, et ad ipsum rogum (v. 1739) digna filio mater stat, et peremptum urna (v. 1757 sq.) et funebri planctu (v. 1863 sq.) honorat, et in caelum recepti (v. 1944) felicem accipit vocem.

Sed apud hunc eundem Senecam etiam errores suos praesagientem habemus Alcmenam (v. 1782 sq.):

> Quas petam terras anus
> Invisa saevis regibus?...

Eos vero errores cum Heraclidarum fatis coniunctos fuisse ex Euripidis fabula scimus. Quod si probe perpensaverimus, facile intellegemus utrumque, cur et Aeschylus Heraclidas cum Alcmena

---

ad „Iolaum Euripideum" provocans ex sene iuvenem factum; ita etiam Stoicus sapiens cum heri turpissimus fuerit, subitanea metamorphosi „ut Aeschylus dicit, ἐξ ὀσφαλγοῦς κἀδονοσπάδος λυγροῦ γέροντος in formosum divinumque convertitur" Negat his verbis Wilamowitzius quemquam apud Aeschylum nisi Iolaum indicari; quod etiamsi concedendum esset, non continuo „Heraclidarum" tragoedia in quaestionem veniret, sed alia Heraclideae trilogiae fabula. Mihi tamen attente Plutarchea perlegenti omnino non probabile videtur Iolai metamorphosin apud Aeschylum locum habuisse; cur enim, si apud Aeschylum eam legisset, eius verba allaturus ad Euripideum Iolaum provocasset? — At de ἀνανεώσει haud obscure loquitur. — Credo; sed ea satyrici quoque dramatis Διονύσου τροφῶν argumentum praebuerat, in quo Medea arte sua his Bacchi nutricibus eorum maritis (fgm. 50 N.) iuventutem restituebat. Non igitur Iolaus illis Aeschyli verbis significabatur, sed Silenus.

Herculeae mortis testes induxerit, et Sophocles aviam cum nepotibus Tirynthem relegaverit: huius enim „Trachiniae" absolutam efficiebant fabulam, illius „Heraclidae" primam trilogiae tragoediam.

VI.

Hoc enim praefracte asseverandum est unam quamque Aeschyli tragoediam, nisi contrarium sit probatum, argumenti nexu cum ceteris eiusdem trilogiae fabulis coniunctam fuisse; quam regulam post Welckeri curam a multis contemptam ne quis parvi momenti habeat, digitis saltem computet quotaquaeque fabula, quae quidem ex notis sit trilogiis, hoc nexu orbata fuerit.

Quod si recte positum est, quaeritur iam, quae ceterae „Heraclideae" trilogiae fabulae fuerint. Non quo de argumento ulla excitare possit dubitatio: in propatulo enim est post Herculis mortem, quam in „Heraclidis" tractasse vidimus poetam, ipsorum Heraclidarum fata spectatoribus monstrata esse, qualia postmodo Euripides „Heraclidis" suis expressit. Ea ipsa tamen utrum uni an duabus tragoediis argumentum praebuerint quaeritur; quaeritur etiam quibus indicibus hae tragoediae insignitae fuerint.

Iam pridem egi de hac re in dissertatione mea rossice de „Ara Misericordiae" conscripta, quam „Heraclidarum" versioni rossicae ab Innocentio Anneński confectae praemisi; ex qua hic summa tantum excerpere libet.

1. Apud Euripidem Copreus dum Heraclidas invitos abducere conatur, tantam Demophontis regis iram commovet, ut aegre mortis periculum devitet (v. 270 sq.):

ΔΗΜ. κλαίων ἄρ' ἄψῃ τῶνδε κοὐκ ἐς ἀμβολάς.
ΧΟΡ. μὴ πρὸς θεῶν κήρυκα τολμήσῃς σθενεῖν.
ΔΗΜ. εἰ μὴ γ' ὁ κῆρυξ σωφρονεῖν μαθήσεται.
ΧΟΡ. ἄπελθε· καὶ σὺ τοῦδε μὴ θίγγε, ἄναξ.

Quae fama fore ut latius serpat anxius futuri idem chorus provident (v. 294 sq.):

πόσα νιν λέξειν βασιλεῦσι δοκεῖς,
ὡς δεῖν' ἔπαθεν καὶ παρὰ μικρόν
ψυχὴν ἦλθεν διακναῖσαι.

Re vera autem locum rudimentalem habemus eius generis, quod supra „consilium irritum" diximus. Occisus est enim Copreus propter scelus in supplices patratum, quod nefas ut lueretur sancitum est in posterum, ut ephebi Athenienses pompam Cereris Eleusiniae sordidati exequerentur; et permansit hic mos usque ad Herodis Attici tempora, qui primus a. 160 post Chr. n. sublata vetere infamia candida pallia adulescentes induit (Philostr. V. Soph. II 1, 5 p. 550), cum antea pullis induti ecclesiam circumdarent et pompas exequerentur: πενθούντων δημοσίᾳ τῶν Ἀθηναίων τὸν κήρυκα τὸν Κοπρέα, ὃν αὐτοὶ ἀπέκτειναν τοὺς Ἡρακλείδας τοῦ βωμοῦ ἀποσπῶντα.

Hoc testimonio allato Wilamowitzius (De Euripid. Heraclidis [1882] XIV n.) ita pergit : *atque hoc quidem* (h. e. Herodis novatio) *titulis confirmatur CIA III 5. 1132, illud* (h. e. Philostrati ratiocinatio) *recens videtur commentum, quod invidia peperit non nimis scita : quid enim Cereris sacra ad Heraclidas? Commemoramus haec, cum suspicari quispiam possit Euripidem ea respicere, qui de praecone haec habet*: πόσα νιν λέξειν κτέ.; *quae explicationem nobis videtur aliam admittere alias proponendam.* Steteritne auctor promisso nescio ; in Excursibus sane (Hermes XVII 1882. 337 sq.) hanc quaestionem non tetigit.

Ex duobus titulis, quos conferri iussit, prior nihil quod memorandum sit affert, posterior autem ephebos enumerat Sexto Phalereo archonte a. 160 candidatos „splendido beneficio honestissimi summi sacerdotis (Augustorum, ut alii tituli demonstrant) Tib. Claudii Herodis Marathonii. Proedro rogante, cui placeret ephebos candidatos procedere eo die, quo exercitus pompam Eleusinem duceret, cuive non placeret, cui non placeret inventus est nemo." Cum igitur de Eleusinia pompa agatur, quaerenti Wilamowitzio, quid Cereris sacra ad Heraclidas, statim respondebo ; prius tamen explicare conabor, quo iure Herodes veterem Eleusiniorum caerimoniam novaverit. Fuit enim Herodes, ut ex IGSI 1389, 32 colligimus, ex Eleusinio Cerycum genere idemque, ut Eleusinius apud Dittenberg. 389 titulus docet, exegetae munere fungebatur Eleusinii haud dubie vel, ut technice loquamur, ἐξηγητοῦ κατὰ τὰ πάτρια τῶν Εὐμολπιδῶν. Cum igitur sacri Eleusiniorum iuris interpres fuerit, potuit decernere, ceteris fortasse Cerycibus in consilium adhibitis, Coprei animam iam abunde placatam esse plus quam millenni expiatione.

Nunc vero reminiscendum est Copreum ipsum quoque κήρυκος munere functum esse. Nece eius fieri non poterat quin Mercurii ira excitaretur, Κηρύκων Eleusiniorum generis auctoris ; potueruntne Κήρυκες eam neglegere? Cum Spartae Persarum praeco occisus esset, ira erupit heroici praeconum patroni Talthybii, a quo originem ducebant Spartanorum praecones Talthybiadae, quo factum est ut nulla iam Spartanis evenirent felicia proeliorum auspicia (καλλιερήματα), donec ex consilii decreto Sperchias et Bulis sese pro occiso Persarum regi ad sacrificium offerrent (Herodt. VII 134). Auctores rogationis Talthybiadas fuisse, quorum id maxime intererat, etiam silente Herodoto consentaneum est.

Iam ad Wilamowitzii interrogationem respondere possumus: Quid Cereris sacra ad Heraclidas? Ad Heraclidas quidem nihil, multum tamen ad praeconem propter Heraclidas violatum. Non igitur recens commentum nobis servavit Philostratus invidia plus quam mirifica partum, sed veram veteris infamiae causam ; eam autem ab Aeschylo obscuratam non esse consentaneum est, quippe cui, ut Cereris Eleusiniae alumno, iniuriae eius summae curae fuerint.

Suspicari igitur licet Euripidem primum Atheniensium nefas ita mitigasse, ut Copreum non occisum esse, sed in mortis periculum venisse fingeret, cum in tragoedia praecedente mera et indebilitata de morte eius deque Atheniensium poena locum habuerit fama; quae suspicio tamen eis quae iam dicturus sum magnopere firmatur.

2. Ud. de Wilamowitz cum in disputatione sua modo collata multa luce tragoediam nostram illustrasset, illud minus feliciter mihi egisse videtur, quod Macariae sacrificium ab ipso demum Euripide inventum esse dicit. Video hoc ab eadem subtilitate profectum esse, qua etiam Car. Robert nuper in „Oedipo" suo Menoecei sacrificium ab eodem Euripide excogitatum esse posuit; quod quam futili ratiocinatione nitatur apud ipsum cui opus fuerit leget; de Macaria vero optimo iure Wilamowitzio respondit H. Weil (Etudes sur le drame antique 123) non tam fictum esse ab Euripide sacrificium eius quam secundum morem ipsius — prona enim sunt Polyxenae Iphigeniaeque exempla — ex necessario voluntarium redditum. Conferri enim iubet quae ad generosum puellae propositum respondet Iolaus (v. 544):

πάσας ἀδελφὰς τῆσδε δεῦρο χρὴ καλεῖν,
κἀθ' ἡ λαχοῦσα θνῃσκέτω γένους ὕπερ:

quam pusillanimam rationem ita refellit illa:

οὐκ ἂν θάνοιμι τῇ τύχῃ λαχοῦσ' ἐγώ·
χάρις γὰρ οὐ πρόσεστι· μὴ λέξῃς, γέρον.

Acute inde concludit Weilius, collato notissimo Electrae exemplo, non tam Iolaum a Macaria redargui, quam ab ipso Euripide antecessorem eius — Aeschylum igitur, si vera sunt quae supra disputavi. Hanc ego viri doctissimi ratiocinationem libenter amplector: vides enim etiam hic locum subesse rudimentalem eius generis, cui „dissimulatae invectivae" nomen dedi. Aeschylum igitur ita rem instituisse apparet, ut propter virginis sacrificium imperatum Herculis filiae sortitionem subire cogerentur, Macaria autem non sua sponte, sed sorte designata vita orbaretur.

Qua cum ratione optime conciliatur de Apollodoro pictore testimonium, qui inter Heraclidas in Porticu Picta etiam „Herculis filiae" locum dedisse dicitur. Quae res etiam Wilamowitzio dubitationem movisse videtur: antiquissimum enim hic agnoscit artis pictoriae ab Euripide pendentis exemplum. Sed nihil est causae cur ad parum verisimilia delabamur: non enim Euripidem, sed Aeschylum a celeberrimo pictore expressum esse vel inde sequitur, quod scaenae ab eo pictae nulla similis apud iuniorem poetam extat.

3. Quod si cui etiamnunc scrupulus aliqui in mente remanserit, spero eum tertia, quam allaturus sum, ratione cognita manus daturum esse. Imperatum esse puellae sacrificium etiam Eu-

ripides consentit; a quo tandem? Diserte hoc enuntiat Demophon rex v. 408:

σφάξαι κελεύουσίν με παρθένον Κόρῃ
Δήμητρος, ἥτις ἐστὶ πατρὸς εὐγενοῦς.

Proserpina igitur hoc tam dirum sacrificium imperavit. Mirum sane: quo numine laeso? Satis est nimirum hoc dicto monuisse: et Polyxenae et Iphigeniae et Menoecei mactandorum causae afferuntur — cur autem in Heraclidarum causa nobilis puellae mors imperetur omnino nescitur.

Nempe incolumis apud eum evaserat Copreus. Sed in genuina fama eum „ab Atheniensibus" occisum esse scimus — in illa igitur, quam Aeschylus sequi debuit, et mors eius causa fuit, cur a deabus Eleusiniis sordidata pompa Atheniensibus imperaretur. Vides quam bene haec inter se concilientur? Deabus Eleusiniis cordi erant praeconum iniüriae; consentaneum igitur fuit Coprei nece Proserpinae iram motam esse eamque tantam, ut nisi virgine immolata placari non potuerit.

VII.

Tragoediae argumentum habemus sane memorabilis Aeschyloque prorsus dignae; a quo cur Euripides desciverit facile intelligitur. Non ea erant tempora primis belli Peloponnesiaci annis, ut Atheniensium in praeconem iniuriae memoria aequis animis a spectatoribus recoli posset; hanc igitur sustulit patriae amantissimus poeta, nec tamen adeo sibi constitit, ut etiam virginis immolandae gratum argumentum abiceret.

Sed quonam nomine hanc tragoediam a vetere poeta in scaenam missam putabimus? Scio incertiorem esse hanc titulorum indagandorum operam, apud Aeschylum praesertim, cuius indices neque omnes servati sunt et saepe choro tantum accommodati nihil de fabularum argumento produnt: sed non ingratum erit ad certos saltem probabilitatis terminos progredi.

Omnino — si quid video — duo nomina in licium veniunt. Alterum est „Alcmenais"; sed haec neque in catalogo commemoratur et unius Hesychii dubia nititur auctoritate. Confidentius de altero asseverare possum; sed priusquam id afferam, ad Euripidem paulisper redeundum est.

Apud eum enim moritura virgo id sibi cautum vult, ne inter virorum manus mortem oppetat (v. 565):

μή μ' ἐν ἀρσένων
ἀλλ' ἐν γυναικῶν χερσὶν ἐκπνεῦσαι βίον,

cui statim honorificentissime assentitur Demophon. Mirum hoc cuipiam videri possit; neque enim Polyxena neque Iphigenia tale quicquam excepit. Et quid id ad nos, qui ne testes quidem eius mortis futuri sumus? Sed hoc ipsum vide ne audacius affirmatum sit. Post Demophontis enim responsum Macaria et Iolaum et ceteros valere iubet; sequuntur ultima Iolai verba (v. 600):

καὶ χαῖρε· δυσφημεῖν γὰρ ἄζομαι θεάν,
ἥ σὸν κατῆρκται σῶμα, Δήμητρος κόρην.

Quando tandem κατῆρκται? Non potuit hoc evenire nisi inter v. 565 et 600, praesente igitur in scaena Macaria. Scio me eis quae dicturus sum, criticorum risum moturum esse: sed ego Euripidi maiorem habeo fidem quam criticis. Scio igitur post v. 572 Demophontis nutu honestas feminas, sacerdotes scilicet, ad Macariam accessisse interque ceteras caerimonias, quibus victimam exornari decuit, etiam capillos eius ferali more inferorum reginae dedicasse. Quae scaena quantopere spectatorum animos affecerit, quivis elegantioris mentis homo ipse sibi repraesentabit.

Sed utut est: feminae sacerdotes Macariam ultimis curis honoraverunt. Iam fabularum Aeschylearum titulos perlustrantibus occurrit certus sane Ἱέρειαι. Quam fabulam sunt qui ad Iphigeniae trilogiam trahant propter fgm. 87 N.:

εὐφαμεῖτε· μελισσονόμοι δόμων Ἀρτέμιδος πέλας οἴγειν.

Sed Iphigeniam eiusdam trilogiae fuisse atque Telephum et Palamedem et alii auspicati sunt et ipse disputatione peculiari demonstravi; ut non dicam neque sacerdotes feminas neque Dianae aedem in Iphigeniae fabula locum habuisse; ex ipso fragmento autem si quid colligere placet, memoria tenendum est etiam Athenis in foro, ubi Misericordiae ara stabat Heraclidarum supplicatione insignita, Dianae fuisse aedem. Maioris fortasse est momenti, quod „Sacerdotum" fabula ab Aristotelis Scholiasta inter eas nominetur, in quibus poeta ultra quam fas erat μυστήρια attigisse fertur — nec mirum, quippe qui et iniuriam deabus Eleusiniis Coprei nece illatam et vindictam earum persequi debuerit.

Sed haec aliquatenus probabilia sunt, non amplius; neque confidentius ad illam alteram quaestionem respondere possumus, utrum una tragoedia an duabus poeta Heraclidarum fata exposuerit. Si duabus — „Alcmena" puta et „Sacerdotibus" — ita rem instituere potuit. Incipiebat prior tragoedia ab Heraclidarum supplicatione, inter quos Alcmena et Macaria eminebant — hanc ipsam scaenam Apollodori pictura exprimebat. Sequebatur vis a Copreo temptata eiusque nex. Tum nuntius de appropinquantibus Argivis, interpretis Eleusinii de sacrificio expiatorio responsum, filiarum Herculis sortitio et Macariae excessus, quam Aeschyleo more minor chorus sub finem fabulae compositus, sacerdotum scilicet, prosequebatur. Hic ipse in posteriore tragoedia maiorem chorum efficiebat; in parodo Macariae mors narrabatur, tum nuntius aderat Hylli victoriam Eurystheique cladem relaturus, post quam ipse Hyllus apparebat tyranni, ni fallor, caput dextra gerens; nam etiam hic apud Euripidem locum rudimentalem agnoscere mihi videor, cum nuntio captum ab Iolao Eurystheum referenti ita respondet Alcmena (v. 879):

ἀτὰρ τί κεύθων Ἰόλεως σοφὸν ποτε
Εὐρυσθέως ἐφείσαθ', ὥστε μὴ κτανεῖν;

Idem de Hyllo valet non satis commode Iolaum conduplicante et de pugnae loco mirum in modum inter Marathoniam tetrapolin et Megaridem fluctuante. — Tum Heraclidarum futura sors definiebatur, quibus peractis interpres Eleusinius placatas esse deas enuntiabat, ea tamen condicione, ut in posterum tempus ephebi Athenienses sordidati pompam Eleusiniam comitarentur. Exitus autem ita institui poterat, ut hi ipsi ephebi minoris chori προπομπῶν instar sacerdotes Eleusinem prosequerentur.

Iterum moneo me haec neutiquam pro certis venditare; sed de ipsius Macariae morte quaedam non inverisimilia mihi assequi posse videor. Iamdudum animadversum est Macariam apud Euripidem in personarum indice ita appellari, in ipso textu nullo nomine praeditam esse; itidem apud Apollodorum „Herculis" tantum „filia" superscribitur, personali nomine non insignita. Nec minus notum est ipsum nomen a fonte tractum esse prope Gargettum profluente. Prior ἀπορία facile mihi solvi posse videtur, si modo mente tenemus Macariae nomen, quippe quod iam V. saeculo mortuam significaverit (v. Rohde, Psyche 283) omnino vivae feminae indi non potuisse: „heroicum" erat puellae nomen, itidem ut Archemorus Opheltae, Leucothea Inus, quin etiam Dexion Sophoclis. Rem ipsam ita mihi fingo. In ultima oratione interpres Eleusinius Proserpinam pronuntiavit Heraclidarum pietate contentam a caede humana abstinuisse, Herculis filiam vivam ut πάρεδρον suam ad se recepisse, eo vero loco, ubi terra eam operuisset, fontem perennem edidisse; proinde ut heroinae ei in posterum sacrificarent, Macariam nuncupantes, deabus autem quotannis epheborum pompam sordidatam mitterent.

Si una tantum tragoedia poeta rem absolvit, „Sacerdotibus" scilicet, haec eadem in brevius spatium coartata exposuerit necesse est; quod si quis quaerat, quae tum tertia trilogiae tragoedia fuisse potuerit, non inepte de „Philocteta" cogitare ei licebit. Cum enim admodum sit probabile Poeantis filium in „Heraclidis" recusantibus ceteris Herculis pyram succendisse — cf. Senecae „Herculem Oetaeum" — idonea fuit poetae causa cur post Heraclidarum fata etiam ei tragoediam dicaret.

Multo certiore coniectura — id quod rarissime usu venit — quartam tetralogiae fabulam, drama igitur satyricum, indicare possumus; vix enim aliud esse potuit atque „Praecones" (Κήρυκες), quod cum Herculis actis coniunctum fuisse fgm. 109 κατὰ τῆς σισύρνης τῆς λεοντέας et 110 πορφυρόπορου λέοντος demonstrant: Herculi igitur fit praeconium — in Coprei persona modo non ipso nomine indicato. Satyros autem „praecones" quales nobis fingere debeamus Sophoclis Ἰχνευταῖς edocti sumus; Coprеus enim cum prae nimia timiditate ad Herculem ipse accedere non auderet, satyris praeconii munus mandavit. Quo quanto cum risu iocoque functi sint, ut in universum repraesentare nobis possumus, ita singillatim persequi harioli non philologi esset.

Χριστός — Χρηστός (IUSTINI M. APOLOG. II 5, 3).

Christi nominis formam Christianis, primis saltem saeculis, Chrestum fuisse A. Gercke (Der Christenname ein Scheltname, in: Festschrift zur Jahrhundertfeier der Universität zu Breslau, Breslau 1911, 360) luculenter demonstravit. Ne Iustinus quidem, ut quidam opinati sunt, aliam huius nominis formam admisit. Nomen enim dicit (Apol. I 4, 1) esse indifferens: ἐπεί, ὅσον γε ἐκ τοῦ κατηγορουμένου ἡμῶν ὀνόματος, χρηστότατοι ὑπάρχομεν. Apertius subiungit ibd. 4, 5: Χριστιανοὶ γὰρ εἶναι κατηγορούμεθα· τὸ δὲ χρηστὸν μισεῖσθαι οὐ δίκαιον. Idem indicat I 46,4: οἱ προγενόμενοι ἄνευ λόγου βιώσαντες ἄχρηστοι καὶ ἐχθροὶ τῷ Χριστῷ ἦσαν. Christianorum vero nomen a Iesu Christo derivatum esse I. non dubitabat (I 12, 9 Ἰησοῦς Χριστός, ἀφ' οὗ καὶ τὸ Χριστιανοὶ ἐπονομάζεσθαι ἐσχήκαμεν = Dial. 63, 5. 64, 1. 117, 3). Iam in hoc viri docti haerent, utrum hic lusum habeamus verborum quae illo quidem tempore eodem plane modo pronuntiabantur cum inter η et ι nihil interesset (Braun, Otto, Gildersleeve, Pfättisch) an re vera ubique scribendum sit Χρηστός, quod acutissimi philologi (Sylburg, Ashton etc.) praeceperunt. Recentiores qui priori adhaerent sententiae, Iustinum optime Christi nominis veriloquium non tantum novisse, sed et explicasse contendunt: scil. II 6, 3. At locum esse corruptum patet; de dei enim nominibus disputans docet I. cur filio nonnulla nomina competant: ὁ δὲ υἱὸς ἐκείνου... ὁ λόγος πρὸ τῶν ποιημάτων καὶ συνὼν καὶ γεννώμενος, ὅτε τὴν ἀρχὴν δι' αὐτοῦ πάντα ἔκτισε καὶ ἐκόσμησε, Χριστὸς μὲν κατὰ τὸ κεχρῖσθαι καὶ κοσμῆσαι τὰ πάντα δι' αὐτοῦ τὸν θεὸν λέγεται, ὄνομα καὶ αὐτὸ περιέχον ἄγνωστον σημασίαν, ὃν τρόπον καὶ τὸ θεὸς προσαγόρευμα οὐκ ὄνομά ἐστιν, ἀλλὰ πράγματος δυσεξηγήτου ἔμφυτος τῇ φύσει τῶν ἀνθρώπων δόξα. Vocem corruptam emendaturus Scaliger proposuit l.: καὶ χρῖσαι, quod Gildersleeve in textum recepit, nam „such a shifting of the voice and the subject is extremely awkward, Χριστός belonging to κεχρῖσθαι, τὸν θεὸν to κοσμῆσαι." At eritne melior sensus, si — quod Scaliger voluit — „logos propterea diceretur Christus, quia inunxit omnia et ornavit"? Deinde nonne mirum videtur κοσμῆσαι, quod de logo dictum erat, denuo repeti? Ergo omnino scribendum censeo: Χρηστὸς μὲν κατὰ τὸ καὶ χρῆσαι καὶ κομίσαι τὰ πάντα δι' αὐτοῦ τὸν θεὸν λέγεται i. e. „Christus vero dicitur, quod deus omnia per ipsum et praebeat et porrigat". Quo facto non sensum modo et nominis veriloquium sibi constare vides: immo in hac nominis explicatione Iustinum platonizantem deprehendes, qui deum inter et homines Christum mediatorem constituit, et actionum processum nominibus Λόγος — Χρηστός — Ἰησοῦς (quod ab ἰάομαι deduxit, II 6, 6) expressum contendit. Nostro ergo iure in I. libris Chrestum scribere licet, cum I. hoc nomen a voce χράομαι (vel κίχρημι) derivarit.

Simili prorsus ratione alterum locum dilucidare licet, ubi litterarum formae a sensu discrepant. Ap. I 26, 2 narrat I. Simoni Mago in insula Tiberina statuam esse consecratam quae haberet ἐπιγραφὴν Ῥωμαϊκὴν ταύτην κτλ. Ipsam inscriptionem manuscripti libri Graecis elementis exaratam tradunt. Re vera a. 1574 ibidem reperta est inscriptio votiva: SEMONI SANCO DEO FIDIO. Si latinis elementis I. inscriptionem tradidit, vix ac ne vix quidem de Simone Mago interpretari eam potuit: ergo Graecam posuit (Σήμωνι θεῷ σαγκτῷ) magique nomen η pro ι posito scripsit.

R. G.

VITREA CIRCE (Hor. c. I 17, 20)

Video *die gläserne Circe* nuper etiam R. Helmio displicuisse, qui de „Horatio lyrico" commentationem scripsit ceteroquin sobriae in poetam benevolentiae plenam; quae censura tamen vereor ne ex eo sentimento nata sit, quod apud nostrae aetatis homines vitri repraesentationem comitatur, vilissimae scilicet materiae, quam libenter pretiosis adamantibus opponimus. Non eandem fuisse antiquorum aestimationem vel ex Petronio 51 discere possumus, ubi flexilis vitri inventor a principe decollatus esse dicitur, quippe propagato hoc invento *aurum pro luto haberemus*. Ita stabili auro fragile vitrum opponitur magna utriusque aestimatione; experietur hoc etiam Pyrrhae illius amator (c. I 5, 9), qui cum nunc ea fruatur *credulus aurea*, mox pro aurea vitream inveniet; experientur innumeri alii, qui *aurea mediocritate* relicta vitreae sese Fortunae credunt. Ita etiam hic subintellegere licet *laborare in uno* auream *Penelopen vitreamque Circen;* quae quam aequo animo diuturnum Ulixis commercium reliquerit, nos ex Odysseae l. X novimus, antiqui praeterea ex Telegonia, Sophoclis „Niptris" etc. discere poterant.

T. Z.

In Verg. buc. IV v. 62.

Quoniam versibus 20 et 60 pueri ipsius risus commemoratus est, et antiquis et nostris temporibus ita versus 62 dimidium alterum a non nullis mutabatur, ut non parentes puero arrisisse traderentur, sed puer parentibus. Attamen legenti Augustini, De Civ. D. l. XV. c. 31, ubi secundum Gen. XVIII, 10—15 et XXI 6 Isaac, cui Deus postea regionum universarum regnum polliciturus esset, ex parentis utriusque risu, quem nuntius de partu futuro movisset, appellatus esse narratur obrepit suspicio, nihilne ex talibus interpretationibus in carmina Sibyllina fluxerit, quorum non pauca in b. IV vestigia reperiuntur; accedit quod Isaac pro Messiae venturi figura apud Veteris Testamenti interpretes habebatur.

G. Kowalski.

DE RATIONE INTER XENOPHONTIS CONVIVIUM ET ANTISTHENEM INTERCEDENTE

scripsit

STEPHANUS FELIX ZAMŁYŃSKI.

Socraticorum fragmenta, Platone et Xenophonte exceptis, tam exigua sunt, ut nexus inter eos, quis fuerit, haud facile definiri possit. Quae res ad eam quoque rationem pertinet, quae inter Xenophontem et Antisthenem intercedere videtur. Huius quaestionis unam particulam hac in dissertatione solvere mihi proposui, utrum scil. Xen. Convivium aliqua ex parte ex Antisthene pendeat necne. Priusquam vero ad id praestandum accedam, nonnulla praemittenda videntur.

Atque primum dubitari non potest, quin ipse Antisthenes Xenophonti optime notus fuerit. Constat enim Antisthenem iisdem plane annis ac Xenophontem perpetuam cum Socrate consuetudinem habuisse.[1]) Qui ergo fieri potuit, ut eum non novisset? Quam rem ipsum Xen. Convivium comprobare videtur, in quo praeter Socratem gravissimas partes Antisthenem agere constat. Cuius morum et ingenii imago a Xenophonte hoc libro tam accurate expressa est atque adeo propriis eius ingenii notis abundat, ut summa cum probabilitate statui possit eam a Xenophonte ex ipsa cum Antisthene consuetudine depromptam esse.

Quaenam haec consuetudo fuerit, res est cognitu paulo difficilior. Morositatis enim et asperitatis, quibus Antisthenes in mutuo cum hominibus commercio utebatur — cum pluribus enim suae aetatis viris inimicitias suscepit[2]) — plurimae mentiones apud antiquos scriptores potissimumque in ipso Xenophontis Convivio leguntur.[3]) Utcunque res se habet, H. Maieri opinio Xenophontem scil. in Antisthenem odio prorsus incensum fuisse nullis quod sciam argumentis nititur.[4]) In Xenophontis enim Convivio nihil plane invenitur, quod eius iram et studium indicet; immo vero unus quisque hunc Xenophontis libellum legens

[1]) Xen. Memor. III 11, 17: ἀλλὰ διά τί οἴει, ἔφη (scil. Socrates) Ἀπολλόδωρόν τε τόνδε καὶ Ἀντισθένην οὐδέποτέ μου ἀπολείπεσθαι; cf. Plato, Phaedo 59 B. Diog. Laërt. VI 2, 2.

[2]) Cum Platone, v. Athen. V 220 D. Antisth. fgm. apud Winckelmannum p. 35—36, apud Mullach. p. 282. — Cum Isocrate, cf. Pohlenz, Hermes XLII 1907, 157 sqq. Isocr. Helenae encom. § 1. 2 (ubi Antisthenem petere videtur). — Cum Pericle, v. Athen. V 220 D, XIII 589 E. — Cum Alcibiade, v. ibd.

[3]) II 10. IV 2. 3. VI 4. 5. VIII 6.

[4]) H. Maieri opinionem novi ex Joëlis libro (Geschichte der antiken Philosopie, Berolini 1921, 763 sq.) eoque tantum nitor, quia ipsum H. Maieri librum (Sokrates, sein Werk und seine geschichtliche Stellung, 1913) inspicere non licuit.

facile persuasum sibi habet Xenophontem similiter ac Socratem, cum optime Antisthenis virtutis studium novisset, morum eius atque ingenii vitia ignominia non notavisse[1]). Pro certo igitur affirmari potest Antisthenem apud Xenophontem magno in honore fuisse. Quae res ipsa indicare videtur Antisthenis quoque scripta Xenophonti nota fuisse atque non nihil momenti ad propria formanda attulisse. Quaestio tamen illa, scil. quantum Xenophon Antistheni debeat, haud facile dirimi potest propterea quod e magna Antisthenis scriptorum serie exigua tantum fragmenta servantur[2]) neque ulla fere ex antiquitate testimonia exstant aut indicia, quae rem adiuvare possint. Quo factum est, ut nostris quoque temporibus praeter Joelem,[3]) qui huic rei ingentem vere operam dedit, ceteri obiter tantum et leviter eam attingerent. Quam ob rem ab ipsis Joelis opinionibus examinandis initium sumo.

Joeli (II 2 p. 708 sq) igitur, ut artiorem nexum inter Xen. Convivium et Antisthenem interesse coniceret, ansam praecipue Xen. Memor. I 3 sq. praebuit. Putat enim Joel Xenophontem laudes illas, quibus illo loco abstinentiam Socrates efferat, ab ipso Socrate non audivisse, sed illas in dialogo quodam legisse, qui uno decennio ante habitus esset. Ipse enim Xenophon, ut Joel affirmat, confitetur, unde illum Socratem abstinentiam summis laudibus efferentem traxerit:[4]) quia Antisthenes in Xen. Conv. IV 38 sq. eadem abstinentiae praecepta propagat iisque gloriatur, quae a Socrate Memor. I 3 sq. commendantur, Joel affirmat illorum abstinentiae praeceptorum fontem non apud Socratem, sed in Antisthenis „Protreptico" quaerendum esse. Quam rem genus quoque dicendi, quo Antisthenes in illa oratione (Conv. IV 34—44) utitur — quod Gorgiae nimirum rhetoricam respirat — Joeli magis etiam probare videtur. Joel igitur locis illis (Memor. I 3, Conv. IV 38 sq.) „Protreptici-Convivii" prima vestigia invenisse sibi videtur, eaque ad Antisthenis librum, cui προτρεπτικός inscriptum est, referenda esse censet. Cuius Protreptici sola fragmenta eaque maxime exigua servata sunt. In primo fragmento,

[1]) cf. Natorp, Pauly-Wiss. R. E. 2540 s. v. Antisth.: „Xenophon lässt (besonders im Symposion) nicht bloss die Schroffheiten seiner (scil. Antisthenis) Persönlichkeit in sehr gemildertem Lichte erscheinen, sondern stellt ihn mit unverkennbarer Absichtlichkeit als den wahren Erben des Sokratischen Geistes dar und verrät auch sonst seinen Einfluss."

[2]) Winckelmann Aug. Guil. Antisthenis fragmenta nunc primum collegit et edidit... Turici 1842 (Fragmentis auctor nonnulla de Antisthenis vita et scriptis praemisit). — Mullachius Fr. Guil. Aug. Fragmenta philosophorum Graecorum, collegit, recensuit, vertit, annotationibus et prolegomenis illustravit, indicibus instruxit. Parisiis 1867. tomi II. — Dissertatio de Antisthene eiusque fragmenta tom. II. p. 263—293 inveniuntur.

[3]) K. Joel, Der echte und der Xenophontische Sokrates. tom. I. Berolini 1893. tom. II (duae partes) ibid. 1901.

[4]) Joel II 2, p. 708 : „Wir ertappen ihn (scil. Xenophontem) in flagranti, wie er den literarisch-fiktiven Sokrates statt des echten unterschiebt. Und er gesteht ja ein, woher er jenen hat: denn Antisthenes glaubt das und sagt das Sympos. IV 38 f."

quod ex uno enuntiato constat, parvi poculi, quod Graeco sermone βομβυλιός vocatur, mentionem invenimus,[1]) in secundo, quod tria verba continet, de porcellis nutriendis legimus[2]), in tertio de vasis obscoenis sermo fit.[3]) Atque primum fragmentum Joeli maximi momenti esse videtur. Animadvertit enim (quod ceterum iam Winckelmann fecit) Xen. Convivii locum, quo Socrates de bibendo ex parvis poculis loquitur (II 26) plane ad illud quadrare. Haec igitur fragmenta Joelem impulerunt ut putaret unum certe librum ex Antisthenis „Protreptico" Convivii formam habuisse, quo de rebus seriis, ut de virtute vel de abstinentia iocose, nonnumquam etiam lascive, disputatum esset[4]); convivium quoque, quod a Xenophonte Cyrup. II 2. descriptum sit ex Ant. Protreptico pendere[5]).

Locum etiam, quo Antisthenis „Convivium" celebratum esse videretur, Joel se invenisse credit. Verbis enim, quae Socrates ad Antisthenem facit (Xen. Conv. IV 62): οἶδα μέν σε Καλλίαν τουτονὶ προαγωγεύσαντα τῷ σοφῷ Πρωδίκῳ ὅτε κτλ. innixus conicit Ant. „Convivium" domi Calliae celebratum esse, ubi et Platonis Πρωταγόρας et Aeschinis Καλλίας habiti essent[6]); verum ne Xenophon fingere nobis videatur illud Antisthenis fragmentum respiciendum esse, quod vulgo Apophtegmatis eius adnumeretur[7]), a Joele vero „Protreptico" tribuatur, cui „Protreptico-Convivii" aliud quoque fragmentum, quod aliter sensu careret, hoc nimirum: οὔτε συμπόσιον χωρὶς ὁμιλίας οὔτε πλοῦτος χωρὶς ἀρετῆς ἡδονὴν ἔχει[8]) adsignandum esse.

In Ant. „Protreptico Convivio" ex Xenophonteo restaurando Joel multa Antisthenis servata fragmenta enumerat, quae eius quidem sententia nusquam nisi in „Convivio" aliquo collocari possunt[9]); cui „Convivii" quaedam Antisthenis urbane dicta, quae Antisthenes a Gorgia fortasse habeat, ut κρεῖττον εἰς κόρακας ἢ εἰς κόλακας ἐμπεσεῖν[10]), vel πρὸς δὲ τὸν ἐρώμενον ποδαπὴν γῆμῃ, ἔφη, ἂν μὲν καλήν, ἕξεις κοινήν, ἂν δὲ αἰσχράν, ἕξεις ποινήν[11]) tribuenda esse.

Postremo illo dicto facile Joel permovetur, ut credat in Ant. „Protreptico-Convivio" de matrimoniis iungendis disputatum esse, quod Xen. quoque Convivium indicare videatur, quia in eo Antisthenes lenonis partes agat[12]).

His fundamentis innixus Joel, ubi prima vestigia Ant. „Protreptici-Convivii" apud Xenophontem a se inventa esse credidit,

---

[1]) v. Antisth. fgm. Winckelmann p. 21. — [2]) ibd. — [3]) ibd. — [4]) Joel II 2, p. 710 sq. — [5]) ib. p. 711. sq. — [6]) ib. p. 714 sq. — [7]) Winckelmann l. c. p. 58: Ἀντισθένης ἐρωτηθεὶς εἰ δήποτε οὐχ οἱ πλούσιοι πρὸς τοὺς σοφοὺς ἀπίασιν, ἀλλ' ἀνάπαλιν, εἶπεν, ὅτι οἱ σοφοὶ μὲν ἴσασι, ὧν ἐστιν αὐτοῖς χρεία πρὸς τὸν βίον, οἱ δὲ οὐκ ἴσασιν, ἐπεὶ μᾶλλον σοφίας ἢ χρημάτων ἂν ἐπεμελοῦντο. — [8]) Winckelm. l. c. p. 57 (6). — [9]) Illa fragmenta haec sunt: Winckelm. p. 64 (44), 62 (31), 53 (16), 27 (5). 51 (9), 56 (1) — [10]) Winckelm. p. 56 (2) — [11]) ib. p. 60 (17). — [12]) v. Joel II. 2. p. 714, 715.

ad alia etiam vestigia quaerenda et investiganda sese convertit[1]). Affirmat igitur colloquium illud, quod Socrates cum Theodote (Memor. III 11) habeat, locum quendam Ant. „Protreptici Convivii" respicere, quo huius generis quaestiones tractatae sint: Socratem enim easdem partes Memor. III 11 agere, quas in Convivio gerat Antisthenes, quem Socrates optimum ibi lenonen nominet[2]): illum igitur locum (Memor. III 11) cum argumento, tum totius rei descriptae ratione ad convivia optime quadrare. Affirmat ergo Joel (p. 719) Socratem Memor. III 11 personam hominis artis amatoriae periti agere, ut ipsas hetaeras in amando instituere possit; eundemque in conviviis Alcibiadis amatorem fictum esse.

Antisthenes quoque — ut Joel conicit — Alcibiadis formositatem admirans in dialogos saepe inducebat, quia pulcherrimi illius iuvenis persona ad „protreptica convivia" aptissima ei videretur; quod occulte a Xenophonte indicari, cum Memor. III 11 fontem, ex quo hauserit, i. e. Antisthenem ostendat Alcibiadem quidem non nominato, sed procul dubio eum in animo habeat[3]).

Joel igitur, cum pro comperto sibi habeat, Alcibiadem in Ant. „Convivio" in scaenam productum esse, eundem in Xen. quoque Convivio invenire conatur. Pro certo enim putans cum Alcibiadis personam Ant. „Convivio" deesse non potuisse, tum ipsum Antisthenem non inductum esse, conicit (p. 721) a Xenophonte, ne Alcibiadem, personam quasi iam lege sancitam et tritam, induceret, Antisthenem pro Alcibiade inductum esse, ut fontem suum ostenderet: omnia, quae in Xen. Convivio Antisthenes diceret, ea nimirum, quae cum philosophia ac disciplina aliquid commune haberent, in Ant. „Convivii" Socrati sane tributa fuisse, ceterum tamen Antisthenem Alcibiadi simillimum esse. Huc primum animi eius vehementiam (II 10 sq.), deinde studium alios convincendi (IV 2 sq.), ingentem erga Socratem amorem (VIII 4 sq.) pertinere. locos quoque, qui ad Xanthippen pertinerent, Alcibiadis non Antisthenis fuisse[4]).

In artiore ratione inter Xenophontem et Antisthenem intercedente investiganda Joel persuasum sibi habet ab Antisthene in „Convivio" ipsius Socratis quoque accusatores in scaenam productos esse. Quam rem ex eo concludit, quod a Xenophonte et Platone Socratis accusatores, ab illo nimirum Lyco, ab hoc Aristophanes in Convivia inducti sunt. Conicit igitur ab Antisthene Anytum in scaenam productum esse, quia Antisthenis

---

[1]) ib. II, 2 p. 716 in capite, cui inscriptum est: „Theodote (Mem. III 11), Xanthippe und Alkibiades bei Antisthenes". — [2]) Conv. IV 61. — [3]) Joel hos locos citat: Memor. III 11: μνησθέντος τῶν παρόντων τινός et § 3 εἰπόντος τινος. — [4]) Joel II 2, p. 723.

fragmentum[1]), quo in Anytum invehitur, cum „Protreptico" artissime cohaereat[2]) (II 2 p. 725).

Comparandi quoque artem (εἰκάζειν) ab Antisthene inventam esse Joel persuasum sibi habet: neque enim Xenophontem, qui Socratis cum Sileno comparationem quasi rem iam notissimam et usu probatam in Convivium inferat[3]), neque Platonem, qui eandem comparationem latius tantum atque subtilius per Alcibiadem explicet[4]), issam comparandi artem invenire potuisse[5]).

Duae imprimis causae Joelem ad hanc opinionem proponendam permoverunt; prior, quod Antisthenem Xenophon δεινὸν εἰκάζειν nominat), alteram Joel cum Xen. Conv. IV 43. coniungit. Quo loco Antisthenes de animi divitiis narrat, quas Socrates illi οὔτ' ἀριθμῷ οὔτε σταθμῷ dederit, ἀλλ' ὁπόσον ἐδυνάμην φέρεσθαι. Quae verba — ut Joel affirmat — ex Ant. „Convivio" sumpta sunt eaque ex precatione quadam in Pana (ad quam Plato in Phaedro 279: ὅσον μήτε φέρειν μήτε ἄγειν δύναιτ' ἄλλος ἢ σώφρων alludere videtur). Quacum precatione Joel Winckelmannum secutus[6]) locum Xen. Conv. VI 5: καὶ ὁ Καλλίας, ἔφη, ὅταν οὖν Ἀντισθένης ὁδ' ἐλέγχῃ τινὰ ἐν τῷ συμποσίῳ τί ἔσται τὸ αὔλημα; καὶ ὁ Ἀντισθένης εἶπε, τῷ μὲν ἐλεγχομένῳ οἶμαι ἂν ἔφη πρέπειν συριγμόν coniungit atque affirmat a Xenophonte et Platone Socratis cum Sileno comparationem ab Antisthene mutuatam esse, cuius in scriptis Pan eiusque tibiarum cantus maximas partes egisse videantur[7]).

Joel demonstrare porro conatur poetarum quoque interpretationem in Antisthenis scriptis tractatam esse, cuius vestigia atque indicia cum in Xenophontis Convivio (IV 6 sq) tum in Platonis Protagora (347 C sq.) exstarent. Joel (p. 732 sq) enim persuasum sibi habet Socratis verba (Plato, Protag. 347 C): καὶ γὰρ δοκεῖ μοι τὸ περὶ ποιήσεως διαλέγεσθαι ὁμοιότατον εἶναι τοῖς συμποσίοις τοῖς φαύλων καὶ ἀγοραίων ἀνθρώπων κτλ neminem nisi Antisthenem (Protrepticum eius nimirum) vehementer petere.

Antisthenes — ut Joel porro disserit — tibicines quoque aliaque θαύματα, θεάματα καὶ ἀκροάματα (cf. Xen. Conv. II 1 sq.) in „Convivium" induxit, ut deinde colloquium ad res serias inflecteret. Quae omnia Xenophon Joelis opinione ex Ant. „Protreptico-Convivio" mutuavit. Quam opinionem Joel hoc fere modo probare conatur: Calliam a Socrate (Xen. Conv. II 2 sq) laudari,

---

[1]) Winckelm. l. c. p. 63 (39): Αὐτὸς (scil. Ἀντισθένης) καὶ Ἀνύτῳ τῆς φυγῆς αἴτιος γενέσθαι δοκεῖ καὶ Μελήτῳ τοῦ θανάτου. Ποντικοῖς γὰρ νεανίσκοις κατὰ κλέος τοῦ Σωκράτου ἀφιγμένοις περιτυχὼν ἀπήγαγεν αὐτοὺς πρὸς τὸν Ἄνυτον εἰπὼν ἐν ᾧθει σοφώτερον εἶναι τοῦ Σωκράτους ἐφ' ᾧ διαγανακτήσαντας τοὺς περιεστῶτας ἐκδῶξαι αὐτόν. — [2]) Xen. Conv. VI 8. VII 1. IV 19. V 7. — [3]) Plato Conv. 216. sq. — [4]) Joel II 2, in capite: „Silenvergleich, Litteraturgespräch, und Physiognomik in Symposion" (p. 728 sq.) — [5]) Xen. Conv. VI 8. Joelis opinione Antisthenis fgm. Winckelm. p. 53 (15) huc pertinet. — [6]) Joel II p. 729: „Mit diesem Antisthenischen Gebet an Pan... hat nun Winckelmann auch Sympos. VI. 5 treffend zusammengebracht: καὶ ὁ Καλλίας..... συριγμόν, als das Instrument des Pan". — [7]) ib. II 2 p. 729. — Joel II 2 p. 912 sq.

quod iucundissima spectacula convivis praebuerit. Cum ille et unguenta etiam praebere velit, Socratem negare id viros decere: virum enim liberalem non unguenta, sed corporis gymnasticis exercitationibus defatigati odorem decere. Quae omnia Joel (p. 733 sq.) ad Ant. „Protrepticum" referenda esse censet, quia themata illa Cynicae doctrinae propria fuerint: totum enim sententiarum nexum (videas, quo modo Socrates in Xen. Convivio a spectaculis delectationi servientibus ad virtutem transeat) „Protreptici-Convivii" argumento optime respondere.

Omnia quoque, quae in Xen. Convivio ad φυσιογνωμίαν pertinent (I 8 sq.) II (de saltando) III 1, IV (de vi pulchritudinis) V (Socratis et Critobuli pulchritudinis comparatio), Xenophon — ut Joel (p. 737 sq.) affirmat — ex Antisthenis libro, cui φυσιογνωμικός inscriptum est, hausit.

Transeo iam ad Joelis opiniones breviter explicandas, quas in cap. „Platos Symposion in Parallele zu Xenophons und in Beziehung auf Antisthenes" (p. 912 sq.) protulerat.

Animadvertit primum Joel Socratem in Xenophontis et Pausaniam in Platonis Convivio idem de amore putare, quia utrque Venerem divinam et vulgarem discernat atque amorem animae corporis amori opponat. Xenophontem tamen in Pausaniam invehi cum eum τῶν ἀκρασίᾳ συγκυλινδομένων defensorem nominet[1]). Xenophontem igitur partem, quam Pausaniam in Convivio suo gerentem faciat, nullo modo ex Plat. Convivio mutuare potuisse, quia in Plat. Convivio Pausanias animas tantummodo amori indulgeret, neque ex Pausaniae „Erotico", cuius nullae mentiones usquam invenirentur. Xenophontem igitur et Platonem ex alio fonte hausisse, quem Ant. „Convivium-Proptrepticum" utrique praebuisset quo Pausanias ἀκρασίαν καὶ μαλακίαν defendisset, quod Plato malitia in Antisthenem ductus consilio mutavisset.

Joel (p. 915) igitur affirmat illum divinae et vulgaris Veneris conceptum ab Antisthene oriri, qui ἀντιθέσεις adamaverit, quique in „Protrepticum-Convivium" Pausaniam induxerit eumque corporis amorem i. e. Venerem vulgarem defendentem fecerit. Utriusque orationis (Socratis apud) Xenophontem, Pausaniae apud Platonem) totus sententiarum nexus, rhetoricum genus dicendi, mythorum abundantia Joelem impellunt, ut pro persuaso sibi habeat Veneris vulgaris et divinae conceptum a Xenophonte et Platone ex Antisthene petitum esse[2]). Concludit denique Joel neque Xen. Convivium in Platonem neque Platonis in Xenophontem influxisse, sed utrumque ex tertio quodam „Convivio", Antisthenico nimirum, pendere[3]).

---

[1]) Conv. VIII 32: καίτοι Παυσανίας γε ὁ Ἀγάθωνος τοῦ ποιητοῦ ἐραστὴς ἀπολογούμενος ὑπὲρ τῶν ἀκρασίᾳ συγκυλινδομένων εἴρηκεν ὡς κτλ. — [2]) Joel II 2. p. 916, eiusque observationes in dissertationem I. Brunsii „Attische Liebestheorien im 4. Jahrhundert" ib. p. 947. — [3]) Joel II 2 p. 923, 924:..... „dass keins der beiden (scil. Xenophontis et Platonis) Symposien die (absolute)

Quae supra dicta sunt, ad Joelis opiniones in universum cognoscendas sufficiunt. Alia omitto, quia neque graviora sunt, neque cum hac quaestione arcte cohaerent, aut etiam sententias iam antea latas tantummodo retractant[1]). Illa Joelis argumentorum, opinionum, coniecturarum labyrintho pervestigata, critica nunc ratione adhibita eas examinare liceat.

Ac primum pauca in universum dicenda sunt de ipsa Joelis ratione, quam in materia tractanda sequitur. In ingenti eius libro legendo mira quaedam in oculos cadit facilitas atque sollertia, qua Cynicos fontes i. e. Antisthenem ubivis invenire sciat: omnia, quae apud Xenophontem, Platonem Isocratem, alios αὐτάρκειαν, ἐγκράτειαν, ἀνδρείαν, πόνον et his similia tantummodo sonant, omnia quae genus dicendi cum rhetoricum tum etiam difficile affectant, summo cum studio Joel ad Antisthenem referenda esse censet. Quo fit, ut in Joelis opere legendo Antisthenes ille magis magisque excrescat et tantus denique tamque ingens evadat, ut Xenophontem, Platonem, Socratem ipsum magnitudine sua obscuret[2]). Illud Joelis studium atque facultas tanta sunt, ut non dubitem, quin si e. c. Homerus post Antisthenem vixisset, Joel *eum etiam Antisthenis sectatorem et imitatorem facere potuerit.*

Ad singula nunc transeo. Primum igitur tractandum est „Protrepticum-Convivium" illud, quod Joel ex Xenophontis scriptis sibi finxit. Eximiam Joelis sagacitatem, qua id fecit, nemo est qui ei deneget aut non miretur. Quae tamen Joel coniecit, caducis atque infirmis argumentis nituntur. Hic enim universa historia tacet: neque apud ullum antiquum scriptorem indicia ulla

---

Priorität hat, keins sich auf das andere bezieht, sondern beide auf ein drittes, dem die wirkliche Priorität zufällt. Damit lösen sich alle Schwierigkeiten und die wechselnden Beziehungen zwischen beiden werden begreiflich. Man müsste dieses dritte abstract annehmen, selbst wenn man blind wäre für all das, was bei Plato und Xenophon auf Antisthenes weist. Damit wird das Verhältnis jener beiden gleichgiltig.... Da indessen das Xenophontische Symposion mir nirgend das platonische vorauszusetzen und zu den früheren Schriften Xenophons zu gehören scheint, so kann es sehr wohl dem platonischen vorausgegangen sein, aber ohne dass es im geringsten auf dieses gewirkt hat". — Cf. praeterea Joelis verba, quae nuper protulit (Geschichte der ant. Phil. 1921 p. 752): „Die vielumstrittenen, widersprechend scheinenden Beziehungen zwischen dem xenophontischen und platonischen Symposion klären sich, wenn sie sich nicht direkt auf einander, sondern teils freundlich teils kritisch auf das Medium einer Parallelschrift des Antisthenes beziehen".

[1]) Omitto capita: a „Das kynische Altweisengastmahl" (II 2 p. 759—809) b) „Antisthenes und die Erotik bei Xenophon" (II 2 p. 900—912). c) „Der Familiensinn bei Socrates und bei Xenophon" (II 2 p. 972—993).

[2]) Qua de re pulcherrima et sagacissima verba fecit T. Sinko, Eos XIV II (1908) p. 148 sq. Cf. etiam J. Dahmen (Quaestiones Xenophonteae et Antistheneae, Diss. Marburgi Cattorum 1897) p. 30: „Joelius enim... quamvis multa satis praeclare invenerit, plerumque *divinavit magis quam probavit*". — In libro suo recentissimo (Geschichte der antiken Philosophie, Berolini 1921 tom I. p. 732) Joel rationem suam quasi excusare videtur; scribit enim:.. und weil dabei (nimirum in fontibus ad verum Socratem cognoscendum quaerendis) — das sei hier zugestanden — Antisthenes oft zu sehr als originellen

nobis occurrunt, quae Ant. „Convivii" mentiones praebeant, neque in Ant. fragmentis quidquam invenitur, quod ad „Convivium" quoddam necesse sit referatur[1]). Licet Antisthenes re vera „Convivium" scripserit, quod cum in Xenophontem tum in Platonem influxerit, nonne mirandum, quod nullae huius rei mentiones ab antiquis scriptoribus nobis traditae sint? Quid, quod ne de forma quidem Ant. Protreptici quidquam certi sciamus, utrum dialogus an oratio fuerit[2]).

Joelis argumentorum ratio quam saepe futilis sit atque eius ipsius sollum iudicio innixa, alia quoque ostendunt, quae nunc afferam Revocemus nobis in animum Conv IV 38 sq. (ubi Antisthenem abstinentiam summis laudibus efferentem invenimus et Memor. I 3 (ubi easdem fere sententias Socrates propagat). Hic — ut iam vidimus — Joel prima Ant. „Protreptici-Convivii" vestigia invenisse sibi est visus[3]). At quibus argumentis utitur ad sententiam suam stabiliendam? Affirmat nimirum omnia illa, quas Antisthenes Conv. IV 38 sq. et Socrates Memor. I 3 dicant, a Xenophonte ex Ant. „Protreptico" petita esse. Ineptum enim — ut putat — erat existimare Socratem senem iam sexaginta annorum pauperrimum, maritum de abstinentia in cibis, potu, rebus Venereis disputavisse.

Num id vero pro argumento haberi potest? Minime, ut mihi quidem videtur. Puto enim illas abstinentiae laudes atque praecepta ad Socratem quidem eiusque totius vitae rationem optime quadrare atque ad eum referenda esse. Quis enim maiore cum iure atque auctoritate abstinentiam praedicare et propagare et potest et debet quam senex vitae peritissimus? Non licet quidem negare ab Antisthene quoque abstinentiam in scriptis eius tractatam esse, attamen luce clariüs est fontem eius omninoque totius Cynicae philosophiae a Socrate petendum esse[4]). In eo igitur Joel graviter peccare videtur, quod in fontibus, ex

---

Eröffner neuer Bahnen erscheint, während er doch meist nur als Durchgangspunkt älterer und Kreuzungspunkt verschiedener Richtungen Bedeutung gewann".

[1]) Quae Joel (II 2 p. 711) de tribus illis Protreptici fragmentis a) de bibendo ex parvis poculis b) de porcis nutriendis c) de vasis obscoenis disputat, non sunt tam gravia, ut unicuique persuadeant ista fragmenta „Convivio" alicui adnumeranda esse. Nonne Antisthenes has res in quovis alio scripto attingere potuit? — [2]) cf. R. Hirzel „Über den Protreptikos des Aristoteles", Hermes X (1876) p. 72 et 76, ubi probabiliter docet προτρεπτικους orationum non dialogorum formam habuisse. — [3]) Joel II 2 p. 710: „Wir haben also hier sozusagen ein protreptisches Symposion vor uns und das führt auf den Gedanken, in Antisthenes' Protreptikos die Quelle zu suchen, aus der dieser Wein sprudelt. Und allerdings spricht vieles dafür, dass wenigstens in einem der fünf Bücher dieser Schrift die Protreptik bei heiterem Becherklang geübt wurde." — [4]) cf. Rettig, Xenophons Gastmahl, griechisch und deutsch, Lipsiae 1881 p. 224 (in notulis ad Conv. IV 37): „Die Gedanken, welche Antisthenes hier und im Folgenden ausspricht, sind übrigens, von kynischen Übertreibungen abgesehen, meist auch diejenigen, welche Sokrates zur Richtschnur seines Lebens machte."

quibus Xenophon hauserat, quaerendis, primus ille et manifestus (de Socrate sentio) ex oculis ei abiit[1]).

De alio etiam fonte pauca dicenda esse mihi videntur, quem Joel ad Antisthenem refert, qui tamen — ut puto — ex ipsa vita effluere videtur. Hic mihi in mentem veniunt θαύματα illa, θεάματα καὶ ἀκροάματα, comparationum usus (εἰκάζειν), hisque similia, quae ex Ant. Protreptico a Xenophonte omnia petita esse Joel (p. 733 sq.) credit eaque Cynici „Convivio" propria fuisse censet. Quid de Ant. „Convivio" a Joele ficto existimandum sit, iam ex antecedentibus eluxit; si tamen iam necessario θεαμάτων, ἀκροαμάτων, aliorum, quae supra nominata erant, fontes quaerendi sunt, minime quidem ii in litteris isti quaerendi sunt, sed in ipsa vita. Nulla enim historiae testimonia exstant, quibus innixi conicere possimus tempore illo, quo Xenophon Convivium suum composuerit Conviviorum genus in litteris iam tritum fuisse, immo vero pro certo haberi potest illud a Socraticis demum in litteras inductum esse atque Xenophontem et Platonem primos fuisse, qui illi formam perfectam dedissent[2]). Fontem autem largissimum, ex quo Xenophon haurire potuit, ipsa vita ei praebuit. Quamquam enim quarto saeculo a Chr. n. ineunte convivia in litteris nondum tractata erant (de genere „Conviviorum" iam perfecto et absoluto sentio), dubitari tamen non potest, quin convivia cum et saepissime celebrata sint, tum etiam istorum conviviorum mores quidam et regulae iam tritae et observatae fuerint[3]). Nonne igitur verisimillimum est Xenophontem, qui — ut conici potest — talibus conviviis interfuerit, permulta ex iis, quae ipse vidisset et audisset, in suo Convivio descripsisse?

Ex omnibus, quae supra dicta sunt, dilucide — ut puto — sequitur a Joele maiorem, quam ut firmis argumentis probari possit, Antistheni in Xenophontem auctoritatem tribui. Antisthenem tamen, re vera quadam ex parte in Xenophontem influxisse res est certissima, quam quodammodo iam Theopompus (apud Diog. La. IV 19) testatur: τοῦτον μόνον (scil. Antisthenem) ἐκ πάντων Σωκρατικῶν Θεόπομπος ἐπαινεῖ, καί φησι δεινόν τε εἶναι καὶ δ' ὁμιλίας ὑπαγαγέσθαι πάνθ' ὁντινοῦν. δῆλον δ' ἐκ τῶν συγγραμμάτων κἀκ τοῦ Ξενοφῶντος συμποσίου.

Primum igitur inquiratur in orationem, quam Antisthenes in Conv. IV 34—44 edicit. Iam in antecedentibus (cf. supra p. 83 sq.) statuimus illius orationis argumentum cum Socratis de virtute praeceptis plane consentire (Socrates eadem Memor. I 3 sq. dicit) eiusque fontem non in Antisthene, sed in Socrate po-

[1]) cf. Schneider, Eos 1898/9 II, p. 220: „Wogóle można zauważyć, że Joel raczej dostrzega punktów stycznych pomiędzy Antystenesem a Ksenofontem, zamiast zbliżyć tamtego — zgodnie z Dümmlerem i faktycznym stanem rzeczy — do Sokratesa, a przeciwstawić Ksenofontowi, który duchowo był od nich obu stanowczo niższym i bardziej konserwatywnym."

[2]) cf. Hugii praefationem, quam editioni Platonis convivii praemisit p. VIII sq. — [3]) ib. p. V sq.

tius quaerendum esse. Qua in oratione nonnulla occurrunt, quae indicare videntur a Xenophonte, cum Antisthenem loquentem faciat, dicendi genus, quo ille usus sit, affectari[1]). Inprimis igitur Gorgiae dicendi mos, cui Antisthenes inserviebat, in oculos cadit[2]). Videas primum diligenter selecta verba, a quibus unumquodque enuntiati membrum incipit: ὁρῶ γάρ..... οἶδα δέ..... αἰσθάνομαι δέ. Animadvertas deinde symmetriam, qua illis verbis enuntiata relativa adiunguntur: ὁρῶ γὰρ πολλοὺς μὲν ἰδιώτας, οἳ πάνυ πολλὰ κτλ., οἶδα δὲ καὶ ἀδελφοὺς, οἳ τὰ ἴσα κτλ., αἰσθάνομαι δὲ καὶ τυράννους τινὰς, οἳ οὕτως κτλ. Similis symmetria cum chiasmo et gradatione coniuncta etiam in subsequentibus (IV 36) perspicitur: δι' ἔνδειαν μὲν γὰρ δήπω οἱ μὲν κλέπτουσιν, οἱ δὲ τοιχωρυχοῦσιν, οἱ δὲ ἀνδραποδίζονται et τύραννοι δ' εἰσί τινες, οἳ ὅλους μὲν οἴκους ἀναιροῦσιν, ἀθρόους δ' ἀποκτείνουσιν, πολλάκις δὲ καὶ ὅλας πόλεις χρημάτων ἕνεκα ἐξανδραποδίζονται, cf. etiam IV 37: περίεστι μοι καὶ ἐσθίοντι ἄχρι τοῦ μὴ πεινῆν ἀφικέσθαι καὶ πίνοντι μέχρι τοῦ μὴ διψᾶν καὶ ἀμφιέννυσθαι ὥστε κτλ. et IV 44: σχολὴν ἀεὶ ὁρᾶτέ μοι παροῦσαν ὥστε καὶ θεᾶσθαι τὰ ἀξιοθέατα καὶ ἀκούειν τὰ ἀξιάκουστα. Perspicua sunt etiam ὁμοιοτέλευτα: ὠνοῦμαι — ταμιεύομαι (IV 41), οἱ μὲν κλέπτουσιν.... οἱ δὲ τοιχωρυχοῦσιν (IV 36), ἀναίρουσι.... ἀποκτείνουσι (IV 36), προσφέρωμαι — χρῶμαι (IV 41)[3]).

Ambigi igitur non potest colorem illum rhetoricum, quem haec oratio prae se fert, non fortuitum, sed a Xenophonte consulta affectatum esse. Qua in re quaenam Antisthenis scripta Xenophon respexerit, ostendi quidem non potest, sed Diogene Laertio teste Gorgiae dicendi genus Antisthenes praecipue in Protrepticis imitatus est[4]). Recte igitur statuit Dümmler[5]) Xenophontem in Antisthenis imagine depingenda Protreptico eius praecipue innixum esse.

Cum Antisthenis arte rhetorica, quam Xenophon, cum Antisthenem loquentem facit, perspicue imitatur, apophtegmata quoque, paradoxa omninoque facete atque sagaciter dicta cohaerere videntur, quae in Antisthenis fragmentis passim inveniuntur, quaeque Xenophon in Convivio si iam non citat at certe imitari videtur[6]). Nonnulla exempla, quae illum apophtegmatum

[1]) v. Rettig, l. c. p. 222 „Es wird durch diese Angabe (scil. Theopompi (Diogenis L.) verba supra allata) und die Eigentüm-lichkeit des Vortrages wahrscheinlich, dass Xenophon in demselben die Darstellungasweise des Antisthenes nachgebildet habe". — [2]) ib. infra: In der Satzbildung wie in der Ausdrucksweise ist jedoch der Einfluss der Schule Gorgias', dessen Unterricht Antisthenes genossen hatte, unverkennbar."

[3]) v. Rettig, l. c. p. 222 sq. — [4]) Diag. L. VI I: οὗτος (scil. Antisthenes) κατ' ἀρχὰς μὲν ἤκουσε τοῦ ῥήτορος, ὅθεν τὸ ῥητορικὸν εἶδος ἐν τοῖς διαλόγοις ἐπιφέρει καὶ μάλιστα ἐν τῇ 'Ἀληθείᾳ καὶ τοῖς προτρεπτικοῖς. — [5]) Akademika (Beiträge zur Litteraturgeschichte den sokratischen Schulen), Giessen 1889 p. 67: „Wir werden nicht fehl gehen, wenn wir annehmen, dass Xenophon zur Charakteristik des Antisthenes hauptsächlich der Protreptikos benützt, welcher wohl seinem Verständniss auch am zugänglichsten war". — [6]) cf. Dahmen, p. 41, ubi insignem locum ex Birtii dissertatione „De comment. Socrat. compo-

characterem prae se ferunt, ex Convivio afferam : 1) οἱ δὲ ἄνθρωποι, ὦ Καλλία, πότερον ἐν ταῖς ψυχαῖς ἢ ἐν τῷ βαλαντίῳ τὸ δίκαιόν σοι δοκοῦσιν ἔχειν (IV 2), 2) ὅτι νομίζω, ὦ ἄνδρες,τοὺς ἀνθρώπους οὐκ ἐν τῷ οἴκῳ τὸν πλοῦτον καὶ τὴν πενίαν ἔχειν ἀλλ' ἐν ταῖς ψυχαῖς (IV 34); 3) ὅταν ἡδυπατῆσαι βουληθῶ, οὐκ ἐκ τῆς ἀγορᾶς τὰ τίμια ὠνοῦμαι, πολυτελῆ γὰρ γίγνεται, ἀλλ' ἐκ τῆς ψυχῆς ταμιεύομαι (IV 41); 4) τῷ μὲν ἐλεγχομένῳ οἶμαι ἂν, ἔφη, πρέπειν συριγμόν (VI, 5); 5) Antisthenes a Socrate interrogatus, quā re imprimis glorietur: ἐπὶ πλούτῳ (III 8) inquit, quamvis re vera de paupertate sentiat. Conferas quoque IV 37.

Quae omnia ad Antisthenis ingenium cognoscendum tam gravia sunt atque insignia, ut dubitari non possit, quin Xenophon ex Antisthenis scriptis vel prorsus ea citaverit, vel ea exempla ipse finxerit. Invenitur quoque in Convivio locus (II 26), ubi Xenophon, ut probabiliter conici potest, Antisthenem ad verbum citare videtur: verba puta illa a Socrate prolata: ἦν δὲ ἡμῖν οἱ παῖδες μικραῖς κύλιξι πυκνὰ ἐπιψακάζωσιν, ἵνα καὶ ἐν Γοργιείοις ῥήμασι εἴπω κτλ. Quibus verbis Antisthenem, Gorgiae discipulum, leviter peti plurimi viri docti statuerunt[1]).

Ut ex Antisthenis fragmentis elucet multum ille in studiis Homericis versatus est multaque opera huc pertinentia composu t[2]). Antisthenis libros Homericos procul dubio in Convivio Xenophon respexit. Satis erit notare Antisthenem quidem non alium quemquam a Xenophonte bis citari, cum de Homero sermo habetur. Conv. III 6, Antisthenes ad Niceratum gloriantem, quod omnia Homeri carmina edidicerit, haec dicit: οἶσθα οὖν ἔθνος ἠλιθιώτερον ῥαψῳδῶν;[3]) deinde (Conv. III 9) idem Niceratum propter sapientiam Homericam gloriantem his verbis interrogat: ἦ καὶ βασιλεύειν, ἔφη ὁ Ἀντισθένης, ἐπίστασαι, ὅτι οἶσθα ἐπαινέσαντα αὐτὸν (scil. Homerum) τὸν Ἀγαμέμνονα ὡς βασιλεύς τε εἴη ἀγαθὸς κτλ. — Itaque ambigi non potest ab Antisthene rhapsodos, qui latentem poëtae sapientiam (ὑπονοίας) non intellexissent, in libris eius contemptos et vellicatos fuisse Quemnam tamen Antisthenis librum Xenophon locis supra laudatis respexerit, certo quidem effici non potest, sed magna cum probabilitate conicere licet Xenophontem illis locis ad Antisthenis librum περὶ ἐξηγητῶν alludere.

---

sitione" p. 13 affert: „ibi miscellaneae historiolae, dicteria, responsa breviuscula, uniformia, simplicia, ad vitam communem nimis pertinentia, satis insulsa pleraque percensentur quasi per saturam, incipiunt fere ut in apophthegmatum collectionibus: ὀργιζομένου δέ ποτέ τινος, vel ἄλλου δὲ λέγοντος, κολάσαντος δέ τινος, φοβουμένου δέ τινος (cf. Antisth. et Diag. apophthegm. fragm. εἰπόντος αὐτῷ τινος, πυνθανομένου τινος, ὀνειδίσαντος αὐτῷ τινος.) Oracula Socratis huius fere prosapiae sunt: inediam optimum remedium esse contra cibi fastidium, in potu ciboque ne simus nimis difficiles; quod omnia et re et conformatione memoriam faciunt chriarum et characteris Cynici, nisi quod ipso sale Bioneo destituuntur."

[1]) Uberrime hoc de loco disputavit Dümmler Akadem. p. 67. — [2]) cf. Dümmler Antisthenica Bonnae 1882. § 2. p. 36, 37. Joel II 2, p. 732 sq. — [3]) cf. Xen. Memor. IV 2, 10: τοὺς γάρ τοι ῥαψῳδοὺς οἶδα τὰ μὲν ἔπη ἀκριβοῦντας, αὐτοὺς δὲ πάνυ ἠλιθίους ὄντας.

In originatione verborum, cui Antisthenes Prodicum secutus operam dedit, Xenophon Antisthenem imitari videtur Conv. VIII 30. Qua de re scribit Dahmen p. 38: „In Xenophontis Convivio (VIII 30) Ganymedis nomen explicatur more prorsus Antisthenico. Nomen Γανυμήδης scinditur in duas partes, quarum prior derivatur a verbo Homerico γάνυμαι, altera a vocabulo μῆδος, consilium; γάνυμαι autem idem est atque ἥδομαι cuius verbi cum adiectivo ἡδύς affinitas pro certo habetur; μῆδος voce βούλευμα explicatur. Γανυμήδης ergo is est, qui dulcia sive pulchra habet consilia et vertendus est sermone saeculi quarti ἡδυγνώμων. Quibuscum compares etymologias, quas temptat Plato in Cratylo 397 D: ἀπὸ ταύτης τῆς φύσεως τῆς τοῦ θεῖν θεοὺς ἐπονομάσαι (φαίνονταί μοι) et Cratyli 409 A: sicut θεοὺς ἀπὸ τοῦ θεῖν, ἥλιος dorice ἅλιος, ἀπὸ τοῦ ἁλίζειν.“ — Verborum originationem Antisthenes in libro περὶ παιδείας ἢ ὀνομάτων tractasse videtur; conici igitur potest illum librum Xenophonti notum fuisse atque ex eo fortasse originationem supra explicatam petitam esse.

Loci Xen. Conv. II 10 et 12 an aliquem Antisthenis librum respiciant, statui non potest Quibus ex locis sequitur Antisthenem negavisse virtutem doceri posse neque eandem esse viri et mulieris virtutem. At apud Diog Laert. VI 10 - 13 legimus Antisthenem existimavisse virtutem doceri posse (ἀρέσκει δὲ αὐτοῖς τὴν ἀρετὴν διδακτικὴν εἶναι) et viri eandem esse virtutem atque mulieris (ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς ἡ αὐτὴ ἀρετή). Contradicit igitur Diog. Laert. Xenophonti. Quae difficultas solvetur, si cum Rettigio coniecerimus Antisthenem, priusquam Socrati sese adiunxisset, utrumque negavisse, postea tamen a Socrate impulsum sententiam suam mutavisse[1]).

Conv. VIII 4—7 Socrates Antisthenem interrogat, an neminem amet. Antisthenes respondet: Ναὶ μὰ τοὺς θεούς... καὶ σφόδρα γε σοῦ. Ad quae Socrates facete dicit: ἀλλὰ γάρ, ἔφη, τὸν μὲν σὸν ἔρωτα κρύπτωμεν, ἐπειδὴ καὶ ἔστιν οὐ ψυχῆς ἀλλ' εὐμορφίας τῆς ἐμῆς. Quibus verbis Xenophon dilucide notavit ab Antisthene animae tantum amorem probatum esse. Quaeritur igitur, utrum Xenophon hoc loco Antisthenis librum aliquem respexerit necne. Quam quaestionem Antisthenis fragmentis tantum innixis solvere non licet. Sed notissimum est Venerem ab Antisthene contemptam esse, quod optime hoc Ant. fragmentum (35 Mullach) indicat: ἐγὼ δὲ ἀποδέχομαι τὸν Ἀντισθένην τὴν Ἀφροδίτην λέγοντα κἂν κατατοξεύσαιμι, εἰ λάβοιμι, ὅτι πολλὰς ἡμῶν καλὰς καὶ ἀγαθὰς γυναῖκας διέφθειρεν. Conici igitur potest verba illa a Socrate Conv. VIII 4 ad Antisthenem dicta (σὺ δὲ μόνος οὐδενὸς ἐρᾷς) nexum quendam fortasse cum illo frag-

[1]) Rettig, l. c. p. 188 (in notulis ad Xen. Conv. II. 6): „Er (scil. Antisthenes) hat also, wie es scheint, die hier noch verfochtene Ansicht, dass Tugend nicht lehrbar sei, später fallen lassen und sich zu der Sokratischen bekannt. Zu dieser Einsicht zu gelangen muss ihm aber ohne tiefe Studien möglich erschienen sein“. — Cf. praeterea notas Rettigii ad Conv. II 10, p. 188 et 189.

mento habere[1]). Quid Antisthenes de amore in universum senserit, in Erotico suo explicavisse videtur, quem tamen servatum non habemus[2]).

Locum Xen. Conv. IV 36, ubi Antisthenes de tyrannis haec verba dicit: αἰσθάνομαι δὲ καὶ τυράννους τινάς, οἳ οὕτως αὖ πεινῶσι χρημάτων, ὥστε ποιοῦσι πολὺ δεινότερα τῶν ἀπορωτέρων· δι' ἔνδειαν μὲν γὰρ δήπου οἱ μὲν κλέπτουσιν, οἱ δὲ τοιχωρυχοῦσιν, οἱ δὲ ἀνδραποδίζονται. τύραννοί εἰσί τινες, οἳ ὅλους μὲν οἴκους ἀναιροῦσιν, ἀθρόους ἀποκτενουσιν, πολλάκις δὲ καὶ ὅλας πόλεις χρημάτων ἕνεκα ἐξανδροποδίζονται, Dahmen (p. 36. 37) recte cum Antisthenis fragmento (apud Winckelm. p. 59) comparat: Ἀντισθένης ὁ φιλόσοφος τοὺς δημίους εὐσεβεστέρους ἔλεγεν εἶναι τῶν τυράννων. πυθομένου δέ τινος τὴν αἰτίαν, ἔφη ὅτι ὑπὸ μὲν τῶν δημίων οἱ ἀδικοῦντες ἀναιροῦνται, ὑπὸ δὲ τῶν τυράννων οἳ μηδὲ ἁμαρτάνοντες, idque cum Antisthenis sententia in epist. Socrat. XI servata: οὐ γὰρ αὐτῷ (scil. Antisthenis) ἀρέσκει τυράννοις φίλοις χρῆσθαι coniungit. Conspicuum igitur est a Xenophonte, cum Antisthenem de quavis re loquentem faciat, scripta eius diligenter respici.

Antisthenis verba, quae Conv. IV 43 leguntur: ἐγώ τε νῦν οὐδενὶ φθονῶ, ἀλλὰ πᾶσι τοῖς φίλοις καὶ ἐπιδεικνύω τὴν ἀφθονίαν non casu fortuito a Xenophonte scripta esse videntur, sed omni cum probabilitate ad Antisthenis „Ulixem" (Winckelm. p. 44) referenda. Illic enim Ulixes ad Aiacem haec dicit: φθόνον καὶ ἀμαθίαν νοσεῖς, κακῶν ἐπαντιωτάτων αὐτοῖς, καὶ ὁ μέν σε ἐπιθυμεῖν ποιεῖ τῶν κακῶν, ἡ δ' ἀποτρέπει. Cf. quoque quae de Antisthene a Diogene L. VI 5 commemorantur: ἅσπερ ὑπὸ τοῦ ἰοῦ τὸν σίδηρον οὕτως ἔλεγε τοὺς φθονεροὺς ὑπὸ τοῦ ἰδίου ἤθους κατεσθίεσθαι (cf. Dahmen p. 47. 48).

Restat quaestio difficillima, illa nimirum: ubinam orationis, quam in Xen. Conv. Socrates, in Platonis autem Conv. Pausanias edicit, fontes quaerendi sint. Illum Veneris divinae atque vulgaris conceptum neque a Xenophonte neque a Platone inventum esse, sed ab utroque quasi rem iam notissimam citari res est omni ex parte manifesta atque perspicua. Quam ob rem omnes viri docti, qui eam quaestionem tractaverunt, theoriam illam ad Pausaniam i. e. ad Ἐρωτικόν eius rettulerunt; Joel tamen (II 2 p. 193 sq.) eam ab Antisthene inventam esse affirmat. Nunc igitur de eo agitur, utrum argumenta, quae ad opinionem suam probandam Joel attulit, ad theoriam illam Antistheni tribuendam sufficiant.

---

[1]) cf. Dümmler, Zum Herakles des Antisthenes (Philol. L 1891 293 (= Kl. Schr. I 145), ubi locis ex Diogene Laërt. VI 11 ad Antisthenem pertinentibus καὶ ἐρασθήσεται δὲ μόνου γὰρ εἰδέναι τὸν σοφὸν τίνων χρὴ ἐρᾶν et VI 12, ἀξιέραστος ὁ ἀγαθός cum Ant. fragmento, quod ex „Hercule" eius servatum est: ἀξιέραστόν τε τὸν σοφὸν καὶ ἀναμάρτητον καὶ φίλον τῷ ὁμοίῳ et Xen. Conv. VIII 4 σὺ δέ μόνος οὐδενὸς ἐρᾷς κτλ. comparatis coniecit Antisthenem amorem erga virum sapientem in ipsam sapientiam transtulisse („Warum hätte nicht schon Antisthenes selbst die Liebe zum Weisen auf die Weisheit übertragen können?"). — [2]) Nonnulla de Antisthenis Erotico tractavit Dümmler, Akademika p. 42.

Affirmat igitur Joel (II 2 p. 913) illum divinae et vulgaris Veneris conceptum a Pausania oriri non posse, quia ea, quae de Pausania apud Xenophontem VIII 33 (ubi Pausanias ὑπὲρ τῶν ἀκρασίᾳ συγκυλινδομένων ἀπολογούμενος nominatur) ab iis, quae apud Platonem Pausanias dicat (180 C D, ubi animae amorem laudat) plane abhorreant Quae discrepantia a Joele notata primo quidem obtutu tam gravis videtur, ut re vera dubitari possit, Pausaniasne theoriae illius auctor fuerit. Re tamen penitus inspecta illa difficultas plane evanescit. Primum enim statuendum est Socratis orationem (Xen. Conv. VIII) cum Pausaniae oratione (Plato Conv. 180) in re primaria gravissimaque plane consentire: uterque enim Ἀφροδίτην οὐρανίαν et πάνδημον distinguit[1]). Deinde quamquam Pausanias Venerem divinam et vulgarem discernebat, id tamen eum non prohibebat quominus non numquam Veneri vulgari i. e. corporis amori indulgeret[2]). Quam rem Xenophon improbavit graviterque in Pausaniam (VIII 32) invectus est: quam invectionem, ut sagacissime Rettig animadvertit, Pausanias apud Platonem Conv. 182 A) his verbis refellit: οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ καὶ τὸ ὄνειδος πεποιηκότες, ὥστε τινὰς τολμᾶν λέγειν ὡς αἰσχρὸν χορίζεσθαι ἐρασταῖς[3]).

Gravissimum igitur Joelis argumentum, quo innixus orationis de Venere divina et vulgari auctoritatem Pausaniae abrogavit et Antistheni tribuit, quam infirmum esset, sufficienter demonstratum est.

Iam duo Joelis argumenta restant. Joel (II 2 p. 914) enim affirmat neque Xenophontem neque Platonem neque alium quemquam Pausaniae scripti cuiusdam mentionem tradidisse. Non est cur hac de re plura verba faciamus. Quod Plato orationem illam de Venere divina et vulgari Pausaniae tribuit et Xenophon, cum Socratem de duabus Veneribus loquentem facit, nominatim eum appellat, sufficit ut credamus Pausaniam re vera Ἐρωτικὸν composuisse, quo de amore corporis et animae disputavisset[4]). Licet tamen Antisthenes, ut Joel putat, re vera in Protreptico theoriam illam duorum amoris generum statuerit, nonne mirandum fuerit illum neque a Xenophonte neque a Platone, cum in Conviviis eorum de Venere divina et vulgari sermo habeatur, ne uno quidem verbo commemorari?

Animadvertit denique Joel Pausaniae orationem existere non potuisse, quia Xenophon et Plato, si re vera oratio illa scripta

---

[1]) cf. Dümmler, Akadem. p. 46: „Vor allen Dingen geht aus Xenoph. VIII 9 verglichen mit Plato 180 A hervor, dass das Grundmotiv. die Unterscheidung der Οὐρανία und Πάνδημος, Eigentum des Pausanias ist", — [2]) cf. Hug l. c. p. XXXVI: „Der Standpunkt, auf dem Pausanias steht, ist als derjenige des verfeinerten sinnlichen Eros zu bezeichnen: das sinnliche Verhältnis ist dann gestattet, wenn der Geliebte vom Liebhaber in Tugend und Einsicht gefördert werden kann."

[3]) v. Rettig. Philolog 38. p. 586, 587, cf. etiam Hugii notulas ad Plat. Conv. 182 A. p. 47 et Dümmler Akadem. p. 43. — [4]) cf. K. Schenkl, Bursians: Jahresber. XVII (1879) p. 23. 24 et Dümmler, Akadem. p. 42 sq. —

fuisset, neque alia argumenta neque diversas sententias Pausaniae tam facile adstruere possent[1]). Quid hac de re existimandum sit, probabiliter — ut puto — Hug (p. XXXVII) docuit. Ille enim sagacissime explicuit orationem, quam Pausanias in Plat. Conv. ediceret, sophisticae elocutionis specimen esse, quo unaquaeque res in utramque partem probetur: Pausaniam enim, quamvis in principio amorem vulgarem et honestum discernat, denique tamen corporis amorem non plane reicere. Quam ob rem non mirandum, quod Xenophon in Pausaniam invehitur, quamvis eius Veneris divinae conceptum probet.

Restat, ut tota quaestione de ratione inter Xenophontis Convivium et Antisthenem intercedente explicata, quaestionis summam paucissimis proponam. Primum igitur statuendum est Xenophontem, quod ad ipsum „Convivii" inventionem attinet, eam ab Antisthene non mutuavisse, quia nulla plane habentur indicia, quibus probabiliter demonstrari possit aliquod Antisthenis Convivium umquam existitisse. Verisimillimum tamen est Xenophontem in „Convivio" suo Antisthenis scripta respexisse eiusque genus scribendi inprimis in oratione, quam Antistheni in Convivio tribuerit, affectasse.

PLINIUS N. H. XIV 10 *vindemitor auctoratus.*

„Endlich von Capua kahmen wir (ca. 1625) zu Neapolis glücklich an. Dieser weg von Sermonetta an biss nach Neapoli Ist ein sehr lustiger weg, vnd voller Weingarten vnd lustiger felder, dass ess mit recht von den alten ist genennet worden *Campania foelix*. Vnd weiln es eben in der Weinlesse waer, so fassten uns die Weinlesser an die auff hohen Ulmis sassen an welchen die Weinstöcke aufgeleitet seyn, mit vielen schendlichen Worten, vnd schohnen niemands, wenns auch der König selber wer, denn diss Ist Ihr Privilegium in der Weinlesse. Da gedachte ich an die Worte dess Plinii, da er sagt *Auctoratus vindemitor*. Will man mit stillschweygen vorbeygehen dass ist Ihnen nicht lieb will man Ihnen aber mit gleichen Worten begegnen, dass gefällt Ihnen wol vnd steigt einer oder zwey darnach herunter, vnd praesentiren den Vorbeygehenden von Ihren Früchten, mit grosser höfflichkeit, nötigen auch wol dass in den Weingarten herein kommen solte, vnd selber Trauben lesen" (Walter G. Brieger und John W. S. Johnsson, Otto Sperlings Studienjahre, Kopenhagen 1920, 69).

R. G.

---

[1]) Joel II 2 p. 914: „Weder Plato noch Xenophon noch sonst Jemand spricht von einer Schrift des Pausanias, mit der dieser oder jener auch nicht so frei hätte herumspringen können, dass er ihm andere Argumente und den entgegengesetzten Standpunkt zuweist.

Ad Quintil. Inst. orat. VII 2,22.

„Aut totam causam nostram cum tota adversarii causa componimus aut singula argumenta cum singulis. Quarum utrum est faciendum non potest nisi ex ipsius litis utilitate cognosci, ut Cicero singula pro Vareno comparat in primo crimine; est enim superior enim persona alieni cum persona matris temere compararetur«.

Quam lectionem licet qui studia litterarum Graecarum Latinarumque primis labris gustaverit, corruptam esse perfacile animadvertat, omnes editiones, etiam recentissimae, deperditarum Ciceronis orationum ne minimum quidem mutatam expresserunt. Eduardi Bonelli editio Quintiliani Teubneriana (a. 1911) lectionem hanc exhibet: „est enim superior, cum persona alieni cum persona matris temere compararetur", quae coniectura caliginem loco offusam omnino non tollit. Equidem cogitatione comprehendere non possum, cur Quintilianus Ciceronis orationem laudem tribuens verbis: „est enim superior" simul eam „temere" dicens vituperaverit. Qua de causa Bonelli coniecturam respuimus.

Aliquod adminiculum ad corruptelam sanandam praebent Quintiliani verba, quae si nihil mutamus, exemplum excerptum ex oratione pro Vareno nominatim appellata proferunt. Ea verbis: „est enim superior enim persona alieni cum persona matris temere compararetur" eruere licet etiam alterum orationis exemplar, in qua persona matris cum persona alieni temere comparabatur. Novimusne orationem in qua persona alieni cum persona matris compararetur? Sane, Ciceronis pro M. Aemilio Scauro oratio, cuius pauca brevia frustula ab antiquis scriptoribus asservata a. 1814 maioribus fragmentis ab Angelo Maio et Amadeo Peyron repertis aucta sunt: ubi orator crimen circa mortem Bostaris in matrem avertit, qua de re nos perlucide docet Quintil. VII 2, 9: „interdum in aliquam personam, quae extra discrimen iudicii est, transfertur (accusatio) et alias certam, alias incertam: et cum certam aut in extrariam aut in ipsius qui periit voluntatem. In quibus similis atque in ἀντικατηγορίᾳ personarum, causarum, ceterorum compositio est, ut Cicero pro Vareno in familiam Anchariam, pro Scauro circa mortem Bostaris in matrem avertens crimen facit". Quae cum ita sint, probabile mihi videtur alieni in Aemilii mutandum esse.

Quas orationes Quintilianus composuit, ut demonstraret Ciceronem superiorem esse in oratione pro Vareno quam in Scauriana, ubi persona Aemilii temere cum persona matris comparatur. Quapropter emendare hoc modo propono: „est enim superior (quam) cum persona Aemilii cum persona matris temere compararetur".

Sed revertamur ad antecedentem sententiam. Observationibus supra commemoratis diligenter perpensis liquet Quintilianum exempla excerpta e duabus orationibus, scil. pro Vareno et pro Scauro, citasse: de Scauriana eo loco codices tacent. Sine dubio aut lacuna statuenda est post verba: „pro Vareno comparat" aut supplendum: „ut Cicero singula pro Vareno (et pro Scauro) comparat": malim certe prius sequi. Ceterum verba: „in primo crimine" cum priore conexa sententia sensum obscurant. Quorum verborum (mea quidem sententia) una relinquitur interpretatio: „in prima parte criminis" verum quae sententiae lucem non affert. Quam ob rem verba haec potius cum sententia posteriore coniungenda sunt.

Totum ergo locum hoc modo emendandum censeo: „quorum utrum est faciendum non potest nisi ex ipsius litis utilitate cognosci ut Cicero singula pro Vareno comparat*** in primo crimine est enim superior (quam) cum persona Aemilii cum persona matris temere compararetur".

Varsoviae. St. Zetowski.

DE VERBORUM DELECTU ATQUE COMPOSITIONE QUAE PHILODEMUS TRADIDISSE VIDETUR

scripsit

REGINA SCHÄCHTER.

Verba Dionysii Hal. (De comp. v. II. 10): πολλῶν καὶ μεγάλων ὄντων θεωρημάτων περὶ τὴν ἐκλογήν... documento sunt, quanti eius aetate praecepta de verborum delectu fuerint. Non mirum igitur, quod Philodemus de aestheticis scribens de delectu illo aliquotiens mentionem fecit. Fragmenta Philodemi in Voll. Hercull. servata corruptiora sunt, quam quae sine ulla dubitatione certo testimonio esse possint; attamen magno quoque studendi ardore digna sunt, praesertim cum prodere videantur Philodemum omnia praecepta de verborum delectu refutavisse. Neque minus fragmenta ad synthesin spectantia Philodemum de poeseos praeceptis iudicantem nota vestigia non pressisse docent.

Fragmenta librorum περὶ ποιημάτων imprimis in IV et VII volumine Hercul. latentia publici iuris fecit Hausrath (Fleckeisens Jahrbücher f. klass. Philol. Suppl. 17). In quibus legendis partem eorum de verborum delectu, aliquot etiam de compositione disputationem servavisse manifestum fit. Itaque ad illam fgm. 41. 36. 37. 38. 47. 46, ad hanc fgm. 30. 31. 64 pertinent. Quae fragmenta liceat intueamur.

I. De delectu.

Frg. 41. (Vol. H. IV 199):

[ὁ-
1 λίγον λόγον οὗτος Ὀρφεο-
τελεστοῦ συμπάνωι
καὶ παιδαγωγοῦ καλα-
μίδι προσθεὶς, ὅτι δεῖ <εἰς>
5 τὰ ψευδορήμονα μὴ ξενό-
στομα μόνον ἐγλέγειν

ἀλλὰ κάλλιστα, κάλλιστα
δ' εἶναι τὰ τὰς συλλαβὰς
ἔχοντα πολλοῖς γράμ-
10 μασιν ἐσπαθημένας
... δράξασθαι τὸ στό-
μα καὶ ῥίπτειν....

Quae sequuntur claram sententiam non praebent.

Quod fgm. magni est momenti cum ostendat illum qui insolita et pulcherrima verba deligenda consuluerit Philodemi adversarium esse (cf. v. 1—4). Adiectivum ψευδορήμων fortasse idem significat ac poeticus in sermone adversarii, qui pinguis scriptor esse videtur. Poesin autem mendacium visum esse antiquis nonnulli loci docent (Aristot. Ars poet. 24 p. 1460 a. Plut. De aud. poet. III 16 B. Dion. Hal. De Lysia XIV etc.).

Fgm. 36 (V. H. IV 164):

.... ἀποτελεῖσθαι τὰ κάλ-
λιστα καὶ τὸν Ὅμηρον ἐγλο-
γῇ τοιούτων ἅπασαν ἀπ-
ειργάσθαι τὴν πόησιν
.... φθόγγοις ἡμᾶς....

v. 3 reconstruxit Buecheler

Fgm. 37 initio vix singulae litterae recognosci possunt.

v. 18 ... περ ... ητ ... δ'ἀτέχνους
παρ' ὅσον τούτων
.... ἀλλ' οὐ παρ' ὅσας
α...σ ἀποδίδομεν ὧν
ὁ μὲν ἐπέτυχεν οἱ
δ' ἥμαρτον εἰ μέντ-
οι γ' ἐκ πάσης ἐπε-
λέξατο διαλέκτου
τὰς ὀνομασίας Ὅμηρος

v. 19 reconstruxit Buecheler
v. 21 ἄ[λλα]ς Hausrath
v. 22 εἰ μὲν Hausrath

In primo fragmento verba adversarii videntur proferri, in altero a Philodemo discuti et postea fortasse refutari.

Fgm. 38 (V. H. VII 111) nescio an audacius ita lego:

ὃς ἤτησε τῶν
(charta: TΨONTH. E T.)
ποιητῶν τὴν αἴρησιν
(charta... ΝΙΔΟ ΤΗΝ ΑΝ. ΕΙ.
[τῶν ὀνομάτων....ζ
(in charta una littera Δ restat).
ὥστε κεκμηκότας φῦ-
ναι κάλ]λιον ἢ λαμπρότε-
ρον ἢ εὐσχότερον ὄν-
ο]μα διὰ τὴν ἐγλογὴν
τῶν τοιούτων ἀν[αζη-
〈τοῦντας καὶ〉 ἀσθενεῖς τι-
νας π]εριαλῦπτειν ἀνω-
φέλητα διανο]ήματα

v. 6 ἢ Hausr. v. 11 πο]ήματα Hausr.

Conicio adversarium hoc loco impugnari, cuius de verborum delectu praecepta si sequuntur poetae vix et spisse apta verba inveniunt, quin etiam nonnulli sententias contegunt. Quam coniecturam opiniones in Philodemi fgm. dispersae iuvant, in quibus apud scriptorem nostrum ipsam sententiam maximi ponderis esse verisimillimum videtur.

In opinionibus vero de verborum delectu considerandis gravissima sunt fgm. 47 et 46 eaque hoc ordine, non illo quem Hausrath proposuit. Nam quae in fgm. 46 restant, ea quae in fgm. 47 sunt prolata repetere videntur.

Fgm. 47 (Vol. H. IV 113):

λο... παρεφ...
ἡμῶν. ὁδ' Ἀ[ριστομέ-
νης οὐχ ὁμοίως ἂν
δόξειεν αὐτοῖς ψεύ-
δεσθαι τιθ[εὶς τὴν μὲν
ἐπιπρέπει[αν ἐν τῆς δι-
αλέκτου καὶ τῆς ὀνομα-
σίας ἐξεργασίαι, καὶ ποιη-
τῶν ἔργον οὐ λέγειν, ἃ
μηδείς, ἀλλ' οὕτως εἰπεῖν
ὡς οὐκ ἂν ἕτερος ἐρμη-
νεύσειε ..... etc.

Fgm. 46 (V. H. VII 120):

..λτνδο...
...καὶ μὴν ἐκεῖνος
οὗ μ[οι φα]ίνεται λέγειν
ὅτι ποιητῶν ἔργον ἐσ-
τὶν οὐ λέγειν ὃ μ[ηδ]εὶς
ἀλλ' οὕτως εἰπεῖν ὡς
οὐδεὶς τῶν μὴ ποιη-
τῶν κακῶς δὲ τὸ γενή-
σεσθαι τοῦργον, ἂν τὰ
καλλίω τῶν κατ' αὐτοῦ
τιθεμένων ῥήματ' ἐγ-
λέγηται, τὰ δ'αἰσχίω
περαστῆται καὶ τῷ
τρόπῳ τούτωι πᾶσαν...

v. 13 εὖ μὲν Buecheler
v. 15 ὁμοιώσεις Buecheler

Utrumque fragmentum docet, quid Philodemus a poetis petiverit. Quendam enim scriptorem, cuius nomen in 'A.....δης latet, laudare videtur et cum eo postulare, ut poeta non alia quidem dicat ac solutae orationis scriptor, sed aliter. Itaque boni poetae est non exquisitis et insolitis, sed propriis uti verbis. — In v. 2 nomen proprium 'Ανδρομένης lego nitens frgm. 67, ubi hoc nomen indubitate scriptum exstat. Gomperz autem hoc loco Aristotelem prolatum esse putat et finem fgm. 47 (v. 18 sqq.) cum verbis magni philosophi [Polit. VIII 5 p. 1340^{b} 7—18 et Problem. 19, 38, 920^{b} 29] comparat[1]). Utroque loco homines iam a pueris carminibus et pulchris sonis gaudere disseritur. Sed quia tales sententiae minime peculiares sunt, nescio an sufficiant, ut Aristotelem hic prolatum esse arbitremur, praesertim cum desint alia testimonia, quae Aristotelem omnino in libris περὶ ποιημάτων commemoratum esse docere possint.

II. De synthesi

pauca fragmenta agunt. Attamen non ignoramus, quid Philodemus hac de re a veteribus tantopere collaudata (Dionys. Hal. Ps.-Longinus) censuerit. Certissimum testimonium in XI vol. Hercul. servatum publicavit Gomperz (Sitzungsberichte d. Wiener Akad. d. Wissenschaften, Philol. hist. Klasse, 123 Abh. VI p. 62): ἡ σύνθεσις ἰδία γίνεται τῶν ποιητῶν οὐ καίριος οὐδ' ἐπαινουμένη καθ' αὑτήν, ἀλλ' ὅτι τὰς διανοίας προσπαρίστησιν, αἷς ψυχαγωγοῦσι.

In vol. IV tria exstant fragmenta, quae ad verborum compositionem spectant: 169. 123. 156, apud Hausrathium fgm. 30. 31. 64.

Frgm. 30. (V. H. IV 169):

1 κἀμφατικῶς περφασμέ-
νον καὶ τὸ μηδὲν εἶναι δι-
ανόημα καλόν, ὃ τῆς συνθέ-
σεως μὴ καλῆς οὔσης πο-
5 ήσει τὸ γεγραμμένον ἐξ ἀ-
νάγκης ἐπαινεῖσθαι, μηδὲ
φαῦλον οὕτως, ὡς οὐ τῆς συν-
θέσεως καλῆς οὔσης πο-
ήσει

Adversarii sententia videtur proferri, qui maiorem vim synthesi tribuens poesin plane ab ea pendere putat, cum sententiae ipsae nihil fere valeant.

Fgm. 31 (V. H. IV 123):

[μετα-
1 φοράς, ἤθη, πάθη.. δει-
κνὺη μετὰ τῆς ψεγο-
μένης συνθέσεως ὑπερο-
χὴν τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέ-
5 ρου μὴ ἔξειν ἡμῖν οὐδὲ
τῆς συνθέσεως φαύλης ὑ-
παρχούσης εἶναί τινα
προσώπων τοιαύτην διά-
θεσιν, ἣ τὸ γεγραμμένον
10 ὠφελεῖν ἔλαττον δύνα-
ται ἢ πλέον....

v. 2 ψεγομένης, v. 9 ἤ, 10 ὠφελεῖν — δύναται **reconstruxit Radermacher.** Hausrath: ἐπαινουμένης, ἤ, δύνασθαι.

[1]) Cf. Gomperz, Zu Philodems Büchern von der Musik p. 28.

Apparet mala synthesi adhibita vim poematis minui etsi omnia eius membra perfecta sint. Etiam haec opinio ex adversarii scriptis aut dictis relata esse videtur opinionem Philodemi in vol. XI servatam memoria tenentibus.

Fgm. 64 (V. H. IV 156):

1 τῶν πραγμάτων	5 τα νῦν μοι ἔχουσαι, ὅππως
καὶ τῶν ὀνομάτων μεν-	πρῶτον δὴ νηυσὶν πῦρ
όντων, οἷον οὕτως ἔσπε-	ἔμπεσ' Ἀχαιῶν Αἴαντος
τε Μοῦσαι Ὀλύμπια δώμα-	δῶρο μείλινον....

Videtur hic pravae compositionis exemplum servari. In versibus enim ex Homero (Il 112 sqq.) verborum ordine inverso prolatis in mala synthesi offendimus. Itaque fragmentum hoc cum illis, quae de synthesi agunt, iungo contra Hausrathium, qui et falso loco fragmentum posuit et in editionis suae praefatione male explicavit.

Fragmentis supra prolatis si quid concludere licet, Philodemus adversarium quendam impugnans videtur ostendere verborum delectum ad poema apte conficiendum nihil afferre, quin etiam saepe sententias contegere. Synthesi autem omnis vis et dignitas non abrogatur, sed haec tam collaudata a veteribus scriptoribus domina apud Philodemum adiumento tantum esse poetis ad sententias melius exprimendas videtur. In sententiis enim vis et utilitas poeseos latet, ut Philodemus in aliis fragmentis docet.

NOVATIANEUM.

Novatiani textum etiam post egregias editoris Anglici (Fausset, Cambridge 1909) curas multis laborare mendis nemo nescit. Paucula hic adnotabo, cum brevi maiorem illi operam impendere mihi sit in animo.

Pag. 118 Deus dicit caelum suum esse thronum etc. (Isai. 66, 1), „ut ostendat quoniam multo magis illum templum non *capit*, quem mundus non capit". Novatianum regulas rhetoricas accuratissime observare scimus: quam ob rem bis *capit* legi mirum sane videtur. At leg. priore loco: s a e p i t, quo et verior sensus exprimitur; cf. 20, 8: „sic et templum exstruitur: nec tamen deus intra templi angustias *omnino* s a e p i t u r".

Pag. 20, 10 „non igitur mediocris est deus, sed populi mediocris est sensus: nec angustus deus, sed *rationis* populi angustus est intellectus habitus". Quamquam sensus patet, nescimus quomodo voces sententiae aptentur. Omnino puto esse leg.: „sed p o t i u s populi angustus est e t intellectus habitus", i. e. habitus (= forma) et mundi corporalis vel animalis, et mundi spiritualis angustior est, quam ut deum capiat. R. G.

OBSERVATIONES METRICAE

scripsit

ALEXANDER TURYN.

De novi dithyrambi re metrica exploratum habemus poetas dithyrambicos atticos rationem per strophas componendi deposuisse[1]), quod iam apud Pindarum usu venit[2]), atque in membris diversis coniungendis usos esse insolita licentia[3]). Cuius imaginem reddunt cantica Euripidea ultimis tragoediis post a. 420 scriptis inserta[4]) horumque simillima carmina lyrica dramatica aetate hellenistica confecta velut fragmentum Grenfellianum[5]). Illius autem noviciae dithyrambicorum poetarum artis metricae hoc imprimis proprium videtur fuisse, ut anapaesti, qui antea alio cum genere metrorum nimis quam raro conjuncti apparent[6]), cum iambis et dochmiis, quorum esse vicarii putantur[7]), copularentur frequentissime et membra longe sibi diversissima mirum in modum varia cumularentur confusione. Iam si reliquas novi dithyrambi partes percensueris, actionem agitatiorem a tragoedorum imitatione profectam esse[8]), argumentum vero proxime a dithyrambo antiquo abesse te non fugiet[9]). Itaque in dithyrambo attico, licet in universum umbras adhuc captemus,[10]), tamen explanantur pleraeque eius partes vicinis poeseos generibus adhibitis. At metricae dithyrambi novi artis origo ad perspiciendum difficillima est. Reputantibus enim nobis unum et perpetuum et continuum fuisse artium antiquarum tenorem mirum admodum videtur esse, qui tandem lasciva illa atque intemperans dithyrambicorum poetarum ars metrica subito sit exorta. Cuius origines et progressus nobis propositum est persequi, tum vero quaerere, numquid in genere metrico poetae antiquiores novaverint.

---

[1]) Cf. W. Christ, Gesch. d. griech. Litter. I b, München 1912 [=Christ] p. 248. — [2]) Cf. Christ p. 161[5]; U. v. Wilamowitz-Moellendorff, Griechische Verskunst. Berlin 1921, p. 310 sq.; de Simonide cf. U. v. Wilamowitz-Moellendorff, Sappho und Simonides, Berlin 1913, p. 154[4]; id., Griech. Versk. p. 340. — [3]) Cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 111 sq — [4]) Cf. Dieterich in Pauly-Wissowa Real-Encyclopädie d. class. Altertumswiss. [=RE.] s. v. Eurip. VI (Stuttgart 1909) col. 1248,46; U. v. Wilamowitz-Moellendorff, Euripides Herakles[2] I, Berlin 1895, p. 145 sq.; Christ p. 385. — [5]) B. Grenfell, An Alexandrian erotic fragment, Oxford 1896 [=Erot. Fragm.]; Herondae mimiambi, ed. O. Crusius[5], Lipsiae 1914, p. 124—127; cf. U. v. Wilamowitz-Moellendorff, Des Mädchens Klage, Nachrichten d. K. Ges. d. Wiss. Goettingen Phil.-hist. Kl. 1896. III p. 209—232. — [6]) cf. Wilam., Griech. Versk. p. 114. [7]) Cf. Wilam., Griech. Versk. p. 407. — [8]) Cf. Christ p. 248. — [9]) Cf. W. Schmid, Zur Gesch. d. griech. Dithyrambus, Progr. Tübingen 1901, p. 3-9. — [10]) Cf. Christ p. 249.

I.

Et primum quidem ad lyricorum principem magnificentissimum, Pindarum dico, me convertam[1]). Ordiri libet a frg. 105 Schr.[2]):

Σύνες ὅ τοι λέγω,	⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — dochmius[3])
ζαθέων ἱερῶν ὁμώνυμε	⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — anap. + i(ambus)
πάτερ, κτίστορ Αἴτνας.	⏑ — — ⏑ — — 2 bacchei
νομάδεσσι γὰρ ἐν Σκύθαις ἀλᾶται στρατῶν,	⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — — anap.+2i
5 ὃς ἁμαξοφόρῃ-τον οἶκον οὐ πέπαται	⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — — anap. + 2i

Insunt in fragmento dochmius, bacchei, iambi, anapaesti praefixi iambis. Iam nemo est, opinor, vir rei metricae vel paululum gnarus, quin ilico recordetur artis Euripideae, cui se poeta in ultimis fabulis, cum noviciae musicae morigeraretur, addixerit. Quare satis habeo relegare legentes ad exempla canticorum Euripideorum, quae congessit Wilamowitz, Des Mädchens Klage p. 215—219. Aliquot afferam inde depromptos versus illius fragmenti simillimos Eur.[4]) Ion 1445:

ἰὼ ἰώ, λαμπρᾶς αἰθέρος ἀμπτυχαί,	bigae dochmiacae
τίν' αὐδὰν αὐσω βοάσω; πόθεν μοι	4 bacchei
συνέκυρσ' ἀδόκητος ἡδονά;	anap. + i
πόθεν ἐλάβομεν χαράν;	2 i (cretici).

Eadem ac supra membrorum confusio apparet. In qua notandi sunt anapaesti cum iambis consociati. Tales enim anapaesti dochmiacam indolem attingere satis creduntur[5]). Membrum ex anapaesto et iambo affixo constans idem est, quod postea metrici Cyrenaicum nuncupaverunt[6]); apud Pindarum occurrit spondiaco ingressu Pae VII[b] 27, Pae IX 20. Late patet Cyrenaici usus apud Euripidem[7]). Quin apud Plautum Men. 355 *inlecebra animost amantium* reperitur[8]).

---

[1]) Pleraque carmina Pindarica per numeros discripsit Wilamowitz, Griech. Versk. v. indicem s. v. Pind. Sed multa nobis mutanda videbantur, praesertim cum bibreves iamborum theses (Gr. Versk. p. 291—293) et liberos, quos putat, iambos Pindaricos (l. l. p. 363, passim) induci posse negaremus. Singula quominus refellamus, spatii angustiis impedimur.

[2]) Pindarica laudantur secundum Pindari carmina cum fragm. sel. ed. O. Schroeder[2], Lipsiae 1914. De fragmentis papyraceis consului E. Diehl, Supplementum lyricum[3] (Lietzmanns Kleine Texte 33/34) Bonn 1917; sed quoniam de ordine rhytmico, non de verbis agitur, uno libro Schroederiano uti malui.

[3]) Species est dochmii ascendentis. Apud Pindarum versiculorum minutorum (dochm., Maecen., Reiz.) interiores tantum arses solutionem accipiunt.

[4]) Laudantur Euripidis Fabulae recogn. G. Murray, Oxonii s. a. et p. I [1901]. II[2] [1908]. III [1909].

[5]) Cf. Wilamowitz, Herakles[2] II, p 191; idem, Des Mädchens Klage p. 214; id., Griech. Versk. p. 407.

[6]) Cf. K. Münscher, Metrische Beiträge, Hermes 54 (1919) p. 18'; Wilam., Gr. Versk. p. 375.

[7]) El. 586. 588 (cf. cod.), Ion 1486, [Rhes.] 459. Phaeth. frg. 781,66 Nauck[2]

[8]) Cf. Fr. Leo, Die plaut. Cantica p. 22.

Paean IX iambos exhibet, glyconeos (telesillea), dochmios, dactylos (lesbiacos). Novitatem prae se ferunt

20 ἀνδρῶν νέον ἐξ ἀρχᾶς γένος ; anap. + i (Cyrenaicum)
ὀλοφύρομαι[1]) οὐ-δὲν, ὅτι πάν-των μέτα πείσομαι anap. + cret. + dochm.

De v. 20 supra egimus (quamquam incerta mensura: ⏑⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — an ⏑⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑⏑ — ⏑ — dimeter cholanapaestus, de quo infra). Qui sequitur versus anapaestum interposito paeone (cretico) cum dochmio iungit. Anapaestus cretico (paeone) affixo frequentissimus est in Grenfell Erot.-Fragm.[2]), his versiculis conscripta est cantilena nautarum Niliacorum[3]) Anonymi <Σύγκρισις>
1 Ναῦται βοθοκυματοδρόμοι . et hymnus christianus in papyro Amherst ineunte saec. IV exaratus[4]) ('Ιησοῦς ὁ παθὼν ἐνὶ τόποις | ἰπὼν ὅτι νῶτα παρέχω | κτλ.). Etiam apud Bacchylidem[5]) reperitur XVI 27 'Ιόλαν ὅτι λευκώλενον, praeterquam quod creticus solutus non est. Per octo igitur fere saecula hic versus usurpatur. — Iam patere puto, quorsum haec tendant. Probare enim volumus Pindarum et usum esse anapaestis[6]) severa lege astrictis et esse eosdem anapaestos dochmiacos, qui fere cum iambis et versiculis minutis iungantur. — Sequatur per numeros digestus[7]) Paean II

59 τοὶ σὺν πολ[ί]μῳ anap. + 3i (choriamb. + 2i)
κτησά(μ[ενος) [60] χθόνα πολύδωρον, ὄλ(βον)
61 ἐγκατέθη-καν πέραν 'Α[θάω] Παιόνων chori(ambus) + Maec(enat.) + cret.
αἰχματᾶν [λα-ὸς ἐλάσαντε]ς anap. + adoneus
ζαθ[έ]ας τροφοῦ ἄλλα[δὲ μωμένα] dim. anap. claudus (cholanapaestus)
ἐπέπεσε Μοῖρα τλάν-τ(ω)ν [65] δ'ἔπειτα θεοὶ dochmius ischiorrhogicus[8]) + Maec. +
συνετέλεσσα(ν.) clausula ⏑ ⏑ — ⏑ —

Anapaesto subiunguntur choriambus et 2 iambi. Dein membrum Maecenatianum[9]) choriambo ac cretico. Sequitur versus[10]), qui mihi

[1]) Signa critica omitto, ubi ordo rhythmicus nihil dubitationis habet.
[2]) vv. 7. 8. 15.
[3]) Herondas ed. Crusius[5] p. 134; cf. Paul Maas, Philologus 68 (1909) p. 445 sq.; de paroxytonesi cf. idem, Philologische Wochenschrift 42 (1922) col. 581 sq.
[4]) Amherst-Papyri ed. Grenfell and Hunt 23 (secundum P. Maas, Philologus 68 [1909] p. 445).
[5]) Bacchylidis carmina ed. Fr. Blass-Gu. Suess[4], Lipsiae 1912; carminum numeros passim do Kenyonianos.
[6]) Quos Aug. Boeckhius, De metris Pindari, s. l. et a. [Berolini 1814] p. 131, agnovit, exturbavit Wilamowitz (Griech. Versk. passim) liberos iambos inducens. Similia agitabat E. Herkenrath (Der Enoplios, Leipzig-Berlin 1906, p. 29. 34. 45. passim).
[7]) Cf. Wilamowitz (Griech. Versk. p. 417. — Versuum numeri exhibentur secundum Diehl, Suppl. lyr.[8]
[8]) Nomine ischiorrhogici speciem dochmii designo (⏑ ⏑⏑ ⏑⏑ — ⏑ —), Cui nomini hanc significationem indidit G. Hermann, Epitome doctrinae metricae, Lipsiae 1852, p. 81. De dochmiaca versus ischiorrhogici indole v. Georgium Kaibel, Sophokles Elektra (Sammlung wissenschaftl. Kommentare zu griech. u. röm. Schriftstellern) Leipzig 1896, p. 147.
[9]) Cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 405.
[10]) Quem Wilamowitz (Griech. Versk. p. 417) cum sequenti versu coniunctum metitur ut glyconeum, cui dactyli lesbiaci affigantur.

quidem constare videtur ex anapaesto et adoneo, qualis est O IV 2 ὑπὸ ποικιλοφθόγγοις ἀοιδᾶς, 3 ὑψηλοτάτων μάρτυρ' ἀέθλων, carm.[1]) pop. 43 Bergk[4] μεγάλας Μιτυλάνας βασιλεύων[2]). V. 63 Dimeter est cholanapaesticus[3]), qui usurpabatur a Bacchylide (XVI 26. 31), Pindaro[4]), Sophocle (?)[5]), Euripide[6]), Luciano[7]), et in poesi sacerdotali frequens videtur fuisse.[8]) Dein apparet dochmius ischiorrhogicus (cf. O I 24 Πέλοπος ἀποικίᾳ, N III 39 ἔπετό οἱ, οὐδέ νίν) cum Maecenatiano et perrara clausula (⏑ ⏑ ⏑ — — ⏑) a Bacchylide[9]) et tragicis[10]) usurpata. Apud Pindarum deprenditur etiam O X 16 (anap. + choriamb. + ⏑ ⏑ ⏑ — —) in carmine quod item solutiorem artem prodit. Unde hanc clausulam aliquid habere novum efficitur. Eadem est clausula — siquidem primam bibrevem contrahi posse (⏑ ⏑ ⏑ — ⏑) accipis, cuius rei certa indicia nos deficiunt — illa, quae apud Bacchylidem[11]) et tragicos[12]) saepius occurrit, saepissime vero apud Plautum[13]).

PaeIV...42 χθόνα τοί ποτε καὶ στρατὸν ἀθρόον — dim. cholanap.
πέμψαν κεραυνῷ τριόδοντί τε — iamb. + Dochmius
ἐς τὸν βαθὺν — 4 iambi (thymelici) + Dochmius
Τάρταρον ἐμὰν μα [45] τέρα λιπόν-τες καὶ ὅλον οἶ-
κον εὐερκέα.
46 ἔπειτα πλού- — iamb. + 4 Dactyli lesbiaci
του πειρῶν μακάρων τ' ἐπιχώριον
τεθμὸν π(ά)μπαν, ἐρῆ- — Maecenat. + dim. cholanap.
μον ἀπωσάμενος [48] μέγαν ἄλλοθι
κλᾶρον ἔχω; λίαν — dochmius +
49 μοι (πῶ)ς ἔμπεδον εἴ- — Maecen. +
50 ᾗ κεν; ἔα, φρήν, κυπάρισ- — 2 choriambi +
51 σον, ἔα δὲ νομὸν Πειθάϊον. — dim. cholanap.

---

[1]) Poetae Lyrici Graeci rec. Th. Bergk[4] III, editionis a. 1882 exemplar iteratum Lipsiae 1914, p. 673.

[2]) A Wilamowitzio (Hermes 25 [1890] p. 227) olim pro trimetro ionico habitus, cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 401.

[3]) Cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 362; K. Münscher, Hermes 54 (1919) p. 14 sq.

[4]) O IX 24 (affixo spondeo), O X 20, P II 4 (affixo telesilleo), P XI 1 (inter iambum et spondeum, N IV 21, Pae IV 26. 42. 47—48. 51; frg. 111, 1; frg.* 140[a], 40—41.

[5]) Trach. 842, sed δόμοις an δόμοις[ι] incertum, nam in exitu -οις(ι), -αις(ι) codicum lectio parvi momenti est; ceterum animadvertas velim stropham dochmiis ischiorrhogicis scatere.

[6]) Hel. 640, Phoen. 164.

[7]) Tragodopodagra 88 sqq. (Luciani Samosatensis opera ex recogn. C. Iacobitz, Lipsiae 1881, III, p. 446).

[8]) Cf. Münscher l. l.; H. Usener, Altgriechischer Versbau, Bonn 1887, p. 89 sq. 94.

[9]) XVII 64—65 εἶσεαι δ' α῎κ' ἐμᾶς κλύῃ Κρόνιος εὐχᾶς (cret. + dochm. + ⏑ ⏑ ⏑ — —).

[10]) Aesch. Choeph. 962 ψάλιον οἴκων dochmiis affixum, cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 413[2].

[11]) XVII 53 Ζεῦ πάτερ, ἄκουσον εἴπερ με νόμφα — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ — — ⏑ ⏑ ⏑ — dochm. ischiorrh. + clausula.

[12]) Velut Soph. Trach. 635 enoplius + clausula, item Pind. O IV 9; cf. Wilam., Griech. Versk. p. 413.

[13]) Cf. F. Leo, Die plautinischen Cantica u. d. hellenistische Lyrik, Abh. d. K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen. Phil.-hist. Kl. N. F. I. 7, Berlin 1897, p. 18.

Carmen mirum quantum metrica novitate insigne. Dimetrum cholanapaesticum sequitur praefixo iambo dochmius. Dein v. 44—45 simili modo dochmius quattuor metris iambicis affigitur, quorum tria, ut syllabatim formulam perscribam, speciem hanc — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ — habent. Est igitur metrum iambicum, quod thymelicum metrici nuncupaverunt[1]). His tribus metris thymelicis — metra enim sunt, non pedes — continuo adhibitis cursus confragosus quodammodo et salebrosus efficitur. Simili modo Pind. O X 3 iambo solito ac enoplio quaternario interiacent tres continui iambi thymelici. In Grenfelli Erot. Fragm. omnes fere iambi sunt thymelici[2]): Erot Fragm. 6 ἄστρα φίλα καὶ (affixo enoplio), 9 – 10 ταῦτά μ' ἀδικεῖ, ταῦτά μ' ὀδυνᾷ. ὁ φρεναπάτης (an ō ?), 25—26 οὐχὶ διὰ τοῦ(το). Quibus exemplis adducor, ut credam aliquem poetam hellenisticum, cum in poesi antiquiore tales iambos cumulatos alicubi animadvertisset, κατὰ μέτρον usurpare coepisse[3]). Itaque obscurum iam non est, ut Fr. Leoni[4]) videbatur, unde Plautus iambi thymelici saepius repetiti usum cognoverit.

Sed redeamus, unde exorsi sumus. V. 46 facile crediderim ex iambo et 4 dactylis lesbiacis constare, quales sunt Pae IX 6 ἐλαύνειν τι νεώτερον ἢ πάρος; ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ —[5]). Idem est versus Pae IV 27. Simili modo iambus cum dactylis copulatur etiam Pae IX 43. Versum 47—48 compone cum Eur. Phaeth. frg. 773, 40 Nauck² σιγώντων ἀνέρων ποτὶ τέκνα τε καὶ φιλίας ἀλόχους[6]). Idem est versus, nisi quod dimeter anap. non claudicat. Sequitur versus ex quattuor membris concinnatus. Dochmio Maecenatianum affigitur, qui est tamquam Asclepiadeus inversus, interiecto dimetro choriambico rursus cholanapaestus dimeter suffigitur. De choriambicae anaclaseos usu[7]) cf. Grenfell Erot. Fragm. 21. — Iam sat est verborum. Talibus numeris uti potuit vel Phryx ex Oreste Euripidea. Sive spectes eiusdem carminis epodum Pae IV Ep.

21 ἦτοι καὶ ἐγὼ σκόπελον ναί- enopl. + 2 i + Maecen.
ων δια[22]γενώσκομαι
μὲν ἀρεταῖς ἀ'θλων
23 Ἑλλανίσιν, γινώσκομαι δὲ καὶ [24] μοῖ- 3 iambi + dochm.
σαν παρέχων ἅλις.

---

[1]) Cf. W. Christ, Metrik d. Griechen und Römer², Leipzig 1879, p. 409; nomen thymelici tantum iamborum speciei distinguendae causa usurpabimus (cf. Leo, Plaut. Cantica p. 76).

[2]) Herondas ed. Crusius⁵, p. 124—127; cf. Wilamowitz, Des Mädchens Klage p. 211 sq.

[3]) De poetarum hellenisticorum metrica ratione et via cf. Leo, Pl. Cant. p. 64 sqq.

[4]) Plaut. Cant. p. 76.

[5]) Cf. Eduard Fraenkel, Rheinisches Museum N. F. 72 (1918) p. 328. 176; Wilamowitz, GV. p. 351. 491.

[6]) Berliner Klassikertexte V 2 von W. Schubart und U. v. Wilamowitz-Moellendorff, Berlin 1907, p. 82; H. v. Arnim, Supplementum Euripideum (Kleine Texte... v. H. Lietzmann 112), Bonn 1913, p. 71; versuum numeri Nauckiani (Tragicorum Graecorum Fragmenta rec. A. Nauck², Leipzig 1889).

[7]) Cf. Wilamowitz, Des Mädchens Klage p. 212. 214.

25	ἢ καί τι Διω-νύσου ἄρουρα φέρει	anapaestus + hemiepes (cf. N VI 19)
	βιόδωρον ἀμαχανίας ἄκος.	dim. cholanapaestus
	ἄνιππός εἰ-	iamb. + 4 dactyli lesbiaci (cf. Pae IV 46)
	μι καὶ βουνομίας ἀδαΐστερος	
	ἀλλ' ὅ γε Μέλαμπος οὐκ ἤθελεν	3 cretici
29	λιπὼν πατρίδα μοναρχεῖν	2iambi
	Ἄργει [30] Φέμενος	iambus + telesilleum.
	οἰωνοπόλον γέρας.	

Vel[1]) Pind. frg. 109

τὸ κοινόν τις ἀστῶν	2 bacchei
ἐν εὐδίᾳ τιθεὶς ἐρευ-νασάτω	3 iambi
μεγαλάνορος Ἰσυχίας τὸ φαι-δρὸν	
φάος,	dim. cholanap.
στάσιν ἀπὸ πραπίδος	dochm.
ἐπίκοτον ἀνε-	iamb. + dochm. + dim. choriambicus.
λών, πενίας δ' ὀτειρ-	
ραν, ἐχθρὰν[2]) κουροτρόφον	

Epinicia pleraque austeriorem illam et graviorem spirant severitatem doricam. Sed in nonnullis indulsisse sibi numerorum variam novitatem videtur poeta. Velut O IX Ep. (cf. Wilomowitz, Griech. Versk. p. 318)

21	ἐγὼ δέ τοι φίλαν πόλιν [22] μαλεραῖς	iamb. + dimeter choriamb. + 2 iambi
	ἐπιφλέγων ἀοιδαῖς,	
23	καὶ[3]) ἀγάνορος ἵππου	Reizianum
	θᾶσσον καὶ νεὸς ὑποπτέρου παντᾷ	dim. cholanapaestus + spondeus (iambus concisus)
25	ἀγγελίαν πέμψω	dochmius claudus (cholodochmius)
	ταύταν, εἰ σύν τινι μοι-	dim. choriamb. + anap.
	ριδίῳ παλάμᾳ	
	ἐξαίρετον	iamb. + anap. + spond.
	Χαρίτων νέμομαι κᾶπον	
	κεῖναι γὰρ ὦ-πασαντά τέρπν'· ἀγαθοὶ	iamb. + dim. choriamb. + hendecasyll.
	δὲ καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες	sapphicus ἀκέφαλος (dim. choriamb. + i)

Confunduntur iambi, anapaesti, versiculi minuti. v. 24 simillimus est P XI 1 (iambus + dim. cholanap. + spond.). Spondeus (24. 27) qui est iambus utraque thesi suppressa concisus, occurrit etiam in initio versus[4]) P V 7 (spond. + glycon), P VIII 20, N III 6 (spond. + iamb + dim. choriamb.), I VII 3 (spond. + hendec. sapph. ἀκέφ.) Pae IX 39 (sp. + 2i). Iambis et anapaestis mixtis rursus ad cantica Euripidea revocamur[5]). Dochmius clau-

---

[1]) Cf. Wilam., Griech. Versk. p. 313.

[2]) ἐχθρὰν ⟨δὲ⟩ Schroeder.

[3]) In Reiziano vocalium correptio cum a lyricis tum a tragicis fit legitime.

[4]) Cf. O. Schroeder, Pindars Pythien erkl. v. — (Sammlung wissenschaftl. Kommentare zu griech. u. röm. Schriftstellern), Leipzig-Berlin 1922, p. 77.

[5]) Occasione data tractabo Eur. Andr. 856. Versus miserrime vexatus extat in optima editione, quam comparavit G. Murray, Euripidis Fabulae I, Oxonii s. a. [1901] s. p. Perpulchre codicum scriptura restituitur:

Eur. Andr. 856	ὀλεῖ μ' ὀλεῖ με δηλαδὴ	2 iambi
	πόσις· οὐκέτι τᾷδ' ἐνοικήσω	anapaestus dochmiacus + dochmius concisus.

Anapaesto dochmius concisus affigitur Hel. 680 sq., Ion 1494 (cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 407).

dus — ⏑ ⏑ — — ⏒ (v. 25) obvius est I VII 16, P VIII 5 glyconeo praefixus. Atque maximi momenti est, quod carmen P VIII, in quo cholodochmium offendimus, raris illis versiculis minutis abundat, inter quos notatu digni sunt dochmii ischiorrhogici[1] v. 6 (enhoplius + ischiorrh.)[2], v. 7 (iamb. + Dochm. ischiorrh). In epodo P VIII 18 anapaestus glyconeo praefixus comparet. — Carmen I VII item solutiore ratione compositum est. Namque stropham claudit (v. 5) ischiorrhogicus dochmius, tum apponere libet epodi exitum:

I VII 16	ἀλλὰ παλαιὰ γάρ	cholodochmius
	εὖδει χάρις, ἀ-μνάμονες δὲ βροτοί	anap. + Maecenatianum.

Anapaestus Maecenatiano praefixus occurrit Pae II 77 ἄγγελλε δὲ φοινικόπεζα λόγον (affixo cretico). Hic versus ansam dat restituendae codicum lectionis Soph. Phil. 1215 sq. ἱερὰν λιβάδ' ἐχθροῖς ἔβαν Δαναοῖς (anap. + Maec.)[3]. — Simili membrorum insolentia conspicuum est carmen O X. Primus strophae versus anapaestum duosque creticos exhibet. Notatu sunt dignissimi iambi thymelici (v. 3), de quibus supra egimus, ordine quaternario (ὦ Μοῖσ' ἀλλὰ κτλ.) suffixo. Plus novitatis prae se fert epodus.

Dignum est quod adscribatur, carmen (cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 305) O X Ep.

34	Μολίονες ὑπερφίαλοι[4])	dim. choriambicus
34b	καὶ μὰν ξεναπάτας	dochmius
35	Ἐπειῶν βασιλεὺς ὄπιθεν	glyconeus
	οὐ πολλὸν ἴδε πατρίδα πολυ-	dim. iambicus +
	κτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρί	enhoplius quaternarius (ibyceus)
	πλαγαῖς τε σιδά-	anap. + choriambus +
	ρου βαθὺν εἰς ἀχετὸν ἄτας	+ clausula ⏑⏑ ⏑ — ⏒
	ἵζοισαν ἐὰν πόλιν	teles.
	νεῖκος δὲ κρεσσόνων	dochmius ischiorrhogicus
40	ἀποθέσθ' ἄπορον.	anap.
	καὶ κεῖνος ἀβουλία δοτατος	dim. cholanapaestus
	ἁλώσιος ἀντάσας θάνατον	glyconeus scandens[5]) +
	αἰπὺν οὐκ ἐξέφυγεν.	+ 2iambi.

[1]) Cf. O IV 27 ἐοικότα χρόνον, 7 Τυφῶνος ὀβρίμου, O X 18, O XIII 26 ἅπαντα, Ζεῦ πάτερ; P VIII 7, I VII 5 in calce, Pae II 2; frg. 101/2, 4).

[2]) Quae membra languide thesibus commissis nexa sunt (cf. Boeckhius, De metris Pind. p. 175 sq.) Ceterum, cf. P. X 4 (Maecen. + bigae Reizianae + iambus, cf. Godofr. Hermannus, Elementa doctrinae metricae, Lipsiae 1816, p. 710), P X 13 (Rei?, + telesilleum), Pae II 71—72 (bigae Reizianae), Pae VI 131 (adonius + Reizianum [altera arsi soluta!]). Hac in re cavetur a poeta, ut prior thesis longa sit.

[3]) Soph. Phil. 1213 ὦ πόλις, — cret.
ὦ πόλις πατρία, — Maecen.
πῶς ἂν εἰσίδοιμί σ', ἄθλιός γ' ἀνήρ, — bigae dochmiacae
1215 ὅς γε σὰν λιπὼν — dochmius
ἱερὰν λιβάδ' ἐχ- — anap. + Maecen.
θροῖς ἔβαν Δαναοῖς
ἀρωγὸς ἔτ' οὐδέν εἰμι. — enoplius.
Cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 406[2].

[4]) Quamquam ne uno quidem loco syllaba ultima vere longa est. Quod casu factum esse puto.

[5]) Cf. F. Leo, Zur neuesten Bewegung in d. griech. Metrik, Neue Jahrbücher f. d. klass. Alt. 9 (1902) p. 163: „Wo es fest ausgebildete Kola giebt,

Rara illa membra abunde sunt cumulata. V. 36 apparet ibyceus (cf. tamen v. 15.99), quem inter clausulas et enhoplios comparere monendum est. V. 37 membra sui disparia ac dissimilia iunguntur. Anapaesto choriambus affigitur (ef. Pae II 59) et clausula trochaei simillima, de qua supra disputavimus (ad Pae II 65). Cui membrorum varietati perquam aptus ac congruus v. 39 dochm. ischiorrh. et v. 40 anapaestus. — Priusquam ad Bacchylidem transeam, monere aequum videtur rem metricam multa suppeditare subsidia ad temporum, quibus carmina Pindarica scripta sint, rationes explanandas. Velut anapaestorum in epiniciis usum diligenter observatum nonnihil suspicor ad hanc rem cognoscendam collaturum.

Bacchylidis res metrica simplex est et omni fere cultu caret. Sed carmen XVI (Kenyon) numerosa varietate inter omnia eminet, ut proclive sit coniectu hunc dithyrambum ad exemplum Pindari esse compositum (cf. argumentum et rem metricam Pind. frg.* 140[a]). Bacchyl. XVI (p. 88 Blass-Suess; signa critica omitto).

Antistr.		πρίν γε κλέομεν λιπεῖν	dochmius ischiorrhogicus
		Οἰχαλίαν πυρὶ δαπτομέναν	4 dactyli[1])
	15	Ἀμφιτρυωνιάδαν θρασυμηδέα φῶ-	5 dact. + 2 trochaei
	16	θ', ἵκετο δ'ἀμφικόμον ἀκτάν.	
	17	ἔνθ'ἀπὸ λαΐδος εὐρυνεφεῖ Κηναίῳ	5 dact.
		Ζηνὶ θθεν βαρυαχέας ἐννέα ταῦρους	5 dact.
	19	δύο τ'ὀρσιάλῳ	anap. + enhoplius + glyconeus
		δαμασίχθονι μέλ[20] λε κόρᾳ	
		τ'ὄβριμοδερκεῖ ἄζυγα	
	21	παρθένῳ Ἀθάνᾳ	Reizianum
		ὑψικέραν βοῦν.	Adonius
		τότ' ἄμαχος δαίμων	dochmius
		Δαΐανεί-ρᾳ πολύδακρυν ὄφανε	choriamb. + hemiepes
Ep.	25	μῆτιν ἐπίφρον'ἐπεί	hemiepes
		πύθετ' ἀγγελίαν ταλαπενθέα,	dim. cholanapaestus
		Ἰόλαν ὅτι λευκώλενον	anap. + cret.
		Διὸς υἱὸς ἀταρβομάχας	enhoplius
		ἄλοχον λιπαρὸν	anap. + dochm.
		ποτὶ δόμον πέμποι.	
	30	ἃ δύσμορος, ἃ τάλαιν',	telesilleum + dochm.
		οἷον ἐμήσατο.	
		φθόνος εὐρυβίας νιν ἀπώλεσεν,	dim cholanap.
	32	ὀνόφεύ τε κάλυμμα	Reizianum
		τῶν[2]) [33] ὕστερον ἐρχομένων,	enhoplius
	34	ὅτ' ἐπὶ[3]) ῥοδόεντι Δυκόρμα	enhoplius
	35	δέξατο Νέσ-σου πάρα δαιμόνιον τέρας.	choriamb.+ibyceum. (Ἥρι μὲν αἳ τε Κυδώνιαι Ibyc. frg. 1, 1).

---

da giebt es in der Regel die fallende neben der steigenden Form*. Addemus membra constantia etiam instrui posse tam feminino quam masculino exitu. — V. 105 licentia responsionis nominis proprii usu excusatur (velut v. 99).

[1]) Puderet Suessium vocem τῶν procliticam in versus fine relinquere. Castigat talia Wilamowitz, Griech. Versk. p. 81[1].

[2]) ἐπὶ [[ποταμῷ]] Ludwich, Wilamowitz.

[3]) De ratione dactylos computandi cf. O. Schroeder, Philologische Wochenschrift 41 (1921) col. 805 sq.

Carminis discriptio[1]) difficilis utique in epodo, quippe cum carmen una triade contineatur. Primum tractare libet v. 21 παρθένῳ 'Αθάνᾳ — ⏑ ⏑ ⏑ — —, qui est Reizianus insignis correpta vocali et prima arsi soluta. Qua occasione oblata paulo fusius de Reiziani usu Pindarico agemus. Reiziani Pindarici formula generalis haec est ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – alterutra arsi solutionem accipiente, ea tamen lege, ut, si coli meditullium trochaicum sit, prima arsis — si dactylicum, altera arsis solvi possit. Prima arsis soluta (cf. Wilamowitz Griech. Versk. p. 402) occurrit P V 91 πεδιάδα πομπαῖς = 29 θεμισκρεόντων[2]), O II 20 (εὐ)δαίμονι γένοιτ' ἄν, P VII 8 'Ελλάδι πυθέσθαι; cf. Aesch. Pers. 634 βάρβαρα σαφηνῆ, Soph. OC. στέρξον, ἱκετεύω[3]); Eur. El. 457 Φρύγια τετύχθαι[4]). Sed apud Pindarum etiam altera arsis meditullio dactylico affixa solvitur, velut N III 14 (praefixo iambo) παλαίφατον ἀγοράν = 6 (πρᾶ)γος ἄλλο μὲν ἄλλου – ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ –[5]); Pae VI 176 Diehl Suppl lyr.[3] p. 65 ἀπείρονας ἀρετάς[6]) = 115 Schroeder νιν εὔφρον' ἐς οἶκον[7]); Pae 6 131 θεμίξενον ἀρετάν = 91 φόλασσεν 'Απόλλων[8]). Simillime Reizianum variatur apud Plautum (v. W. M Lindsay, The Captivi of Plautus ed. by —, London 1900 p. 100). Pae VI 101 (praef. 2 iamb.) (ἦλ)θον ἄγγελοῖ ὀπίσω hoc Reizianum simili modo, ac Bacch. XVI 21, correptae vocalis exemplum exhibet. Namque vocalium in Reiziano correptio apud omnes poetas legitima est. Quae res, praeter ea quae modo attuli, etiam hisce exemplis luculenter probatur: Bacch. XVII 96 (ἐπι)δέγμενοι ἀνάγκαν[9]), Pind. O IX 79 δαμασιμβρότου αἰχμᾶς, O XIII 101 τὰ δ' 'Ολυμπίᾳ αὐτῶν, N IV 94 (ἀπάλαι-) στος ἐν λόγῳ ἔλκειν, ut καί correpti[10]) exempla omittam;

---

[1]) Cf. Ed. Fraenkel, Rhein. Mus. N. F. 72 (1918) p. 329 sq.; Paul Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar II, Berlin 1921 seors. impr. e: Jahresberichte d. philologischen Vereins zu Berlin 47 [1921] p. 13—31), p. 13[1].

[2]) Quod Reizianum diaeresi utrimque distentum versum per se explet, ut digerendum sit: 29 ἀφίκετο δόμους (dochm.), 29 b θεμισκρεόντων, 30 ἀλλ'ἀριθ-άρματον.

[3]) Cf. Wilam., Griech. Versk. p. 342.

[4]) Cf. quae de Reizianis disputavit Christ, Metrik[2] p. 347.

[5]) Paul Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides u. Pindar [I], Berlin 1914 seors. impr. e: Jahresberichte d. philol. Vereins zu Berlin 39 [1913] p. 289—320) p. 25 vana de hoc loco profert (vel P XI 16 idem est ac N III 6).

[6]) ἀρετάς Diehl gravi accentu, sed versus, in quo Reizianum inest, apud Pindarum quidem periodum claudit; de interpunctionis usu metrico cf. Ud. de Wilamowitz-Moellendorff, Aeschyli Tragoediae, Berolini 1914, p. XXXIII[1]. — Cf. Maas, Responsionsfreih. I, p. 11[4].

[7]) Mensura v. 114—115 haec est ⏑ — — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ — = 4 iambi (2i + glyc.) + Reiz.

[8]) praefixo adonio in longam desinente; cf. quae de rara illa thesium commissura antea adnotavi; cf. Pae VI 108.

[9]) inde a βαρεῖαν discrimitatur versus ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — iamb. + Reiz.

[10]) de καί correptione cf. Wilamowitz, Herakles[2] I, p. 144; E. B. Clapp, Hiatus in Greek melic poetry (University of California [Berkeley] Publications, Class. Phil. I 1 [1904] p. 1—34) p. 23.

Soph.[1]) Ἀχαιῶν σύλλ. 6 Ἀτρείδᾳ ἰδέσθαι; Eur. Heraclid. 373 λέγῳ, εἰ πόλιν ἥξεις; 750 φασίμβροτοῖ αὐγαί[2]). Iam ad Bacch. XVI 13 revertamur. Qui versus dochmius ischiorrhogicus est, ut etiam e correptione, quam v. 1 fieri necesse est, colligimus, Occurrit praeterea apud Bacchylidem XVII 16 ἔκγονον· ἴδεν δὲ Θη(σεύς) et XVII 115 τόν ποτέ (F)οῖ ἐν γάμῳ correpta vocali, cf. Pind. N III 39 ἔπετό οἱ, οὐδέ νίν (aff xo dim. choriamb + 2 iamb.). Horum exemplorum ratione prosodiaca pu cherime corroboratur palmaris illa Kaibelii[3]) probatio, qua usus demonstravit versum ischiorrhogicum reapse dochmium esse[4]) Quippe Wilamowitzii[5]), quam identidem protulit, opinio illa, Bacchylidem et Sophoclem rationis prosodiacae adeo neglegentes fuisse, in iambis ut correptionem admitterent, plene vitiosa est[6]). — V. 19—20 ita metiri licet, ut anapaesto enhoplius adiungatur, cui glyconeus affigatur. Quin Pind. frg.* 140 a, quod et ipsum de Hercule agit, exhibet versum simillimum: Pind. frg.* 140ª 36—37 μνάσθη(ν) ὅτι τοι ζαθέας Πάρου ἐν γυάλοις ἔσσατο ἄνακτι anap. + enhopl. + Reizianum. — Sed revertamur ad Bacchylidem. Bacch. XVI 21, 22, 23 tres versiculi minuti apparent, quorum notatu dignissimus dochmius v. 23 longa paenultima oneratus, quae res nusquam apud Pindarum usu venit. Pindarus enim cavet, ne plus duae longae continuae in versiculo minuto sequantur. Itaque versiculorum minutorum usu Pindarico diligentissime excusso hanc regulam de molosso vitando propono:

---

[1]) E. Diehl, Supplementum Sophocleum (Lietzmanns Kleine Texte 113) Bonn 1913, p. 29; Schubart-Wilamowitz, Berliner Klassikertexte V 2, p. 66.

[2]) Apud tragicos videlicet ideo rarae factae sunt correptiones, quod Reizianum sensim ad dimetra choriambica decurtata (cf. Wilam. Griech. Versk. p. 401) videtur relatum esse, quae correptionem prohibent.

[3]) Elektra p. 147.

[4]) Kaibelio astipulantur Fr. Leo (Plaut. Cant. p. 8[2]; cf. Der Saturnische Vers [Abhandlungen d. K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen. Phil.-hist. Kl. N. F. VIII. 5] Berlin 1905, p. 78), O. Schroeder (Sophoclis cantica, Lipsiae 1907, p. 48), L. Radermacher (cf. Sophokles bearb. v. Schneidewin—Nauck VI, Trachinierinnen[7] bearb. v. —, Berlin 1914, p. 178). Refragatur Wilamowitz, qui Kaibelii rationes prosodiacas respuit et tacite omnino esse negat ischiorrhogicum.

[5]) Apud Bacchylidem — praeter ischiorrhogicos XVI 1, XVII 115 et Reiziana XVI 21, XVII 96 — nusquam, nisi καί correpto XVIII 38. 53 in glyconeo et XIX 33 in phalaeceo correptio fit. Sed καί ad corripiendum facillimum est. De XVII 42 non liquet (ἄμβροτον Maas, Responsionsfreih. II, p. 9). — De prosodia Sophoclea relegamus legentes ad Kaibelium. Sed animadvertas velim Soph. El. 847 πίνθει in ionico a maiore, non in choriambo, corripi. Praeterea alios afferam aliquot versus, quorum discriptio adhuc variat, ut eos hiare legitime demonstremus. Soph. El. 164 legendum: ὃν γ' ἐγὼ ἀκάμαντα ‖ προσμένουσ' ἄτεκνος — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ‖ ⏑⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — dochmius, ithyphallicus.

[6]) OC. 207 ὦ ξένοι, ἀπόπτολις· ‖ ἀλλὰ μὴ dochm. ischiorrh., cret.; 242 ὦ ξένοι, οἰκτίραθ' ἃ dochm. ischiorrh.; 521 versus mancus est; 1720 ἀλλ' ἐπεὶ ὀλβίως γ' dochmius affixo ἔλυσεν baccheo. Phil. 704 in πόρου desinit periodus; 1111 ἴσχων· [respondet ἔτας· item interpunctum] ἀλλά μοῖ ἄσκοπα spondeus dochmio praemittitur, cf. Eur. Troad. 263. Qui spondeus est dochmius comminutus lege Wilamowitziana (cf. Wilamowitz, Herakles[2] II, p. 165). De Soph. Ἀχ. σύλλ. 6, supra egimus. Itaque iacent, quos Wilamowitz criminabatur, iambi Sophoclei correptarum vocalium pleni.

Pindarus in omnibus praeter dochmios ischiorrhogicos claudosque versiculis minutis molossum — nisi in carminibus proprie dithyrambicis dictis — non admittit[1]). Quod praeceptum olim latius patuisse licet suspicari[2]). — Dochmii Bacchyl dei atticum iam habere ἦθος videntur; legas velim v. 30. V. 26 et 31 dimeri cholanapaesti sunt, quos licentioris artis proprios esse identidem supra ostendimus. De v. 27 uberrime supra ad Pae IX 21 disputavimus. En primum apparet versus (Ἰόλαν ὅτι λευκώλενον), qui nulla fere metri mutatione octo saeculis post a Christianis canebatur (Ἰησοῦς ὁ παθὼν ἐνὶ τόποις). Interiecto enhoplio sequitur v. 29, qui ex anapaesto et dochmio gravi constat, cf. Eur. Hec. 1068 ἀκέσαι', ἀκέσαιο τυφλόν, "Αλιε (v. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 407), deinde telesilleum dochmio affixo grandi et tragico, dim. cholanap., Reizianum, duo enhoplii et praefixo choriambo enhoplius quaternarius ibyceus[3]), quem patet esse solutioris artis collatis Pind. Pae VII[b] 30 τοξοφόρον τελέσαι γόνον (mixtis carmine iambis, anapaestis v. 27 Cyrenaico, v. 11 item ibyceo apparente); fig. 140[b], 66 παῦρα μελιζομένου τέγναν (in carmine mere dithyrambica membrorum confusione conspicuo); Pae VIII[b] 13–14 (Ἀπόλ-)λωνος ἐγὼ μὲν ὑπὲρ χθονός; O X 36.

II.

Quibus expositis demonstrasse me puto carmina Pindarica, imprimis dithyrambos (paeanes), necnon Bacchylidea (XVI Ken.), si a ratione per strophas componendi discedas, eandem in genere metrico prae se ferre speciem, ac dithyrambum novum,

[1]) Plane contraria est lex Blassiana ad tribrevem a Demosthene vitatam spectans, v. Fr. Blass, Die attische Beredsamkeit III. 1[2], Leipzig 1893, p. 105: „Es besteht nun dies Gesetz darin, dass [apud Demosthenem] die Anhäufung von mehr als zwei kurzen Silben möglichst vermieden wird".

[2]) Quid quod Pind. O I. II, I VIII, Bacchyl. XVII (Kenyon) nullus exhibetur versus, quo tres longae continuentur (exceptis nominibus propriis). Cf. Maas, Responsionsfreih. II, p. 16 (Pind. O I omisso). Molossi vitatione fit, ut Reiziani thesis media brevibus tantum syllabis contineri possit. — Omnino intercedere quaedam ratio videtur inter hanc regulam ac legem Porsonianam (Euripidis Hecuba ed. R. Porson, editio in Germania tertia, Lipsiae 1824, p. XLVII; Christ, Metrik[2] p. 338 sq.), Maasianam (Philologus 63 [1904] p. 298; Wilamowitz, Gr. Versk. p. 264), Weilianam (v. P. Masqueray, Abriss d. griech. Metrik übers. v. B. Pressler, Leipzig 1907, p. 214), quam cognovi ad Pindarum quoque spectare. Quae lex observatione nostra de molosso vitando optime explanatur. Etenim incisione post alterius bigarum dochmiacarum membri primam syllabam eamque longam facta sequi longa non potest, ne molossus fiat. Si vero brevis submittatur, ut alterum membrum hypodochmius sit, numerus prorsus obscuretur (⏑– – –⏑– – – | ⏑– – –⏑), nam quivis auribus percipiat dim. bacchiacum, cui purus putus iambus submittatur. Itaque necesse est bibrevis sequatur, quam alioquin Weil exigit.

[3]) De quaternario prisco illo ordine luculenter disputavit P. Maas, Berliner philologische Wochenschrift 29 (1909) col. 1430 sq. — Addendum erat versum tam ascendere quam descendere posse exitumque habere tam femininum quam masculinum. — Versuum conspectus cautissime adhibendos, suis usus rationibus, confecit O. Schroeder, Aeschyli cantica[2], Lipsiae 1916, p. 95

Euripidis posteriora cantica, carmen Grenfellianum Erot. Fragm.[1]) Iam si reputaveris, quae ratio inter cantica Plautina et poesin lyricam dramaticam aetatis Alexandrinae intercedat[2]), oportet concedas artem metricam a Pindaro illam numerose exultam per tria saecula iugi tenore usque ad Plautum continuari. Quare etiam speramus nostra quaestione ansam datum iri ad doctrinam metricam Plautinam, a Friderico Leone exstructam, aliqua ex parte supplendam.

Inde ab Arionis temporibus dithyrambi chorici canebantur ad normam quandam directi[3]). Sensim dithyrambus omnia poeseos choricae genera complexus est[4]), quorum quidem commune fuit heroum res claras celebrare[5]). Qua in re novus dithyrambus Melanippidis aliorumque ab antiquo fere non differt[6]). Sed mutata est paulatim forma metrica. Etenim abiecta stropharum ratione membra inter se disparia ac sui dissimillima coniugari coepta sunt. Itaque novus dithyrambus lascivia musica affectus est, cui accesserunt tumida elocutio et, si actionem spectas, effusio quaedam mimica. Quibus rebus factum est, ut in poetarum comicorum[7]) et scriptorum rei metricae, praesertim pythagoreorum[8]), reprehensionem dithyrambus novus incurreret. Haec omnia affero, ut, quantum mearum virium est, ostendam hoc genus poeseos leniter et pedetentim mutari nullo saltu admisso, quemadmodum a plerisque litterarum Graecarum historicis adhuc obscure res exponebatur, ut dithyrambus novus ab antiquo disiunctus abrupte evaderet. Enimvero cognovimus artis metricae posterioris semina et igniculos iam in dithyrambo antiquo fuisse[9]). At quo tandem ordine dithyrambi mutationes factae sunt?

---

sqq.; idem, Soph. cant., Lips. 1907, p. 77 sqq.; idem, Eur. cant., Lips. 1910, p. 180 sqq.; idem, Aristoph. cant. Lips. 1909, p. 92 sqq. — Versum ibyceum optime auxit Schroeder, Eur. cant. p. 182 (cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 412). Legentes monitos velim ibyceum femininum esse alcaicum decasyllabum. Ibyceum ascendit Eur. Alc. 224. — Versatur plerumque inter enhoplios.

[1]) Qua in re prorsus omitto eas orationis proprietates, quae in poesi recentiore ex ἀναβολῶν usu manaverunt (cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 111; Leo, Plaut. Cant. p. 111 sq.).

[2]) Cf. Leo l. l. p. 76 sqq.; Wilamowitz, Des Mädchens Klage p. 2 1 sq.; idem, Timotheos Die Perser p. 100.

[3]) Cf. H. Rabe, Rheinisches Museum 63 (1908) p. 150, 7 sqq.; Wilamowitz, Classical Philology 3 (1908) p. 232; idem, Neue Jahrbücher 29 (1912) p. 469 sqq.

[4]) Cf. Wilamowitz, Euripides Heracles I (Einleitung in d. attische Tragödie), Berlin 1889, p. 75.

[5]) Cf. [Plutarchus], de musica p. 1134 F (Plutarque, de la Musique, édit. crit. et explic. par Henri Weil et Th. Reinach, Paris 1900, p. 40 sqq.); Wilamowitz, Göttingische Gelehrte Anzeigen 1898, p. 145.

[6]) W. Schmid, Zur Gesch. d. griech. Dithyr. p. 3.

[7]) Cf. [Plut.] de mus p. 1142 (p. 126 Weil-Rein.).

[8]) Cf. Wilamowitz, Griech. Versk. p. 60. 67.

[9]) Quod divinavit Wilamowitz, Herakles I, p. 80: dass sie [die poesie der neuen dichter] metrisch die ganze freiheit des alten dithyrambos aufgegriffen eqs.

Lasus Hermionicus[1]), qui perhibetur auctor fuisse novi dithyrambi, rhythmos dithyrambico ductu instruxit. Quem Pindarus, cum magistro usus esset, secutus, liberiorem, ut vidimus, amplexus est artem in membrorum coniunctione. Tum Bacchylides aemulum videtur imitatus esse (carm. XVI Ken.). — Iam in ipso disputationis exordio memoravimus Pindarum canticis ἀπολελυμένοις non abstinuisse[2]). Itaque posteriores poetae dithyrambici, cum compositionem tripartitam respuissent, lascivam libertatem a Laso Athenas inductam asciverunt. Quorum ars per Melanippidem, Philoxenum, Timotheum floruit, in Euripidis fabulas transiit ac per poesim hellenisticam Romam ad Plautum est propagata. Sed artis dithyrambicae laus vel maxima ad Pindarum, numerorum dithyrambicorum auctorem primarium et ingeniosissimum, deferenda est. Verumenimvero sunt nobis praesto ad Pindarum spectantia testimonia veterum[3]), quae nobis minime suspecta sunt. Velut

Horatius[4]), carm. IV 2, 10:

[Pindarus] *per audacis nova dithyrambos verba devolvit numerisque fertur lege solutis*

[Censorinus][5]), de mus. p. 608 Keil: [Pindarus] *etiam liberis numeris modos [libros innumeris modis* vulg.: Hermann] *edidit.*

Himerius[6]), or. 3 init.:

μέλος... προσάσομαι, ἵνα τι κατὰ σοῦ νεανιεύσωμαι, ὁποῖον Σιμωνίδης ἢ Πίνδαρος κατὰ Διονύσου καὶ Ἀπόλλωνος [scil. in dithyrambis et in paeanibus] ἐπεὶ ἀγέρωχοί τε ὄντες καὶ ὑφαύχενες ἀφετοί τε καὶ ἔξω μέτρων ἀθύρουσιν, κτέ.

At testimoniorum paucitas nonnihil habet difficultatis. Cur enim Pindaro quidem, quem multa in re metrica novavisse cognitum habemus, pepercerunt poetae comici et metrici, si fas est verbo uti, pythagorissantes, cum in alios poetas novellos inveherentur tam acriter? A Pythagoreis profecta est defensio contra novitatem musicam[7]), Phrygia perfusam lascivia. Sed cum ipse Pindarus doctrinam Orpheopythagoream esset amplexus[8]), mirum non est eum ex omni illorum reprehensione exemptum esse. Tum vero celeberrima illa Athenarum laudatione (frg. 76) tantum apud Atticos favorem consecutus est[9]), ut non sit quod miremur a comicis Pindarum vituperatum non esse, etiamsi causa subesset.

[1]) Cf. O. Crusius, Pauly-Wissowa RE. s. v. Dithyrambos, V (Stuttgart 1905) col. 1213 sqq.; [Plut.] de mus. p. 1141 C (p. 114 Weil-Rei.); Weil-Reinach ad locum.

[2]) At cf. Maas, Responsionsfreiheiten II, p. 17.[3]

[3]) v. Crusius l. l.

[4]) Q. Horatius Flaccus erkl. v. A. Kiessling-R. Heinze I[6], Berlin 1917, p. 404.

[5]) Grammatici Latini ex recensione Henrici Keilii VI, Lipsiae 1874.

[6]) Locum descripsi ex E. Norden, Antike Kunstprosa, Leipzig-Berlin 1898 (I. Dritter Abdruck 1915) p. 429.

[7]) Cf. Christ I[6], p. 144[8]; Wilamowitz, Griech. Versk. p. 66 sq.

[8]) Cf. E. Rohde, Psyche [7/8] II, Tübingen 1921, p. 216 sq.; Christ p. 241.

[9]) Cf. Christ p. 230.

Accedit quod comici concitatiorem praeterea actionem exagitabant, quod quidem in Pindarum non cadit.

Dithyrambi igitur graeci historia denuo est perscrutanda perpensis diligentissime rei metricae indiciis et respecta veterum historicorum memoria. Servati nobis antiquorum scriptorum hac de re commentarii sane turbas nonnumquam concitant. Velut [Plutarchi] de musica liber, qui nobis fere unicus fons exstat, contaminatus est, plane contrariis rationibus compositis, ex libris Heraclidis Pontici et Aristoxeni Tarentini[1]). Quorum hic, cum ad illos philosophos referendus sit, qui omnibus in rebus Asiatica odorarentur[2]), ut Pythagoreorum eum haeresi principio addictum omittam[3]), litterarum quoque historiam ita interdum conformat, modo ut genuina graeca cum externis contendisse videantur, velut pura et candida Dorum ars citharoedica cum tibicinio Asiatico. Ille vero, contraria sequens, externa plane dissimulat[4]). Tum fuit quidam criticorum antiquorum mos modusque, ut ad exemplum contentionis inter Asiaticam et Atticam dictionem obortae dithyrambus novus antiquo opponeretur et ad hanc praestitutam regulam omnia vel neglecta veritatis specie exigerentur[5]). Simili enim modo, ac in orationis prosae historia, reprehenditur in dithyrambo novo cum origo externa tum dictio διεφθορυία, πάνδημος, θεατρική, dein νεανιεύματα, ἀθύρματα. Itaque suspicari licet in dithyrambi memoria multas res vanis nominibus perverse illustratas esse. Quare nulla opinione praeiudicata totus hic campus nobis est pervestigandus[6]).

---

[1]) Cf. Weil-Reinach, Plutarque de la Musique p. VI sqq. XIII sqq.

[2]) Cf. Fr. Ueberwegs Grundriss d. Geschichte d. Philosophie, I Das Altertum,[11] hrsg. v. K. Praechter, Berlin 1920, p. 32 sq.

[3]) Cf. K. v. Jan, Aristoxenos 7 in RE. s. v. II (Stuttgart 1896) col. 1057. E. Zeller, Philosophie d. Griechen II. 2[3], Leipzig 1879, p. 884.

[4]) Cf. Weil-Reinach l. l. p. 10.

[5]) Cf. Norden, Antike Kunstprosa I, p. 132.

[6]) Rationem nos et viam simili in re docuit Wilamowitz (Asianismus und Atticismus, Hermes 35 [1900] p. 1—52).

DU PÉCULAT EN ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE

par

François Smolka.

J'ai tâché dans un travail sur la VENALITÉ ET LES EXACTIONS[1]) de retracer dans ses grandes lignes les abus de pouvoir en Egypte gréco-romaine. Je ne veux à présent que signaler l'existence du péculat à la même époque. Voici les faits.

Cinq cas en sont mentionnés dans les papyrus suivants:

Amh. II. 33.
Amh. II. 77.
Oxy. I. 57.
Oxy. III. 474.
Oxy. VIII. 1117.

Quant à la chronologie, le cas cité dans le premier papyrus est le plus ancien. Il est l'objet d'une pétition adressée, en l'an 157 av. J. - C., par cinq hommes nommés βασιλικοὶ γεωργοί de Socnopaïou-Nésos au roi Ptolémée Philométor et à la reine Cléopâtre II. Les pétitionnaires avaient déjà accusé de péculat Thésénouphis, comarque de Socnopaïou-Nésos et l'affaire fut portée devant un tribunal composé d'épimélète, de secrétaire royal et de chrématistes. Cependant, quelques moments avant que la cause fût examinée, les accusateurs apprirent qu'un certain avocat plaidant avait offert ses services à l'accusé. Les pétitionnaires se pourvoient au roi et à la reine en vertu de cette circonstance qu'aux enquêtes sur les revenus de l'Etat il était défendu à l'accusé, par un décret du roi précédent, de prendre un avocat. La copie de ce décret est jointe au mémorial des accusateurs.

Par cette copie on apprend que le décret du roi condamnait à des peines rigoureuses tous les avocats qui entreprendraient de défendre les personnes inculpées du crime de péculat. Ils étaient condamnés non seulement à payer le double de la somme détournée plus $^1/_{10}$, mais encore on leur retirait le droit d'exercer leur profession d'avocat et, en cas de récidive, on menaçait les coupables de les faire emprisonner et de confisquer tous leurs biens.

On voit par ce résumé que le papyrus en question ajoute un détail curieux à notre connaissance du droit égyptien.

Le pap. Amh. II 77 (de l'an 139 après J. - C.) jette quelque lumière sur des crimes de péculat qui durèrent deux mois et furent commis d'une manière extrêmement subtile et ingénieuse.

Ce papyrus contient une pétition adressée à l'épistratège par un certain Paboüs, prêtre et en même temps contrôleur des dou-

[1]) Voir le Recueil de travaux d'érudition classique, dédiés à Morawski Casimir, professeur à la Faculté des Lettres de Cracovie: Charisteria Casimiro de Morawski septuagenario oblata. Cracovie 1922. II. pp. 20—31,

anes à Socnopaïou-Nésos. Paboüs y accuse deux commis des douanes, Polydeuque et Harpagathès, de vol des deniers publics et d'agression qu'ils ont faite sur lui, à cause qu'il avait attiré l'attention des supérieurs sur leur conduite criminelle. Le raffinement de crime consistait en ceci que, selon l'accusateur, Polydeuque et Harpagathès détournaient une partie des fonds qui venaient des douanes, tandis que Harpagathès tenait en même temps les comptes, comme si tout était bien en ordre. Cependant ces comptes tombèrent de quelque manière sous la main de Paboüs qui en fit une copie et la présente maintenant ensemble avec l'appréciation de l'épistratège. Ce registre (copie des acquits de douane) comprend une liste de bêtes de somme et de marchandises qu'on a fait entrer dans le nome et qu'on en a fait sortir, sans désigner toutefois la taxe qui y était imposée ni les sommes qui en furent perçues.

Il faut ajouter à titre d'information qu'en Egypte, à cette époque, la douane était perçue dans les ports de la Méditarranée (à Alexandrie et à Péluse), dans ceux de la Mer Rouge, enfin à la frontière méridionale du pays. A l'intérieur on percevait les droits de donane sur la frontière entre la Haute- et la Basse-Egypte. On apprend enfin du pap. Hibeh 80 que des taxes modiques étaient payées chaque fois qu'on passait la frontière d'un nome. De meilleures informations que nous avons sur cette sorte de douanes dans l'intérieur sont celles qui concernent les taxes perçues sur le chemin de Fayoum à Memphis et notamment à Socnopaïou-Nésos et à Philadelphie; en outre on a trouvé à Bacchias, en 1896, plus de quarante quittances. Ces taxes étaient de trois sortes: 1. la taxe ρ' et ν,' c'est-à-dire le $^1/_{10}$ et le $^1/_{50}$; 2. la taxe λιμένος Μέμφεως; 3. la taxe nommée ἐρημοφυλακία[1]).

Comme le registre cité plus haut comprend un espace de deux mois, il nous fournit des renseignements pleins d'intérêt sur l'intensité du commerce fait par les caravanes.

Ce n'est que par égard pour le bien de son pays que Paboüs s'est décidé à adresser sa plainte. Il le dit lui-même et l'on n'a pas de motif pour ne pas le lui croire. Voici un fragment de ce qu'uil écrit: „Je n'ai pas cherché l'occasion de porter plainte; j'ai vu seulement que le Trésor était fraudé par Polydeuque qui fut nommé commis des douanes encore pour quatre ans. J'ai présenté au contrôleur des douanes la copie des quittances signées de la main d'Harpagathès, concernant l'importation et l'exportation des marchandises. Polydeuque, après avoir appris cette nouvelle, m'attaqua ensemble avec ses compagnons, me chargea de coups et, non content encore, aposta Héraclès, gardien des douanes, pour me saisir et me faire entrer par force dans le bureau de

[1]) Pour plus de détails, voir dans Fayûm Towns and their papyri l'Introduction qui concerne les papyrus 66—76 (a.)

l'inspecteur général des douanes où l'on m'a battu à coups de verges, afin de m'obliger à rendre le registre à Harpagathès."

Le pap. Oxy. I 57 (du IIIe siècle après J.-C.) nous informe sur le péculat commis par un employé au Trésor. Ce papyrus contient la lettre d'un certain Aurèle Apollinaire, stratège du nome d'Oxyrhynque, adressée à Apion, ancien stratège du nome d'Antacopolis. Cette lettre fut écrite sous l'influence d'une lettre de Dioscore, successeur d'Apion. Celui-ci réclama le remboursement de 3187 drachmes 3 oboles que le percepteur Potamon, un subordonné d'Apion, n'avait point versé dans le trésor de l'Etat. „Dioscore m'a adressé une lettre urgente", dit Aurèle Apollinaire, „au sujet de Potamon, percepteur du nome, qui, parmi les assignations sur les fonds de la 3e année de votre gouvernement, avait reçu la somme de 3187 drachmes 3 oboles, destinée à payer les surveillants des travaux de canaux exécutés pendant la 2e année de votre gouvernement, et qui ne l'a pas versée au temps marqué, dans les caisses de l'Etat. A présent, Dioscore désire que j'exige le remboursement de ladite somme et que je la verse dans la caisse du nome."

Le pap. Oxy. III 474 (vers 184 après J.-C.) nous apprend jusqu'où peuvent aller à la fois la faiblesse et l'indulgence des charges supérieures et l'insubordination, le désordre et tout simplement l'anarchie des charges inférieures. C'est là le trait qui caractérise l'époque. Ce papyrus contient la copie des lettres adresseés par un certain Plautius Italus, grand dignitaire de l'Etat, à divers fonctionnaires publics, au sujet de péculat commis par eux et de l'emploi des deniers impériaux aux appointements des employés au Trésor. „En examinant les comptes," dit ce dignitaire, „je me suis convaincu que certains stratèges et les secrétaires du roi se payaient eux-mêmes leurs salaires, et cela, sous leur responsabilité et en contrevenant à l'ordonnance. Je leur en fis, immédiatement après, réprimande méritée; à présent, je fais une seconde ordonnance que, sans permission, il est défendu de toucher aux revenus impériaux."

Enfin le pap. Oxy. VIII 1117 (de l'an 178 après J.-C.) contient une pétition adressée à un préfet qui n'est point nommé, par six personnes désignées par le nom de garde de la statue d'or d'Athène Thoëris.

Il s'agit du vol d'une partie de l'or qui était destiné à l'exécution de la statue. L'ancien préfet Magnus avait décidé que le dommage causé qui montait à 18 talents d'argent devait être récuperé par les créateurs de la statue et par les fonctionnaires municipaux. Le contenu essentiel de cet arrêt fut approuvé par le nouveau préfet; toutefois celui-ci décida que la responsabilité du fait doit être répartie entre l'entrepreneur, l'inspecteur, les fonctionnaires qui avaient fait le payement et les membres de la garde de la statue, les mêmes qui viennent d'interjeter appel de

ce jugement. Lesdits membres font connaître qu'ils ne rejettent point la responsabilité dans laquelle ils se trouvent envéloppés, néanmoins ils demandent: 1. qu'il soit fait une sommation aux deux gymnasiarques et à un 3e fonctionnaire dont ils affirment qu'ils avaient été présents au payement; 2. une répartition de la somme due par eux en un plus long période de temps; ils offrent eux-mêmes de payer deux talents par an et affirment en même temps que, par cette obligation, ils seront sur le penchant de leur ruine.

La poésie latine chantée.

Il est certain que les principes de la métrique grecque ont été reçus par l'église catholique romaine, et qu'ils ont laissé des traces distinctes dans la poésie lyrique: dans les hymnes, les antiennes et les séquences latines. Les mélodies étant inséparables de la structure du vers, elles y pénétrèrent avec la forme de celui-ci, c'est à dire avec le rhythme. Les plus anciennes des mélodies religieuses, qui étaient par conséquent les plus rapprochées de leurs originaux grecs, avaient été inconnues jusqu'au temps, où les Bénédictins, surtout les pères de Solesmes,[1]) les eurent mis au jour grâce aux investigations faites dans le domaine du chant liturgique.

Voici les mètres antiques grecs, adoptés par la poésie de l'église latine[2]):

1. Versus heroicus (hexameter):

Alma Redemptoris mater, quae pervia caeli
Porta manes et stella maris, succurre cadenti.... etc. *(antienne)*.

Mélodie: Antiphonale sacrosanctae Romanae Ecclesiae, pro diurnis horis SS. D. N. Pii X Pontificis Maximi iussu restitutum et editum, Romae. Typogr. polygl. Vatic. MDCCCCXII p. 44—45.

2. Carmen elegiacum (distichon):

Gloria, laus et honor Tibi sit, Rex Christe, Redemptor,
Cui puerile decus prompsit Hosanna pium... etc.

(L'hymne de la procession du Dimanche des Rameaux).

Mélodie: Cantionale ecclesiasticum, ad normam editionis Vaticanae librorum Gradualis et Antiphonalis S. R. E. iussu SS. D. N. Pii X P. M. restitutum, necnon ritualis sacramentorum Petricoviensis; edidit Dr. Iosephus Surzyński. Edit. IV, Posnaniae MCMXIV p. 20.

3. Versus senarius (trimeter iambicus):

Decora lux aeternitatis auream
Diem beatis irrigavit ignibus... etc.

(L'hymne des Vêpres de la solennité des Saints Apôtres Pierre et Paul).

Mélodie: Antiphonale p. 629—630.

4. Metrum Sapphicum I:

Ut queant laxis **re**sonare fibris
Mira gestorum **fa**muli tuorum,

---

[1]) Chaque numéro de leur revue mensuelle „Revue du Chant Grégorien" fait connaître de nouvelles découvertes.

[2]) Wykład budowy hymnów w księgach liturgicznych zawartych. Skreślił X. Dr. Andrzej Retke, Warszawa 1891.

Solve polluti **la**bii reatum
Sancte **I**oannes.

(L'hymne des Vêpres de La Nativité de St. Jean-Baptiste).
Mélodie: Antiphonale p. 619 et 24.

5. Metrum Asclepiadeum II:

Te, Ioseph, celebrent agmina caelitum,
Te cuncti resonent christiadum chori,
Qui clarus meritis, iunctus es inclytae
Casto foedere Virgini... etc.

(L'hymne des Vêpres de St. Joseph)
Mélodie: Antiphonale p. 556.

6. Metrum Alcaicum:

O qui supernae gaudia patriae
Haustu perenni plenius ebibis,
Ne sperne, Vincenti, tuorum
Vota, preces, gemitus clientum... etc.

(L'hymne des Vêpres de la fête de St. Vincent, *pro aliquibus locis*).
R. Kralik donne une très belle mélodie de ce mètre[3]), empruntée à un hymne d'église.

7. Metrum Archilochium III:

Domare cordis impetus Elisabeth,
Fortis inopsque Deo
Servire regno praetulit... etc.

(L'hymne des Vêpres de la fête de Ste Elisabeth).
Mélodie: Antiphonale p. 656–657.

Ainsi sur la mélodie du no. 1. on peut chanter n'importe quelle poésie composée en hexamètres. Pour les hexamètres nous possédons d'ailleurs une mélodie que le célèbre Benedetto Marcello (1686–1731) a publiée en 1723, sans indiquer la source où il avait puisé. Il était d'avis que c'était une ancienne musique adaptée à deux hymnes d'Homère (à Déméter et à Aphrodite)[4]). Six extraits d'Enéide de Virgile mis en musique ont été retrouvés à Florence dans un manuscrit du X^e siècle[5]).

Sur la mélodie du no. 2 on peut chanter les hexamètres mêlés de pentamètres d'Ovide, de Virgile etc.

Sur le no. 3 on peut chanter les fables de Phèdre.

---

[3]) Altgriechische Musik. Theorie, Geschichte und sämmtliche Denkmäler, bearbeitet von Dr. Richard Kralik, Stuttgart und Wien, J. Roth'sche Verlagsbuchhandlung.

[4]) Une édition allemande d'A. Thierfelder, Homerische Hymnen. Breitkopf und Härtel, Leipzig.

[5]) Fragments de l'Enéide en musique d'après un manuscrit inédit. Facsimilés phototypiques, précédés d'une introduction par Jules Combarieu, docteur ès lettres, Paris 1896.

Sur la musique des nos. 4.[6]) 5. 6 et 7 nous exécutons les odes d'Horace, composées en mètres mentionnés ci dessus, qui sont été acceptés par l'église romaine.

A partir du XVI[e] siècle les compositeurs nous ont en outre donné beaucoup de mélodies pour la poésie lyrique d'Horace. En 1507 Tritonius[7]) composa la musique pour les 22 mètres employés par Horace dans les odes. Après lui un certain Michael[8]) se distingua par des compositions conformées aux odes d'Horace „ad exercendam iuventutem eleganter factis." Ensuite ce fut Louis Senfl[9]), musicien favori de Luther, qui en 1534 modifia et harmonisa de nouveau la composition de Tritonius. En 1533 Paul Hofhaimer[10]), organiste de la cour de Maximilien I, composa, indépendamment de ses prédécesseurs, la musique à 19 odes d'Horace. H. Judenkünig[11]) († 1526) écrivit et harmonisa également la musique pour les odes d'Horace. En 1534 S. Frisius[12]) compose une musique à 4 voix pour quelques odes d'Horace — „in studiosorum adulescentium gratiam." Henri Loris Glareanus, théoricien de la musique, blâmait dans son oeuvre „Δωδεκάχορδον"[13]) tous ces efforts d'harmoniser les odes d'Horace et cherchait à donner une musique basée sur le système du chant grégorien.

Au XVII[e] siècle, sous l'influence du développement de l'opéra, la façon d'harmoniser les oeuvres d'Horace change complètement. On commence à composer séparément pour chaque ode une musique de plusieurs voix, souvent avec accompagne-

---

[6]) Vouez l'article „Musique des odes d'Horace, étude envoyée par Mr. Théodor Nisard en mission à Montpellier" dans l'oeuvre „d'Horatius Flaccus Receosuit atque interpretatus est Io. Gaspar Orellus. Ed. III .. curavit Io. Georgius Baiterus. Vol. II. Turici MDCCCLII". Cet article concerne principalement la mélodie de l'ode d'Horace IV, 11, c'est à dire celle de l'hymne „Ut queant laxis..." conservée dans le manuscrit de Saint-Evroult.

[7]) Tritonius, Melopoiae sive harmoniae tetracenticae super XXII genera carminum, Augsburg 1507.

[8]) Michael, Geminae XIX odarum Horatii melodiae quatuor vocibus adornatae. Norimbergae 1552.

[9]) Senfl, Varia carminum genera, quibus tum Horatius, tum alii egregii poetae usi sunt, suavissimis harmoniis composita (Norimbergae 1534).

[10]) Hofhaimer, Harmoniae poeticae, edidit Stomius, Norimbergae 1539. Une nouvelle édition par Achleitner Salzburg 1868. Voyez Liliencron, Die Horazischen Metren in deutschen Kompositionen des 16. Jahrhunderts, Breitkopf und Härtel, Leipzig 1887.

[11]) Judenkünig, .. Harmoniae super odis Horatianis secundum omnia Horatii genera, etiam doctis auribus haudquaquam aspernendae. Viennae 1523. Nous devons la matière concernant les compositeurs du XVI e siècle depuis Judenkünig et du siècle XVII, aux oeuvres de Mr. E. Stemplinger, Das Fortleben der horazischen Lyrik seit der Renaissance, Leipzig 1906 et: Horaz im Urteil der Jahrhunderte, Leipzig 1921.

[12]) Frisius, Brevis musices isagoge...accesserunt...omnia Horatii carminum genera... Tiguri 1554.

[13]) Basileae 1548.

ment de quelques instruments et même de l'orchestre. Déjà à la fin du XVI[e] siècle (1570) le célèbre contrepointiste Orlando di Lasso (1532—1594) avait créé son ouvrage fameux: *Beatus ille qui procul negotiis*, 2[e] épode d'Horace — un choeur à 5 voix[14]). En 1757 Thomas Aug. Arne († 1778), auteur lui-même de la mélodie de l'hymne national „Rule Britannia", et 5 autres compositeurs anglais mirent en musique avec accompagnement instrumental 12 odes d'Horace.

De même au XVIII[e] siècle J. A. Paganelli adapta 6 odes d'Horace à la voix de soprano, accompagnée d'instruments à corde[15]). Au même siècle appartient la musique de B. Hahn, adaptée à quatre odes d'Horace (I 32. III 9. 13. 21) et destinée au chant accompagné du piano[16]). Mais la composition la plus célèbre de la fin du XVIII[e] siécle est la mise en musique du *Carmen saeculare* d'Horace, due à François Dancian-Philidor (1726—1795). C'est une composition grandiose, renfermant des solos, des duos, des quators, un choeur, deux choeurs, avec accompagnement d'un orchestre complet. Au Carmen saeculare le compositeur français ajouta quelques autres odes ayant rapport à Apollon et à Diane, en commençant l'ouvrage par *Odi profanum*. Cette composition fut exécutée dans des concerts symphoniques à Paris et à Londres: l'enthousiasme qu'elle excita, fut immense. Comme on n'en a imprimé que cent exemplaires[17]), elle est très rare aujourd'hui. L'auteur de ce mémoire eut la bonne chance de posséder un exemplaire de cet ouvrage et de l'exécuter dans un concert au Conservatoire de St. Pétersbourg en 1913.

C'est au commencement du XIX[e] siécle (1813) que se rapporte la composition très connue du médecin Ferd. Flemming — l'ode I 22 *Integer vitae*. Les premières strophes de cette ode sont souvent chantées par les étudiants allemands à l'enterrement d'un camarade.

Jean Charles Gotlfr. Loewe — celui qui créa la forme musicale de la ballade, (p. ex. „La noce de Thétis") — mit en musique (1843) le „*Carmen Saeculare*" d'Horace. C'est une composition très-belle pour deux choeurs de garçons et de filles[18]). En outre

---

[14]) Mellange... contenant plusieurs chansons tant en vers latins qu'en ryme français, Paris 1570. No. 79.

[15]) Qu. Horatii Flacci odae sex selectae fidibus vocalis musicae restitutae.

[16]) Qu. Horatii Flacci odae...in laudem musicae descriptae modis musicis vocis et instrumenti, dicti pianforte, Leiden 1816.

[17]) Gravés à Paris 1787. Loewe, Weltliche Chöre Hildbughausen, Cadow. Bd. I N N: 7, 8, 9, 10, 11; et Bd. II N 19.

[18]) Gesang des Horaz für die Säkularfeier. Übersetzt v. Voss, kompon. v. Dr. *Loewe*, nach der Originalmelodie Juli 1845 — imprimé dans le journal „Neue Jahrbücher für das klass. Altertum"... XXXI 1915, cf l'article de M. L. Hirschberg, p. 190—212.

le meme compositeur donna une musique charmante aux odes suivantes d'Horace: III 3. III 12. III 13. III 29. II 16. II 6 (9).

En 1872 Pierre Cornelius (1824—1874), père du peintre de même nom, mit en musique à quatre voix la 30e ode du Ie livre: *O Venus, regina Cnidi Paphique*[19]). On pourrait encore citer le musicien russe A. S. Arenski (1861—1906) qui parmi ses environ 90 pièces pour piano à deux mains a donné op. 28: *Essais sur des rhythmes oubliés* (m. sapphicum et m. ionicum), Moscou, Jurgensohn. Parmi les nouvelles compositions françaises il faut mentionner l'ode d'Horace „Horace et Lydie" mise en musique par J. Massenet (Heugel „Au Ménestrel", Paris) et la musique de Reynaldo Hahn — „Études latines sur des poésies de Leconte de Lisle" (Heugel „Ménestrel", Paris).

Nous sommes maintenant à la veille d'obtenir une nouvelle musique Horacienne composée par des Polonais. L'exécution vocale de la poésie latine est d'une importance capitale pour nous autres Polonais, comme moyen de faire ressortir dans la récitation des vers latins la quantité de syllabes, disparue dans la langue polonaise depuis le XVe siècle.

Varsovie. STEFAN CYBULSKI.

[19]) Publiée après sa mort par M. Hasse, Breitkopf und Härtel, Leipzig.

De Strepsiadis Aristophanei charactere aliquoties in cursu fabulae mutato.

Saepius in fabulis scaenicis antiquorum accidit, ut personae varios, prout ratio fabulae poposcerit, characteres induant, maxime vero hoc in tragoediis conspicuum fit, ubi antiquitus tradita mythorum firmamenta vel nullas vel exiguas narrationis varietates superstruere concedebant. Itaque poetae scaenici, qui saeculo quinto vixerunt, minime recusabant quin viam tralaticiam tererent; tamen quotiens animorum oblectationis studio ducti novis coloribus obsoletam rerum vetustatem illeverunt, totiens commenti novitas damno compositionis constitit; argumenti enim mythici rudia lineamenta identidem nexui impeditiori resistebant. Raro igitur characteres ἤθη colores continenter servabantur, sed tamquam suppeteret, si ingenii specimen oblatum esset, meta urgente poeta iugum memoriae rerum docilior subibat; si minus, omnia hiabant.

Multo plus licitum est in comoedia, cuius materia aut maxima ex parte aut omnino tota a poetis excogitabatur; quin etiam hic varietas, quae maxime delectare fertur, summo opere appetebatur, ut animi spectantium ex molestiis vitae cotidianae recrearentur. Non solum necesse hic non erat μετ' ἴχνια βαίνειν vetustiorum, sed ne facultas quidem manendi in officio relinquebatur, quia poetae verebantur, ne semel institutum tenorem exsequendo populum spectantem obtunderent. Quis tam morosus spectator fuisset, ut sub finem fabulae personarum fidem salvam vellet et characterum constantiam desideraret! Dummodo ioci quidquam mutationis secum afferrent, metamorphoseon repentinarum licentiam effrenatam personis aequo animo largiebatur.

Mutationes per formas quasdam iam tum vulgatas procedebant, quia longe ante Theophrasti Characteres. siquidem iam apud Semonidem Amorginum et Antiphontem oratorem typi quidam ethici deprehenduntur, comoediarum scriptoribus copia formarum deligendarum suppeditabat. Pertinet quadamtenus ad propositum, ut quaestionem proponam, utrum Theophrastus comoediae copiis usus sit, an ille potius a propria philosophiae piscina hunc mullum exceperit. Satis sit hoc loco, si monuerim iam inter comoediam Siciliensem et sophistarum studia illic orta necessitatem quandam intercessisse; tum in memoriam revoco iam a Gorgia de virtutibus, quae feminas pueros virgines senes servos liberos decerent, disputatum esse. Itaque non est dubium, quin illa longa, quae in Aristotelis Rhetoricis legitur, inquisitio in mores iuvenum atque senum facta ex sophistica observatione differentiarum, quae inter singulos homines intersunt, profecta sit. Addatur quod sophistae docebant certis virtutibus certa vitia

respondere. Quapropter comoedia, quae vitia sexus aetatis generis condicionis fortunae exagitabat, aes alienum apud sophistas contraxisse videtur, neque Theophrastus a comoedia rei consilium mutuatus esse, sed ex communi studiorum fonte id deprompsisse putandus est. Nec tamen nunc sophistarum vindicias suscipere in animo habeo; tantummodo iustum esse duxi, ut illa πουλυβότειρα doctrina nec nisi ex inimicorum eius scriptis nota potius secundum totius saeculi magnam permutationem, quam ipsa effecit, iudicaretur, quam in philosophiae vel rhetoricae fractiones extenuata per unum et solidum corpus secaretur.

Strepsiadis nomen idem fere significat, quod adiectivum latinum versutus. Typus comicus servi versuti apud Aristophanem frequens est dudumque observatum est aliquot species characterum apud Aristophanem inveniri. Verum in Nubibus character versuti — non quidem servi, sed homuncionis rustici et humilis condicionis sed recens divitis — in eo consistit, quod continuo characteres mutat et exuviis positis novam cutem astutiis obducit. Viatico comparato metamorphoseon iter ingrediamur. Usque ad. v. 123 Strepsiades avari vigilantis personam sustinet. Postquam limen scholae intravit, veteratorie stupidus factus est. Domum reversus senem sero doctum ante filium agit (v. 814) et summa iudustria impetrat, ut ab iuvene nova doctrina instituto vapulet (v. 1221); itaque ipse incidit in insidias, quas aliis paraverat (v. 1339); tum facti poenitentem (v. 1463) cupiditas sui ulciscendi invadit et denique meliora edoctus (v. 1480) Socratem poenae subiectum ipsius dicto malitiose regesto castigat (v. 1503) et ut personata vox populi (v. 1506) plausum accipit.

Haec fere topica sunt characterum comicorum, qui in persona Strepsiadis scaenam pervagantur. Ex omnibus conflatur eosque omnes continet una persona versuti, quae sola per totam comoediam permanet intacta, nisi quod in ipso fabulae fine illa quoquo μάλα σεμνῶς evaporat. Characteris appellatione comprehendi non solum morum certas proprietates, sed etiam earum rerum, quas gerit quis vel perpetitur, formas typicas. Quarum tanta congeries in Nubibus structa cernitur, ut longe ante Theophrastum characterum studium viguisse merito contendamus. Scilicet necesse est etiam Phidippides multis artificiis tritissimis ornatus sit, sed mutto festivior ipsarum Nubium metamorphosis est; quae cum die festo deorum chorum sacrum constituerent, nunquam quidem satis fidele theologiae Ionicae praesidium egerunt, tamen sub finem iam manifesto earum cantilena, quae in praeconium veterum deorum transit, cum vestitu pugnat.

Leopoli. GEORGIUS KOWALSKI.

'Αλσος : λάσιος = *ΓαλτΓος : *Γλατιος.

Ex variis variorum, quae plurimae prolatae sunt, explicationibus vocis ἄλσος primum obtinet locum veriloquium deductum a primigenio *ΓαλτΓος quod confertur cum germ. *wald*, vel potius cum tota illa vocum germanicarum familia (goth. *walthus* etc.[1]). Quam originationem his, quae subsequuntur, adiuvare mihi proposui, idque semasiologia, quam dicunt, in auxilium vocata.

Cum brevi ante tempore de arborum genere grammatico disputarem[2]), haec mihi commemoranda videbantur: 1. congruentia semasiologica vocum κόμη: *coma* (capilli: arborum folia) nec non adiectivorum ex eo substantivo derivatorum, ut sunt hom. ὑψίκομος (ὄρος) „alte comatus", ἠύκομος, καλλίκομος „pulcre comatus", χρυσοκόμης „auricomus" iuxta χρυσόκομος „aureis cum foliis" : lat. *lauricomus*, *auricomus*, *comata silva* etc. — 2. similis vocis κείρω differentia semasiologica (tondere : caedere); — 3. analogiae in linguis semiticis obviae, ubi habes arab. 'ifâ^{un} „capilli", hebr. 'ofaîm „arborum folia".

Quae si diligentius perpenderis, non probabilis modo, verum et simplicissima tibi videbitur affinitas intercedens inter substantivum ἄλσος et adiectivum λάσιος vel potius *ΓαλτΓος *Γλατιος. Alterius namque vocis veriloquium ab omnibus comprobatur: nimirum etymologi putant[3]) eam habuisse formam praegraecam *Γλατιος (ortam ex prae-indoeurop. *vlt-ios)* et comparant cum palaeoir. *folt*, palaeobret. *guolt*, cornvall. *gols* „capillus" (orto ex praecelt. *voltos)*; ross. *vóloti* „fibra", ruth. *volóti*, serb. *vlât* „spica", boh. *vlat* „spica", (orto ex praeslav. *volti)*; lit. *voltis* „spica", boruss. *wolti* „spica"[4]). Cui familiae etymologico-ideologicae Solmsen[5]) praeterea germanicas s i l v a e designationes adnumerat, ut germ. *wald*[6]) (ortam ex praegerm. *vol-tus*).

Rationem ergo semasiologicam inter silvam arborumque folia et capillos intercedentem ubique apparere videmus: ipsam in graeca quoque voce ostendere liceat. Namque adiectivum λάσιος designat non tantum „pilosus" vel „villosus", verum etiam „silva, arboribus consitus". Id quidem concedatur oportet alterum significationem serius legi, primum enim apud Xenophontem (v. gr. Hell. III 2, 20) et Platonem occurrit: attamen loci nomen Λασίων

---

[1]) cf. B o i s a c q, Dictionnaire étymologique de la langue grecque p. 1092

[2]) H a n d e l Problem rodzaju gramatycznego, Kraków [Prace Komisji Językowej Polskiej Ak. Um. NR. 9.1921.

[3]) cf. B o i s a c q. s. v.

[4]) Simile quid interim invenies in semitico, ubi eadem radix inest in hebr. *sa'ar* „capillus" et *se'orāh* „hordeum".

[5]) KZ XLII 1909, 214 adn. 4.

[6]) Palaeogerm. *wald*, palaeoangl. *weald*, palaeoisl. *vollo*, goth. *walthus*.

(in Elide) hanc vocis vim et priscam et primigeniam esse, saltem in Graecia Europaea (Solmsen l. c), luculento argumento est.

Est tamen una obiectio gravior, quae contra eam, quam defendo, originationem ἄλσος : *ϜαλτϜος proferri solet: nimirum in vocabuli initio deest omne compensationis vestigium. Boisacq (l. c.) obiectionem hanc enervare studens dicit hoc propter dissimilationem quandam deesse; operae sane pretium est verba viri docti, quae huc spectant, afferre: „l'objection tirée de l'absence de F est caduque." Quod dictum qui comprobaverint, iis originatio, quam defendo, plus quam probabilis esse videbitur. Quo facto vox ἄλσος affinis est non solum voci germ. *wald*, sed et polon. *włos* (coma): vocabulum ἄλσος enim ab ipso initio designavisse patebit idem fere quod *comata silva* vel *nemorum coma*.

Leopoli. IACOBUS HANDEL.

PATAVII ORIGINES

Oratio septimi universitatis Patavinae centenarii celebrandi causa in universitate Varsaviensi habita.

I

Ne cui vestrum Viri Amplissimi, taedio sit quod homo philologus in hac brevi oratione mea latina utor lingua, reminiscatur velim eam per multa saecula quasi nativam fuisse universitatis Patavinae, cuius nos sacra natalicia post DCC annos recurrentia in hanc aulam convocaverunt, neque alia usos esse nostros cives, Copernicum dico et alios, cum in augusta illa Musarum sede Italos suos commilitones alloquerentur.

Proinde patimini per hoc tantillum temporis — neque enim diu vos moraturus sum — hos quoque parietes linguae eius imaginem resonare, qua cum in communi uterentur homines, faciliore inter se gaudebant commercio ipsique eatenus feliciores erant, quam in hodierna plus quam Babylonica linguarum confusione.

II

Ne tamen sine causa philologam meam sive artem sive naturam professus esse videar, Patavii laudes ab ipsa origine repetere liceat. Quae qualis re vera fuerit, deus aliquis norit: qualis fuisse credita sit, a Livio illo edocemur, quem cum errare negavisset Dantes *(Livio, che non erra)*, nobis quoque veniam dedit etsi non semper, non sub severa criticae artis ferula, at aliquando, at per hilarem festorum dierum simplicitatem antiquas res antiquo animo recolendi.

Creditus est igitur A n t e n o r Troianus post patriae expugnatae tempora una cum Henetis ex Asia Minore excitis in agrum venisse Transpadanum ibique Patavium condidisse.

Quod breve commentum quid sibi voluerit et quale praesagium quasi in sinu gesserit si cognoscere volumus, eodem antiquo animo Antenor quis fuerit quibusque virtutibus tam insigne deorum meruerit munus quaerendum est.

III

Nec sane ignobile fuit nomen eius apud Troiani belli scriptores. Cum enim Graecorum legati Menelaus et Ulixes rerum repetendarum causa Troiam venissent, benigne apud eum hospitio sunt excepti. Nec solum hospitio: nam cum levissimae iuventutis furore eo deducta res esset, ut adeo vitae Menelai periculum immineret, Antenoris eiusque filiorum auctoritate et fortitudine

factum est, ut inter minas et arma i u s tamen g e n t i u m protegeretur. Viderunt igitur Antenoris penates diversarum atque adeo inimicarum nationum cives pacata inter se mente colloquentes, quod primum talis commercii exemplum nobis historia tradit.

Qui cum insuper Helenae reddendae semper popularibus suis auctor fuisset contra insanam Paridis eiusque asseclarum petulantiam, veram eis effigiem praestitit iusti illius pertinacisque viri, quem nullus civium prava iubentium ardor a proposito deterrere posset.

IV

Quorsum haec tendunt? Ut intelligatur una cum Antenore etiam i u r i s g e n t i u m sanctitatem in Italorum terram Patavinorumque civitatem migrasse. Haec scilicet stella nascenti coloniae affulsit: quae num etiam postea adultam florentemque radiis suis illustraverit, ulteriores eius res gestae nos doceant.

Nonne enim Antenoreo animo animatam fuisse dicemus civitatem Patavinam, cum ante hos DCC annos universitatem suam conderet? Universitatem dico: sed quotusquisque est, qui verum eumque altissimum huius vocabuli sensum agnoscat? Sensum enim eius duplicem esse communis est notio, alterum mediaevalem quo scilicet „docentium et discentium" intra eosdem muros communio significabatur, alterum novicium, quo id nunc accipere solemus, cum de „universitate litterarum" loquimur. Verum si Patavium respicimus, tertius nobis sensus apparebit, is ipse quem modo verum eumque altissimum dixi. Tot enim undique eo convenerunt studiosae iuventutis agmina tamque legitimus ubique ardor fuit nusquam nisi Patavii reconditas scientiarum notitias accipiendi, ut apud nos dumtaxat etiamsi quis in alia Italorum academia doctoratus lauream accepisset, Patavinus tamen doctor non hercle invitus appellaretur. Quare nostro iure dicere possumus „g e n t i u m u n i v e r s i t a t e m" Patavii conditam esse. Sanctissimum humanitatis asylum, quo vel belligerantium populorum cives commeare poterant, ea quidem lege, ut ne aut ipsi quemquam laederent, aut invicem a quoquam laederentur.

V

Gentium, inquam, universitas per tot saecula Patavium illustravit digna Antenore parente heres, quem ipsum quoque inimicas gentes iuris sanctitate conciliasse vidimus. Neque degeneravit ab illa Antenorea magnanimitate hodiernus academiae Patavinae affectus. Quae cum post tristia belli tempora postque effrenatae barbariae libidines omnium prima ad origines suas celebrandae mundi nationes convocasset, quanti quamque concordes undique facti essent concursus, admirabunda mente comperimus.

Hic vero unanimis in amore testificando consensus non sola Patavinae academiae auctoritate, licet et ipsa maxima sit, explicari posse videtur. Immo residet in hominum mentibus penitus infixa Antenorei illius animi veneratio, qui et per praeteritorum annorum seriem Antenoreae urbis moenia hospitibus aperuit, et insuper longinquos nepotes intra eadem moenia ad hospitalitatis gratiam persolvendam revocavit.

Hic igitur Antenoreus animus ut etiam per futurum tempus fideliter, ut fas est conditorem, apud Patavinos remaneat optamus — si modo optanda sunt ea quae certo eventura esse scimus.

Varsaviae a. d. III Idus Iunias. TH. ZIELINSKI
professor Varsaviensis.

Ursini et Philelphi Formulae epistolarum.

Quam clar. vir W. hr. Baworowski condidit Bibliotheca Leopolitana, locupletissima libris ad humanismi Poloni aevum spectantibus, in incunabulis (sign. Nr. 13) rarissimum et linguae elegantia insignem et argumenti varietate praestantissimum Modum epistulandi Ioannis Ursini possidet, cuius haec est inscriptio: *Modus epistolandi eximii medicinae doctoris et legum licentiati Ioannis Ursini Cracoviensis cum epistolis exemplaribus et orationibus annexis.* S. a. l. impr.[1]) Diligentius in hunc libellum inquisivit M. Jezienicki, cum sex ineditas Ursini epistolas in lucem daret.[2]) Attamen neque ubi neque a quo nec quando liber impressus sit, ei enucleare contigit. Quae propterea maioris puto momenti esse, quia haec demum explicata quem illi opusculo locum tribuamus ostendunt, eoque tunc demum libere et tute uti licet. Quod problema dilucidatur applicata methodo typographicam operis partem discutiente, quam primus E. Vouilliéme adhibuit in suo opere: Die Inkunabeln der Königlichen Bibliothek und anderer Berliner Sammlungen, Leipzig 1906 Nr. 1217.[3]) Quam notitiam perbrevem supplere liceat iis quae sequuntur (in quo utimur copiis ipsius et systemate, innixi praesertim in opere, quod ediderat Haebler, Typenrepertorium der Wiegendrucke I 78 et in „Monumentis Germaniae et Italiae Typographicis" editis a Carolo Burger, tab. 292[3]): opusculum Ursini impressit Gaspar Hochfeder Norimbergae, typo*, usus rubrica α. Impressore invento tempus quo opusculum editum sit iam multo faccilius definiri potest. Terminum enim post quem (scil. a. 1495) ex oratione in opero tradita novimus, quae quidem minime videtur esse ficticia: alterum terminum efficit typographia Hochfederi Mattiacum translata a. 1498, ubi a. 1500 esse desiit. Iam veri est

1) Accuratius descripserunt hunc libellum Wistocki W., Incunabula typographica Bibliothecae Universitatis Iagellonicae, Cracoviae 1900 p. 526 et Kotula R., Katalog inkunabułów Bibljoteki fund. W. hr. Baworowskiego we Lwowie (l. manuscriptus).

2) Iohannis Ursini epistolas sex ad fidem cod. Bibl. Reg. Monacensis... edidit M. Jezienicki, in ephemeride: Eos VII 1903, 224 sq.

3) Ea quam Hain, Repertorium bibliographicum Nr. 16016 dederat descriptio minime sufficit: omnino falsus est Proctor R., An index to early printed books in the British Museum 1903 dicens: »not XVth. cent.«.

similius Hochfedero libelli impressionem mandatam esse, cum adhuc in opulentissima typographorum metropoli, Norimbergam dico (quo de vid. Hase O., Die Koberger p 51 sq.) habitaret. Anno ergo 1496 Ursini opusculum Norimbergae prodisse videtur.

Altera saec. XIX parte possessor libri subnexuit Ursino religato fragmenta epistolarum Philelphi, desumpta ex opusculo: *Francisci Philelfi breviores elegantioresque epistole. Impressum Cracovie. Anno Domini 1505. In die sancti Bernardi abbatis.* Cuius opusculi descriptionem dederat Estreicher, Bibliografia polska XXIV 221. Hic monere sufficiat hanc editionem viros doct. Panzer (Annales typographici) et Graesse (Trésor des livres rares) effugisse: quae editio Polona adhuc annis 1509. 1513. 1517 typis repetita est.

Leopoli R. Kotula.

Frater Złotkowski Canon. regul. s. August.

Casimirus Morawski in editione Cricii carminum p. XVIII dixit, in codicibus Cricianis cuiusdam quoque Złotkowii epigramata tradi. Ex editis Cricii carminibus Morawski ei vindicat tristichon ad Mariam Virginem Cric. I 7 et epitaphium Firleji Cric. V 15. Quem Złotkowium Cricii temporibus vixisse patet: religiosum eum, et non laicum fuisse, cum ex poematis, tum ex saeculi more efficere licet. Quam ob rem non dubito quin poeta idem sit Frater Złothkowski, qui composuit passionem celeberrimi codicis Tremessensis (Biblioth. Raczyńskich Poznaniensis cod, 161 fol. 186 sq.) quam circa annum 1515 vel paulo ante scriptam esse constat: quo de auctore, Canonico regulari O. s. Augustini, plura dicemus in editione sermonum Tremessensium, ubi eius epigrammata quoque recensebimus. R. G.

CRICIANA I.

Cric. II 15. 11 hic *patris* spes summa tuae: Manifestam apographi mendam literula mutata sic emendes: hic *patriae* etc.

ibd. 15: cum *vitas* reddis, cum solvis compede vinctos,
mortuus et morbi conteris omne genus.

Concinnius videtur esse leg.: cum *vitam* etc. Post *vinctos* omino delendum est comma.

Cric. I 12, 2 Respice mortalis, *si fuit unquam* passio talis. Plurimi mendam tollere voluerunt (M. SAS in Bibliot. Warsz. 1888. 460 si umquam fuit. SAENGER fuit umquam *an*), at simplicissimum remedium omiserunt, scil. scrib.: Respice mortalis: fuit unquam passio talis?

Cric. VII 22 Quidam de se ipso aulae deditus:

Fides, splendor, cultus, favor aulicus atque potestas,
Est ratio haec vitae reddita tota meae.

Praeter prosodiam et sensus primae epigrammatis vocis graviter offenditur: quae sanatur rescribendo: *Fi* splendor... potestas! Fi (francogall. fi) legitur phy, phi apud Terentium Adelph. III 3, 59 et Plautum Most. I 1, 37. Sensus: Vanitas vanitatum et omnia sunt vanitas.

PSEUDOOVIDIANA POLSKIE

napisał

Dr. RYSZARD SKULSKI.

Pseudoovidiana, jak pseudoseneciana i wiele innych, podobnego rodzaju pomników, wyrosłych na gruncie średnich wieków, byt swój, wzrost i popularność zawdzięczają nie sobie, bo utwory to liche częstokroć i nieudolne lecz potędze wielkiego imienia, pod którego płaszczykiem obiegały ziemie Europy. Więksi i mniejsi twórcy bezimienni, których nie pociągała ułudna glorja sławy, co zresztą w średniowieczu jest zjawiskiem typowem, korzystali z powagi autorytetów literackich i podsuwali im dzieła własne, by w ten sposób zapewnić trwalsze i życzliwsze uznanie dla płodów ducha swego serdecznych. Sprzyjał zaś temu procesowi niski poziom krytyki średniowiecznej, która w pogoni za utylitaryzmem treści mało zwracała uwagi na osobę autora i która w pomnikach literatury rzymskiej widziała przedewszystkiem niedościgłe, a naśladowania godne wzory języka i stylu łacińskiego. Dzięki żywości tradycji antycznej nauka średniowieczna nie odczuwała wielkiej potrzeby kodyfikowania produkcji piśmienniczej Rzymu, ścisłości tekstu, chronologji i t. d. Można powiedzieć, że tradycja antyczna znajdowała się w średniowieczu w stanie ciągłej filiacji, in statu nascendi. Stąd wynikała niezmierna łatwość transkrybowania dzieł obcych pisarzom, zwłaszcza jeżeli ci ostatni cieszyli się wielkiem uznaniem i wziętością w kołach czytającej publiczności średniowiecznej. Pod tym względem literatura apokryficzna jest doskonałym materjałem dla historji życia pogrobowego autorów rzymskich, gdyż można łatwo na jej podstawie zrekonstruować wizerunek literacki danej postaci oczywiście w świetle koncepcji minionych wieków.

Pseudoovidianów poczet niemały daje się ująć w trzy grupy: I. Consolatio ad Liviam Augustam, Nux, Carmen panegyricum ad Calpurnium Pisonem, Epigrammata scholastica de Vergilii XII libris Aeneidos. II Elegia de Philomela, de pulice, de imagine et somno, de cuculo, de aurora, de Lumaca et Lombardo, de quattuor humoribus, de ludo latrunculorum, de Fortuna, altercatio ventris et artuum, elegia de excidio Troiae, de lupo, de speculo, de pediculo, de medicamine aurium, de anulo, de rustico, tractatus de mirabilibus mundi. III. De Birria, Ovidius trium puellarum, de nuntio sagaci, Pamphilus sive de arte amandi elegiae, Ovidius de amore.[1])

[1]) Zestawione na podstawie Bartscha: Albrecht von Halberstadt und Ovid im Mittelalter. Quedlinburg 1861 Einleitung i Cocheris'a, La vieille ou les derniers amours d' Ovide. Poème français du XIV siècle, traduit du latin de Richard de Fournival par Jean Levevre, Paris 1861, Introduction p. IV.

Już na podstawie powyższego rejestru tytułów nie trudno zauważyć, że gros tych apokryfów odpowiada erotycznej stronie produkcji Owidjańskiej. Poematów, pokrywających się z całokształtem twórczości Nasona mało. Będą tu należały utwory grupy pierwszej, wśród których szczególnie ważne dla historji kultu poety w średniowieczu są: „Epigrammata scholastica de Vergilii XII libris“ [1]). Są bowiem wyrazem rywalizacji pozgonnej twórców Metamorfoz i Eneidy, rywalizacji datującej się od zarania literatury średniowiecznej a skrystalizowanej w poezji Modoin'a[2]).

Quantum Vergilius magno concessit Homero,
Tantum ego Vergilio Naso poeta meo.
Nec me praelatum cupio tibi ferre poetam:
Ingenio si te subsequor, hoc satis est.
Argumenta quidem librorum prima notavi.
Errorem ignarus ne quis habere queat“.

Z poematów powyższych ani jeden nie jest zapisany w rękopisach polskich; pseudoovidiana inne, drobniejsze, o treści erotycznej, oznaczone grupą II-gą są w Polsce słabo reprezentowane [3]).

Być może, że przyczyną tego zjawiska, dla historji Owidjusza bardzo znamiennego, jest późność kodeksów, poświęconych autorom klasycznym. Kodeksy te pochodzą przeważnie z XV. w., a więc z czasów, które na Zachodzie i na Południu przygotowywały wzrost krytyki nowożytnej. Że zaliczać je należy do owej epoki przejściowej, okazuje się dowodnie ze stanowiska, zajętego wobec pseudoovidianów. Na odwrotnej stronie karty tytułowej ręk. jag. 2116 mamy następującą notatkę: „Hic continetur numerus librorum, quos composuit (Ovidius): primo librum Heroidum, 2-o librum amoris (Si quem forte iuvat), 3-o librum sine titulo, 4-o librum de cuculo, 5-o de Philomena, 6-o de pulice, 7-o de sompno, 8-o de nuce, 9-o de medicamine aurium, 10-o de medicamine faciei, 11-o de psittaco, 12-o de Iove, 13-o de Fastis, 14-o in Ibin, 15-o Ovidius puellarum, 16-o de Ponto, 17-o Tristium, 18-o Metamophorseos, 19-o de remedio amoris, 20-o de vetula, 21-o de anulo“. Natomiast dwaj inni scholjaści wyraźnie kwestjonują autentyczność tych apokryfów. W expositio do Remediów,[4]) zawierającej życiorys poety czytamy: „Postea dicitur (Ovidius) fecisse hos libros, qui non cadunt in numerum suorum librorum: scilicet de pulice, de cuculo, de mure, de sompno, de medicamine faciei et aurium“. W ręk. jagiell. 2458. we

[1]) Wydawane bardzo często w renesansowych wydaniach Owidjusza np. w bazylejskiem Jana Hervagiusa 1549, w nowszych czasach u Baehrensa Poetae lat. minores IV 161, u Buechelera w Riesego Anthologia latina I 2 Nr. 634: 672 a.

[2]) Manitius, Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters, München 1911, 550, 551.

[3]) Ocena tych drobiazgów przedstawia wielkie trudności ze względu na zebranie tekstów, spoczywających dotychczas w rękopisach. Niektóre poemaciki wydał w Antologji swej Riese, innych trzeba szukać w wydawnictwie Goldasta, Ovidii Nas. Paelign. erotica et amatoria opuscula, Francoforti 1610.

[4]) Ręk. jag. 2115.

wstępie do Ibis podobnież: „Secundo librum de amore (prawdopodobnie pseudoovidianum: Si quem forte iuvat) subiungendo librum sine titulo ibique fecit libros qui non cadunt in numerum suorum librorum scilicet de philomela, de cuculo, de pulice, de anulo, de medicamine aurium".

Opinje powyższe nie musiały liczyć wielu wyznawców i nie dotyczyły wszystkich wymienionionych apokryfów, skoro niektóre z nich znajdujemy w rękopisach polskich, poświęconych Owidjuszowi, co prawda jednak bez wyraźnego wymienienia nazwiska rzekomego poety.

Na czoło tych drobniutkich poemacików wybija się elegia de pulice [1]) zanotowana w rękopisie jag. 2232, 2115 (w tym samym, który kwestjonował jej autentyczność) i w kodeksie Jana ze Słupcy. [2]).

Zaczyna się apostrofą do pchełki:

Parva pulex, et amara lues, inimica puellis:
Carmine quo fungar in tua facta ferox,

której poeta zazdrości, że może tak swobodnie pląsać po ciele kobiecem. Autor chętnie zamieniałby się z jej rolą, jednakże nie na długo:

Rursus mutatus, fundensque precamina mille,
Afferrem cunctos in mea orta Deos.

Obok elegji o pchle wymienić należy w tej grupie pseudoovidianów, znanych w Polsce, poemat: „De anulo",[3]), jednakże jest to właściwie XV elegia II. ks. Amores.[4]) Dalej poemat p. t. „Ovidius de lupo", zachowany w kodeksie Jana ze Słupcy, a oceniony przez prof. Brücknera.[5]).

Pozostaje do omówienia jeszcze trzecia kategorja apokryfów, w której objęliśmy większe co do treści erotyki, oraz literaturę pochodną, inspirowaną bezpośrednio przez Owidjusza. Na pierwszem miejscu postawić tu trzeba obszerny poemat, podany w ręk. jag. 2233, jako Vagefacetus, w ręk. jag. 2115 jako „sine titulo" lub „Amores", a w kodeksie Jana ze Słupcy pod tytułem: „Ovidius sine titulo de arte amandi" [6]).

Ostatni tytuł okazuje się dla tego utworu najwłaściwszy, gdyż w rzeczy samej jest on udanem naśladownictwem Sztuki kochania. Anonimowy autor podszywa się pod Owidjusza i tak, jak on, zaraz na wstępie zastrzega swemu poematowi dydaktyczny charakter:

Si quem forte iuvat subdi sapienter amori,
Sic amet incipiens, ut mea Musa docet.

[1]) Tekst wydany u Goldasta o. c. p. 70, 71, według niego autorem tejże elegii ma być Ofilius Sergianus.

[2]) Brückner: Średn. poezya łać. w Polsce. Rozprawy 16 p. 323.

[3]) Ręk. jag. 2233, kodeks Jana ze Słupcy.

[4]) Tak samo niewłaściwem pseudoovidianum jest „de somno".

[5]) o. c. 333 wydany przez Voigta, Kleinere Denkmäler der Thiersage aus dem XII—XIV. Jahrh. 1878 p. 62—71.

[6]) Poemat ten wydał W. Wattenbach w Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur XXXIV 1890, 270 sq.

Zamierza pouczać, jak winno się starać o względy kobiet. Abstrahuje zupełnie od miłości nierządnej:

Dum se supponit meretrix, non praestat amorem,
Non amat id, quod agis, sed quod habere cupit.

Staranie powinno się skierowywać ku innym kobietom (v. 11 sq.):

Sunt aliae multae mulieres laudibus aptae:
Virginis et viduae laudo vacantis opus.
Virginis amplexus durissima pectora mulcet,
Tristitiam fugat, cor super astra levat.
Dulcis amor viduae mollit quoque corda superba,
Quae melius cunctis et sapienter amat.

Następnie roztacza przed nami anonim cały szereg środków do pozyskania serca niewieściego, w czem idzie wiernie za Sztuką kochania. Zdobycie serca wymaga nie tylko uczucia, lecz także chłodnej refleksji, nawet przebiegłości (w. 17):

Diligit hunc mulier, qui caute novit amare,
Ne consanguinei singula facta sciant.

Spotkawszy ubóstwianą, młodzian powinien rozpocząć prośbę o wyznaczenie schadzki. Odmowną, a nawet srogą odpowiedzią nie powinien się zrażać, gdyż (w. 67):

Femina quod prohibet, cupit et vult saepe rogari:
Improbitas vincit pectora, frangit amor.

Wreszcie kobieta długiemi prośbami zniewolona, ulega młodzieńcowi, przychodzi na umówione miejsce. Kochanek powinien wygłosić teraz długą mowę, podnieść wszystkie szczegóły jej urody i przedstawić potęgę władającego nim uczucia. Niewiasta, pomimo żywej a serdecznej skłonności dla starającego się o jej względy młodziana, ukrywa swój afekt w głębi serca, a odpowiedź daje równie nieprzychylną i nieprzyjazną, jak dawniej (w. 117):

Vana petis, iuvenis, te frustra nempe fatigas
Si sum pulchra satis, cur tibi cura facit?
Vade, recede cito, ganeam me forte putasti
Et nuncquam facias haec mihi verba magis.

A przecież młodzieniec zręczną djalektyką potrafi zyskać u kochanki zapewnienie wzajemności, poczem długi, a namiętny pocałunek staje się ukoronowaniem tej pierwszej miłosnej schadzki. Na następnych schadzkach można pójść dalej, jednakże pamiętać należy o tem, że (w. 143):

— in cunctis placidus modus est adhibendus,
Nam sine mensura nil valet esse bonum,

a dalej, że (w 171)

Qui quaerit coitum, si vim post oscula differt,
Rusticus est, numquam dignus amare magis.
A ganeis tantum coitum decet esse petendum,
Quae se pro precio vendere cuique solent.

Doszedłszy w ten sposób do kresu własnych marzeń, kochanek powinien umieć miłość podtrzymywać i podsycać. Do tego wymagane są przedewszystkiem takt towarzyski i bezwzględna dyskrecja. W końcu następuje przesyt: jest to najlepsza spo-

sobność, by zerwać więzy dotychczasowych zapałów. Poeta i w tej akcji rad swoich nie skąpi:

Qui fuerit cupiens ab amica solvere colla,
Plenius e nostro carmine doctus erit.
Nosse decet primum, quantum sit femina turpis,
Et quantum noceat fetidus eius amor.

Wiersze powyższe zaczynają drugą część poematu, zatytułowaną: „Ovidius de remedio amoris feliciter incipit" i utrzymaną w duchu Owidjuszowych Remediów (w. 49):

Decipitur invenis, non est tam pulchra puella,
Cuius amore gravi laesus ad yma ruit,
Ut putat: eius enim facies est picta colore.
Vestibus ornantur vilia membra satis.

Zwalczywszy miłość kobiety, młody człowiek powinien ukochać pracę (w 61):

Hac ita dimissa, iam diligat ipse laborem,
Et maceret corpus fortius arte sua.
Sit cibus et potus modicus, ieiunia prosunt,
Nec petat hinc rursus, nec petat inde magis.

Na tem się kończy utwór; jak widać z przytoczonej treści, jest on zręcznem naśladownictwem Sztuki i Remediów. Jego przynależność do epoki średniowiecznej przebija się w tendencjach moralizatorskich, wymierzonych przeciwko miłości nierządnej, w groteskowych wycieczkach przeciwko kobiecie (część II-ga), które pozostają w żywym rozdźwięku z napuszystą afektacją dla niej w części pierwszej, wreszcie — i to najważniejsza — w zupełnem pominięciu sztafażu Sztuki i Remediów, z którym, jak przypominamy sobie, nie mogła się pogodzić romantyka francuska. Dla scholastyki polskiej poemat ten jest tem bardziej znamienny, że zastępywał lekturę Ars, a po części i Amores, jak świadczą jego napisy.

Dla umysłowości polskiego średniowiecza równie ważny jest Pamphilus, odpisany w ręk. jag. nr. 2458 [1]) p. t. „Pamphilus trufator bonus":

Vulneror et clausum porto sub pectore telum
Crescit et assidue plaga dolorque michi
Nec ferientis aduc non audeo dicere nomen
Nec sinit aspectus plaga videre suos.

Tak zaczyna Pamphilus swoje skargi miłosne, których przedmiotem jest nadobna a bogata sąsiadka Galathea. Na wołania nieszczęśliwego, bo bez wzajemności kochającego młodzieńca, zjawia się sama Wenus i drogą uczonych wywodów podaje mu sposoby i środki do zdobycia serca i ręki pięknego

[1]) Tekst u Goldasta o. c. p. 75—105, streszczenie u Creizenach, Geschichte des neueren Dramas, Halle a. S. 1893 I 35—37. W nowszych czasach wydał Pamphila Adolf Baudoin: Pamphile ou l'art d'être aimé, Comédie latine du XE siècle, Paris 1874, cf. recenzję tego wydania przez G. Paris'a w Revue critique 1874, II 195 sq. — 1875 II 398. cf. nadto M. Manitius, Zur Überlieferungsgeschichte mittelalt. Schulautoren. Sonderdruck aus den Mitteilungen der Ges. f. deutsche Erziehungs und Schulgeschichte XVI 1906, 7. i Wilhelm Cloetta, Beiträge zur Litteraturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance I. Komödie und Tragödie des Mittelalters, Halle 1890, 92 sq.

dziewczęcia. Pamphilus cel swój może osiągnąć najpierw przez urobienie korzystnej opinji w otoczeniu Galathei, a więc przez udzielanie obfitych napiwków służbie, powtóre przez otrząsnięcie się ze smutków i rozpaczy, czyli przez wesołe usposobienie, humor, o którym szczególnie pamiętać winien w towarzystwie ubóstwianej. Niestety to teoretyczne przygotowanie wcale nie przynosi Pamphilowi pożytku, bo już przy pierwszem widzeniu się z Galatheą traci kontenans, kiedy panna nie dowierza jego oświadczyniom miłosnym i oddala propozycję schadzki. Galathea pozostawia mu wprawdzie na przyszłość kilka promyków nadziei, to jednak nie może zadowolić kochanka, żyjącego teraźniejszością. Nieporozumieniom tym ma położyć kres dopiero staruszka, pod której opieką moralną pozostaje Galathea. Na prośby Pamphila oświadcza gotowość przyniesienia mu pomocy; wprawdzie panna ma innego starającego, lecz ten nie okazał się godnym zaufania, gdyż za usługi i pośrednictwo liche i marne dawał opiekunce podarki. Po zapewnieniu otrzymanem od Pamphila, że będzie hojniejszym od poprzedniego konkurenta, staruszka rozpoczyna swoją akcję. Bada sytuację, nastroje i wkrótce odkrywa, że Galathea zakochana jest w młodzieńcu po uszy. Ciągłemi opowiadaniami o miłości Pamphila umie staruszka uczynić ją powolną swym zamiarom, wreszcie udaje się jej zwabić panienkę do swego domu, dokąd bez jej wiedzy ma przyjść także Pamphilus. Po tak zaimprowizowanem zejściu się kochanków, staruszka przeprasza nagle swych gości, że musi w ważnym interesie oddalić się na chwilę do sąsiadki. Tu spadła zasłona, skoro staruszka wraca po chwili „kilkugodzinnej" zastaje sytuację zmienioną: dziewczyna płacze, Pamphilus ją pociesza. Wtedy kuplerka stwierdza, że obydwoje zrealizowali swoje marzenia, gdyż małżeństwo jest nieuniknione.

Już z przytoczonej treści widać, że autor powyższego apokryfu, którym ma być według Baudoin'a Pamphilus Maurilianus, umiał zręcznie i szczęśliwie uderzyć w ton erotycznej poezji Owidjusza i za jego przewodem pomieszać i zharmonizować namiętność z uczuciem. Ale nietylko zawisłość ideowa, także i Owidjańskie reminiscencje formy i drobnych motywów[1]) są dla nas dostatecznem wytłumaczeniem, dlaczego utwór ten przypisywano w średniowieczu poecie sulmoneńskiemu. Scholastyka polska, umieszczając poemat ten wśród innych Owidjanów nie przypisuje mu wyraźnie proweniencji zagranicznej, zgadza się z nią jednakże w dramatyzowaniu utworu. Pamphilus bowiem w średniowieczu zachodniem uważany był za komedję 'elegijną[2]). tę samą opinję podzielała również i Polska. W cytowanym wyżej rękopisie nr. 2458 obok tekstu spotykamy z boku glossy: „Pamphilus Galatheae Pamphilus — Pamphilus ano — Galathea ano", co świadczy niezbicie o dramatycznem zużytkowaniu utworu. W ten

[1]) np. w postaci kuplerki, w zjawieniu się Wenery, cfr. Cloetta o. c.
[2]) cfr. Creizenach o. c.

sposób Pamphilus będzie jedną z najstarszych komedyj, uprawianych w Polsce, znaną zapewne u nas jeszcze i w dobie renesansu, w którym święcił za granicą prawdziwe tryumfy.[1]).

Swoim komedjowym charakterem łączy się Pamphilus z innem pseudoovidianum, przechowanem w Polsce rękopiśmiennej w dwu odpisach, a mianowicie w kodeksie Jana ze Słupcy i kod. jag. 2233, a zatytułowanem: „Ovidius puellarum". Poemat ten był powodem licznych nieporozumień w zapatrywaniach naukowych ostatnich czasów. Kością niezgody stawała się już sama tytulatura. Peiper,[2]) Endlicher[3]) przypisywali utworowi powyższemu także nazwę: „De nuntio sagaci". Natomiast Cloetta, Creizenach rozróżniali nie tylko dwa tytuły, lecz także dwa odrębne, pod nimi umieszczone dzieła.

Tych waśni doskonałem załatwieniem jest odpis polski. Pod tytułem wspólnym „Ovidius puellarum" mamy tu połączone dwa rozróżnione przez ostatnich badaczy poematy.

W pierwszym spotyka poeta na przechadzce trzy dziewczęta:

Ecce puellarum sequitur me turba tuarum.
Daphnis et Europa, cum Pallade Deianira.

Popisują się przed poetą śpiewem, a nie mogąc przyznać żadnej ze swego grona palmy pierwszeństwa, proszą poetę o rozstrzygnięcie sporu. Poeta rozstrzyga go na korzyść najpiękniejszej, która opiewała przygody miłosne Jowisza i w nagrodę za to dopuszczony zostaje przez nią do łask miłosnych. W drugim utworze opowiada poeta o wysłaniu lokaja z darami do dziewczyny, o której względy się stara. Łącznikiem obydwu tych części jest najpierw wspólna forma: leoniny,[4]) powtóre charakter recytacyjno-monologowy, który musiały poematy te zatrzymać niezawodnie także i na gruncie polskim, jakkolwiek brak na to namacalnych dowodów.

Omówione dotychczas pseudoovidiana, są wymownemi przyczynkami do genezy największego apokryfu Owidjańskiego: „De

[1]) Szczegóły u Creizenacha i Cloetty o. c.

[2]) Die profane Komödie des Mittelalters (Archiv für Litteraturgeschichte, herausg. von Dr. V. Schnorr von Carolsfeld V 1876, 539).

[3]) Katalog rękopisów wiedeńskich p. 101.

[4]) Oto wyjątki z części I: Summi victoris fierem cum victor amoris
Sperabam curis finem fecisse futuris
Rursus ad arma vocor me querit et ecce Cupido
Dic amor unde venis pharetris sic undique plenis
Cuius castra petis in cuius vulnera tendis
Perdere quem queris? certamina velle videris"
z części II: His verbis tuta fuit illum virgo secuta,
Mox ambo pergunt et verbula mutua dicunt
Nuncius astutus fuerat cum virgine captus,
Hi qui ceperunt leti satis inde fuerunt
Illico dicentes se virginis esse parentes.
Et verum dicunt: opus hoc nunc displicet illud.
Horis nocturnis, cum sit phas esse diurnis
Miramur multum te sic abscondere vultum.

Vetula", którego odpisy dochowały się również i w Polsce a mianowicie w kodeksie Mikołaja z Lublina[1]), tudzież w ręk. jag. 2251[2]) i w kod. bibl. Raczyńskich Nr. 171.

Poemat ten najdłużej cieszył się autorstwem Nasona. Abstrahując zupełnie od literatury rękopiśmienuej, która wierzyła w markę Owidjańską bez żadnych zastrzeżeń, warto podnieść, że nawet tradycja klasyczna w renesansie nie mogła się otrząść z średniowiecznego zaślepienia, wydając utwór ten pod imieniem Nasona kilkakrotnie.[3]). Dopiero Goldast w wydaniu erotyków Owidjusza w r. 1610, a po nim jeszcze bardziej głośny filolog Samuel Closius w wydaniu Vetuli w Wolfenbüttel z r. 1662 zakwestjonowali autentyczność tego apokryfu Owidjuszowego, a zasługa wynalezienia autora przypada dopiero Cocheris'owi.[4]). Uczony ten na podstawie wzmianek w rękopisie mazarińskim i brukselskim, czas powstania Vetuli odniósł do połowy 13. wieku, a autorstwo przypisał Ryszardowi z Fournivalu, uczonemu kanclerzowi kościoła w Amiens i autorowi bardzo cenionych współcześnie poezyj.[5]). Fournival jest nie tylko autorem poematu o Staruszce, lecz zapewne także i przedmowy rzekomego protonotarjusza papieskiego Leona, z której dowiadujemy się o znalezieniu Vetuli w grobowcu Owidjusza.

Bajeczka ta, obliczona na łatwowierność umysłów średniowiecznych, a cudownością swoją przerastająca wszystkie ekstrawagancje literatury medjewalnej, obiegała w rozlicznych redakcjach ziemie Europy,[6]) ujście swe znalazła także w scholjach polskich.

W cytowanej już powyżej expositio Remediorum rękopisu jag. 2115 czytamy: Decimo et ultimo fecit (Ovidius) librum de Vetula, quia iam non sperabat se reversurum ad patriam et querens sibi undecumque solatium reduxit sibi ad memoriam modum vivendi, quem habuit, cum adhuc vacaret amori et quare modum

[1]) Brückner, Rozprawy tom 22-gi.

[2]) Odpis ostatni z powodu nadpsucia rękopisu, dochował się fragmentarycznie. Że jest to Vetula można się przekonać z zestawienia notatki Wisłockiego z tekstem poematu: R. 293: „Ovidius Naso Peligni viris aliquibus, fretus, ab exsilio se iam non posse reverti, et querens utcumque sibi solacia librum edidit hunc .. imposuitque nomen libello".

„Et quaerens quaecumque sibi solatia, librum
Edidit hunc, in eo describens quis modus ipsi
Vivendi fuerat tunc, quando vacabat amori".

[3]) I. Wydanie 1470 w Kolonii pt. Ovidii Nasonis liber de Vetula, II. Wydanie 1479 w Lubece: Ovidii Nasonis de Vetula libri III cum Leonis protonotarii sacri palatii Bisantei, sub Vatachio principe prefatione. Impressus et correctus summa cum diligentia per Nic. Johannem Koelhoff de Lubeck, Coloniae civem, anno 1479. III w r. 1534 bez imienia miejsca i drukarza pt. Ovidii Nasonis Paelignensis de Vetula libri III. l. c.

[4]) Cocheris. Stamtąd czerpane są wiadomości o wydaniach Vetuli.

[5]) Ind. p. XX.

[6]) cf. Nogara, Di alcune vite e commenti medievali di Ovidio [Miscellanea Ceriani 1910 p. 431 sq.]; por. nadto A. Birkenmajer, Bibljoteka Ryszarda de Fournival, Kraków 1922, 3—5.

vivendi mutavit. Precepit enim hunc librum ut refert Leo notarius sacri palatii, in ultimo vitae suae poni in sepulcro, ob hoc quod sibi ceteris cultior apparebat, vel quia se in eo primae causae commendabat, ut legitur in eodem libro secundo vel idcirco quia sperabat ossa sua post mortem Caesaris ad solum patriae referri, ut eorum relatio non careret honore. Sed quia non fuit, qui post mortem de eius ossibus referendis curaret, liber ille de Vetula nec authenticus dictus est, ut haberetur in usu. Vixit autem Ovidius sicut in annalibus reperitur usque ad secundum annum Thiberii scilicet duobus annis post mortem Augusti, qui fuit annus decimus octavus ante Christi nativitatem. Sed nescitur, si pervenit ad ipsum annum incarnationis domini. Tum quia remotus fuit ab urbe tum quod rarissime veniebatur ad partes illas, Thyberius autem nolens facta patris sui revocare nec eum de exilio revocavit. Sed tempore quodam cum exhumarentur corpora gentilium de sepulchris, iuxta oppidum Otto, inventum est unum sepulchrum, in quo Epitaphium litteris Armenicis erat scriptum sive sculptum. Cuius interpretatio sic sonabat: „Hic iacet ingeniosissimus poetarum". In capite vero sepulchri inventa est capsella eburnea et in illa liber iste de vetula fuit nulla vetustate consumptus. Cuius litteras non cognoscentes miserunt eum in Constantinopolim tempore Vatthi principis de cuius mandato Leoni sacri palatii prothonotario traditus qui eum praesentim publicavit et ad varia climata destinavit.

Notatka powyższa uzmysławia nam żywo środki, któremi posługiwał się Fournival dla zapewnienia dziełu swemu trwałości. Rzuca ona zarazem światło na powstanie samego dzieła, które mogło wyrosnąć tylko na tle wyolbrzymionego i spotęgowanego kultu poety sulmoneńskiego. Przekonywa nas o tem treść poematu, obejmującego całokształt życia towarzyskiego, uczuciowego, umysłowego w średniowieczu. Rzekomy Owidjusz w każdej materji zabiera głos i wydaje opinię własną.

Przedmiotem pierwszej księgi, zatytułowanej: „Liber primus, in quo describit modum vivendi, quem habuerat, dum vacaret amori" jest miłość. Poeta przedstawia powaby panny, mężatki i wdowy, następnie opisuje przyjemności pływania, rybołostwa i polowania. Interesujące rozprawki wierszowane o zabawie, o grze w szachy, kostki i liczby, opowiadania o alchemii zamykają tę część poematu.

Treścią drugiej księgi (liber secundus, in quo assignat causas quare mutaverit modum suum vivendi) jest intryga miłosna, której głównem prosopon jest staruszka, właściwa — w myśl intencji autora — bohaterka całego poematu. Jest ona mamką, opiekunką młodej piękności, którą wielbił Owidjusz. Obarczona przez niego misją by ukochaną uczynić powolną jego pragnieniom, proponuje mu nocną schadzkę. Kiedy poeta zjawia się na oznaczonem miejscu, z powodu ciemności wpada w ramiona nadzorczyni:

Accusant vetulam membrorum turba senilis,
Collum nervosum, scapulcrum, cuspis acuta,

Saxosum pectus, laxatum pellibus uber,
Non uber, sed tam vacuum, quam molle velut sunt
Bursae pastorum, venter sulcatus aratro,
Arentes crudos macredine, crudaque crura,
Inflatumque genu, vincens adamanta rigore
Accusant vetulam membrorum marcida turba.

Trzecia księga ma tytuł: „Liber tertius, in quo describit qualiter victurus est derelicto amore". Jest to szereg medytacyj filozoficznych, astrologicznych i religijnych.

Do tej przewodniej tkaniny myśli wplecione są najróżnorodniejsze nici uboczne. W księdze pierwszej wiersz 2-gi opowiada nam, jakto Owidjusz trzymał się dróg cnoty w swojej praktyce miłosnej, 3-ci wyraża jego zapatrywania na temat nieśmiertelności duszy, a 4-ty na temat wielości i różności instrumentów muzycznych, 29-ty o przeznaczeniu człowieka, 33-ci o wynalezieniu szachów przez Ulissesa pod Troją dla zabawy towarzyszy, 34-ty o słońcu, gwiazdach stałych i błędnych, księżycu, 39-ty o „ludus ritmimachiae", 43-ci o filozofach, 46-ty o wykładach retoryki, dziewiczej wiedzy.

W księdze drugiej (1) Owidjusz nazywa infamisami ludzi płciowo nieużytecznych, o czem snadnie przekonać się można z nauki septem artes liberales. (2) Eunuchy, rzezańce są monstrami etycznemi, gdyż (7) nie żyją w czystości. (10) Tacy ludzie nie zasługują na żadne względy i (11) żadną miarą nie można tolerować ich na wysokich urzędach kościelnych.

W księdze trzeciej (1) Owidjusz rezygnuje z miłości, (3) przyjmuje naukę o Stworzycielu świata, (5) sam nawet staje się głosicielem wszechmocności Boga, któremu inne bogi służyć muszą, a nawet (6) występuje energicznie przeciwko twierdzeniom, jakoby było więcej bogów wszechmocnych. (7) Bóg jest jeden i jako taki jest najwyższą doskonałością etyczną. W dalszych rozważaniach teologicznych, w które autor gęsto wplata wiersze o gwiazdach, o ruchach ciał niebieskich i t. d., Owidjusz rozprawia o cnotach duszy, (15) o jej nieśmiertelności (16) porównywa ją ze światłem niebieskiem, (20) czyni ją uległą woli Boskiej. W końcowych wierszach załatwia się Owidjusz (33) z sektą żydów, (36) z położeniem geograficznem Indji, (38) z wyrocznią wróżki sybilińskiej, która przepowiedziała w Rzymie narodzenie się Stwórcy z Czystej Dziewicy, (39) z filozofją Arystolesa:

Aristoteles, graecorum philosophorum
Princeps et dominus verique perennis amicus,

wreszcie zamyka swój poemat zapewnieniem wiary w jedynego Boga (40—43).

Już na podstawie powyższego streszczenia Vetuli łatwo można sobie wyobrazić, jak ciekawym i interesującym jest ten utwór. Przedstawia pierwszorzędne materjały dla historji umysłowości średnich wieków, dla kultu Owidjusza jest jego zenitem. Pod tym względem jest on śmiałą próbą sprzęgnięcia poety z jego życiem

i sztuką z wszystkiemi przejawami życia średniowiecznego, jest literackiem przedsięwzięciem a raczej uzasadnieniem afektacji dla Nasona zgodnością jego zapatrywań z poglądami i potrzebami ówczesnemi. Że harmonji tej między spuścizną Owidjańską, a światem własnych myśli szukano i w średniowieczu polskiem, mamy dowód w trzech wyżej wspomnianych odpisach Vetuli.

Dla scholastyki polskiej pseudoovidianum to jest najlepszem i najwyrazistszem ujściem życia pogrobowego Owidjusza na gruncie naszym.

IN DEDEKINDI GROBIANUM.

Dedekindum in exemplis enarrandis parcissimum esse mirum sane videtur: quod ei in primis debetur rationi, quod auctor aliorum quos optime noverat atque imitando expresserat morum puerilium formam depingentium vestigiis pressius institit, apud quos exempla non leguntur. Sed neque exempla, quae in Grobiano exstant, ex propria penu Dedekindus deprompsit: eum proximis e fontibus quod ipsi opus erat hausisse, demonstrat Xanthippes Socratis amicos eicientis (cuius fontem Bömer[1]) non indicavit) exemplum ex Erasmi Rot. Convivio Religiosorum[2]) decerptum.

At quod in altera opusculi sui editione addidit exemplum (quod Bömer p. LXXII enarravi) accuratius legitur in libello: Nugae venales sive Thesaurus ridendi et iocandi, Anno 1663 p. 96: *De quodam Consule Ulmensi.*[3]) Qui libellus corrigit quoque errorem quo celeberrimo Frid. Taubmanno facetam illius S. Scripturae dicti: *Nolite esse solliciti de cibo,* interpretationem tribuunt, cum ibd. p. 58 eam de quibusdam clericis a Philippo rege Franciae invitatis tradat.[4]).

Aliud alteri editioni Dedekindus addidit exemplum (l. III 6, 10 quod Bömer refert p. LXXII) quod item in nostro Thesauro p. 83 *(Ebrii cuiusdam dictum iocosum)* invenitur. Unde Dedekindum exempla sua non excogitasse, sed e facetiarum prorsus libellis hausisse patet.

---

[1]) Fred. Dedekindus, Grobianus herausg. Al. Bömer, Berlin 1906.

[2]) e. gr. Des. Erasmi Roterod. Colloquia Familiaria, Lipsiae 1713, 185

[3]) quod in melancholicorum philologorum gratiam adscribam: Quidam Consul Ulmensis, quum venisset in legatione ad Dominam Mechthildam ducem Austriae, atque inter orandum crepitum ventris edidisset, nihil commotus est, sed processit in sermone. Quod cum Domina audivisset ac dissimulasset, virgines autem eius ac pedissequae se invicem aspicientes, occulte riserunt, pepeditque una ex illis. Quod Consul ille audiens, atque ab instituto sermone digrediens: „Procedite, inquit, ex ordine et postquam me ordo rursus tetigerit, ego redincipiam". Unde omnes sunt in risum effusissime commotae, Dominaque faceta eius responsione permota magnifice eum tractavit.

[4]) Taubmanno (1565—1613) tribuit Fr. W. Ebeling, Zur Geschichte der Hofnarren,[3] Leipzig 1884, 189 nr. 74. Item „Historia de Rege Philippo" Thesauri p. 70 cum Taubmanni p. 194 nr. 88 consonat. R. G.

SEB. PETRYCY TŁUMACZEM HORACEGO

napisał

WINCENTY OGRODZIŃSKI.

Mimo głosów, podnoszących się w ostatnich czasach przeciw t. zw. „wpływologji", nie byłoby może bez pożytku opracować naukowo wpływy na literaturę i kulturę polską wielu pisarzy, którzy dziś stanowią własność całego świata. Takie metodyczne przedstawienie wpływów, zwłaszcza pisarzy starożytnych, dałoby z jednej strony znajomość tego, co oni zdziałali pośmiertnem swem oddziaływaniem w Polsce, z drugiej strony wykazałoby, czem oni podbijali dusze polskie i dlaczego one do nich lgnęły.

Oddawna marzeniem mojem było opracować dzieje pośmiertne Horacego w Polsce, który niewielu znalazłby współzawodników co do miana wychowawcy dusz polskich zwłaszcza w wiekach XVI—XVIII; wypadki wojenne, trudności w dostaniu książek, *prawie niepokonalne na prowincji, każą odłożyć urzeczywistnienie* całkowite zamiaru do lepszych czasów.

Na razie możliwe było opracowanie tylko jednego z najwcześniejszych wielbicieli Horacego w Polsce, Sebastjana Petrycego. Jestto wprawdzie ptak niewielkiego i niewysokiego lotu, tłumacz raczej niż przetwórca rzymskiego poety; jako tłumacz nie okazał zbyt wiele, a raczej bardzo mało uzdolnienia, jednakże nie godzi się pomijać go bez zbadania dokładniejszego, ponieważ 1) pierwszy próbował dać całokształt lirycznych utworów Horacego, 2) tłumaczenia są na równi ze szkołą przewodami, przez które najdalej i najszerzej rozchodzi się w społeczeństwie wpływ obcego pisarza.

Uwagi swoje oparłem na: „Sebastjana Petrycego Horatius Flaccus w trudach więzienia moskiewskiego 1609 wydał Jan Łoś, Kraków, nakładem Akademii Umiejętności 1914." Żadnego z 5 egzemplarzy pierwodruku nie miałem w ręku, dlatego nie umiem rozstrzygnąć, czy liczne omyłki, widoczne dla każdego uważnego czytelnika (np. wiesz zamiast wierz na str. 191, Archiloch zamiast Antilocha w II, 9, Platon zamiast Plutona w II, 14, Pitagoras zamiast Panthoidesa w I 28, Cindra zamiast Cnidos w I 30, Muza zamiast Chloe w III 26 i i.), były już w wydaniu pierwotnem, czy są dorobkiem przedruku.[1]) Do porównania używałem „Q Horatius Flaccus Oden und Epoden erklärt von A. Kiessling-R. Heinze Weidmannsche Buchhandlung. Berlin 6 wyd. 1917, stamtąd też wzięte są nazwy miar metrycznych Horacego.

[1]) *Wiesz, Platon* są dorobkiem p. Łosia, inne pierwodruku. Porównałem z egz. Ossolińskich 5. 977, gdzie jednak brak rejestru i omyłek. W przestrodze stoi poprawnie Antyloch, czego Łoś nie rozumiał. R. G.

I.

Petrycy miał poprzednika i mistrza w przekładaniu Horacego, z którym nawet nie śmiał puszczać się w zawody co do tłómaczenia kilku pieśni (I 19. 23. 32. 38; II 3. 20; III 11. 16. 21.) Był to Jan Kochanowski; na nim wzorował się Petrycy, tłumacząc Horacego częścią w więzieniu w Moskwie, częścią w Krakowie. Od Kochanowskiego przejmuje sposób swobodnego oddawania oryginału, od niego przejmuje imię Nety itd. dla kochanek, na jego rytmice i strofice wzoruje swoją budowę metryczną.

Stronę rytmiczną przekładu Petrycego omówił prof. Jan Łoś w swojej książce „Wiersze polskie w ich dziejowym rozwoju, Warszawa" str. 113—115; pozostaje mi do omówienia budowa jego strofek.

Petrycy, jak zresztą ogromna większość tłumaczów Horacego w Polsce, nie krępuje się kształtem metrycznym oryginału; na próbę oddania go mniejwięcej dokładnie było w XVI w. jeszcze zawcześnie, ale możliwe było obranie jakiejś strofy polskiej dla każdego z 20 kształtów metrycznych Horacego. Tymczasem od Kochanowskiego ustalił się tylko polski układ strofy safickiej mniejszej w kształcie 11 a 11 a 11 b. W innych strofach panuje dowolność. Sam Kochanowski metrum Alcejskie odtwarza raz 13 a 13 a 13 b 13 b (Pieśni I 24 = Hor. II 20), drugi raz 6 a 6 a 11 b 11 b (P. II 11 = Hor. III 21). Petrycy nie krępuje się czterowierszowością strof Horacjusza, wprowadza dwuwiersze, sześciowiersze itd., na odwrót w epodach niektórych (5. 9. 17 [18]) stwarza strofy, antystrofy i epody o tej samej budowie. Przegląd użytych przez niego środków strofi cznych przedstawia się następująco:

1) Zwrotka asklepiadejska I: 11 a 11 a 8 b 8 b (I 1), jedenastozgłoskowiec o rymie bieżącym (III 30), trzynastozgłoskowiec o rymie bieżącym (IV 8).
2) Zwrotka asklepiadejska II: 11 a 11 a 11 b 11 b (I 6), 13 a 13 a 11 b 11 b (I 15. 24), 8 a 8 a 8 b 8 b (I 33), 11 a 7 a 11 b 11 b (II 12), 11 a 10 a dwuwierszem (III 10), 12 a 12 a 12 b 10 b (IV 5), 12 a 12 a 12 b 8 b (IV 12).
3) Zwrotka asklepiadejska III: dwuwiersz 6 a 6 a (I 5), ośmiowierszowiec sześciozgłoskowy o rymie bieżącym (I 14), 12 a 12 a 7 b 7 b (I 21; w w. 2 brak 1 zgłoski), 13 a 7 a 13 b 13 b (III 7), 13 a 11 a 13 b 11 b (III 13), 13 a 13 a 8 b 8 b (IV 13).
4) Zwrotka asklepiadejska IV: Dziesięciowierszowiec ośmiozgłoskowy (I 3), 7 a 11 a 7 b 11 b (I 13), sześciowiersz jedenastozgłoskowy o rymie bieżącym (I 36. III 24), 11 a 7 b 7 b 11 a (III 9), 6 a 6 a 11 b 11 b (III 15), 9 a 9 a 9 b 9 b o średniówce zmiennej (III 19), 8 a 8 a 13 b 13 b (III 25), 8 a 8 a 8 b 8 b (III 28), 9 a 7 a 10 b 10 b (IV 1), 11 a 11 a 11 b 11 b (IV 3).

5) Asklepiadejska V: 12 a 12 a, 12 b 12 b, ze średniówką 6 + 6 (I 11), tożsamo ze średniówką 7 + 5 (I 18), 9 a 9 a 10 b 10 b 10 c 10 c (IV 10).

6) Zwrotka Saficka mniejsza o budowie 11 a 11 a 11 b 11 c (I 2. 10. 12. 20. 22. 25. 30; II 2. 4. 6. 8. 10. 16; III 8. 14. 18. 20. 22. 27; Carm. saec.; IV 2. 6. 11).

7) Saficka większa: dwuwierszem 6 a 12 a (I 8).

8) Zwrotka alcejska: 10 a 10 a 10 b 10 b (I 9. 17), 10 a 10 a (5 + 5) 10 b 10 b (4 + 6) 8 c 8 c (I 16, wykolejenia średniówki), 9 a 9 a 9 b 9 b (I 26. III 2), 11 a 7 b 7 b 11 a [I 27,] 6 a 6 a 6 b 6 b 12 c 12 c 11 d 11 d (I 29), dwuwiersz 13-zgłoskowy o rymie bieżącym (I 35), 12 a 12 a 12 b 12 b (7 + 5) (I 37. III 3, w w. 4. o zgłoskę zawiele), dwunastozgłoskowiec o rymie bieżącym (II 1), 10 a 10 a 8 b 8 b (II 5), 8 a 8 a 8 b 8 b (II 7. III 23), 10 a 10 a 11 b 11 b (I 31), sześciowiersz jedenastozgłoskowy o rymie bieżącym (I 34), 11 a 11 a 11 b 11 b (II 9. 11. 14. III 4. 17), 13 a 7 a 13 b 7 b (II 13), dwuwiersz 13 a 10 a (II 15), 8 a 8 a 11 b 11 b (II 17) 13 a 13 a 13 b 11 b (II, 19), 11 a 11 a 8 b 8 b (III 1), 11 a 11 a 11 b 11 b 11 c 11 c 11 d 10 d (III 5), 13 a 13 a 11 b 11 b (III 6. IV 14 z średniówką 6 + 5) 8 a 8 a 12 b 12 b (III 26), 10 a 10 a 12 b 12 b (III 29), 13 a 13 a 10 b 10 b (IV 4), 10 a 10 a 7 b 7 b (IV 9), 12 a 12 a 9 b 9 b (IV 15).

9) Zwrotka alkmańska: Dwuwiersz 13 a 11 a (I 7), dwuwiersz trzynastozgłoskowy o rymie bieżącym (I 28).

10) Zwrotka archilochijska I: 11 a 11 a 5 b 11 c 11 c 5 b (IV 7).

11) Archilochijska IV: dwuwiersz 13-zgłoskowy o rymie bieżącym (I 4).

12) Zwrotka Hipponaktejska: 11 a 11 a 11 b 11 b (II 18).

13) Ionici a maiore: 8 a 7 b 8 a 7 b 8 c 8 c (III 12).

14) Epody jambiczne: dwuwiersz 13 a 10 a (Ep. 1), dwuwiersz 11 a 7 a (Ep. 2), dwuwiersz 12 a 9 a (Ep. 3 i 8), dwuwiersz 12 a 8 a (Ep. 4 i 6), 12 a 12 a 8 b 8 b 8 c 8 c 12 d 12 d (Ep. 5 z podziałem na strofy, antystrofy i epody), 12 a 12 a 12 b 12 b 8 c 8 c 8 d 8 d (Ep. 9 z podziałem na strofy, antystrofy i epody), 12 a 12 a 7 b 7 b (Ep. 10).

15) Epoda elegiambiczna: 12 a 12 a 12 b 12 b (Ep. 11).

16) Epoda daktyliczna: dwuwiersz 12 a 8 a (Ep. 12).

17) Epoda jambelegiczna: dwuwiersz 10 a 12 a (Ep. 13).

18) Epoda pythiambiczna I: 13 a 13 a 9 b 9 b (Ep. 14), 8 a 8 b 8 b 8 c 8 c (Ep. 15).

19) Epoda pythiambiczna II: 13 a 13 a 13 b 13 b (Ep. 16).

20) Jamby: 13 a 13 a 10 b 10 b 8 c 8 c 11 d 11 d (Ep. 17 [i 18] z podziałem na strofy, antystrofy i epody).

Z tego przeglądu widać, że Petrycy zmieniał metrum oryginału dowolnie, że w nielicznych bardzo przykładach stosował ten sam ustrój metryczny, natomast różne strofy Horacego oddawał tą samą polską np. asklepiadejskie I, II, alcejskie. Tylko zwrotka saficka od czasu Kochanowskiego ma ustalony wygląd 11 a 11 a 11 b 5 b. Idei przewodniej w tych strofach Petrycego trudno się dopatrzeć, dodać jednak należy, że w ten sam sposób postępowali sobie dowolnie wszyscy prawie tłumacze polscy Horacego, używający rymu, nawet Siemiński.

II.

Wierność przekładu jest rzeczą względną; pojęcie to jest wcale rozciągłe od dosłowności aż do oddania myśli oryginału da się wszystko pod nie podciągnąć. W rachubę wchodzi jeszcze ilość wierszy oryginału i tłumaczenia, względnie ilość zwrotek. U Petrycego podobnie jak u wielu tłumaczy polskich panuje dowolność, usprawiedliwiona zresztą okolicznościami, w jakich powstawał jego przekład (p. str. 1—4 wydania z r. 1914). Z zestawienia przekładu z oryginałem widać, że przekład staje się wierniejszym tam, gdzie Petrycy stara się utrzymać przy tej samej ilości wierszy czy zwrotek, jaka jest w Horacym. Wypadki takie są dość częste.

Petrycy, idąc za przykładem Kochanowskiego, dostosowuje często Horacego do stosunków polskich, niekiedy jest to dostosowanie powierzchowne, polegające na zastąpieniu adresatów rzymskich Horacego polskimi, czasem na opuszczeniu szczegółów czysto rzymskich; czasem za Horacego podstawia Petrycy siebie, rzadko jednak z myśli oryginału pozostaje niewiele.

Dosłownego tłumaczenia Petrycy nigdzie nie daje; najwierniejsze jest ono w I 10. 25. 28. 30. 37. II 10. 18. 22. 26. IV 11. Ep. 2. 5. 8. 13. 15. 17 [i 18]; w tych 17 przekładach zachowana jest najczęściej ilość wierszy lub strof oryginału. Przekręcenie Cnidus na Cindum w I 30 i Chloi na Muzę III 26 jest prawdopodobnie omyłką drukarską i nie pochodzi od Petrycego, podobnie Pitagoras w I 28. Opuszczenie imion Pyrrhy, Baryny, Neobule, Calaisa Ksantjasa, Pyrrhusa, Nearcha, Liguryna, Mecenasa itd., lub zmiana Chloi na Netę, Konsula Bibulusa na króla Stefana, nazw psich Molossus, Lacon na brytany i ogary, wprowadzenie rotmistrza i chłopskiego rodzaju zamiast tribunus militum i servilis manus (został jednak Otho, Ep. 4) wyróżniają nieco następną grupę od poprzedniej. Składają ją I 5. 16. 27. II 4. 5. 8. 18. III 9. 11. 20. 28. IV 7. 10. Ep. 3. 4. 6. 12, a więc również 17. Ponieważ z 121 pieśni Horacego Petrycy przełożył 112, stosunek więc przekładów w ściślejszem znaczeniu przedstawia się jak 34 do 112 czyli 31%.

Swobodniejsze, ale właściwie jeszcze tłumaczenia mamy w 34 pieśniach: w I 1 Mecenasa zastąpił Bernard Maciejowski, w I 4

Sestjusza Paweł Palczowski, a drażliwy temat miłości do chłopiąt został zatarty, w I 5 opuszczono imię Pyrrhy, tłumaczenie bardzo swobodne, w I 7 zamiast Munacjusza Plankusa występuje Brodowski (Grzegorz), zamiast Tyburu Kraków, wierne tłumaczenie P. w 1–2 = H. 1—11, P. 17–20 = H. 15–19½, P. 25—40 = H. 20½—32.*) W I 8 imię Sybarysa zastąpiono Michną, w I 9 Taljarcha Massalskim, przyczem przeróbka w w. 1—4 P. Swobodne bardzo tłumaczenie mamy w I 11, gdzie Leukonoę zastąpił Paweł Palczowski. W I 13 znowu Michno zamiast Telefusa, w I 17 Kraków i wioska zamiast Lyceusa i Lukretylu, w I 20 kard. Maciejowski zamiast Mecenasa, Wisła zamiast Tybru, Tarcalska prasa zamiast Kaleńskiej. W I 26 Petrycy rozszerzył myśli zwłaszcza w zwrotce ostatniej, zmienił Lamję na Gabryela Joannicego i Tyrydatesa na Turka. W I 31 Apollo = Bóg, Sardynja = Żuława, Kalabrja = Wołochy, Lirys = Wisła, kość słoniowa zastąpiona perłami, potrawy nieco pospolitsze: marchew, rzepa, groch i pasternak zamiast olivae, cichorea, malvae. W II 2 opuszczono nazwisko Salustjusza, a dodano w. 1–4 z nazwiskiem Pretfica, zresztą P. w. 5–28 = H w. 1–24 wcale ściśle. Podobnie w II 10 w 5–28 P. = 1—24 H., dodano zaś zwrotkę pierwszą i ostatnią, odnoszące się do Aleksandra Gosiewskiego. W II 13 zmieniono Parta i Rzymianina na Podolanina i Turka, w II 14 Postumusa na Lubomirskiego Sebastjana w dodanej zwrotce pierwszej, wzmianka o moskiewskiem więzieniu w w. 21—24, w II 16 zamiast Pompejusza Grosphusa mamy Mikołaja Oleśnickiego, zamiast Traka Turczyna i województwo zamiast urzędu konsularnego, dość wierne w. 5–44 P. = 1—40 H. W II 17 Mecenasa zastąpił Jerzy Mniszek i zamach na niego w Moskwie, nieco dziwniejsza zmiana Fauna na Febusa w związku z podstawieniem tłumacza w miejsce Horacego. W III 3 w. 11 występuje Zamojski zamiast Augusta, dodana zwrotka 13—16 P. poświęcona wojewodzie Golskiemu, zresztą tłumaczenie wierne w w. 17–80 P. = 13—72 H. W III 15 opuszczono imiona oryginału, Lucerję zastąpiono Brzezinami. Podobnie opuszczono imiona w III 19 w III 23 zamiast kobiety Fidyli jest mężczyzna, zamiast Penatów Bóg, nazwy gór opuszczono. W III 25 wprowadził Petrycy usta polskie i Kochanowskiego. W IV 1 opuszczono imiona Cinery, Paullusa Maximusa, a Albani lacus nazwane Mrokowem. W IV 3 tłumacz zastąpił poetę, zgodnie z tem naród Słowaków i polskie rymy zamiast Roma i Romana lyra. W IV 5 Augusta zamieniono na Zgodę, stróża polskich narodów, Partów zaś, Scytów, Germanję i Hiberję na Tatarów, Turków, sąsiadów z zachodu i północy oraz cara moskiewskiego. W IV 6 znowu Petrycy zamiast Horacego, stąd zmiany w w. 27, 29–36 i 44, zresztą przekład dość wierny.

*) Znak P. oznacza wiersze w przekładzie Petrycego, H. wiersze w oryginale łacińskim.

W IV 8 Censorinus zmienił się w Wolskiego Mikołaja, zresztą dość wiernie oddano 34 w. oryginału w 38 w. przekładu. Pieśń IV 9 przełożona dość wiernie w ilości wierszy równej oryginałowi, ale tłumacz opuścił, zdaje się, z powodu trudności rymowych Alkajosa i Stezychorosa, Aufidus zmienił na Borystenes, a Lolliusa na Mikołaja Zebrzydowskiego. Podobnie IV 12 ilość wierszy równa jest z oryginałem, lecz Vergilius stał się Hipanem i zamiast wina Kaleńskiego ma dostarczyć węgierskiego. W IV 13 opuszczono imię Lyce, zamiast Cinary Dorota. W ep. 1 zmiana tylko w w. 1—4, gdzie wprowadzono Maciejowskiego zamiast Mecenasa, a Horacego zastąpił Petrycy. W ep. 11 opuszczono imiona, a ze względu na moralność zmieniono płeć przedmiotu miłości, w ep. 14 opuszczono imiona Mecenasa i Fryny, niedokładnie przełożony w. 16 H. = 24 P.

Odmiennie nieco przedstawia się grupa następna, złożona z 10 pieśni, w których tłumacz, wprowadzając stosunki polskie lub pojęcia chrześcijańskie albo jedne i drugie, część jednak oryginału przełożył wiernie. W I 3 przekład ww. 15—60 P. = 9—40 H. ze zmianą Jowisza na Pana Boga, dodano lub zmieniono w I—14 i 61—70 P. W I 6 w. 6—20 P. = 6—16 H. mniejwięcej, Sapieha wstawiony zamiast Agryppy, królowie zamiast Augusta, zupełnie zmieniona zwrotka ostatnia.

W I 12 swobodne tłumaczenie w. 1—20 H = 1—20 P., potem postaci z mitu i historji polskiej w w. 21—88 P. W I 29 Iccius stał się Wylągmem Stanisławem, swobodnie sparafrazowano w. 1—10 H. W II 1 wojny domowe rzymskie przeniesiono na polski rokosz, krew latyńską na polską, miejscami nieuzasadnione przeistoczenie myśli oryginału np. w w. 27—34 P. = 21—28 H; przekład zaś dość swobodny mamy w w. 1—12 P. = 1—8 H., 23—26 P. = 17—20 H, 37—46 P. = 29—40 H. W II 9 Valgiusa zmieniono w wojewodę Jerzego Mniszcha, dość wierny przekład w w. 1—18 P. = 1—17 H. W III 1 mamy swobodniejszą przeróbkę w duchu chrześcijańsko-polskim w w. 1—12 (plemię z Oleśnice, Bóg, poczet senatorski), ale w 13—48 P. = 13—48 H. przełożone wcale wiernie.

Pieśń III 2 otrzymała tytuł „Szlachcica polskiego wzór", ale zmiana nastąpiła tylko w zwrotce pierwszej, bo w w. 5—36 P. = 5—32 H. mamy właściwie już tylko tłumaczenie. Większe zmiany są w III 8, gdzie Mecenasa zastąpił Oleśnicki, drzewo więzienie moskiewskie, Horacego Petrycy, wino jest węgierskie, a opuszczono Daków, Medów, Hiszpanów i Scytów, pojawił się natomiast Karol Sudermański i Inflanty, tłumaczenie zaś mamy w w. 1—7 P. = 1—7 H. i 17 P. = 17 H. Prawie całkowity jest przekład IV 2 i to wcale wierny w w. 1—32 P. = 1—32 H. i 45—60 P. = 45—60 H., przekształcenie zaś tylko w w. 33—44, gdzie Petrycy wprowadził stosunki polsko-moskiewskie. Właściwe przeróbki mamy w 35 pieśniach, ale i tu wyróżniają się dwie grupy; taka, w której zachowano część oryginału, i zupełnie

swobodne parafrazy z odmiennemi szczegółami, a nawet prawie oryginalne utwory Petrycego. Pierwszą grupą stanowi około 20 pieśni mniej lub więcej zbliżonych do oryginału. Przejdę je porządkiem ksiąg. W Pieśni I 2, przystosowano treść do stosunków współczesnych; tłumaczeniem oryginału są wiersze 5—12. W I 15 Helenę przemienił Petrycy w Marynę Mniszchównę, a Proteusa w Apollina, wieszczącego klęski, zaledwie w. 37—40 P. = 29—32 H. Pieśń I 18 zwrócił tłumacz do Kaspra Maciejowskiego, w w. 5—16 rozsuwa myśl w. 1—8 H., w w. 21—28 myśl w $9^1/_2$—16 H. Tren na śmierć Kwintyljusza I 24, zwrócony do Wergilego, stał się trenem na poległych w Moskwie pod adresem Mikołaja Komorowskiego, z oryginału przełożono w. 1—4 = 1—4 H. i 21—28 P. = 13—20 H. I 33 uległa zupełnemu zrubaszn'eniu, dlatego trudno ją mimo braku większych zmian uważać za przekład. W I 35 początek dość zgodny w w. 1—6, następnie mamy przeniesienie się do stosunków polskich i znowu zgodność wierszy 13—28 = 15—28 H. Pieśń II 11 bardzo swobodnie powtarza myśli oryginału pod adresem Pawła Soligostowskiego. W III 4 szczegóły z życia Horacego zastąpił Petrycy wspomnieniami z własnych przeżyć młodocianych, tłumaczył w. 1—8 H. = 1—8 P., w. 34—35 H. = 38—39 P. z charakterystycznemi szczegółami o krwi końskiej i sajdakach, i wiersze 41—80 H. = 49—88 P. W III 5 Augusta zastąpił królewicz Władysław (późniejszy król), odpowiednie zmiany były więc konieczne, tłumaczenie jednak, choć swobodne, widać w w. 13—56 P. i H. Pieśń III 6 przerobił Petrycy swobodnie na tle stosunków polskich, najbardziej oddala się od myśli oryginału z początku, im dalej, tem zależność od Horacego większa, aż wreszcie w. 37—48 P. i H. są już tłumaczeniem.

Pieśń III 13 zastosowano do polskich bohaterów, wplatając w taką przeróbkę przekład wierszy 1—4 H. = 1—4 P. i 13—28 H. = 21 — 36 P. W III 27 początkowo zmiany i opuszczenia są małe, dziewczę greckie Galateę zastąpiła carowa Maryna, wreszcie dodano 5 zwrotek końcowych; ze względu na w. 1—76 P. = 1—76 H. możnaby pieśń tę uważać za tłumaczenie z małemi zmianami. Podobnie niemal przedstawia się III 29, gdzie odnajdujemy wcale wierne tłumaczenie w w. 13—68 P. = 13—64 H., ale Mecenasa zastąpiono Mikołajem Krzysztofem Radziwiłłem. W III 30 dość zwykłym u Petrycego sposobem tłumacz wstawił siebie w miejsce Horacego, oddając wiernie w. 1—8 H. = 1—8 P. i 15—16 H. = 17—20 P. W IV 4 zamiast Neronów mamy pochwały Karola Chodkiewicza, zgodność widać w w. 1—16 P. = 1—16 H, 29—36 P. = 29—36 H., 54—56 P. = 49—52 H., i 61—72 P. = 57—68 H.

Epoda 7. przystosowana do warunków ówczesnych polskich (rokosz i wojna domowa), zgodność w w. 1—2 P. = 1—3 H. i 11—16 H. i P. Mniejsza jest zależność od oryginału w ep. 9, skierowanej do Mikołaja Oleśnickiego, a podzielonej na strofy,

antystrofy i epody, gdzie tłumaczenie widać tylko w w. 65—72 P. = 22—28 H. Ep. 10 skierowana jest przeciw wrogom Dymitra Samozwańca, a przełożono w 9—24 P. = 2—14 H. i 34—36 P. = 21—24 H. Również w ep. 16. koloryt i nazwy rzymskie zmieniono na polskie, tłumacząc jednak dość wiernie w. 15—27 P. = 15—27 H. i 30—68 P. = 30—66 H.

Za przeróbki zupełne można uważać resztę pieśni w liczbie 16. W I 14 alegorję okrętu zastosowano do Moskwy, trawestując oryginał, poznikały nawet przenośnie oryginału W I 21 zachowana budowa oryginału, ale Diana i Apollon wyrugowani zostali na korzyść św. Kingi i św. Stanisława Szczepanowskiego. W I 22 pieśń miłosna o Lalage zmieniła się w wylew afektów do lutni, dlaczego, można się dorozumiewać chyba z okoliczności, że Petrycy był żonaty Jeszcze dziwniejsza jest przeróbka I 34, gdzie niedowiarstwo Horacego musiał na siebie przyjąć Paweł Borkowski: jest to raczej parafraza niż przeróbka. Swobodną nader przeróbkę mamy w I 36 na tle zdarzeń moskiewskich i osoby Maryny Mniszchównej i w II 6 zupełnie osobistej, zwróconej do Mikołaja Oleśnickiego, oraz w II 7 do Gabryela Joannicego, gdzie nawet z myśli oryginału, zostało niewiele. Pieśń II 12 przystosował Petrycy do stosunków polskich, zbliżając się pod koniec do myśli oryginału podobnie II 15. W III 7 została myśl zasadnicza oryginału t. j. tęsknota i niepokoje wiernej żony. W III 12 zamiast źródła Banduzji pojawia się studnia w Akademji krakowskiej, w. 5—6 P. = 1—2 H. i 13—15 P. = 9—10 H. Również małe reminiscencje widać w III 17, a mianowicie w 9—10 H. P. i 16 P. = 13—14 H., pieśń jest pochwałą domu Sieniawskich. Przeróbka III 24 zwrócona jest do Oleśnickiego, zbliża się nieco pod koniec do myśli oryginału. W IV 14 zależność od Horacego jest znaczna, choć koloryt porównań polski, gdyż pochwały Augusta spadły na króla Stefana Batorego. Pieśń IV 15 jest poniekąd unikatem, gdyż liczy o 2 wiersze mniej od oryginału: poświęcona jest cieniom Zamojskiego, a zgodna w w. 1—3 u P. i H. Wreszcie Carmen saeculare nazwane „Świętym rokiem" tchnie duchem wyłącznie chrześcijańsko-polskim. Powtarzając raz jeszcze zastrzeżenie, że o wierności przekładu w nowoczesnem rozumieniu nie można mówić w początkach w. XVII ze względu na luźniejsze nieco pojęcia o własności literackiej i o poszanowaniu oryginału, dalej ze względu na istnienie jeszcze mecenasów i zależność Petrycego od Kochanowskiego — stwierdzić trzeba, że Petrycy był w $^2/_3$ swego dzieła tłumaczem Horacego, a tylko w $^1/_3$ go przerabiał. O ten wynik należy zmodyfikować sąd prof. Łosia w wydaniu z 1914 na str. 2—4, jak również i ten pogląd, jakoby stosunek Petrycego do Horacego miał się zmienić zupełnie w ciągu tłumaczenia. Przegląd, dokonany w niniejszej pracy, dowodzi, że raczej od początku Petrycy tłumaczył lub przerabiał tekst oryginału zależnie od tego, czy

nadawał się do przeróbki, do zastosowania do siebie lub warunków współczesnych, czy też nie.

Gdybyśmy zapytali o wartość tłumaczenia, to trzeba powiedzieć, że poziom wyrobienia umysłowego, stopień kultury literackiej i talent poetycki Petrycego musiały doprowadzić do zgrubienia i spospolitowania Horacego, że rzadko udało się Petrycemu znaleźć szczęśliwe, choćby swobodne wyrażenie dla subtelności i wykwintności Horacego, że można go nazwać naśladowcą, ale nie uczniem Horacego i Kochanowskiego. Chcąc okazać to na przykładach, trzebaby cały niemal tom przepisać. Tłumaczenie jednak Petrycego było tym przewodem, którym do polskich dusz rubasznych a bohaterskich w XVII przedostawał się wpływ rzymskiego poety tem łatwiej, że odnajdywali w przekładzie i własne myśli o swej ojczyźnie.

IN NICOLAUM DE ALBOCASTRO.

Textum quem egregiis viri docti Sinko curis debemus, (K. Michalski et T. Sinko, Przyczynki z kodeksu Mogilskiego etc. Kraków 1917) difficiliorem esse constat. Multa illic mihi quidem adhuc emendanda videntur: initium quoddam emendationum hic propono.

§ 2. Domini praeceptores *atque* colendi. Codex habet *etque:* accedit quod *atque* hoc quidem loco sensu careat: ergo procul dubio erit leg.: e q u e i. e. aeque.

Eadem correctura saepius usu venit, cum editor „*ex usu auctoris*", ut sibi quidem persuasum habebat, ubique traditum *etque* mutaverit in *quoque:* attamen ipse Nicolaus scripserat, *eque* (i. e. aliquando: również, aliquando: w równej mierze). Idem ergo restituas pag. 14, 14, 20, 10, 24, 19, 44, 5.

3. „sancti istius Magni Antonii *stuporem* miratus oravi". Equidem Nicolaus non miratus est stuporem s. Antonii, sed eodem quo ille stupore affectus: ergo cum codice scrib.: s t u p o r e miratus.

Proverbium pag. 38, 11 prolatum melius scribes: „Avis queque canit, s i c u t rostrum sibi ganit". R. G.

CRICIANA II.

Cric. VII 23, 2 Aula fallax:

Crede mihi, nihil est homini fallacius aula:
Aequoris et venti, temporis instar habet.

Ingenue fateor me hanc comparationem non intellegere. Reputans vero mecum a poetis m a r i s fallaciam esse celebratam, propono interea leg.: aula: temperiem et ventos aequoris instar habet.

Cric. VII 28, ipse Miechovitae exemplaria inspexi: v. 6 habent habunde, v. 7 *istud* pro *illud*. *Habunde* mihi operis editor pro *abinde* (= inde), quod Cricius scripserit, voci mediaevali Romanam substituens intrusisse videtur. RG.

RECENZJE. — SPRAWOZDANIA. — ZAPISKI.

H. Diels: Lukrezstudien I, II, III, IV, V; Sitzungsberichte der preuss. Akademie der Wiss. Berlin 1918 (p. 912 sqq.), 1920 (p. 2 sqq.), 1921 (p. 237 sqq.), 1922 (p. 46 sqq.)

Quivis vir vere philologus et Lucreti amans in legendis Dielsi, quae feruntur, Studiis Lucretianis cum argumendandi subtilitate tum rerum et copia et varietate magnopere delectatur. Etenim Diels Lachmanni audacia non minus quam artificiosa Vahleni prudentia circumcisa propriam quandam interpretationis viam secutus est, qua dubium non est, quin operam maxime salutarem poetae praestiterit, idque eo magis, quod studio et doctrina, si quisquam, instructus vel difficillimis locis curam tribuere animum induxit. Quod autem mihi accidit, ut interdum idem, quod vir praestantissimus, sentire non possem, n rebus, quae sensu magis, quam iudicio percipiuntur, diversissima esse hominum iudicia nemo sane ignorat.

Ac primum quidem negat vir doctissimus v. I 50—61, quibus una cum v. I 127 sq. coniunctis pristinus idemque genuinus carminum ordo exhibetur (I de principiis, II de atomis, V de mundo, de astris, de animalibus, de hominibus, VI de meteoris, de terra eiusque miraculis, de pestilentia, IV de sensibus et simulacris, III de anima), alienam a Lucreti usu collocationem habere, quandoquidem Graecorum ille praeceptis imbutus non solum modestam operis sui telam verborum sententiarumque floribus (cf. Cic. de or. III 25, 96; ad Quint. fr. 2, 9 (11), 3), sed etiam molestis partibus filisque ipsa quoque lumina intexta distinguere solitus sit. Quare id potius quaerendum esse, quo pacto poeta amicum, quem perinde ac se ipsum iniquo patriae tempore laborare v. 41—43 dixerit, proximis admonere pergat, ut vacuas aures sibi praebeat. Nullam enim lacunam inter v. I 43 et v. I 50 hiare vel inde apparere, quod ne doctissimis quidem viris contigerit, ut probatam lacunam probabili sensu supplerent. At ut mare Neptunum, Cererem fruges (cf. II 655 sq.), sic Venerem a Lucretio illam naturae vim vocari, qua efficiatur, ut funestis discordiae cladibus pax et concordia succedant. Neque quicquam impedimento esse, quin putemus poetam quamvis non aequo animo patriae incommoda ferret, missis civilibus curis litteris totum se dedisse fieri posse sperantem, ut „interea" (cf. v. I 29) fera munera militiae quiescant, Memmiusque otiosas aures sibi det (Nam v. I 41 = ἔπειτ).

Quibus praemissis Diels ad sanandum v. I 50, qui: quod superest ut vacuas auris, in codicibus scriptus legitur, procedit docetque Veronensem Vergili interpretem, quem Bernays et Lachmann temere sint secuti, v. IV 912, non v. I 50, exscripsisse, praeterquam quod „vacuas", non „tenuis (auris)" propter huius locutionis difficultatem scripserit. Nam „tenues aures" (= teneras auriculas) Graecam eamque Epicuream dicendi consuetudinem (cf. λεπτός, λεπτότης) redolere tantumque abesse, ut id, quod est „tenue", idem ac subtile et laude dignum usu valeat, ut praeter Lucreti v. IV 912 nusquam nisi sero apud Valerium Martialem (VI 64, 17, X 103, 5) hoc sensu usurpatum occurrat. Quare verisimile esse verbi causa Valerium Probum v. IV 912 Tu mihi da vacuas (cf. v. I 50) aures animumque sagacem, scribendum curavisse, unde Veronensis Vergili interpres illud „vacuas aures animumque sagacem" (cf. Serv. ed. Thilo III 2, 408, 11, ad Georg. III 3). sumpserit. Quod quoniam cum v. I 50 nihil commune habeat, pro eo, quod in codicibus est VT, GAI legendum esse, quandoquidem non sit dubium, quin poeta Memmium v. I 50 commemorare necesse habuerit. Eundem, quominus „Memmi" Sauppe, cf. v. II 182) dixerit, eo impeditum esse, quod non ita multo ante de „Memmiada" et „Memmio" (cf. I 26, 42) verba fecerit. Variandi igitur studio inductum nomen gentile

cum praenomine commutasse, quod ipsum a poetarum consuetudine minime sit alienum (cf. Lucil. 1035, Mart. X 17, 1, Hor. Carm, IV 2, cett.). Itaque v. I 50 Quod superest, Gai, vacuas auris (animumque), legendum esse. Cui coniecturae speciosissimae vereor ne obstent res duae. Ac primum quidem considerandum est poetam nusquam illo praenomine usum esse. Quae difficultas vix ita tolli potest, ut Lucretius summa initio familiaritate cum Memmio coniunctus postea animum ab eo avertisse arguatur. Ut enim nullam ille Memmi mentionem libris extremis (VI, IV, III) fecerit, ea re Dielsi coniecturam nequaquam confirmari nemo non videt. Alteram vero difficultatem v. I 44—49 praebent, quos viri docti delendos esse propterea censuerunt, quod et v. I 1—43 repugnant et in libro altero (v. II 646—651) iterati leguntur. At Lucretius versus repetere solitus est. Adde quod irrisor ille, quem v. I 44—49, „ut ostenderet Lucretium sibi adversari" ex libro altero petivisse Vossius asseveravit, hoc ipso quoque loco (v. II 646—651) poetam irrisisse debuit. Denique v. I 44—49 iam in charta antiquissima, non eo codice, inquam, ex quo nostri manaverunt, nam hic septimo, sive octavo, quarto illa saeculo scripta fuisse non sine causa conicitur, eodem loco, quo nunc exarati leguntur, exaratos esse ipse Diels elegantissime monuit docuitque. Unde id quidem consequitur eos non mediocri valere auctoritate. Quod autem v. I 1—43 repugnant, inde id unum conici potest Veneris invocationem postea a poeta additam esse priorisque prooemii, quo beata et aeterna deorum natura celebraretur (cf. KYP. ΔΟΞ. A. Us. p. 71), nullum nisi tenue vestigium (v. I 44—49) mansisse. Quae cum ita sint, ambiguum esse apparet, num omnino Memmium poeta v. I 50 nominare necesse habuerit. Atque ut paucis complectar, quae effecisse mihi videor, lacunam ante v. I 44 hiare, v. I 44—49 temptandos non esse, v. I. 50 incertum manere puto.

Sed haec hactenus. Nunc videamus, quomodo vir doctissimus Xenophanem ad opinionem de sole cottidie novo oriendo comprobandam Idaea, quae dicitur, solis visione usum esse ostenderit. Etenim Lucretius v. V 660 sq. fieri posse contendit, ut sol multis ardoris seminibus confluendis cottidie novus exoriatur, eamque opinionem Idaea solis visione corroborare studet. Idem Epicurus ep. II 92 praecipit, praeterquam quod Idaeam solis visionem praetermittit. Hanc si quaerimus, unde Lucretius sumpserit, suo iure Diels monet poetae auctorem exstitisse seu Posidonium, quod Diodorus (XVII 7, 5) et Pomponius Mela (I 94) de eadem verba faciant, seu idque multo probabilius ipsum Epicurum, quandoquidem vix dubitari possit, quin ille in libris de rerum natura conscriptis hanc tam commodam solis visionem in usum verterit. Utrumque vero ex Theophrasto iisque, quos ille de physicorum placitis composuerit, libris pendere. Unde effici Xenophanem, quam Epicurus suam fecerit, opinionem non ex vano habuisse, sed Idaea solis visione esse adductum, ut putaret solem cottidie novum oriri.

Nec minore animi sagacitate Diels usus v. VI 1225 ad v. VI 1247—1251 pertinere eisque omnibus alteram libri sexti clausulam effici (cf. v. VI 1282 sqq.) tertia disputatione docuit. Quod quo facilius perspici posset, vir ingeniosissimus post v. VI 1225 hos sua Camena duos procudit collocavitque: 1255 a (ossaque condebant, quo fors tum quemque trahebat) 1255 b (nulla illi patrios ritus pietate colentes). Idem elegantissime demonstravit v. VI 1180—1196 ex Hippocraticis libris manavisse difficillimumque Lucreti v. VI 1195 Nonio auctore ita legendum esse: Duraque in ore, iacens rictum, frons tenta manebat. Quod autem „iacens rictum" (scil. χεῖλεα ἀπολυόμενα καὶ κρεμάμενα) inter duram oris et tentam frontis pellem irrepsisset, poetam malis Hippocratis libris usum esse. Etenim optimum, quem haberemus, eumque antiquissimum codicem Vaticanum (gr. 276 s. XII) iacentis illo ricti signo carere. Neque incredibile esse Lucretium in instantis mortis signis describendis Demetrium Laconem secutum esse, quippe qui de eis uberrime ancipiti Marte disputasset (cf. Erotian. K 6 p. 47, 24 Nachm.; Nachmanson, Erotianstudien, p. 274; Crönert: Kolotes, p. 107 sqq.).

Proximo libello Diels de Lucreti armorum descriptione (v. V 1297—1349) agit. Quod v. V 1339 Ut nunc saepe boves lucae ferro male

inactae (mactae codd.), legendum esse coniecit, vereor ne vir linguae Latinae peritissimus usui magis, quam poetae prospexerit. Ut enim illud omittam concinnitatem, quae iisdem utriusque verbi literis primis (male mactae) efficitur, plane everti, id, quod est „mactae", eodem fere sensu, quem Diels huic verbo vindicat, explicari potest. Qui illud Festi: mactus-magis auctus (cf. etiam Serv. Aen. IX 641: macte-magis aucte, adfecte gloria! et est sermo tractus a sacris; quotiens enim aut tus aut vinum super victimam fundebant, dicebant: mactus taurus, h. e. cumulata est hostia et magis aucta) in rem ita convertit ut id, quod est „male mactae", idem quod „malo mactatae" significare bovesque lucas vel pessime mactatas diffugere posse neget. Nempe vivas stimulis male in hostes inactas diffugere, „fera fata suis cum dederint multa." At boves lucae ferro non „mactari", sed in maiorem, quod videam, furorem male impelli dicuntur, male, inquam, quod aucta ferocitate (mactae!) cladem suis attulerint.

Et quoniam „ferro male mactae" suis cladem attulisse dicuntur, non est, quod Dielsio concedamus lacunam ante v. V 1341 hiare, quam ille hoc fere versu: Sic miseri sero cognorunt damna ferarum (1340 a) expleri posse opinatur. Etenim poeta v. V 1341 sq. de iis hominibus agere pergit, a quibus tauros apros leones bello adhibitos esse supra (v. V 1308 sq.) dixit. Hos quoniam „permixta caede calentis" (cf. v. V 1313) cum elephantis male mactis „feraque suis fata dantibus" (cf. v. V 1340) comparavit, cum illud „suis" scriberet, ipsos quoque ferarum duces dominosque miserrimos ante oculos habuit. Itaque eo, quod est „suis", satis aptus transitus ad proximos versus effici videtur.

Quod autem Diels v. 1344—1346 propter similitudinem, quam cum v. 526 sq. habent, ad rem aliquam a natura obiectam explicandam pertinere casuque in locum, quo scripti inveniuntur, illatos esse arbitratur, idem ut sentiam, facere non possum. Immo vero artissime cum v. V 1341—1343 cohaerent et ad canonicam philosophiae partem ipsi quoque (cf. Diog. Laer. X 33. Us. frg. 255, Philod. De signis et signif. Gomp. passim) attinent. Quodsi Posidonium (De tacticis) in armis describendis secutus est Lucretius, id quod Diels iure contendere videtur, fieri potuisse puto, ut ille hac descriptione ad finem adducta, quid de hominibus feras ad bellum cientibus sentiret, paucis ultro doceret. Etenim credibile esse negat homines illos nullam futurae calamitatis praesensionem (i. e. anticipationem) habuisse (cf. v. V 1341—1343) totiusque narrationis auctori opprobrio vertit, quod „in certo atque uno terrarum orbi" id factum esse contenderit, quod multo melius „in omni, In variis mundis varia ratione creatis" factum esse contenturus fuerit (cf. v. V 1344—1346), feras vero ab hominibus, qui non tam vincere, quam „quod hostes gemerent dare voluerint" bello adhibitas esse admonet (cf. v. V 1347—1349).

Quos homines Diels cum sibi persuasisset armis vix potuisse carere, pro eo, quod in codicibus „vacabant" scriptum extat, „negabant" scribendum esse ratus (cf. Ov. Met. XIV 250 ire negabamus, Draeger: Hist. Synt. II 336) v. V 1349 sic interpunxit... (ipsique perire,) Qui numero diffidebant armisque, negabant. At vacandi vox non solo carendi sensu usurpatur, veluti Cicero se „philosophiae semper vacare" gloriatur (Div. I, 6, 10). Hoc sensu quominus eam nostro quoque loco usurpari putemus, nihil impedimento est. Quod quo facilius perspiciatur, id quod est „perire", infinitivum historicum esse (cf. Verg. Aen. II 98 sq. 132. IV 422. VI 491. VII 15. VIII 215 sq.; M. Wisén, Archiv XV 282 sqq.; v. e. Wölfflin, Archiv X 177 sqq., Jänicke N. Jahrb 1895, 134 sq., Kretschmer, Glotta II 270 sqq.) neque ex illo „voluerunt" (cf. v. V 1347) pendere moneo. Itaque haec fere Lucretius v. V 1347—1349 videtur adumbravisse: quod homines, qui feras in bello temptaverint, id sola victoriae causa rationeque habita fecisse feruntur, falsum est. Immo vero, quod hostes gemerent, dare voluerunt. Id iis perniciei fuit. Nam ignavi crudelesque, cum numero parum confisi ne foedissimis quidem armis comparandis abstinuissent, feris in hostes immissis ipsi occiderunt.

Quibus consideratis intellegitur Lucretium verum exstitisse poetam, qui quid secum reputaret, versibus statim soleret mandare. Et quoniam v. V 1341—1349 admodum rudes videntur, ipsos quoque v. V 1308—1340, quibuscum illi artissime cohaerent, primo impetu procusos postea a poeta in armorum descriptionem non esse insertos vel inde coniecerim, quod manifestam armorum descriptionis clausulam v. V 1305—1307 efficiunt.

Quinto denique, quem excussi, libello Diels de Lucreti lingua vulgari ita disputat, ut quae eius vestigia in codicibus impressa viri docti deleverint, ea nequaquam tolli debere multis iisdem optimis exemplis demonstret ostendatque. Sed longum est singulas doctissimi viri rationes persequi, quippe quibus perpendendis iudicandisque vix par esse mihi videar. Itaque locos, quibus ille lucem attulit, enumerare satis habeo. Sunt autem hi: v. V 1325 minitandi mente (= minitabiliter, cf. Merr. 1906), v. II 18 mente (= mentis, i. e. mens, cf. Enn. Epich. V 51), v. VI 971 sq. Effluat ambrosias (= ambrosiae), quasi vero et nectare (= nectaris) tinctus (= sucus, cf. Plin. N. H. XV 118. XX 61) Fronde hac, qua nihil est homini quod amarius exstet, v. II 263. 456. 1006. IV 214 puncto tempore VI 230 puncto in tempore (= temporis, cf. XI 1109 ἐν στιγμῇ χρόνου), v. V 617 canceris (cf. Cat. r. r. 157, 3, Arn. I 50, 34, 19 R.), IV 284 in eum (speculum scil., cf. v. IV 283, cf. Ps.-Cypr. De mand. Sina et Sion 13, [III 117, 2 H.]), v. IV 641 cocturnicibus, v. I 175 vites (= uvae), v. I 404 quietes (cf. Löfstedt, Z. Peregr. Aetheriae 113), v. II. 88 a tergibus, v. VI 233 vasi (dat.?), v. VI 14 anxia cordi (cf. v. II 1100. V 35. VI 482), v. IV 349 transviat (cf. corridere, oppilare), v. VI 1135 cŏrumptum, v. VI 800 et lueris (cf. Plin. N. H. XXIX 32. Sil. XI 22. Marcell. Empir. 4, 3. [42, 5 Helmr.]).

Quas observationes facile augeri posse Diels rectissime monet. Sed vereor, ne vir praestantissimus priscum vulgaremque sermonem confuderit. Hoc quam lubricum sit, vel ex eo intellegitur, quod quae prisca fuerint, eadem vulgaria postea saepissime habentur. Idem quomodo significet se his tam incertis vulgaris seu priscae linguae indiciis ad eam opinionem adductum esse, ut Lucretium Romae natum esse neget, mihi quidem non liquet. Quamquam vir sagacissimus de Lucreti verborum constructione, quam Graeci σύνταξιν vocant, ita se disputaturum promittit, ut id quoque doceat. Quam disputationem quoniam manibus tractare mihi non contigit, scribendi finem facio.

Cracoviae. ADAMUS KROKIEWICZ.

Otto Lagercrantz, Zwei griechische Wörter. (Ur Minnesskrift utgiven av Filologiska Samfundet i Göteborg 1920. Göteborgs Högskolas Årsskrift Bd. 26, 1920.).

1. Vocis ἔλεγος veriloquio nuper temptato hanc vocem Graecae vocabulorum supellectili ut genuinam adscripsit. Iam idcirco ea de qua agitur etymologia digna est quae memoretur, cum ad hoc tempus ἔλεγος aut ex quadam exclamatione (cf. ἐλελεῦ) orta aut ut vox perigrina ex Phrygum lingua assumpta (cf. arm elegn „arundo") habita sit. L. vocem ἔλεγος ab *ἄλεγος descendisse putat eamque artissime cohaerere cum vocabulis ἄλγος, ἀλγεινός, ἀλγεινός, δυσηλεγής, ταυηλεγής, ἀλέγω. Inter hoc verbum et vocem *ἄλεγος eadem ratio L-io iudice intercedit atque inter στέγος: στέγω, στέφος: στέφω, ψεῦδος: ψεύδω. Cum ea vero ratione, quam inter se exhibent *ἄλεγος et ἄλγος, componi posse L. putat ἄφενος: ἄφγος.

Quaeritur nunc quo modo in voce *ἄλεγος vocalis α in ε immutata sit. L. coniectat in lingua Graeca olim fuisse paradigma, cuius (sicuti in γλῶσσα, gen. *γλαττᾱς, quo de cf. Kretschmer K Z. 33, 473), acc. fuerit *ἄλεγος, sed dat. *ἀλγ'(ε)ι. Ex illo antiquissimo paradigmate, mobili accentu per casus, ut virorum doctorum opinio est, distincto, derivata esse censet duo vocacula: *ἄλεγος et ἄλγος. In genetivo nec non in dativo formarum *ἀλέγεος, *ἀλέγει voca-

lem α sequentibus ε-ε adsimulatam effecisse formas *ἐλέγεος, *ἐλέγει, quibus postea nom. — acc. ἔλεγος suppletus esse videtur.

Restat ut explicetur, cur vox ἔλεγος ex III. declinatione in II. translata sit. Qua in re explananda L. in analogia nitens existimat vocem eam alias vi cognatas esse secutam, ut ὁ οἶκτος, ὁ θρῆνος, ὁ νόμος, ὁ ὕμνος.

2. Altera etymologia ab eodem v. docto ibidem tractata spectat ad vocem γαστήρ, de cuius origine inter viros doctos adhuc parum constat. L. hanc vocem per dissimilationem ex voce γραστήρ ortam esse affirmat, quod vocabulum a verbo γράω, „edere, devorare" derivatum sit. Qua in originatione mirum in modum consentit cum Prellwitzio KZ. 47, 297, is enim (id quod L-io post absolutam demum commentationem innotuit) eandem plane etymologiam proposuerat. In singulis quidem explicandis horum vv. dd. sententiae nonnihil divergunt, cum Prellwitz vocem γραστήρ interpretetur „ea, quae edit, devorat", econtra L. eam cum vasorum appellationibus componat, ut sunt κρατήρ, ποτήρ, ψυκτήρ. Quod autem ad genus femininum attinet, quo γαστήρ ab illis nominibus differt, attulit L. nonnulla vasorum nomina II. declinationis, ut ἡ κιβωτός, ἡ χηλός, ἡ σορός, ἡ ἄρριχος, postremo unum substantivum femininum III. declinationis et quidem ἡ βαιστήρ „malleus", (Σ 477 βαιστῆρα κρατερήν). Vas igitur et instrumentum cibis devorandis et concoquendis paratum venter intelligendus est.

Quorum vocabulorum explicatio utrum vera sit necne, pro certo affirmari nequit. Utramque etymologiam a L-io propositam felicissimo acumine esse inventam nemo infitiabitur. Hic mentionem facere licat alterius eiusque priscae huius vocabuli notionis: γαστήρ- „uterus". (cf. Z. 258... ὃν τινα γαστέρι μήτηρ κοῦρον ἐόντα φέροι). Quam duplicem significationem exhibent etiam lat. venter m. necnon alvus f. Qua in voce etiam generis feminini cum vocabulo γαστήρ congruentia apparet eaque, ut opinor, per se est perspicua. Nihil enim absonum mihi videor proferre, vocem γαστήρ nexui cuidam semasiologico cum vocabulo μήτηρ genus femininum debere contendens (cf. vernaculum „macica", germ. „gebärmutter" sim.).

Leopoli. J. HANDEL.

Adolf v. Harnack: Marcion. Das Evangelium vom fremden Gott. Eine Monographie zur Geschichte der Grundlegung der katholischen Kirche. Leipzig. Hinrichs. 1921 str. XV. 265 + 357*. Cena 80 mn.

Zanadto znany jest autor i zanadto interesujący przedmiot monografji, dlatego krytyka teologiczna to nowe dzieło H-a przyjęła z żywą radością. Rozmaite recenzje autorów protestanckich i katolickich już się w odnośnych pismach pojawiły, informując czytelników o treści i wartości tej pracy. Naturalnie nie skąpiono autorowi uznania za opracowanie monografji o Marcionie, za trud mozolny, którego owocem właśnie jest dzieło tu omawiane.

W przedmowie tego dzieła autor sam zaznacza, że książka o Marcionie jest owocem jego pięćdziesięcioletniej pracy nad początkami chrześcijaństwa. W r. 1870 wydał rozprawę habilitacyjną, na temat podany przez Wydział teolog. Uniwersytetu w Dorpacie: „Marcionis doctrina e Tertulliani adversus Marcionem libris eruatur et explicetur" i otrzymał za tę rozprawę wyznaczoną nagrodę.

Było to pierwsze zapoznanie się autora z Marcionem Od tego czasu postać Marciona nigdy mu nie schodziła z pamięci i z uwagi. Nabrał do niej szczególniejszego upodobania i zamiłowania. Przygotowując coraz nowe dzieła i rozprawy w ciągu lat pięćdziesięciu, zbierał cierpliwie materjał i wyzyskiwał każdą chwilę wolniejszą, aby coś dorzucić do zamierzonej na większą skalę monografji o głośnym herezjarsze II wieku, który się stał jego jakby bohaterem ulubionym. Tak wreszcie doszła do końca praca, która w r. 1920 można było dać do druku i ogłosić jako nową książkę o historji początków chrześcijaństwa, a w szczególności o początkach kościoła katolickiego.

Zwracam uwagę szczególniejszą na podtytuł nowej pracy Harnacka: Eine Monographie zur Geschichte der Grundlegung der katholischen Kirche. Te słowa mówią same za siebie: Marcion miałby dać podstawę do powsta-

nia katolicyzmu Kościoła rzymskiego z jego silną władzą centralną, z kanonem Pisma św., z dogmatyczną regułą wiary. Wrócimy do tej sprawy jeszcze poniżej, a tymczasem zapoznajmy się z treścią dzieła bodaj pobieżnie.

Harnack zajął się w tej pracy żywotem Marciona i jego dziełem religijnem. Omawia mianowicie znaczenie Marciona w historji chrześcijaństwa i w historji religji, wyjaśnia w szczególności, jaka była nauka Marciona, co wnosił nowego, w jaki sposób naukę swoją rozpowszechniał, co to jest biblja Marciona, jaki był tekst tej biblji, czem i w czem biblja Marciona różniła się od Biblji „wielkiego kościoła" (katolickiego), co zawierały jego Antitezy, jaki był ich tekst, jakich następnie Marcion miał uczniów i jakie były losy jego kościoła, kto wreszcie i co o nim pisał z pisarzy starochrześcijańskich. Pod tym względem monografja (Harnacka jest wyczerpująca, a wyniki tej pracy będą dla nauki miarodajnemi, choćby w szczegółach badania późniejsze przyniosły jeszcze pewne zmiany i uzupełnienia. Treść dzieła w każdym razie bogata i urozmaicona.

Podnieść należy, że autor starał się jak najbardziej uwypuklić samą postać Marciona i podnieść jego znaczenie jako człowieka o zdecydowanym wyrazie religijnym i jako reformatora. Człowiek ten był twórcą religji („ein Religionsstifter" (str. I), był reformatorem religijnym chrześcijaństwa w II wieku, jak Luter stał się reformatorem wieku XVI (w dop. str. 247). Chrześcijaństwo już wówczas mocno było obładowane elementami ówczesnego synkretyzmu religijnego, które czyto pośrednio przez wyobrażenia żydowskie z epoki późnej („Spätjudentum"), czyto bezpośrednio ze świata pogańskiego przedostawały się do gmin i odmieniały pierwotną, czystą ewangelję, głoszoną przez Jezusa Chrystusa. Chrystus głosił ewangelję Boga miłosiernego, łaskawego, który chciał ludzi zbawić i tylko zbawić. Bóg, jakiego głosił Chrystus, był nieznany żydom i Biblji Starego Zakonu; ten Bóg był dla nich obcym i musiał wydać się im obcym, bo Bóg ten był zgoła odmienny od Boga, znanego z ksiąg Starego Zakonu. Bóg St. Zakonu, który stworzył cały ten świat materjalny i tym światem rządził, który okazał się w ciągu dziejów ludu żydowskiego surowym, nieraz okrutnym, zawsze tylko „sprawiedliwym", bez miłosierdzia i łaskawości, niema nic wspólnego z obcym „Staremu Zakonowi Bogiem, jakiego głosił Chrystus, Bogiem dobrym i litościwym. Tego Boga Chrystusowego głosił Paweł Apostoł, w przeciwieństwie do Piotra, Jakóba i innych, którzy zanadto tkwili w Starym Zakonie i nie umieli się z dawnej tradycji żydowskiej uwolnić. Przez tych innych Apostołów Stary Zakon przytłoczył czystą naukę P. Jezusa, a następnie synkretyzm pogański wciskał się wszelkiemi porami do chrześcijaństwa i narastał coraz bardziej. Marcion uczuł się tedy powołanym do zrzucenia całego tego narostu żydowskiego i synkretystycznego i do przywrócenia czystej pierwotnej ewangelji Chrystusowej w kościele. Marcion uczuł się uczniem Pawła, Apostoła narodów, i wziął na siebie całe dzieło reformy ówczesnego chrześcijaństwa. Zabrał się do tego dzieła przezornie.

Naprzód w cichości, w ciągu pierwszych pięciu lat pobytu w Rzymie, ułożył sobie swoją własną biblję. Ułożył ją z Listów św. Pawła, z Ewangelji Łukasza, którego tradycja ściśle łączy z Apostołem Pawłem, i z Antitez, w których starał się uzasadnić swoją odrębną naukę. Przyjął Listów Pawłowych dziesięć, odrzucił Listy Pastoralne i do Żydów. Ewangelję Łukasza odpowiednio przerobił, aby ją przystosować do własnej nauki. Biedził się mozolnie nad poszczególnemi nieraz wyrazami i literami, aby słowo i tekst jego ewangelji stały się właśnie wyrazem jego własnej myśli: musiała zatem i ta Łukaszowa Ewangelja być mocno okrojoną i odmienioną, ale powstała biblja jego własnego pomysłu. Dokonało się to dzieło, jak wspomniałem, w cichości, w latach 139—144 naszej ery.

W roku 144, gdy już miał Biblję gotową, wystąpił jako reformator religijny i nauczyciel, lecz zaraz napotkał na sprzeciw ze strony wielkiego Kościoła w Rzymie, w którym sam dotąd pozostawał. Kościół rzymski zwrócił Marcionowi tysiące jego sesterców, ofiarowanych po przybyciu na własnym okręcie z Sinope na rzecz ubogich chrześcijan Rzymu, i wyklął go jako heretyka ze swej społeczności, potępiając całą jego naukę i biblję, jako fałszer-

stwa. Działo się to wszystko w r. 144, w 115 lat po odejściu Chrystusa od swoich.

Począł więc Marcion teraz tworzyć własny kościół i jednać sobie wyznawców śród wiernych kościoła w Rzymie, a następnie słał uczniów dla robienia propagandy poza Rzymem. I kościół jego rósł, a liczba zwolenników jego mnożyła się, coraz bardziej i coraz dalej, na Cyprze, w Egipcie, w Azji Mniejszej, w Syrji i dalej.

Sam Marcion był duszą i kierownikiem całego dzieła. Żywot prowadził surowy, cały oddany sprawom swego dzieła, które było zarazem jego zdaniem sprawą Boga Chrystusowego. Obrzędów dawnych nie znosił, zostawiając w kościele swoim reformowanym i chrzest i Eucharystję, a niezawodnie i kapłaństwo. Tak działał Marcion wytrwale i konsekwentnie aż do śmierci, która go nawiedziła przypuszczalnie w wieku podeszłym, a 159 naszej ery.

Taki jest obraz człowieka, który podaje nowa książka Harnacka.

Nie potrzebuję dodawać, że Marcion w tym obrazie jest pojęty w duchu nauki Lutra, i to nawet z pewną racją. Dat niestety dokładniejszych o życiu herezjarchy dochowało się bardzo mało, ale to, co się dochowało, mamy tu zebrane dokładnie, i na podstawie tych danych da się rzeczywiście odnaleść pewne rysy wspólne w nauce Marciona i Lutra, że wspomniemy tylko o odrzuceniu tradycji Kościoła i głoszeniu, że zbawienie jest tylko przez ufność w miłosierdzie Boże. Marcion, tak pojęty, odpowiada też specjalnie osobistemu stanowisku teologicznemu Harnacka, i to może jest jedną z nici sympatji, łączących go od lat pięćdziesięciu z tą postacią drugiego wieku.

W portrecie historycznym Harnackowego Marciona z natury rzeczy jest wiele domieszki subjektywnej Harnacka-teologa; ścisłą natomiast wartość naukową posiadają części, w których przedstawia biblję Marciona, Euangelikon, Apostolikon i Antitheseis, jakoteż tekst odtworzony z drobnych fragmentów po pismach rozmaitych Ojców Kościoła rozrzuconych. Praca to bardzo żmudna doświadczonego i cierpliwego filologa, i ta właśnie praca nadaje dziełu autora specjalną a właściwą wartość. Dla egzegezy i historji tekstu Listów Pawłowych i Ewangelji kanonicznych materjał podany przez autora jest pierwszorzędnej wartości. Doczekały się wreszcie i Antytezy Marciona opracowania tekstu, gdy dotąd, jak zaznacza sam autor, poza pewnego rodzaju próbą Hahna z r. 1823, literatura teologiczna zbioru tego tworu Marcionowego nie posiadała. Raz jeszcze można zatem podkreślić, że ta właśnie praca Harnacka jako filologa i krytyka zasługuje na szczególniejsze uznanie.

Inna rzecz, gdy idzie o tezę Harnacka, na którą już wyżej zwróciłem uwagę, a do której wracam obecnie: Marcion miał dać początek katolicyzmowi. Teza to niezawodnie zajmująca, i niejednokrotnie Harnack w poprzednich swoich dziełach ją wypowiedział, ale tu dopiero winna była znaleźć pełne rozwinięcie i uzasadnienie. Szukałem tego uzasadnienia dość pilnie, lecz nie znalazłem go wcale. Przeciwnie, dzieło Harnacka o Marcionie dostarczy teologji katolickiej właśnie materjału na udowodnienie, że „katolicyzm" istniał w chrześcijaństwie już przed odłączeniem się Marciona od kościoła w Rzymie.

Harnack sam podaje, że Marciona wyrzucono z gminy chrześcijańskiej w rodzinnem Sinope, następnie z jakiejś gminy w Azji Mniejszej, a wreszcie z kościoła rzymskiego. Autor przyznaje, że już przed Marcionem cztery nasze Ewangelje kanoniczne były powszechnie we czci jako pisma Apostolskie, że istniał zbiór Listów Pawłowych, a sam Marcion znał też Listy Pastoralne. Istniał też zdaniem jego symbol wiary, odmawiany przy chrzcie, prawdopodobnie także w kościołach azjatyckich. Istniał wszędzie autorytet zewnętrzny w kościele, który czuwał nad nauką, nad pismami przeznaczonemi, do użytku kościelnego nad ich tekstem, nad karnością. To wszystko stwierdza monografja Harnacka: ale w takim razie cóż zasadniczo nowego dał „katolicyzmowi" Marcion?

Harnack przyjmuje, że Marcion dopiero spowodował zebranie pism apostolskich w Nowy Testament, a potężny rozrost kościoła jego przez na-

turalną reakcję stworzył jedność kościoła katolickiego z centralną władzą biskupów rzymskich. To niewiele — ale i to jest w książce Harnacka raczej tezą do udowodnienia, niż faktem udowodnionym. Skądinąd wiadomo, że istniały za Marciona w kościele księgi Starego i Nowego Zakonu, „Prophetae" et „Apostoli", a sama nazwa „Nowy Zakon" w przeciwstawieniu do „Starego" jest znaczenia podrzędnego. Marcion mógł się przyczynić w pewnej mierze pośrednio do szybszego skrystalizowania stosunków kościelnych, nie dał jednak Kościołowi nic zasadniczo nowego.

Kwestję wyrzucenia z kanonu ksiąg Starego Zakonu, którą Harnack usilnie zaleca, pomijam jako ściśle teologiczną. W kościele katolickim o odrzuceniu Star. Zakonu nie może być mowy, i Harnack to rozumie.

Monografja Harnacka o Marcionie jest w ogólności dziełem bardzo cennem, ale trzeba w niem rozróżnić pracę historyka-krytyka i filologa od pracy teologa. To, co Harnack dał jako krytyk i filolog, jest rzeczą pewną i jest zdobyczą naukową; to zaś, co dał jako teolog, jest najczęściej stronnicze i nieuzasadnione lub niedostatecznie uzasadnione.

Co do oceny dzieła Marciona pod względem kościelnym, wyniki obecnej pracy Harnacka przyniosły niewiele nowego. Zapatrywania swoje w tym względzie Harnack wypowiadał już dawniej, a miło mi tu stwierdzić, że uwagi o Marcione u zmarłego niedawno prałata Duchesne'a w Histoire ancienne de l'Eglise t. I, u Batiffol'a w Eglise naissante, n Jacquier'a w Le Nouveau Testament dans l'Eglise chrétienne, autorów katolickich, nawet w drobnych niektórych szczegółach godzą się zasadniczo z tem co znajdujemy w niniejszej pracy Harnacka. Tylko autorowie katoliccy nie wyolbrzymiają tak dzieła Marciona i nie przypisują Marcionowi zasługi stworzenia „katolicyzmu" — ale w tym względzie krytyka historyczna musi przyznać rację obozowi katolickiemu i takim autorom protestanckim, jak Teodor Zahn.

KS. SZYDELSKI.

Raff. Pettazzoni. La religione nella Grecia antica fino ad Alessandro. Bologna 1921.

P. Pettazzoni, profesor historji religji w uniwersytecie bolońskim, nie jest dla świata naukowego „nowym człowiekiem" w dziedzinie tej stosunkowo nowej wiedzy: zawdzięczamy mu, oprócz książki o pierwotnej religji w Sardynji (La religione primitiva in Sardegna. Piacenza 1921), o której sądzić nie mogę, jeszcze poważne studjum o religji Zaratustry (La religione di Zarathustra nella storia religiosa dell'Iran. Bologna 1920). Studjum to zapowiadało się jako pierwszy tom w szeregu studjów z zakresu historji religij, do którego ma wejść także obiecana przez naszego ziomka, prof. Aleksandra Brücknera, „mitologja słowiańska". Obecne dzieło — religja Grecji starożytnej — stanowi trzeci tom tego samego zbioru. O ile mi wiadomo, dalszy plan pracy szanownego autora jest mniej więcej równoległy z moim: następna książka ma być poświęcona religji hellenizmu, za nią pójdzie religja rzymska, a uwieńczeniem całej budowy będzie chrześcijaństwo starożytne.

Na zewnątrz nowa książka przedstawia się tak samo, jak i jej poprzedniczka: materja podzielona jest na pewną ilość rozdziałów (w danym wypadku dziesięć), za każdym rozdziałem idą przypisy, w których czytelnik może znaleść szczegółową literaturę przedmiotu, a zarazem naukowe ufundowanie twierdzeń autora.

Co do samego zadania jednak, to można powiedzieć, że było ono w tym dziele wprost odwrotnego charakteru w porównaniu z zadaniem „religji Zaratustry". Zaratustryzm to przedewszystkiem księga: księga kanoniczna — Awesta. Przedstawia się ona sama przez się jako dzieło jednolite i jednoczesne; zadaniem krytyki było odróżnić w niej jądro od późniejszych nawarstwień i utworzyć coś w rodzaju historji Zaratustryzmu. Powtóre Awesta, to nietyle religja, ile przedmiot religji; czytając ją, nie dowiadujemy się wcale o stosunku do niej wierzących. Wogóle ten sto-

sunek pozostaje zagadką: krytycy, coprawda, starają się przytoczyć szczątki tradycji, bardzo niepewne, o wierze medyjskich magów, perskich Achemenidów, partyjczyków, Sassanidów i za pomocą tych świadectw utworzyć znowu coś w rodzaju historji, tym razem zewnętrznej, Zaratustryzmu, ale ta historja pozostaje i bardzo dorywczą i wogóle hipotetyczną.

Tu, natomiast, wszystko odwrotnie. Kanonicznych ksiąg religia starożytnej Grecji, jak wiadomo, nie posiadała; świadectwa, które o niej mamy, są to raczej świadectwa o religijności jednostek i gmin, niż o uznanej przez cały naród religji. Na tym polega trudność zadania. Badacz powinien łączyć to, co się wcale złączyć nie daje, łagodzić sprzeczności, zapełniać luki tradycji, których pomimo jej obfitości jest sporo. Nie dziw przeto, że zadowalającej historji religji greckiej nie mamy.

Czy udało się Pettazzoniemu sprostać wymienionym trudnościom? W każdym razie można powiedzieć, że jego książka świadczy o znacznym postępie. Rzekoma „historja religji" Gruppego ani historji ani religji w sobie nie zawiera; inne dzieła dają przeważnie opis kwitnącej religji, i tylko jakieś dwa-trzy rozdziały o późniejszych jej losach tworzą pewien pozór historyczności. Tu przeciwnie, czytelnik znajduje po raz pierwszy prawdziwy historyczny rozwój od „origini" religji greckiej aż do przełomowego punktu, kiedy wskutek polityki Aleksandra Wielkiego kultura helleńska przeistacza się w kulturę hellenistyczną.

„Origini"... Jest to punkt ogromnie drażliwy w historji religji; dla wielu badaczy zadanie zawiera się tu w tym, aby wskazać początkowy punkt, czy też punkty, kiedy zjawiska przyrody, źle wytłumaczone przez naukowo niewyszkolony umysł człowieczy, bezwiednie przywdziały w świadomości człowieczej szatę metafizyczną. Tak piorun, niezrozumiały dla umysłu człowieka pierwotnego, mimowolnie musiał w nim zaszczepić przedstawienie o piorunującej istocie, t. j. o Bogu. Otóż więc źródło religji; tak sobie tłómaczy jej pochodzenie kompanja ateuszów z „Biesów" Dostojewskiego, owa tak trafnie scharakteryzowana przez rosyjskiego myśliciela macierzysta „jaczejka" tego cuchnącego ateizmu, który się teraz rozlał po całej Rosji.

Dla człowieka obeznanego z psychologją naiwność tego tłumaczenia nie ulega najmniejszej wątpliwości; przecie to metafizyczne przeistoczenie, o którym się mówi jak o najłatwiejszej rzeczy w świecie, już ma za warunek istnienie uczucia religijnego. Postąpimy więc słuszniej, uważając to tajemnicze i niewytłumaczone uczucie religijne za „origine" — coprawda nie przedmiotowej religji, lecz podmiotowej religijności. Dalszy rozwój tego pierwiastka doprowadził do rozwiniętej i uszlachetnionej świadomości religijnej dojrzałych czasów, tak samo, jak rozwój naukowego poglądu człowieczeństwa doprowadził je do rozwiniętej nauki naszych dni. Równoległość jest tu zupełna; historja religji, poważnie traktowana przez poważnych badaczy, ma w swoim skutku nie zaprzeczenie, lecz stwierdzenie religji.

P. Pettazzoni jest poważnym badaczem; chociaż nie zastrzega się wyraźnie co do użycia słowa „origine", jednak nic nie przeszkadza rozumieć je w tym jedynie naukowem znaczeniu, które określiliśmy wyżej. Stosując się do znanego orzeczenia Arystotelesa u Seksta Empiryka — że pojęcie o bogach powstało u ludzi z dwuch pierwiastków, mianowicie z tego, co się dzieje z duszą, i ze zjawisk niebieskich (ἀπὸ τῶν μετεώρων), wywodzi on z tych ostatnich religję Olimpu z jej politeizmem, która została, ściśle mówiąc religją greckiej polis, a z pierwszych kult duszy, tajemniczo połączony z kultem Matki-Ziemi i jej sił i z tego powodu mającej swoich wyznawców przeważnie śród ludu rolniczego (plebs). Jestto dotychczas znany dualizm, Naturmythe und Seelenkult u Wundta, animatyzm i animizm w mojej teorji. Właściwym poglądem p. Pettazzoniego jest to pierwotne wyodrębnienie religijne ludu rolniczego od polis; jestto u niego punkt wyjścia „historji" religji greckiej. Na razie polis zwyciężyła: religja rolnicza i mistyczna została pochłonięta przez religję ogółu, Dionizos i Demeter byli przyjęci jako członkowie do Olimpu greckiego.

W dalszym ciągu jednak nowa fala mistycyzmu, idąca od północy, opanowała umysły greckie, powstał orfizm, a z nim i potężna, aczkolwiek bezkuteczna, próba reformy religji greckiej urzędowej. Nowy prąd zaczyna się w początku VI wieku; jestto prąd filozoficzny, bezwzględnie wrogo usposobiony dla tradycji religijnej. Ale i on działa tylko na jednostki: grożące od wschodu niebezpieczeństwo prowadzi do skupienia ogółu wokoło rolniczych bogów; zwycięża ojczyzna, a z nią i jej religja. Rozkwit sztuki przyczynia się do jej blasku, który napełnia całe V stulecie, stulecie jej „równowagi i wielkości". Pomimo to opozycja filozofji nie ustaje; powstają sofiści, a za nimi szkoły Sokratesa. Rozkład życia społecznego przychodzi im na pomoc; wzmacnia się indywidualizm i odśrodkowość kosztem tych odśrodkowych dążeń, co stanowiły główną podporę religji ojców. Tak zwolna kultura helleńska traciła swoje pierwotne cechy.

Jak widać z tego bardzo ogólnikowego streszczenia, autor daje nam prawdziwy historyczny rozwój greckiej religji, należycie uwzględniając wszystkie pierwiastki umysłowości narodu, który był jej nosicielem — i politykę, i filozofję, i sztukę; w takiej pełni jeszcze nikt przed nim tego tematu nie objął. Jeżeli dodamy do tego szeroki pogląd, który autor zawdzięcza swej znajomości pokrewnych religij, i jego olbrzymią wiedzę w zakresie literatury nowożytnej, to stanie się jasnem, że jego książka, pomimo swych szczupłych rozmiarów, (460 str.) przedstawia bardzo poważne dzieło, bez którego już nie będzie mógł obejść się badacz pracujący w szerokiej i czarującej dziedzinie religji „najpobożniejszego w świecie narodu".

T. Z.

Ludwik Ćwikliński, O przechowanym w zbiorze pism ksenofontowych traktacie o dochodach Πόροι ἢ περὶ προσόδων (Rozp. Wydz. filol. Pol. Akad. Um. T. 60. Nr. 30). Kraków 1921. Str. 61. 8.

Znakomity znawca Tukidydesa, którego pogląd na sposób powstania dzieła wielkiego historyka ma dziś wielu zwolenników w Anglji i Niemczech, omawia w pracy, wymienionej w nagłówku, całokształt problemów wiążących się z broszurą Xenofontową Poroi. Uwzględniona jest w niej nawet najnowsza literatura, np. książka Münschera z r. 1920, nie brak Richardsa a na szczególne podniesienie zasługuje zużytkowanie nowszych prac z zakresu skarbowości i ekonomji politycznej. Autor słusznie oświadcza się za autorstwem Xenofonta, za powstaniem broszury w r. 355, słusznie odrzuca pomysł, że dziełko było mową publiczną. Zużytkowuje też w swej pracy nowsze rezultaty badań nad zależnością Poroi od broszur Isokratesa Symmachikos i Areopagitikos. Główną część pracy poświęca rozbiorowi układu dziełka. Zdaniem jego w rozdziałach I i II i w początku III układ jest jasny i przejrzysty, podobnie w roz. V. Natomiast pewne ustępy w roz. III i IV mianowicie III 7—11 i IV 25—32 oraz 39, autor uważa za dodatek późniejszy Xenofonta a opiera się przy tem na sprzecznościach, zachodzących zdaniem jego między temi ustępami a resztą dziełka. Także i część roz. V (mian. 11—12) wydaje się autorowi dodatkiem późniejszym. Że ustęp roz. III nie wiąże się pod względem logicznym zupełnie ściśle z resztą rozprawy, utrzymywano już dawniej. Radykalny Rühl przyjmował, że nastąpiło tu w pierwo nym rękopisie pomieszanie kart. Hipotezę tę zbił Zurborg; autor niniejszej rozprawy przytacza dalsze argum nty dla odparcia przypuszczenia Rühla. Sam objaśnia sobie tę inne usterki w układzie pisemka w ten sposób, że z projektem swoim naprawy finansów ateńskich Xenofont zaznajomił Ateńczyków najpierw drogą odczytu a ustępy w mowie będące dodał uwzględniając podniesione w dyskusji zarzuty. Atoli pewne zarzuty przeciw ścisłej logice układu dadzą się wytłumaczyć bez trudności: Xenofont zapowiada III 6 wyszczególnienie pewnych zarządzeń finansowych. O tych zarządzeniach mówi dopiero III 12 n. Przedtem (§§ 7—10) przedstawia korzyści przyszłe z tych zarządzeń, do których obywatele winni dostarczyć kapitału. Xenofont okazuje się tu tym samym znawcą natury ludzkiej, którym okazuje się w swych mowach w Ana-

bazie. Aby pozyskać Ateńczyków dla ofiar finansowych, których żąda od nich jego projekt, przedstawia im z góry świetny obraz korzyści, które z tych ofiar wypłyną. Jeżeli się natomiast z autorem uzna pomienione paragrafy za późniejszy dodatek Xenofonta, musi się zrobić to samo z jednem zdaniem IV 17 ἕως γίγνοιτο τρία ἑκάστῳ Ἀθηναίων); inaczej pierwszy dodatek pozostaje niezrozumiały. A więc jedna zmiana pociąga zaraz drugą. Nie przemawia to na korzyść hipotezy. (Nawiasem wspominam, że słowa ἕως γίγνοιτο nn. znaczą: „na każdego przypadać będzie"; objaśnienie takie nie przedstawia najmniejszej trudności językowej). — Inną trudność autor widzi w tem, że na jednych miejscach autor rozprawy żąda, by ogół obywateli złożył kapitał na zakup niewolników do kopalń srebra, podczas gdy w innych miejscach powiada, że zakup niewolników odbywać się będzie partjami i to przeważnie z dochodów, których dostarczą zarobki niewolników. I ta trudność jest pozorna: obywatele mają najpierw złożyć jednorazową daninę na zakup niewolników; kapitał ten nie wystarcza, ale z pracy niewolników państwo będzie miało dochody i z tych dochodów powiększać będzie stopniowo liczbę niewolników aż do osiągnięcia liczby, któraby zapewniła każdemu obywatelowi rentę 3 oboli dziennie. — Nie stanowią też trudności zdaniem mojem pewne powtarzania tej samej myśli w roz. IV. Xenofont czyni to samo, co Demostenes w swych mowach: mowca ten powtarza myśl, którą chce wbić w pamięć słuchaczy, licząc się z niskim na ogół poziomem umysłowym ekklezji. — Pozorna jest też sprzeczność między IV 40, gdzie Xenofont dopiero od przyszłości spodziewa się poprawy finansów, a V 12, gdzie mówi, że od zawarcia pokoju dochody już się wzmogły. W rzeczywistości dochody zaczęły się poprawiać, ale poprawę gruntowną przynieść może dopiero przyszłość. Jeżeli po zawarciu pokoju, który położył kres panowaniu Aten, Xenofont powiada, że mimo to niektórzy pragną hegemonji (V 5), to zrozumieć to nietrudno: nie wszyscy jeszcze przeboleli utratę hegemonji, są tacy, którzy spodziewają się ją odzyskać.

A więc sprzeczności i trudności są w broszurze pozorne i możemy się obejść bez przyjmowania późniejszych dodatków Xenofonta. Możliwości takich dodatków przeczyć w teorji oczywista niema powodu. Czytając dziełko Xenofonta szybko, w jednym ciągu, nie widziałem żadnych trudności. Nawet radykalna szkoła holenderska w wybitnym swym przedstawicielu Hartmanie uznaje jednolitość układu dziełka. Ale rozstrzygającemi są zdaniem mojem dwa momenty. Najpierw Xenofont nie jest ścisłym, logicznym myślicielem. Następstwa myśli, któreby pod względem logicznym było bez zarzutu, nie znajdziemy w żadnym jego utworze. Powtóre: Poroi jest broszurą o celu aktualnym i jako taka z góry nie dąży ona do ścisłego, prawidłowego rozwinięcia myśli. Stoi ona na poziomie dzisiejszego artykułu poważnego dziennika lub broszury okolicznościowej, od której także nie wymagamy bezwzględnej ścisłości w następstwie myśli a wymagamy tylko, aby przekonywała i trafnie argumentowała. Poroi są taką samą broszurą jak broszury Isokratesa i jak wiele demegoryj Demostenesa, które to drugie także według dzisiejszych poglądów w gruncie rzeczy nie były niczem innem jak broszurami. Nawet gdyby Xenofont był rzecz swoją najpierw publicznie odczytał, to i tak przeznaczał ją do publikacji, by myśl swą propagować także w tych kołach, które odczytu nie słyszały. Jeżeli wspomina w dziełku o pewnych zarzutach podnoszonych przeciwko myślom, których broni, można to wytłumaczyć tą drogą, że przed ogłoszeniem pisemka rozwijał swe myśli ustnie w Koryncie (czy Atenach) przed różnemi obywatelami ateńskimi.

Ale nawet jeśli się nie zgodzimy na zarzuty podniesione przez autora przeciw układowi broszury, uznać musimy, że ściśle logiczna i gruntowna analiza myśli pisemka przyczynia się do wyjaśnienia go w szczegółach i jako taka stanowi cenny przyczynek do egzegezy utworu. Trafnie np. wykazuje autor przeciw Herzogowi, że Xenofont ma na myśli rentę stałą a równą a nie μισθοί (str. 16 wr.) albo że ἡ κατασκευή odn si się do całego kompleksu zarządzeń (str. 36). Bystre są wywody autora (str. 34) o „głosach wyrażających powszechnie obawę". Głosy te mojem zdaniem to zarzuty obywateli ateńskich podnoszone w rozmowach z Xenofontem. Autor słusznie dalej podnosi, że

Xenofont czerpał z broszur Isokratesa (str. 46) i zestawienia jego miejsc paralelnych w obu utworach (str. 47, 1) są bardzo cenne; słusznie broni dalej tożsamości pokoju w IV 40 i V 12, tj., że chodzi w obu ustępach o pokój r. 355, a nie w jednym o pokój Filokratesa z r. 346. Przyznać mu trzeba słuszność, że w Poroi nie pominięto rolnictwa (str. 50), i że Xenofont już w Hieronie podniósł znaczenie finansów (str. 51). Między Oikonomikiem, traktującym o gospodarstwie prywatnym, a Poroi niema sprzeczności wewnętrznej (str. 52), bo i socjalizujące Poroi nie znoszą własności indywidualnej; najlepszy tego dowód to pożyczka państwowa, opierająca się przecież na własności prywatnej.

I krytyka tekstu nie wyszła bez korzyści: autor słusznie np. broni IV 14 poprawki παρέχειν, a (str. 22) IV 5 zamiast rkpś. ὃς proponuje uwagi godną konjekturę ἀεί.

Literatura naukowa polska w zakresie historjografji greckiej jest niezmiernie uboga; prace, jak obecna o Poroi, poczynają ją szczęśliwie wypełniać.

Lwów. STANISŁAW WITKOWSKI.

F. M. Cornford, The Origin of Attic Comedy, London, Ed. Arnold, 1914. s. XII + 252.

Książka ta ukazała się tuż przed wybuchem wojny i stanowi najnowszą próbę wyjaśnienia początku komedyi attyckiej. Wyszła ona ze sfery prac takich, jak I. G. Frazer The Golden Bough[2] 1911—1913 (The Dying God, The Magic Art), I. E. Harrison Themis, 1912, Murray, G. Excursus on the Ritual Forms preserved in Greek Tragedy, 1912; autor sam napisał: From Religion to Philosophy, 1912; stąd też z góry przypuścić można, że książka ta będzie miała zacięcie mocno folklorystyczne, co, zdaje się, przy badaniu okresów przedliterackich jest nieuniknione.

Autor wychodzi z założenia (Chapter I.), że wszystkie dotychczasowe teorje objaśniające powstanie komedyi attyckiej są niewystarczające[1]), i uważa za rzecz niemożliwą, by ta komedya rozwinęła się z mechanicznego czysto i przypadkowego zestawienia dwóch odrębnych pierwiastków („simple iuxtaposition of two blocks of diffirent origin" p. 6), epirrhematycznego (pieśni faliczne) i episodycznego (komiczne sceny doryckiego pochodzenia), jak tego chce Zieliński w swej pracy: Gliederung d. altattischen Komödie, Leipzig 1885. Opierając się głównie na materyale zachowanych komedji Arystofanesa, stara się wykazać, że podstawą i kanwą („substructure", „framework") starej komedyi jest pewnego rodzaju ludowy rytuał płodności, który już w najdawniejszych czasach miał cechy dramatu („dramatic fertility ritual").

Szukając tej typowej formy owego ludowego rytuału („underlying plot-formula") bada przedewszystkiem zakończenia sztuk Arystofanesa (Chapter II), i widzi w nich dwa zasadnicze motywy: 1) Małżeństwo (lub coś takiego jak małżeństwo) bohatera, z czem łączy się κῶμος — i 2) pomysł wprowadzenia „nowego bóstwa", czy nowego władcy".

Motyw „małżeństwa" — który faktycznie istnieje tylko w „Pokoju" (Trygaios i Opora) i w „Ptakach" (Peisthetairos i Basileia), a zresztą tylko jako reminiscencya lub modyfikacya występuje (v. p. 9—16) — jest zdaniem autora odbiciem mitycznego „świętego małżeństwa" ἱερὸς γάμος, w którem mężczyzna i kobieta reprezentują siły płodności w naturze.

Motyw „nowego bóstwa" czyteż odnowionego władcy (np. Peisthetairos, Δῖα δὲ πάντα κρατήσας w „Ptakach" 1748, Demos odmłodzony w „Ryce-

[1]) Określenie najnowszego niem. podręcznika Literatury greckiej, Christ-Schmid[6] 1912 p. 404 (Cornfordowi nieznane) nie jest lepsze: „Die attische Komödie ist, technisch betrachtet, ein Potpourri aus den Elementen des attischen Faschings, zusammengehalten durch das lockere Band einer tollphantastischen Idee etc".

rzach", Plutos, który przejrzał) w związku z motywem owego „małżeństwa" jest odbiciem obrzędu corocznie po to odradzających się potęg rozrodczych, by wziąć udział w owym „magical sacrament" płodności (p. 34). Cechą więc zakończeń (ἔξοδοι) sztuk Arystofanesa jest według Cornforda: obchód weselny („marriage-Kômos"), który okazuje cechy przynależności do rytualnego względnie ludowego dramatu, odprawianego przy jakiejś dorocznej uroczystości („ritual or folk drama performed at some seasonal festival". (p. 34).

T. Zieliński (Gliederung d. altattischen Komödie, Leipzig 1885) wykazał, że pierwsza część komedyi arystofanesowskiej między parodos a parabazą przedstawia prawie zawsze typowy agon. Cornford widzi ten agon nawet w tych sztukach, w których Zieliński go nie widział, t. j. w Acharneńczykach i Thesmoforiazusach (p. 72—73) i udowadnia (Chapter V, do str. 93), że agon jest reminiscencyą obrzędowych zapasów i walk między reprezentantami życia i śmierci, lata i zimy. Tego rodzaju ceremonje bowiem zdaniem autora niegdyś odbywane z poważnym zamiarem sprowadzenia szczęścia i pomyślności dla wszelkich płodów i ich siły rozrodczej, żyły potem zawsze i żyją jeszcze w ludowych dramatach („folk-dramas") dzisiejszej Grecyi północnej a nawet i Anglii. Autor podaje cały szereg takich „typów udramatyzowanych rytuałów płodności" (Chapter IV), do których należeć ma nawet taniec z mieczami (p. 65). Nawet motyw śmierci i zmartwychwstania przedstawiciela pierwiastka dobrego, występujący w tych ludowych dramatach względnie w ich „agonach", odkrywa autor jako refleks w tych wszystkich sztukach Arystofanesa, gdzie spotykamy pewnego rodzaju odnowienie, czy odmłodzenie pewnych osobistości, jak n. p. Demos, Plutos, i. t. d. (p. 93). — Typowymi motywami między parabazą a exodos są zdaniem Cornforda: ofiara i uczta (Chapr. V, p. 93—102). Ofiara ma być odbiciem ofiary składanej przez postać, która zwyciężyła w agonie, a uczta ze scenami przygotowania tej uczty jest przeżytkiem tego najdawniejszego rytuału, w którym rozdawano między uczestników ofiary cząstki zabitego bóstwa czyteż bydlęcia ofiarnego. Wyraźną reminiscencyą tego ma być zwyczaj rozrzucania między widzów owych καταχύσματα, o których mowa n. p. Plut. 796 (por. Osy 58).

Pieśni falliczne (Chapt. III), z których Arystoteles wyprowadza komedję (Poet. 4. p. 1449 a, 11 sq.: ἡ δὲ [κωμῳδία] ἀπὸ τῶν τὰ φαλλικὰ [ἐξαρχόντων]), są zdaniem Cornforda rzeczywiście początkiem komedyi, przez to, że są one początkiem rytualnego dramatu: Obnoszony przez falloforów symbol, będący personifikacyą samego bóstwa Phalesa-Dyonizosa, mógł kiedyś przybrać rzeczywistą postać ludzką, i w ten sposób zapewne powstał pierwszy aktor, bohater owego prymitywnego dramatu rytualnego (p. 51). Jak z pieśni fallicznej w Acharnach (po parodos, po v. 204) i innych źródeł Cornford wnosi, częściami składowemi pieśni fallicznej były 1) inwokacya, 2) inwektywa, ta ostatnia w najpierwotniejszem stadyum jako obrona wszelkich płodów przeciw złym wpływom. Te same cechy żyją w komedyi starej w parabazie, w której oda i antoda zawierają zwykle inwokacyę, a epirrhema i antepirrhema „inwektywę", t. z. satyrę albo radę (p. 46).

Zastanawiając się nad znaczeniem chóru w komedyi (Chapter VI), konstatuje Cornford, że 1) podczas gdy w tragedyi (naturalnie w epoce starej komedyi) chór jest częścią nieodzowną, by wyrażać uczucia, które muszą być wyrażone w sposób liryczny, a których żadna osoba sztuki wyrazić nie może, to w komedyi obywającej się bez głębokich wzruszeń i na wskróś swobodnej, chór dla tych celów nie jest koniecznie potrzebny, i rzeczywiście po agonie i po parabasis nic nie ma ważnego do powiedzenia. 2) Podczas gdy chór w tragedyi jest zawsze jednolity, to w komedyi dzieli się czasem na wyraźne dwie przeciwne sobie połowy, n. p. w Lysistracie, gdzie chór składa się z 12 kobiet i 12 mężczyzn. 3) Podczas gdy w tragedyi chór zawsze stara się łagodzić i godzić przeciwników, to w komedyi chór zawsze podnieca ich do większych wysiłków w walce.

Wobec tego C., opierając się na analogiach pewnych zwyczajów ludowych całego świata (obchody wiosenne, w których rytualnym celem walki dwóch partyj jest niejako podniesienie płodności pól) i na średniowiecznych literackich utworach dyalogicznych (les débats), wnosi, że pierwotny ów „rytuał płodności" zawierał walkę dwóch partyj, odtwarzających walkę Lata i Zimy (życia i śmierci) pod kierownictwem dwu naczelników. W dalszym rozwoju owego rytualnego dramatu, z walki owych kierowników wynikł pierwowzór agonu komedyi, a walka owych partyj żyje w drugiej części, w owych skoptycznych partjach (p. wyżej) parabazy. Pierwsza część parabazy (kommation i anapesty) stanowi pierwotnie krótki prolog tego agonu chórowego, i dlatego nie jest skoptyczną. Rozważania znaczeń poszczególnych postaci komedyi uzupełniają teorję Cornforda: Stałym motywem komedyj arystofanesowskich jest postać intruza (Chapt. VII), nieproszonego gościa, który zwykle przy ofierze lub przy przygotowanin uczty przeszkadza, i musi być dopiero odpędzony, jak n. p. donosiciel (sykofanta) w Acharn. 719, handlarz wyroczni w Pokoju 1045, lub cały szereg tych osób w Ptakach 801. Sceny tych ἀλαζόνες nie są zatem „bez żadnego związku przyłączonemi scenami" (jak sądzi n. p. Poppelreuter, De comoediae atticae primordiis, Berlin 1893), ale według C. są przeżytkami owych scen w dawnych rytualnych dramatach, gdzie przedstawiano także wrogów i przeciwników bóstwa w stylu Pentheusa i Lykurga.

We wszystkich głównych postaciach (maskach) komedyi arystofanesowskiej (Chapt. VIII) widzi C. postaci znane zresztą z komedyi nowej, z Atellany, z doryckiego mimu, z Commedia dell'arte, z nowoczesnych teatrów marjonetek jak „Kasperltheater", „Punch and Judy", i wykazuje ich bliskie pokrewieństwo. Tak n. p. Lamachos to jest Miles gloriosus z kom. nowej, Cicirrus z Atellany (A. Dieterich, Pulcinella, Leipzig 1897 p. 94 nast.), il Capitano z Commedia dell'arte, — Sokrates = Parasitus medicus, Dossennus, il Dottore i t. d. Postaci te przejął Arystofanes jako cały repertoar z dawniejszej komedyi, z tej φορτικὴ κωμῳδία, z której zwykle się wyśmiewa („Chmury", parabasis; „Osy", prolog; „Pokój", parabasis), a do tej komedyi dostały się z owego „rytualnego dramatu płodności", gdzie te postaci — naturalnie bez tego późniejszego zacięcia komicznego — przedstawiały akcję „małżeństwa świętego" Starego Roku przemienionego w Nowy Rok, którą to akcję przerywały sceny zabójstwa i wskrzeszenia bohatera. (p. 188).

Ów „dramat rytualny", z którego komedja attycka wyrosła, był zatem zdaniem Cornforda tem samem źródłem, z którego według teoryi Murraya (p. wyżej) wyszła tragedja attycka. Faktem tym zajmuje się C. w ostatnim (IX) rozdziale, gdzie chcąc określić sposób, w jaki zróżniczkowały się te dwa gatunki literackie, wskazuje przedewszystkiem (idąc za Arystotelesem Poet. 6. 1450 a, 20) na to, że w tragedji główną rzeczą jest sama akcja, która ma wykazać działanie i moc przeznaczenia, a zastosowanie charakterów postaci jest rzeczą drugorzędną, podczas gdy w komedyi akcja i treść jest podrzędną (skomplikowana akcya i intryga nowej komedyi pochodzi z tragedyi, od Euripidesa. Cornford p. 198), a całą tendencyą autora jest przedstawienie charakterów (przejętych) w odpowiednich warjacjach. Stąd łatwiej poznać ów pierwotny rytualny dramat z komedji, która nie miała tyle powodów do zmieniania przejętej „plot-formula", co tragedja. Następnie zasadniczą jest różnica konfliktów. W tragedji walczy Hybris i Sophrosyne w sercu samego bohatera — w komedyi zwalcza Ironia bohatera natarczywą głupotę Alazona. — Powodów jednakże, dla których to zróżniczkowanie tych dwu gatunków nastąpiło, autor nie podaje, każąc się zadowolić tylko skonstatowaniem faktów: „We must be content to infer their existence, from their effects, without asking the further question, what it is, that drives men, at certain times and places, to seek and find expression for the tragic, or comic vision of life (p. 207.)"

Ów pierwotnie poważny rytuał kultu bóstwa czy mocy rozrodczej stracił później swój autorytet, być może pod wpływem jakichś nowych wie-

rzeń i systemów religijnych (p. 216), i na ten czas zapewne przypadają te cechy obrzędu, które Arystoteles określa przymiotnikami γελοῖος i σατυρικός. W jaki sposób powstająca tragedja tych cech się wyzbyła (ἀπεσεμνύθη), tego C. także nie podaje, a twierdzi tylko, że usunięcie ich, zapewne razem z motywem płodności, i umieszczenie w dramacie satyrowym (v. p. 246) nastąpiło przez celowe i świadome wysiłki wybitnych indywidualności, prawdopodobnie za rządów Pizystrata (p. 214). Na końcu książki podaje autor szkic „historyi starej komedji", w której rozróżnia trzy okresy:

I. Okres przedhistoryczny aż do r. 488/7, kiedyto komedję po raz pierwszy oficyalnie wystawiono. Komedja ma już poza sobą okres dramatu rytualnego, jest wprawdzie „komedją ludową" (folk-play), ale posiada już pewne stałe formy (σχήματά τινα, Aristot. Poet 5. 1449 b 2.), t. j. zapewne Agon, Parabasis i Komos, obok szeregu stałych typów (masek). P. wyżej.

II. T. z. φορτικὴ κωμῳδία, którą zwalcza Arystofanes (p. wyżej). Stary system treści („old plot") przełamany, interpolowanie nowych epizodów, tak iż okazuje się pozorny brak podstawowej formuły (Tzetzes, π. κωμῳδίας III. 16. [Kaibel] τὰ πρόσωπα ἀτάκτως εἰςῆγον κτλ., przez Cornforda tu odniesione). Pierwsza generacya oficyalnie uznanych poetów: Chionides, Magnes, Ekfantides.

III. Okres Kratinosa, Kratesa i Arystofanesa, który nie poszedł za Kratesem, unikającym zaczepnego elementu w swych komedjach i stojącym pod wpływem komedji sycylijskiej, ale w możliwie najlepszy sposób wyzyskał i przerobił stary repertoar typów (masek) i stary system treści rytualnej. W ostatnich sztukach (Kokalos) okazuje Arystofanes już przejście do komedyi nowej (p. 219). Następuje „Synopsis" treści zachowanych sztuk Arystofanesa (p. 220—243), Bibliografia (p. 244—245), Addenda (p. 246) i Index (247—252).

Książka pisana jest bardzo zajmująco, i okazuje niewątpliwie wiele nowych i zastanawiających pomysłów, które jednakże po większej części ani udowodnione nie są, ani też, co leży w naturze rzeczy, wogóle udowodnione być nie mogą. Autor sam dobrze sobie z tego zdaje sprawę, i w końcowych słowach powiada, „że wartość każdej hypotezy zależy tylko od tego, czy nie wchodzi w konflikt z uznanemi prawdami. Czytelnik zaś powinien rozważyć, czy też idąc za tą hypotezą, przecież nie zrozumie lepiej tak niezwykłego zjawiska, jakiem jest komedja Arystofanesa" (p. 220.)

W literaturze przedmiotu okazuje autor dość wiele braków, a może świadomych przemilczeń. Wspomnę tylko, że nie zauważyłem nigdzie śladów znajomości Wilamowitza, Einleitung in die attische Tragödie, (Euripides Herakles I) 1889, (osobno 1907), ani V. Ridgeway'a: The origin of tragedy with special reference to the Greek tragedians, Cambridge 1910. A Cornford powinienby przecież tutaj, zwłaszcza o ile mówi o tradycji (Chapter IX.), zająć zasadnicze stanowisko tak wobec Wilamowitza, który powstanie tragedji łączy z dityrambem, wiążąc go ściśle z kultem Dyonizosa jak i wobec Ridgewaya, który dityrambowi bynajmniej tej roli nie przyznaje, i związku jego z Dyonizosem wprost zaprzecza.

Dodać wypada, że Ridgeway w swem ostatniem dziele: „The Dramatic dances of non-European races in special reference to the origin of Greek Tragedy with an Appendix on the origin of Greek Comedy", Cambridge 1915, odrzuca w zupełności teoryę Cornforda o owym ginącym i odradzającym się corocznie bóstwie („Eniautos Daimon"), a w związku z tem całą hypotezę o powstaniu komedji z odnośnego rytuału (p. 401—414), i dochodzi (p. 421—422) do ostatecznych konkluzyi, że komedja attycka nie powstała z żadnych rytuałów religijnych, ale z prymitywnych attyckich zaczepek osobistych, połączonych z farsą megarejską i fabułą w stylu Epicharma („Comedy did not spring out of any religions ritual but... arose out of the primitive Attic lampoons, combined with the Megarian farce and with the plot copied by Epicharmus from the tragedies which he burlesqued").

Teorya naogół do przyjęcia, z tą jednakże zasadniczą modyfikacją, że jeśli Ridgeway zaprzecza zupełnie wszelkiego związku pieśni fallicznych z Dionyzosem, (p. 401), to w tem mu racyi przyznać nie można.

Warszawa. GUST. PRZYCHOCKI.

Jacobus van Wageningen. Commentarius in M. Manilii Astronomica (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeeling Letterkunde, nienwe Reeks) 1921, 347 str. 8.

Doczekał się nareszcie i „drugi Lukrecjusz" swego sospitator, którego znalazł jego pierwowzór już dawno; po podstawowem krytycznem wydaniu jego dzieła w 1915 r. (u Teubnera) słynny holenderski filolog obdarzył swoich ziomków jego przekładem na swój rodzimy język, a teraz i wszechświatową filologię komentarzem w języku łacińskim — komentarzem, którego ten poeta wobec swych licznych trudności aż zanadto potrzebuje. Teraz dopiero pierwszy śpiewak astrologicznego forum stał się przystępny dla wszystkich, co są dostatecznie obeznani z językiem łacińskiej poezji, i łączą z tą wiedzą (co się daleko rzadziej spotyka) dostateczne zamiłowanie do Maniljuszowskiej „wygasłej umiejętności".

Zresztą kto wie, czy ten ostatni sąd nie grzeszy zbytnim pesymizmem; prąd mistyczny, który ogarnął Europę jeszcze za przedwojennych czasów, bardzo łatwo może doprowadzić do zmartwychwstania także i astrologji. Swoją drogą i filologja, niezależnie od tego prądu, rzetelnie i gorliwie przyczyniła się do tego, aby uprzystępnić publiczności antyczną astrologję — t. j. astrologję w ogóle. Pionierem był tu chyba powszechnej sławy Bouché-Leclercq i jego grubo uczono, a jednak potoczyście i wykwintnie napisana „astrologja grecka". Wskazała ona, jak to często bywa, właśnie swą względną doskonałością na te liczne luki, z powodu których ta doskonałość nie mogła być zupełną. I oto robota zawrzała, największym sukcesem było opublikowanie w skrótach i ekscerptach (była to jedyna możność) bardzo licznych rękopisów astrologicznych, zachowywanych w bibljotekach Europy, w porządku tychże bibljotek (też jedyna możność, choć bardzo niedogodna dla czytelnika). Pozatem były wydawane antyczne teksty; Vettius Valens znalazł się ku powszechnemu zdziwieniu śród „Klasyków", i zjawiły się dokładne rozprawy o antycznej astrologji, — Bolla, Riessa i innych, sprawdza się dowcipny paradoks Bouché-Leclercq'a, że „nie marnuje się czasu, rozstrząsając kwestje, nad któremi dawniejsi marnowali swój czas". Bo gdy Maniljusz i jego współwyznawcy prawili o blizkiem pokrewieństwie takiego to znaku zodjaku z taką tą częścią człowieczego ciała, były to oczywiście brednie, ale gdy my upozytomniamy sobie zdania o tem pokrewieństwie Maniljusza i jego współwyznawców, są to już nie brednie, lecz przyczynki do historji kultury umysłowej cesarskiego Rzymu.

A więc można powiedzieć, że wydanie i komentarz profesora z Groningen zjawiły się w sam czas, gdyż nie ulega wątpliwości, że w ozdobnej szacie poezji Maniljusza astrologiczna nauka ma najbardziej ponętny wygląd. Ma się rozumieć, że uczony badacz skorzystał dla swego komentarza z długiego szeregu prac swoich poprzedników, i że zdaje on czytelnikowi z tego sprawę: jego komentarz jest to komentarz ściśle fachowy. Po większej części przytacza on dobrze wybrane cytaty ze starożytnych i nowożytnych autorów; kiedyniekiedy używa on także metody, praktykowanej już przez starożytnych scholastów, t. j. daje zwięzłe parafrazy tekstu Maniljusza, co wobec licznych trudności tego tekstu jest wcale odpowiednim sposobem interpretacji. Rozwlekłości mu w ogóle zarzucić nie można, raczej za mało objaśnia, niż zanadto; tak mi się zdaje, że II 241 et qui Cretaeo fulget Centaurus in arcu oprócz składniowej trudności in arcu warto by było wytłumaczyć także epitet Cretaeo: łucznicy z Krety nie wszystkim są znani. Interpretacja fachowa nie może zrezygnować z krytyki tekstu; toteż komentator korzysta z okazji, aby bronić przyjętych przez siebie w swojem krytycznem wydaniu lekcyj. W krytyce jest on, rzecz pro-

sta, konserwatystą — jak to w ogóle prąd współczesny po szalonej „coniecturitis" zeszłego pokolenia. Kiedyniekiedy jednak mam wrażenie, że krytyk nieco przesadza w tym kierunku; ale sprzeczać się o to nie warto.

Wobec bliskiego związku starożytnej astronomji z mitologją nie mógł komentator uniknąć i roztrząsania kwestji mitologicznych; stoi on i tu na poziomie współczesnej nauki, zdaje mi się jednak, że mitologja maniljuszowska zasługuje na specjalne opracowanie. Mamy II 28 o wniebowziętych:

> Persea et Andromeden poena matremque dolentem
> solventemque patrem.

Co znaczą te dwa ostatnie wyrazy? D e c o n a t u, tłumaczy v. W., i dodaje: e s t p o e t a e c o m m e n t u m. Czy nie ostrożniej jednak byłoby widzieć w tem przeciwstawieniu zmartwionej matki (Kasyopy) i starającego się o wyzwolenie córki ojca (Cefeusza) aluzję do tragedji Eurypidesa, która to tragedja znowu była wzorem dla Wirgiljusza? — W drugiem miejscu: (V 466)

> quaerere Medeae natos fratremque patremque
> hinc vestis, flammas illinc pro munere minas —

v. W. tłumaczy: v e s t i m e n t a v e n e n o t i n c t a C r e u s a e a l t e r i I a s o n i s u x o r i m i s s a, a t q u e e i d e m d a t a m c o r o n a m a u r e a m, „q u a a c c e p t a C r. c u m I a s o n e e t C r e o n t e c o n f l a g r a v i t". Hyg. fab XXV. Wybornie; ale dlaczego autor przeciwstawia te dwa narzędzia śmierci przez h i n c - i l l i n c? Być może, rozprawa moja w T r a g o d u m e n o n l i b r i (l. I § 27) pomoże znaleść odpowiedź na to pytanie.

Ale z największem zamiłowaniem opracował autor komentarza oczywiście astrologiczną część poematu; nie ograniczając się do podanych w swoim tekście uwag, załączył on do swojej książki szereg tablic, z djagramami do poszczególnych części systemu maniljuszowskiego. Wyświadczył on przez to bardzo poważną przysługę tym swoim czytelnikom, którzy nie mają pod ręką „astrologji" Bouché-Leclercq'a; a zresztą nawet i tym, co ją mają, gdyż słynny ten filolog nie wszędzie uwzględnia system Maniljusza.

Wynika stąd, że v. W. podjął się bardzo pożytecznego czynu, dodając komentarz do swego krytycznego wydania: n u n c l i c e t E s q u i l i i s h a b i t a r e s a l u b r i b u s.

T. Z.

George Converse F i s k e, Lucilius and Horace, a study in the classical theory of imitation, Madison 1920 (University of Wisconsin studies in language and literature Nr. 7). 524 str. 8.

Pięćset dwadzieścia cztery stronic poświęconych wpływowi Lucyljusza na Horacego — czy nie zanadto? — Nie, w tym wypadku stanowczo nie zanadto. Samo przez się zadanie coprawda nie jest wcale nowe; ale autor jest zbyt skromny, kiedy mówi, że dopiero podstawowe wydanie fragmentów Lucyljusza przez Marxa i gruntowna rozprawa o nich Cichoriusa dały mu prawo do tego, żeby zająć się nimi raz jeszcze. Dał mu to prawo przedewszystkiem jego szeroki pogląd na historyczno-literacką stronę poruszonej kwestji. Studjum Fiske'a — to nie szablonowa rozprawa na temat q u i d H o r a t i u s L u c i l i o d e b u e r i t z zestawieniem równoległych miejsc u obydwu autorów i ostatecznym wnioskiem, że Horacy istotnie Lucyljuszowi m u l t u m d e b u i t: jako człowiek ogromnie oczytany i w starożytnej i nowoczesnej literaturze, autor stawia kwestję zasadniczo, pytając przedewszystkiem, co to jest naśladownictwo w literaturze, albo raczej czem ono było według teorji samej starożytności. Z odpowiedzi na to pytanie powstał pierwszy rozdział książki p. t. „Klasyczna teorja naśladownictwa" (str. 25—63). Jest to bardzo ciekawy rozdział, którego interes oczywiście nie ogranicza się do ścisłej dziedziny filologji klasycznej; ten rozdział zapewne miał na widoku autor, kiedy mówił (str. 15), że jego książka zwraca się do wszystkich, co mają do czynienia ze stosunkami między przedstawicielami literatury (l i t e r a r y r e l a t i o n s h i p s), i że „dla takich wykształconych

czytelników konieczne jest, aby wciąż była otwarta długa droga, jednocząca nasze nowożytne cywilizacje z cywilizacjami Grecji i Rzymu.

Zarzucić temu rozdziałowi nie można nic: jest on zupełnie na poziomie naszej teraźniejszej wiedzy o tym przedmiocie. Można jednak postawić pytanie, czy nasza teraźniejsza wiedza o tym przedmiocie jest na poziomie tego, co może być wydobyte ze źródeł nam zachowanych? Otóż nam się zdaje, że nie. Teorja naśladownictwa jest częścią, bardzo poważną, starożytnej retoryki, jej zaś historyczny rozwój dopiero niedawno stał się przedmiotem badań filologów, i przedstawienie jego całokształtu należy do wielkiej liczby dezyderatów naszej nauki. Jeszcze dużo czasu upłynie, nim ta luka zostanie zapełniona. — A więc, powie czytelnik, po jej zapełnieniu kwestja klasycznej teorji naśladownictwa będzie postawiona raz jeszcze? a więc książka Fiske'a pomimo jej 524 stronic nie jest jeszcze wyczerpująca? — Co do przyszłości, zapewne nie: wszelkie poważne zmiany w poszczególnych zakresach naszej nauki mają za rezultat także rewizję w zakresach ościennych. Takie jest stoickie „prawo sympatji powszechnej", zastosowane do filologji klasycznej.

Szablonowe odpowiedzi na pytanie, quid H. L. debuerit, prowadzą nieświadomie do złudnego przedstawienia o Horacym, jako poecie-naśladowcy, i Lucyljuszu, jako poecie oryginalnym; jakoż częstokroć artyści przeszłości zawdzięczają swą sławę oryginalności tylko tej przypadkowej okoliczności, że ich źródła są nieznane. Aby nie obdarzać Lucyljusza sławą, której on się wcale nie domagał (artyści starożytnych czasów wogóle daleko więcej dążyli do doskonałości, niż do oryginalności), autor traktuje w dwuch następnych rozdziałach o stosunku rzymskiego satyryka do nowego greckiego wykształcenia (str. 64—142) i do satyryków greckich (str. 143—218); razem z pierwszym rozdziałem ten długi wstęp obejmuje prawie połowę całej książki. Dopiero druga połowa ma za treść analizę szczegółową „sermonów" Horacego w ich stosunku do Lucyljusza, mianowicie pierwszej (str. 219—368) i drugiej (str. 369—424) księgi satyr i ksiąg epistoł łącznie z Ars poetica (str. 425—475). Dzięki szerokiej erudycji i literackiemu wykształceniu autora zawierają te rozdziały wcale nie same tylko roztrząsane kwestje wpływu starszego poety na młodszego; stały się one w rzeczywistości samodzielnym komentarzem do heksametrycznych utworów tego ostatniego, który filolog będzie musiał uwzględniać narówni z lepszemi między commentarii perpetui. Co prawda, jednego zarzutu autor nie mógł, a zdaje się i nie chciał, uniknąć: zarzutu, że grzeszy on zbyteczną „wpływomanją" (jeżeli wolno utworzyć ten termin na wzór niedawno u nas utworzonego „wpływologji"), przypuszczając wpływ nawet tam, gdzie mniej uprzedzone oczy zauważą tylko błahe i przypadkowe podobieństwa. Ja mu tego zarzutu nie czynię, chociaż i sam naznaczyłem cały szereg pytajników na marginesie jego tekstu. Zdaje mi się bowiem, że w takiego rodzaju zestawieniach główną zaletą jest zupełność. Autor nie wyrządza mi żadnej krzywdy przypuszczając wpływ tam, gdzie według mnie go niema; podaje mi on bowiem sam materjały do samodzielnego rozstrzygnięcia kwestji. Natomiast wyrządza on mi bardzo poważną krzywdę, opuszczając takie podobieństwa, które według jego zdania nie świadczą o wpływie, i pozbawiając mnie tem możności wyrobienie sobie samodzielnego zdania.

A jednak pomimo wszelkich pytajników, miejsc świadczących o zależności Horacego od Lucyljusza jest bardzo dużo. I przytem należy pamiętać, że Lucyljusz, to dla nas tylko ruiny; gdyby był zachowany w całości, takich miejsc byłoby niewątpliwie jeszcze daleko więcej. A więc cóż? Horacy był jedynie naśladowcą? — No, nie jedynie przecie i nawet nie przeważnie: byśmy nie obciążyli jego rachunku, takie perły jak jego opowieść o swoim ojcu, o swoich stosunkach z Mecenasem i długi szereg innych, pozostaną jego wyłączną własnością. A podrugie, nawet tam, gdzie wzoruje się na swoim poprzedniku, przewyższa go doskonałością formy. Czytelnik zna może piękną książkę Woelfflina o „klasycznej sztuce": autor porównywa w niej w wykonaniu tego samego tematu prerafaelitę z mistrzem sztuki klasycznej i wskazuje nam wady pierwszego, szczęśliwie uniknione przez

ostatniego. Otóż takiego samego wrażenia doznajemy czytając np. ładną rozprawę Fiske'a na str. 428, gdzie porównywa on między tobą przypowieść o chorym lwie u Lucyljusza (pr. 980—88):

leonem
aegrotum ac lassum....
tristem et corruptum scabie et porriginis plenum...
inluvies scabies oculos huic deque petigo
conscendere...
deducta tunc voce leo: cur tu ipsa venire
non vis huc?...
sed tamen hoc dicas quid sit, si noenu molestumst.
„quid sibi vult, quare fit ut introvorsus et ad te
spectent atque ferant vestigia se omnia prorsus?"

in Horacego ep. I 1. 73—75:

olim quod volpes aegroto cauta leoni
respondit, referam: quia me vestigia terrent
omnia te advorsum spectantia, nulla retrorsum.

U tamtego niepotrzebna rozwiekłość i przytem nie to, co by warto było utrzymać w pamięci; u tego natomiast zwięzłość, minimum znaków i maximum treści, jak o nim mówi Nietzsche, i przytem taka r a r a j u n c t u r a jak „v e s t i g i a t e r r e n t", która przecież niedaremnie stała się przysłowiem. Oto pieczęć klasyczności; my Polacy możemy doznać takiego samego wrażenia, porównywując przypowieść o życie u „barda Antoniego" i u jego, si dis placet, naśladowcy, Mickiewicza, w III części „Dziadów".

Można więc powiedzieć, że Horacy nic nie przegrywa, gdy go się porównywa z Lucyliuszem, lecz odwrotnie nieskończenie wygrywa. Taki jest ostateczny i pocieszający wynik starannej i narazie wyczerpującej rozprawy naszego autora.

T. Z.

SPRAWOZDANIE

Z CZYNNOŚCI

POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO

ZA CZAS OD 1. STYCZNIA DO 31. GRUDNIA 1920.

WE LWOWIE.
NAKŁADEM POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO.
1921.

Z drukarni Szczęsnego Bednarskiego we Lwowie, Rynek, L. 9.

1. Walne Zgromadzenie.

XXV. Walne Zgromadzenie Towarzystwa odbyło się dnia 15. czerwca 1920.

Przewodniczył Prof. dr Witkowski, protokołował dr Adolf Bednarowski.

Przewodniczący zagaił posiedzenie, witając licznie zebranych członków Towarzystwa i gości, poczem dał pogląd na działalność Towarzystwa w roku ubiegłym.

W r. 1919 prowadziliśmy prace wśród szczęku oręża i troski o przyszłość tej ziemi, w drugiej połowie tegoż roku troska ta ustąpiła. Trudności wydawnicze tamują jednak działalność Towarzystwa.

Zmieniliśmy nazwę Towarzystwa na „Polskie Tow. filologiczne", aby zaznaczyć, że Towarzystwo nasze nie jest dzielnicowe, że pragnie objąć swą działalnością wszystkie ziemie polskie. To, co w r. 1919. było tylko życzeniem, stało się obecnie czynem: Towarzystwo nasze zatacza coraz szersze kręgi.

Jeszcze w roku zeszłym powstało *Koło poznańskie* o pełnym samorządzie. W roku bieżącym powstało *Koło warszawskie* dzięki niezmordowanym zabiegom Prof. dra Gustawa Przychockiego. Stosunek tego Koła do Towarzystwa jest takisam jak krakowskiego i poznańskiego. Witamy jak najgoręcej i jak najszczerzej powstanie tych Kół, życząc im pomyślnego rozwoju, a miejmy nadzieję, że powstaną z czasem Koła w Wilnie i w Lublinie.

Główną troską Towarzystwa była obrona zagrożonych gimnazjów klasycznych. Temu zadaniu poświęcił Wydział i Towarzystwo wiele czasu i trudu.

Zjazd delegatów uniwersytetów dla omówienia ustawy ramowej uniwersytetów odbyty w Krakowie, w którym wziął też udział P. minister oświaty, uchwalił żądać, by w każdej miejscowości, gdzie będzie szkoła średnia bez łaciny, istniała także szkoła średnia z łaciną.

Także Krakowskie Koło naszego Towarzystwa wniosło do Ministerstwa memorjał przeciw usuwaniu filologji klasycznej z szkół średnich.

Pożądaną byłaby broszura, przeznaczona dla szerszych warstw społeczeństwa, wykazująca korzyści, płynące z nauki filologji; o wydaniu jej wobec drożyzny druku Towarzystwo nie może jednak obecnie i myśleć. Sprawy tej Towarzystwo nie spuści atoli z oka.

Dotąd walczy Towarzystwo a w części walczą i nauczyciele szkół średnich w obronie filologji klasycznej; obecnie przychodzi kolej na egzamin samego społeczeństwa. Jakich szkół społeczeństwo zażąda, takie będzie miało. Narzucić mu szkół wbrew jego woli nie można.

Wydział zajmował się też myślą zwołania ankiety w celu omówienia założenia „Towarzystwa przyjaciół gimnazjum humanistycznego", przyszedł jednak do przekonania, że pora obecna nie jest jeszcze dla tej akcji odpowiednia; gdyby się sprawa nie udała, zaszkodzilibyśmy filologji więcej niż pomogli. Rezultat walki dwuletniej o gimnazjum klasyczne nie jest nikły: pozostawiono podobno 15 gimnazjów klasycznych w byłej Galicji a jedno w b. Królestwie; w szeregu innych utrzymana będzie łacina. Jest w tem częściowo i nasza zasługa. Lecz brońmy zagrożonych gimnazjów klasycznych nie tylko teoretycznie; ważniejsze jest, by nauczyciele języków klasycznych uczyli dobrze i w ten sposób bronili ich praktycznie, wykazując korzyści, płynące z filologji. Szkoła będzie taką, jakimi będą nauczyciele. „Z owoców ich poznacie ich". — Koło warszawskie podjęło myśl, by siedzibę Towarzystwa przenieść do Warszawy. Wiele względów przemawia za tem, są jednak i względy, przemawiające przeciw temu. Wydział Towarzystwa odpowiedział, by Koło warszawskie zwróciło się w tej sprawie do Towarzystwa z umotywowanym wnioskiem. Wydział sprawę rozpatrzy i odniesie się z nią do Koła lwowskiego, żądając opinji.

We Lwowie powstał „Związek lwowskich Towarzystw naukowych" jako zrzeszenie wszystkich Towarzystw naukowych naszego miasta. Powstanie Związku witamy z zadowoleniem; Towarzystwo nasze przystąpiło doń natychmiast. Odbyło się już posiedzenie, na którem ustalono stosunek Towarzystw do „Związku". Otóż w sprawach natury finansowej mają Towarzystwa ilość głosów proporcjonalną do ilości członków, wedle skali: 100 członków = 1 głos, 100 — 500 = dwa głosy. Nasze Towarzystwo mieć będzie zatem 2 głosy. W innych sprawach mają wszystkie Towarzystwa po jednym głosie. —

W zeszłym roku poruszono sprawę odczytów orjentalistycznych w naszem Towarzystwie. Wydział zgodził się na to, że na posiedzeniach Towarzystwa mogą się odbywać odczyty

z zakresu orjentalistyki, rozumie się, o ile mają łączność z filologją klasyczną. W roku ubiegłym jednak nikt się z takim odczytem do Towarzystwa nie zgłosił.

Drugą sprawą, którą W. Zgromadzenie z r. 1919 przekazało Wydziałowi, było żądanie, aby Walne Zgromadzenia Towarzystwa odbywały się w siedzibach różnych Kół. Temu w zasadzie nic nie stoi na przeszkodzie i statut nasz to przewiduje. W roku bieżącym otrzymaliśmy zaproszenie odbycia W. Zgromadzenia w Poznaniu; zaproszenie nadeszło jednak za późno tak, że nie można już było myśleć o wprowadzeniu tej myśli w czyn. Zresztą sprawa wiąże się z tem, czy siedziba Towarzystwa pozostanie we Lwowie, czy przeniesie się do Warszawy.

W bieżącym roku odbył się w Warszawie Zjazd naukowy w sprawie potrzeb nauki polskiej, zainicjowany przez Kasę Mianowskiego. Nasze Towarzystwo reprezentował prof. dr Przychocki. — Zakład narodowy im. Ossolińskich założył w Warszawie własną księgarnię i zaproponował nam, byśmy mu oddali nasze wydawnictwa w komis. Sprawę tę załatwimy w związku ze sprawą siedziby Towarzystwa.

Jak się przedstawia stan nasz finansowy, — informuje zestawienie finansowe sprawozdania rocznego. Ministerstwo wyznań rel. i Oświecenia publ. udzieliło nam subwencji w kwotach: 5000 i 7000 koron, co nam pozwoliło rozpocząć druk zaległego rocznika „Eos“ za r. 1918. Rocznik drukuje się w Poznaniu, przed wakacjami jednak nie będzie można go rozesłać, uczyni się to po wakacjach. — Rocznika 1917 poczta nie odnalazła dotąd; mamy wprawdzie prawo żądać odszkodowania, lecz zarząd poczt może się wymówić stanem wojennym. Może, gdy się warunki kiedyś polepszą, będzie można ten rocznik przedrukować tak, by członkowie mieli komplet.

W jesieni rozpocznie się druk Eos za lata 1919/20 w jednym tomie; wszystko jednak zależy od subwencji i stosunków drukarskich, które się obecnie zmieniają z dnia na dzień.

Kończąc przemówienie, złożył prezes podziękowanie redakcji „Gazety lwowskiej“, która z całą gotowością umieszczała zawiadomienia o posiedzeniach naukowych Towarzystwa oraz sprawozdania z posiedzeń. Zasłużył się w tej sprawie około Towarzystwa p. redaktor Parandowski. Prezes podniósł następnie bezinteresowną pracę redaktorów „Eos“ prof. Sinki i Sajdaka; wspomniał, że rok ubiegły dał wiele pracy zastępcy sekretarza dr. Bednarowskiemu, wreszcie podniósł sumienne zawiadowanie finansami Towarzystwa przez skarbnika prof. Goliasa.

Wyraziwszy gorące podziękowanie p. Szefowi sekcji w Ministerstwie W. R. O. P. dr. Wrzoskowi za życzliwość dla Towarzystwa, zaprosił prof. uniw. Dra Adolfa Chybińskiego do wygłoszenia odczytu p. t. „Najnowsze badania nad muzyką Grecji starożytnej“. Prelegent dał przegląd licznych prac nowszych nad muzyką grecką, a w szczególności wyjaśnił 3 fragmenty muzyczne, wydane przed 2 laty.

Prezes podziękował serdecznie prelegentowi za odczyt,

Następnie wygłosił prof. dr. Jerzy Kowalski krótki referat pt. „Ludowy motyw aleksandryjski w Kuleksie Wergilego". W dyskusji zabrał głos prof. dr. Witkowski.

Zanim przystąpiono do wyborów, dr Bednarowski wniósł, by podziękować prezesowi Towarzystwa za jego pracę, obecni przez aklamację wyrazili swe podziękowanie dr Witkowskiemu.

Następnie na wniosek dra Bednarowskiego wyrażono gorące podziękowanie wiceprezesowi radcy dr. Śmiałkowi. Prezes i wiceprezes podziękowali za wyrażone im uznanie, poczem dr Witkowski oświadczył, że otrzymał powołanie na katedrę filologji w Warszawie i wobec tego widzi się zmuszonym złożyć prezesurę.

Po tych słowach, chcąc zgromadzonym dać możność swobodnego wypowiedzenia się, oddał prof. Witkowski przewodnictwo wiceprezesowi i opuścił salę.

Wiceprezes, objąwszy przewodnictwo, proponuje, aby rezygnacji dra Witkowskiego nie przyjąć, a przynajmniej uprosić go, aby tę godność piastował do czasu, kiedy się rozstrzygnie, czy zostanie we Lwowie, czy przeniesie się do Warszawy. Dr Kowalski popiera tę myśl, prof. Lettner zaś wnosi, by dra Witkowskiego wybrać przewodniczącym przez aklamację.

O tej decyzji Zgromadzenia uwiadamia wiceprezes prof. Witkowskiego, którego wchodzącego powitali zebrani gromkimi oklaskami. Na to oświadczył prof. Witkowski, że przyjmuje wybór na wypadek, gdyby został we Lwowie; gdyby zdecydował się na Warszawę, musiałby oczywista zrezygnować z godności. Wobec tego oświadczenia wybrano na wniosek dra Chodaczka przez aklamację prezesem dra Witkowskiego a wiceprezesem dra Śmiałka. Zabrał głos nowy wiceprezes, oświadczając, co następuje: „Tow. nasze z dzielnicowego przemienia się w wielkie Towarzystwo ogólnopolskie. Członkowie jego wszystko mu dać powinni, co dać mogą, całych siebie; on tymczasem widzi, że zupełnie mu się oddać nie może z powodu nawału zajęć i wobec tego zamierzał zrzec się wiceprezesury. Ale skoro Zgromadzenie żąda od niego pozostania na placówce, zostaje.

Przystąpiono z kolei do wyboru Wydziału. W głosowaniu przeszła lista kandydatów, proponowanych przez Wydział tj. wybrani zostali: Dr Adolf Bednarowski, Radca Edward Fiderer, prof. Majan Golias, Dr Kazimierz Jarecki, Dr Franciszek Smolka, Radca Aleksander Radecki, Dr Jerzy Kowalski, Dr Władysław Chodaczek.

Następnie odczytał Dr Bednarowski wniosek Wydziału co do składu Komitetu redakcyjnego; członkami jego mają być: Prof. Dr Stan. Witkowski i Dr. Wincenty Śmiałek ze Lwowa a prof. Dr Tadeusz Sinko i prof. Dr Kazimierz Morawski z Krakowa. Warszawa i Poznań mają wybrać po 2 członków własnych. Wnioski powyższe przyjęli zgromadzeni jednomyślnie. Taksamo przyjęto wniosek Wydziału co do składu Komisji rewizyjnej, do której weszli: Prof. Dr Stanisław Pilch i Dr Artur Rapaport. — Redaktorami „Eos" zostali nadal prof. Dr Tadeusz Sinko i prof. Dr Jan Sajdak.

Przy ostatnim punkcie programu W. Zgromadzenia zabrał głos prof. Witkowski i uzasadniał wniosek Wydziału, aby wkładka członka wynosiła 20 mk. a nie 20 K. Zgromadzeni przyjęli ten wniosek jednomyślnie.

Następnie poprosił o głos prof. Bednarowski w sprawie następującej: Sprawozdanie za rok 1919 kosztowało 1300 Mk. a za 50 egzemplarzy „Programu W. Zgromadzenia“ zażądała drukarnia 110 Mk. Dla zmniejszenia kosztów w tym roku prof. Lettner odbił 60 sztuk „Programu“ na swoim szapirografie. Dr Bednarowski wnosi więc, by zgromadzeni podziękowali prof. Lettnerowi za jego przysługę. Wniosek przyjęto.

Roczne sprawozdanie Towarzystwa przyjęli obecni do wiadomości bez dyskusji, a na wniosek radcy Aleksandra Radeckiego, postawiony w imieniu Komisji rewizyjnej, która znalazła księgi kasowe w zupełnym porządku, wyrażono podziękowanie skarbnikowi, prof. Goliasowi.

2. Działalność Wydziału.

Wydział Towarzystwa ukonstytuował się na swem pierwszem posiedzeniu po ferjach dnia 11. listopada 1920, powierzając obowiązki sekretarza nadal prof. Smolce, obowiązki skarbnika prof. Goliasowi.

Ogółem odbył Wydział w ciągu roku 1920. posiedzeń 7.

Dwie były sprawy, dokoła których skupiała się głównie działalność Wydziału: a) sprawa obrony gimnazjum klasycznego; b) sprawa układu z poznańskiem Towarzystwem Przyjaciół Nauk.

a) Sprawie pierwszej poświęcił Wydział specjalne posiedzenie dnia 15. marca, na którem radca Śmiałek omówił szczegółowo nowy plan nauczania filologji w gimnazjach, co do którego Ministerstwo W. R. i O. P. zażądało opinji Towarzystwa. Postanowiono zwołać dla tej sprawy nadzwyczajne W. Zgromadzenie Towarzystwa. Zgromadzenie odbyło się 20. marca. Po wyczerpującej dyskusji W. Zgromadzenie uchwaliło rezolucję następującą: „Towarzystwo filologiczne wita z wdzięcznością fakt, że Ministerstwo zwróciło się do niego z żądaniem wydania opinji o nowych planach nauki języków klasycznych w gimnazjach klasycznych i humanistycznych. Co się tyczy projektu całego jako takiego, Towarzystwo sądzi, że nauka filologji w ramach, zakreślonych projektem, nie odpowiada wychowawczo-naukowym zadaniom, jakie nauka tego przedmiotu ma spełnić w szkole. W szczególności czytanie autora w przekładzie nie powinno wyprzedzać jego czytania w oryginale.“— Towarzystwo przedłożyło szczegółową opinję o projekcie Min. W. R. i O. P.

W związku z obroną filologji zastanawiał się Wydział na posiedzeniu z 27. marca nad tem, czyby nie zwołać ankiety, złożonej z wybitnych przyjaciół filologji, któraby poparła Towarzystwo w jego obronie nauki języków starożytnych. Wydział zaniechał jednak tej myśli, doszedłszy do przekonania, że obecna pora nie sprzyja jej zrealizowaniu.

W grudniu 1920. wyłoniła się sprawa zawarcia układu z Tow. Przyj. Nauk w Poznaniu, mocą którego rzeczone Towarzystwo podejmowało się pod pewnymi warunkami wziąć na siebie wydawanie czasopisma „Eos". Sprawa ta zajęła 2 posiedzenia Wydziału, wywołała ożywioną dyskusję, ale musiała być odroczona. Wobec tego poznańskie Tow. przyj. nauk, zmuszone ułożyć budżet na r. 1921, nie wciągnęło wydawania „Eos" w tym roku w swój program.

Sporu z „Książnicą" dotąd nie zdołano załatwić, ponieważ „Książnica" przez długi czas nie dawała definitywnej odpowiedzi, Wydział ma jednak nadzieją, że załatwienie sporu jest kwestją bliskiej przyszłości.

Wskutek drożyzny papieru i składu nie przyjmowały redakcje pism lwowskich zawiadomień o posiedzeniach Towarzystwa, ani też nie zamieszczały sprawozdań z tych posiedzeń. Wyjątek stanowiła „Gazeta Lwowska", która chętnie i bezinteresownie zamieszczała ogłoszenia Towarzystwa o odczytach i sprawozdania z posiedzeń. Wydział składa za to na tem miejscu serdeczne podziękowanie Redakcji „Gazety Lwowskiej".

Po raz pierwszy od czasu powstania Towarzystwa może Wydział wspomnieć w swojem sprawozdaniu o tem, że Towarzystwo otrzymało zapis. Długoletni gorliwy, członek Towarzystwa, niedługo przed śmiercią wybrany członkiem Wydziału, śp. dyr. gimnajum złoczowskiego Dr. Tomasz Garlicki zapisał Towarzystwu cenny zbiór fotografij pomników sztuki gr. i rz. i nowszej, złożony w wartościowej szafie. Wydział Towarzystwa wyraża zmarłemu wdzięczność za ten dowód pamięci o Towarzystwie.

3. Liczba członków.

Stosunki wojenne oraz rosnąca drożyzna nie sprzyjały wzrostowi liczby członków. Toteż w roku sprawozdawczym przybyło Towarzystwu zaledwie 6 członków, równocześnie zaś ubyło 5. Razem z Kołem krakowskiem, poznańskiem i warszawskiem liczyło Towarzystwo w r. 1920: 2 członków honorowych i 197 członków zwyczajnych.

Wydział żywi nadzieję, że z nastaniem lepszych stosunków liczba członków Towarzystwa zwiększy się znacznie, że wszyscy filologowie a także i przyjaciele filologji wstąpią w szeregi jedynego polskiego Towarzystwa, poświęconego pielęgnowaniu tej nauki.

W roku sprawozdawczym zmarli wśród członków Towarzystwa: Dr Tomasz Garlicki, b. dyrektor gimnazjum w Złoczowie, członek Wydziału Towarzystwa, Dr. Ludomir German i prof. Włodzimierz Dykij.

4. Powstanie Koła warszawskiego.

Z początkiem roku 1920, zawiązało się w Warszawie Koło filologiczne. Około jego powstania zasłużył się prof. Dr Gustaw Przychocki. Na czele Koła stanął dyr. Stefan Cybulski jako prezes, wiceprezesem wybrano prof. Dra Przychockiego. Koło to od swego założenia wykazuje wielką żywotność, czego dowodem to, iż na jesień b. r. projektuje urządzić Zjazd filologów polskich w Warszawie. Nadto zamierza Koło wydawać na własną rękę czasopismo filologiczne.

5. Stan finansowy.

Na rok 1920 przyznało Ministerstwo W. R. i O. P. trzy subwencje w łącznej kwocie 15.400 Mk. Towarzystwo zawdzięcza je w pierwszym rzędzie poparciu Dra Adama Wrzoska, szefa sekcji w Min. W. R. i O. P., któremu Wydział składa za to jak najgorętsze podziękowanie. O stanie finansów Towarzystwa w r. 1920 informuje szczegółowo dołączone na końcu zestawienie dochodów i wydatków.

Wkładki członków wynosiły 1168 Mk. 50 fen., w tem od Koła krakowskiego 350 Mk. Od Kół: warszawskiego i poznańskiego nie otrzymaliśmy dotąd wykazów wkładek.

Wielu członków niestety zalega z wkładkami i to niektórzy za szereg lat.

Wobec olbrzymich dzisiaj kosztów druku czasopisma Wydział zmuszony był przystąpić do wykonania dawniej powziętej uchwały, że kto zalega z wkładkami za czas przed r. 1914, nie otrzyma czasopisma „Eos“. Ponadto nakład czasopisma został znacznie ograniczony. Członkowie, którzy liczą na to, iż później będą mogli nabyć „Eos“, doznają prawdopodobnie zawodu.

Wydział wprowadził daleko idące zarządzenia oszczędnościowe: zniesiono egzemplarze bezpłatne, dla bibljotek i Stowarzyszeń, koszta korekt nadzwyczajnych ponosić muszą autorowie; zmniejszono z konieczności objętość rocznika „Eos“, wreszcie zniesiono — aż do odwołania — udzielanie odbitek autorom artykułów, natomiast uchwalono nie redukować skromnego dotyczasowego honorarjum.

W najbliższym czasie wkładka członków będzie musiała ulec dalszemu znacznemu podwyższeniu.

Pretensji do spadkobierców śp. prof. Hoszowskiego nie zrealizowano skutkiem trwającego w dalszym ciągu moratorjum. Chodzi tu o kwotę 1434 Kor. 96 h. Sprawą tą opiekuje się profesor Uniwersytetu lwowskiego adwokat Dr M. Allerhand.

Kapitał żelazny wynosi 342 K 50 h.

6. Czasopismo „Eos“.

Obowiązki redaktorów pełnili w r. 1920 bezinteresownie prof. Dr Tadeusz Sinko w Krakowie i prof. Dr Jan Sajdak

w Poznaniu. Rocznika 1917, który zaginął w październiku 1918 w drodze z Krakowa do Lwowa, nie odszukała poczta dotychczas.

Rocznik 1918 pojawił się w grudniu 1920. Koszta druku (400 egzemplarzy) wyniosły przeszło 30.000 Mk. Najbliższy rocznik za lata 1919/20 zacznie się drukować po uzyskaniu subwencji Ministerstwa W. R. i O. P.

7. Studia Leopolitana.

I w roku sprawozdawczym nie można było myśleć o wydaniu nowego tomu z powodu niepomyślnych stosunków wydawniczych, mimo że redaktor prof. Witkowski ma w tece prace gotowe do druku.

8. Wydania autorów szkolnych.

Z tych samych powodów, co Studia Leopolitana, nie mogło się i w r. 1920 pojawić żadne wydanie nowego autora.

9. Bibljograja filologji klasycznej i literatury humanistycznej w Polsce.

I to wydawnictwo nie postąpiło naprzód z powodu niezwykle ciężkich warunków wydawniczych.

10. Odczyty wygłoszone we Lwowie.

W ciągu roku 1920. wygłoszono na posiedzeniach Towarzystwa we Lwowie następujące odczyty:

1. Dr Adolf Bednarowski: Utwory łacińskie Jana Kochanowskiego w przekładzie polskim Juljana Ejsmonda (17. stycznia 1920).

2. Józef Wittlin: Estetyczna i historyczno-literacka wartość przekładu utworów łacińskich Jana Kochanowskiego przez Juljana Ejsmonda. (17. stycznia) 1920).

3. Red. Jan Parandowski: W ojczyźnie Owidjusza (21. lutego 1920).

4) Prof. Dr Stan. Witkowski: O wydaniu Kochanowskiego „Trenów" i „Odprawy posłów greckich" przez Dra Sinkę oraz o przekładzie „Pseudo-Hezjodowej „Tarczy Heraklesa" przez Artura Górskiego. (21. lutego 1920).

5. Dr Władysław Chodaczek: Nowsze sposoby nauczania filologji klasycznej (10. kwietnia 1920).

6. Dr Wincenty Śmiałek: Traktem starego kultu Westy (10. maja 1920).

7. Dr Adolf Chybiński: Najnowsze badania nad muzyką Grecji starożytnej. (15. czerwca 1920).

8. Prof. Dr Jerzy Kowalski: Ludowy motyw aleksandryjski w Kuleksie Wergilego. (15. czerwca 1920).

9. Parandowski — Pilch — Rapaport: O najnowszych przekładach Platona. (19. listopada 1920).

10. Dr. Fr. Smolka: Analfabetyzm w Egipcie grecko-rzymskim. (17. grudnia 1920).

11. Dr Jakób Handel: „Tricesima Sabbata" (17. grudnia 1920).

12. Prof. Dr Jerzy Kowalski: *a)* Propercjusz a „Sermones" Horacego;

b) Na czem polega kumulacja przykładów w poezji neoterycznej?

c) Przyczynek do historji listu miłosnego w literaturze starożytnej. (17. grudnia 1920).

Sprawozdanie z czynności Koła krakowskiego.

Walne Zgromadzenie członków Koła odbyło się dnia 11. marca 1920. Po udzieleniu absolutorjum dotychczasowemu Zarządowi, wybrano przewodniczącym na r. 1920 ponownie prof. Dra Leona Sternbacha, zastępcą przewodniczącego dyr. Józefa Winkowskiego. Do Wydziału wybrano dyr. Stanisława Bednarskiego, prof. Jana Kowalikowskiego, Piotra Liszkowicza, Mieczysława Rozmarynowicza, dra Stanisława Skiminę i prof. Maksymiljana Wiśniowieckiego. Do Komisji rewizyjnej wybrano dra Bronisława Świbę i prof. Władysława Krukowskiego. Wydział ukonstytuował się, wybierając sekretarzem Dra Stanisława Skiminę, a skarbnikiem prof. Mieczysława Rozmarynowicza. Na wniosek prof. Dra Sternbacha postanowiono zbierać się raz na miesiąc w środy po pierwszym celem wspólnego czytania autorów starożytnych. Prof. Dr Morawski zaproponował Fedrusa Platona. — W ciągu roku 1920. odbyło Koło cztery posiedzenia zwyczajne. Odczyty wygłoszono następujące:

1. Prof. Dr. Piotr Bieńkowski: Cele i drogi rozwoju archeologji klasycznej w Polsce (22. stycznia).

2. Dr Adam Krokiewicz: „Emendationes quaedem Lucretianae (11 marca).

Nadto zebrano się trzy razy celem wspólnego czytania Platona.

Sprawozdanie Koła poznańskiego.

Skład Wydziału Koła był następujący:

Prezes: Prof. Dr Ludwik Ćwikliński, Wiceprezes: Dyr. Dr. Antoni Borzucki, Sekretarz: Prof. Bonawentura Graszyński, Skarbnik: Prof. Andrzej Wantuch. Ponadto: Prof. Dr Jan Sajdak, Prof. Dr. Seweryn Hammer i Prof. Dr. Jan Noryśkiewicz.

Na pierwszem posiedzeniu dnia 16. stycznia 1920. Prof. Dr Ludwik Ćwikliński omawiał kilka miejsc z Ksenofonta *Πόροι ἢ περὶ προσόδων* ze stanowiska krytyki tekstu.

Dnia 19. lutego 1920 prof. Mikołaj Szczerbański wygłosił odczyt p. t. Indywidualizm i kolektywizm u Tucydydesa.

Dnia 18. marca 1920 prof. dr. Jan Sajdak odczytał projekt ministerjalny planu nauki języków klasycznych w gimnazjach, poczem prof. Mydlarz wygłosił odczyt p. t. Imiona osób u Arystofanesa.

Dnia 6. maja 1920 prof. dr Skarbiński wygłosił rzecz p. t. Pierwiastek uniwersalno-historyczny w historjografji starożytnej.

Dnia 21. października 1920 prof. dr Sajdak wygłosił odczyt na temat: Fryderyk Nietsche jako filolog.

Dnia 4. listopada 1920 prof. dr. Witold Klinger wygłosił odczyt na temat: Spółczesne legendy o pochodzeniu kobiet i poemat Symonidesa z Amorgos.

Dnia 3. grudnia 1920 tenże prelegent wygłosił odczyt p. t. Dwie baśnie greckie o orle i ich współczesne odmianki.

Na wniosek prezesa Koła prof. dra Ćwiklińskiego uchwalono ogłosić drukiem zbiór prac filologicznych ku uczczeniu rocznicy założenia Uniwersytetu w Poznaniu. Dzięki poparciu finansowemu Ministerstwa W. R. I. O. P. książka ta ukazała się w czerwcu r. 1920. pod tytułem: „Symbolae Philologorum Posnaniensium". W sierpniu tegoż roku prezes Koła wraz z kilku członkami Wydziału wręczył tę książkę rektorowi uniwersytetu, prosząc go, by o tem uwiadomił Senat akademicki.

Obecnie liczy Koło przeszło 40 członków.

Sprawozdanie Koła warszawskiego.

Na skutek zaproszenia, podpisanego przez pp. Stefana Cybulskiego, Stanisława Szobera, Bogdana Nawroczyńskiego, Karola Dąbrowskiego, Rudolfa Szerękowskiego, Aleksandra Kłopotowskiego, Szczepana Nowakowskiego, Mikołaja Kłosowskiego, Gustawa Przychockiego i Andrzeja Sznuka, w dniu 10. marca r. 1920, zebrało się w lokalu Seminarjum Klasycznego U. W. osób 27 celem zorganizowania Towarzystwa Filologicznego, którego zadaniem byłoby szerzenie zrozumienia kultury klasycznej w społeczeństwie i wzajemne wspomaganie się członków w pracy zawodowej i ideowej. Prof. Przychocki, jako jeden z inicjatorów i zarazem gospodarz Seminarjum, powitał zebranych i po ukonstytuowaniu się prezydjum (przewodnicz. p. Stefan Cybulski) zwrócił się do zgromadzonych z zapytaniem, czy podzielają przekonanie inicjatorów o konieczności założenia T-wa filologicznego; otrzymawszy jednomyślną odpowiedź twierdzącą, zaproponował zorganizowanie się, jako autonomiczne Koło Polskiego Towarzystwa Filologicznego. Wniosek przyjęto. Do Wydziału nowozałożonego Koła wybrano pp. Andrzeja Sznuka (prezes), Gustawa Przychockiego (v. prezes), Stefana Cybulskiego, Rudolfa Szerękowskiego, Karola Dąbrowskiego, Michała Rowińskiego, Cezarję Ehrenkreutzową, Mikołaja Kłosowskiego. Wobec nieprzyjęcia przez p. Sznuka prezesury i wogóle udziału w Zarządzie T-stwa, godność Prezesa ofiarowano p. Stefanowi Cybulskiemu, na członka Wydziału wybrano p. Zofję Gąsiorowską-Szmydtową. W ciągu roku sprawozdawczego ustąpili z Wydziału pp. Michał Rowiński i Rudolf Szerękowski. Na miejsce p. Rowińskiego dnia 22/I. 1921 powołano p. Plucińskiego; miejsce p. Szerękowskiego vacat. Sekretarjat objął p. Karol Dąbrowski, obowiązki skarbnika p. Cezarja Ehrenkreutzowa.

Warszawskie Koło T-stwa Filologicznego rozpoczęło ożywioną działalność. W ciągu paru miesięcy przedwakacyjnych odbyły się trzy zebrania plenarne z referatami treści naukowej lub pedagogicznej oraz odczyt publiczny p. Stefana Cybulskiego w wielkiej sali konserwatorjum muzycznego. (Patrz niżej wykaz posiedzeń). Wydział odbył 8 posiedzeń, obradując jużto nad zorganizowaniem zebrań ogólnych i programu pracy w Kole, jużto nad sprawą wydawania pisma filologicznego, które byłoby organem Warsz. Koła, i zwołania zjazdu filologów w Warszawie. Znalazłszy całkowite poparcie swych zamierzeń wśród członków T-stwa i życzliwą pomoc ze strony M-stwa W. R. i O. P., Wydział opracował projekt wykonania obu wyżej wymienionych zamierzeń w jesieni r. 1920. Niestety wypadki wojenne, które zamąciły całe nasze życie, a wielu członków T-stwa powołały pod broń, uniemożliwiły zrealizowanie projektów i prawie na pół roku zatamowały normalny rozwój naszego Koła. Pracę podjęto na nowo dopiero w styczniu r. 1921. Odbyto cztery posiedzenia naukowe i dwa nadzwyczajne walne zgromadzenia. Wydział, zapewniwszy sobie moralne

i materjalne poparcie Władz oświatowych oraz współudział pracowników naukowych na polu filologji klasycznej, postawił na nadzwyczajnych walnych zgromadzeniach w dniach 22/I i 29/I. 1921 r. wnioski w sprawie pisma filologicznego i zjazdu filologów. Oba wnioski przyjęto, a mianowicie postanowiono:

1) przystąpić niezwłocznie do wydawania w języku polskim i łacińskim pisma poświęconego kulturze klasycznej p. t. „Athenaeum", jako organu Warsz. Koła Polsk. T-wa Filolog. Do Komitetu redakcyjnego wybrano pp. Stefana Cybulskiego, Tadeusza Zielińskiego, Gustawa Przychockiego, Cezarję Ehrenkreutzową, Władysława Kopczewskiego, Mikołaja Kłosowskiego, Michała Kreczmara i uznano, że Komitet redakcyjny jest zależny od Wydziału Warsz. Koła.

2) przystąpić do zorganizowania Zjazdu filologów w jesieni r. 1921 w Warszawie. Komitet Zjazdu stanowią: Wydział in corpore oraz 3-ch członków z poza Wydziału, mianowicie pp. Bronisław Gubrynowicz, Stefan Majka i Anna Wędziagolska.

Liczba członków Warsz. Koła wynosi w dniu 18/IV 1921: 59 osób. Na zebraniach naukowych bywała pokaźna liczba gości z inteligentnych sfer warszawskich, wśród których działalność Koła zyskuje coraz żywszy oddźwięk.

Wykaz plenarnych posiedzeń Koła.

Zebranie Organizacyjne. (10. marca 1920.)

1. Referat pr. Stefana Cybulskiego pod tyt. „Grafika a język".

2. Przekład od Horacego (Diffugere nives, Vixi puellis) oraz urywka z Antygony — p. Gąsiorowskiej-Szmydtowej. (25. marca 1920.)

3. Referat Dr. Gustawa Przychockiego pt.: „Z dziejów emancypacji kobiet w Rzymie" (15. kwietnia 1920).

4. Odczyt publiczny prof. Stefana Cybulskiego: „O muzyce Greków i Rzymian" wraz z ilustracją muzyczną. (25. kwietnia 1920.)

5. Sprawozdanie Dr. Tadeusza Zielińskiego z podróży naukowej do Hiszpanji, Afryki północnej i Włoch.

6. Przekład urywka z I ks. Eneidy p. Jana Nepomucena Millera. (26. kwietnia 1920.)

Sprawozdanie Komitetu redakcyjnego.

Komitet redakcyjny przystąpił niezwłocznie do pracy. Celem uzyskania koniecznego funduszu na prace wstępne i druk pierwszego numeru, Komitet, zgodnie z jednomyślną uchwałą Wydziału, zwrócił się do członków Warsz. Koła filologów i humanistów z prośbą o złożenie jednorazowej dobrowolnej

składki na rzecz pisma. Złożono razem (nazwisk nie wymieniamy z braku miejsca) Mk. 9000.

Przystąpiono natychmiast do druku odezwy i rozesłano ją do wszystkich filologów klasycznych i humanistów w Polsce, których adresy były znane, jakoteż do wszystkich polskich szkół średnich typu klasycznego i humanistycznego. Wysłano odezw 354. Wywołały one żywe zainteresowanie, jak świadczą liczne korespondencje i zgłoszone do czasopisma prace.

W sprawie druku Komitet zwrócił się do Książnicy Polskiej, która zgodziła się na ewentualne sfinansowanie wydawnictwa, a w każdym razie oświadczyła gotowość wydrukowania pierwszego numeru własnym kosztem. Poparcie przyrzekł również p. Minister W. R. i O. P. a to w trojakiej formie: przez przyznanie papieru, przez polecenie szkołom średnim prenumerowania pisma z funduszów rządowych i przez subwencję finansową po wydrukowaniu pierwszego numeru.

Komitet przystępuje do druku pierwszego numeru z końcem kwietnia r. b.

Sprawozdanie Komitetu Zjazdu.

Komitet ułożył program zjazdu, który ma objąć w ciągu 4-ch dni szereg referatów.

Celem ustalenia terminu zwrócono się o opinję do Głównego Wydziału Polskiego T-stwa Filologicznego we Lwowie i do Kół: Krakowskiego i Poznańskiego, proponując koniec września lub początek października r. b. Odpowiedź z Poznania jeszcze nie nadeszła, skutkiem czego ścisłej daty jeszcze nie ustalono. Zwrócono się również do proponowanych referentów i otrzymano dotychczas zasadnicze przyrzeczenie objęcia referatów przez pp. Zielińskiego, Morawskiego, Sinkę, Witkowskiego, Sajdaka, Cybulskiego, Ehrenkreutzową, Przychockiego, Rzepińskiego, Dąbrowskiego, Boguckiego.

Preliminarz kosztów zjazdu ustalono na 55.000 marek i zwrócono się z ustną i pisemną prośbą do M-stwa W. R. i O. P. o przyznanie odpowiedniej subwencji. P. Minister W. R. i O. P., odnoszący się nadzwyczaj przychylnie do poczynań T-stwa Filologicznego, przyrzekł pokrycie tej sumy. Projektowany Zjazd zapowiada się pomyślnie.

We Lwowie dnia 11. kwietnia 1921.

Za Wydział Polskiego Towarzystwa filologicznego:

Dr. Franciszek Smolka
sekretarz.

Prof. Dr. Stanisław Witkowski
prezes.

15. Zestawienie dochodów i wydatków TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO

za czas od 1. stycznia do 31. grudnia 1920.

I. Obrót kasowy:

DOCHÓD:

1. Pozostałość kasowa	M.	3.488·49
2. Wkładki członków[1])	„	1.168·50
3. Subwencje M. W. R. i O. P.	„	15.400·—
4. Od administracji „Książnicy“ za wydane podręczniki 7½%	„	1.033·80
5. Odsetki z gotówki lokowanej w Galic. Kasie Oszczędności	„	288·44
6. Ze sprzedaży czasopisma (Od księgarni Gubrynowicza i Hiersemanna nie otrzymano dotąd należytości za sprzedaż czasopisma)	„	18·67
7. Zwrot zaliczki wysłanej do drukarni Uniw. Jagiel. za druk „Eos“ rocznik XXII	„	54·74
	M.	21.452·64

ROZCHÓD:

1. Druk programu W. Zgromadzenia w r. 1919 i sprawozdania z czynności Towarzystwa za r. 1918 i r. 1919	M.	1·476·12
2. Na conto druku XXIII roczn. „Eos“	„	17.000·—
3. 2% do Związku Pol. Tow. Naukowego	„	24·—
4. Wydatki administracyjne	„	254·55
5. Kursorowi i służbie	„	463·32
Razem	M.	19.217·99
Do tego zapas kasowy[2])	„	2.234·65
Zgodnie z przychodem	M.	21.452·64

II. Fundusz żelazny:

Wynosił w r. 1920	M.	239·75

III. Fundusz Studia Leopolitana:

Wynosił w r. 1920	M.	70·—

Marjan Golias
Skarbnik Towarzystwa.

---

[1]) W tem M. 350. od Koła krakowskiego.
[2]) Pozostaje do zapłacenia za „Eos“ XXIII. rocznika w r. 1921. M. 14.765·—

SPRAWOZDANIE

Z CZYNNOŚCI

POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO

ZA CZAS

OD 1. STYCZNIA DO 31. GRUDNIA 1921.

WE LWOWIE.
NAKŁADEM POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO.
1922.

Z drukarni Szczesnego Bednarskiego we Lwowie. Rynek l. 9.

1. Walne Zgromadzenie.

XXVI. Walne Zgromadzenie Towarzystwa odbyło się w Krakowie dnia 14. maja 1921.

Przewodniczył Prof. Dr. Witkowski, protokołował sekretarz Koła krakowskiego Dr. Stanisław Skimina.

Przed przystąpieniem do porządku obrad powitał przybyłych ze Lwowa i Poznania delegatów Towarzystwa imieniem Koła krakowskiego jego prezes Prof. Dr. Sternbach, dając wyraz zadowoleniu, że W. Zgromadzenie odbywa się w Krakowie. Przewodniczący Dr. Witkowski, zagajając posiedzenie, zaznaczył, że Wydział Towarzystwa stale dąży do tego, by w miarę możności odbywać W. Zgromadzenie w siedzibach różnych Kół. W tym roku wybrano Kraków z powodu jego centralnego położenia. Z zaproszenia, jakie wystosowało do Wydziału Koło poznańskie, nie skorzystano, ponieważ byłoby to połączone z wielkiemi kosztami.

Z kolei Przewodniczący zdał sprawę z działalności Towarzystwa w ubiegłym roku. Rozpoczął od akcji Towarzystwa w sprawie filologji w szkołach średnich.

Towarzystwo kontynuowało obronę filologji, a program ministerjalny poddało dokładnej ocenie, przyczem stanowczo sprzeciwiło się niektórym punktom, jak np. czytaniu autorów klasycznych w przekładach przed czytaniem ich w oryginale.

Towarzystwo brało udział w ankiecie, którą zwołało Kuratorjum okręgu lwowskiego celem naradzenia się nad planami gimnazjów klasycznych dawnego typu. Na posiedzeniu, w którem uczestniczyli także zaproszeni reprezentanci uniwersytetów, podnoszono potrzebę ujednostajnienia programów gimnazjów wszystkich typów, aby umożliwić młodzieży przenoszenie się z zakładu jednego typu do zakładu typu drugiego. Ankieta uchwaliła jednak wniosek Prof. Witkowskiego, żeby gimnazja klasyczne w istotnych punktach pozostały niezmienione, bo przenoszenie się uczniów do gimnazjum klasycznego z gimnazjum innego typu zdarza się rzadko, jak wykazała dyskusja.

Następnie prof. Witkowski przeszedł do sprawy nowych Kół: warszawskiego i poznańskiego. W jednem i drugiem Kole objawiła się dążność do stworzenia odrębnego Towarzystwa. Jednak, podczas gdy w Poznaniu ustąpiła ona wobec uznawanej potrzeby jedności Towarzystwa, w Warszawie duch ten jest jeszcze widoczny. Wprawdzie i tu zgodzono się na utworzenie nie osobnego Towarzystwa, lecz Koła Polskiego Towarzystwa filologicznego, ale zamierzono wydawać osobny organ.

Zarząd Główny jest za skupianiem sił a nie za ich rozpraszaniem tem bardziej, że już przy wydawaniu dotychczasowego czasopisma natrafia nieraz na niemiłe trudności finansowe. Zarząd Towarzystwa zgodził się jednak na wydawanie osobnego czasopisma przez Koło warszawskie, proponując tylko rozgraniczenie sfery pracy. Mianowicie artykuły łacińskie dawałoby tylko Eos, czasopismo zaś warszawskie ograniczyłoby się do artykułów polskich.

Wydział Towarzystwa ofiarował ponadto reprezentantowi Koła warszawskiego miejsce trzeciego redaktora czasopisma „Eos".

Koło poznańskie wystąpiło z propozycją, żeby Towarzystwo Przyjaciół Nauk w Poznaniu objęło finansową stronę wydawnictwa „Eos". Wyłoniły się jednak pewne trudności i Wydział na razie układu nie zawarł.

Sporu z „Książnicą" dotąd nie załatwiono, jest jednak nadzieja, że dojdzie do polubownego załatwienia sprawy.

Towarzystwo po raz pierwszy od czasu swego istnienia otrzymało zapis. Śp. Dr. Tomasz Garlicki, długoletni, zasłużony członek Towarzystwa a jakiś czas członek jego Wydziału, zostawił Towarzystwu w spuściźnie cenny zbiór fotografij z zakresu sztuki greckiej i rzymskiej wraz z szafą. Towarzystwo przyjęło ten zapis z wdzięcznością, a po przewiezieniu go ze Złoczowa w braku własnego lokalu złoży go w sali Seminarjum filologicznego Uniwersytetu we Lwowie. Liczba członków Towarzystwa w ubiegłym roku prawie nie uległa zmianie, dlatego Przewodniczący apeluje do członków Towarzystwa, żeby starali się pozyskać nowych członków.

Z członków Towarzystwa zmarli: Dr. Tomasz Garlicki, Dr. Ludomił German i prof. Włodzimierz Dykij. Pamięć ich uczciło Zgromadzenie przez powstanie.

Dochody Towarzystwa płynęły: z subwencji Ministerstwa W. R. i O. P. w kwocie 15.400 Mk., którą Towarzystwo zawdzięcza w pierwszym rzędzie poparciu Dr. Adama Wrzoska, oraz z wkładek członków w sumie 1168 Mk. 50 f. Wydział poczuwa się do obowiązku wyrażenia Ministerstwu swego szczerego i głębokiego podziękowania za wydatną subwencję; inaczej organ Towarzystwa wogóle nie mógłby wychodzić. W rubryce rozchodów prawie wyłączne miejsce zajmują koszta druku „Eos", bo inne wydatki były minimalne. Wobec tego, że wielu członków zalega z wkładkami, a koszta druku czasopisma są olbrzymie, Wydział postanowił wprowadzić w czyn dawniejszą uchwałę i nie wysyłać czasopisma tym, którzy nie uiścili wkładek od r. 1918. Nadto wi-

dział się Wydział zmuszonym wprowadzić różne oszczędności. Zniósł więc egzemplarze bezpłatne, rozsyłane dotąd bibljotekom i stowarzyszeniom, koszta nadzwyczajnych korekt jak i koszta osobnych odbitek, przeniósł na autorów, zato podniósł nieco honorarja autorskie.

Obowiązki redaktorów czasopisma »Eos" pełnili bezinteresownie: Prof. Dr. Tadeusz Sinko w Krakowie i Prof. Dr. Jan Sajdak w Poznaniu, za co należy się im serdeczna podzięka.

Rocznik 1917. „Eos" zaginął w październiku 1918. w drodze z Krakowa do Lwowa. Niema wielkich widoków, by się otrzymało odszkodowanie, bo poczta będzie się tłumaczyć stosunkami wojennemi. Mimoto Wydział będzie się go domagał, a może kiedyś wyda się nowy nakład.

Rocznik 1918 ukazał się w grudniu 1920; następny obejmie lata 1919 i 1920, z wydaniem jego jednak wstrzymano się na razie aż do uzyskania subwencji ministerjalnej.

Prof. Dr. Sajdakowi należy się osobna podzięka za to, że wyjednał na druk „Eos" u Ministerstwa b. dzielnicy pruskiej kwotę 20.000 Mk.

Z braku funduszów nie wychodzą „Studia Leopolitana" ani nie drukowano w dalszym ciągu Bibljografji filologji klasycznej i literatury humanistycznej w Polsce.

Z kolei Przewodniczący zdał sprawę z posiedzeń Kół, a w końcu złożył podziękowanie sekretarzowi i skarbnikowi Towarzystwa oraz redakcjom tych czasopism, które zamieszczały komunikaty Towarzystwa, szczególnie zaś podkreślił życzliwość redakcji „Gazety lwowskiej".

W dyskusji nad sprawozdaniem prof. Karol Stach zaznaczył, że obronę filologji paraliżowało to, iż opinje Kół nie były jednolite. Jako przykład przytacza pewną rozbieżność zdań w tak ważnej kwestji jak czytanie autorów w przekładach, wyprzedzające lekturę w oryginale. Przeciw czytaniu oświadczyły się Koła: krakowskie i lwowskie, za czytaniem Koło warszawskie. Mowca uważa za rzecz pożądaną, żeby nie odrębne Koła wypowiadały swoją opinję lecz całe Towarzystwo.

Prof. Chowaniec złożył imieniem W. Zgromadzenia podziękowanie całemu Wydziałowi a w szczególności Przewodniczącemu za pracę i trudy około rozwoju Towarzystwa jakoteż za akcję celem obrony filologji klasycznej w szkole. Słowa prof. Chowańca przyjęli zebrani żywemi oklaskami.

Z powodu nieobecności członków Komisji rewizyjnej Przewodniczący odczytał ich sprawozdanie, przedłożone na piśmie, poczem w myśl wniosku Komisji uchwalono skarbnikowi absolutorjum i podziękowanie.

Nastąpił z kolei odczyt Prof. Dra Seweryna Hammera z Poznania pt. *„O wzorach epizodów w Metamorfozach Apulejusza"*.

W dyskusji zabierali głos: Prof. Dr. Sinko, Prof. Dr. Morawski i prelegent.

Prof. Dr. Jerzy Kowalski imieniem Zarządu głównego przedstawił wniosek podwyższenia wkładki rocznej z 20 na 100 Mk. a wpisowego z 4 Mk. na 20 Mk. W tej sprawie przemawiali: Prof. Dr. Sinko, Dyr. Winkowski oraz Przewodniczący, poczem wniosek Wydziału przyjęto jednogłośnie.

Również na wniosek Wydziału uchwalono zmienić statut w tym kierunku, że będzie odtąd 3 a nie 2 redaktorów „Eos".

Przystąpiono do wyborów. Wybrani zostali: Prezesem: prof. Dr. Stanisław Witkowski, wiceprezesem: radca Dr. Wincenty Śmiałek, członkami wydziału: Dr. Alfred Bednarowski, Dr. Władysław Chodaczek, prof. Dr. Ryszard Ganszyniec, prof. Marjan Golias, Dr. Kazimierz Jarecki, prof. Dr. Jerzy Kowalski, radca Aleksander Radecki, Dr. Franciszek Smolka; — redaktorami „Eos": Prof. Dr. Tadeusz Sinko i Prof. Dr. Jan Sajdak; zgodzono się, że trzeciego redaktora zaproponuje Warszawa.

W skład Komitetu redakcyjnego weszli: prof. Dr. Stanisław Witkowski i radca Wincenty Śmiałek ze Lwowa; prof. Dr. Kazimierz Morawski i prof. Dr. Leon Sternbach z Krakowa: 2 członków z Poznania i 2 członków z Warszawy. Wreszcie do Komisji rewizyjnej wybrano dotychczasowych członków: Dra Stanisława Pilcha i prof. Artura Rapaporta.

Na wniosek prof. Dra Kowalskiego wyrażono uznanie i podziękowanie radcy Edwardowi Fidererowi, który ustępuje z Wydziału.

Nastąpił odczyt prof. Dra Witolda Klingera pt. *„O jednej elegji spornego pochodzenia"* a potem odczyt Prof. Dra Jerzego Kowalskiego pt. *„Ekloga VI. Wergilego"*.

W dyskusji nad drugim z tych odczytów zabierali głos: profesorowie: Sinko, Morawski, Hammer, Witkowski i prelegent.

Ostatni punkt porządku dziennego stanowiły wnioski członków: Prof. Dr. Sinko wnosi: 1) żeby w sprawie „Eos" wejść w układ z „Książnicą" na tej podstawie, że „Książnica" drukowałaby „Eos" i pewną określoną ilość egzemplarzy oddawała Towarzystwu;

2) żeby zbiór fotografij śp. Garlickiego sprzedać a fundusz obrócić na wydawnictwo „Eos";

3) żeby nie robić Kołu warszawskiemu utrudnień w wydawaniu samodzielnego pisma.

Przeciwko drugiemu wnioskowi wystąpili prof. Kowalski i dyr. Winkowski; przeciwko pierwszemu prof. Lubaczewski, uważając to za ujmę dla Towarzystwa, żeby nie mogło utrzymać własnego organu. Prof. Sinko podtrzymuje swój wniosek, gdyż uciekanie się do pomocy „Książnicy", jego zdaniem, jest tylko zapewnieniem bytu czasopismu „Eos".

Dr. Skimina wnosi, aby celem pokrycia długu za druk „Eos" urządzić wśród obecnych członków Towarzystwa składkę.

Wniosek ten uchwalono, poczem wnioskodawca zebrał doraźnie 1560 Mk., które oddał skarbnikowi Koła krakowskiego. Lista ofiarodawców obejmuje 19 nazwisk.

W sprawie sporu z „Książnicą“ przedstawił Prof. Sinko wniosek, by go załatwić polubownie, żądając od „Książnicy“ pewnej sumy ryczałtowej. Wniosek przekazano Wydziałowi.

Tenże wnioskodawca zaproponował, by Zgromadzenie przesłało prof. Dr. Przychockiemu telegram gratulacyjny z powodu odznaczenia go krzyżem Virtuti militari“. Uchwalono.

Dyr. Bednarski wnosi, żeby telegraficznie złożyć życzenia długoletniemu i zasłużonemu członkowi Towarzystwa prof. Dr. Danyszowi z okazji wybrania go członkiem Akademji Umiejętności. Uchwalono.

Dr. Skimina zgłasza wniosek, żeby od W. Zgromadzenia przesłać do Wydziału programowego Ministerstwa W. R. i O. P. protest przeciwko projektowi wyprzedzania w gimnazjach klasycznych lektury oryginałów greckich i rzymskich lekturą tych samych utworów w przekładzie polskim.

Wniosek jednomyślnie uchwalono.

Na tem Zgromadzenie zamknięto.

Jeden z członków Towarzystwa, Dr. Michał Figiel, dokonał w godzinach popołudniowych zdjęcia fotograficznego członków Zgromadzenia.

2. Działalność Wydziału.

Wydział Towarzystwa ukonstytuował się na swem pierwszem po W. Zgromadzeniu posiedzeniu dnia 18. czerwca 1921., powierzając obowiązki skarbnika prof. Goliasowi a obowiązki sekretarza prof. Smolce. Ogółem odbył Wydział w ciągu roku 1921 posiedzeń 7.

W ubiegłym roku Wydział prowadził dalej akcję obrony filologji klasycznej w gimnazjach. W szczególności chodziło o plan naukowy w 15 gimnazjach dawnego typu, które Ministerstwo W. R. i O. P. pozostawiło na obszarze ziem polskich. Dla omówienia planu zwołał Wydział 2 posiedzenia lwowskich członków Towarzystwa, na których pogadankę zagaili: wizytator Tadeusz Lewicki i Dr. Adolf Bednarowski. Niestety akcja, przez Kuratorjum rozpoczęta, urwała się z powodów Towarzystwu nieznanych.

Gdy Ministerstwo W. R. i O. P. zwróciło się w swoim czasie z żądaniem wniosków co do potrzeb Towarzystw naukowych, Wydział poparł akcję Pol. Towarzystwa naukowego i wymienił swoje postulaty.

Na posiedzeniu Wydziału z dnia 23. marca 1921 zakomunikował Przewodniczący, że warszawskie Koło Towarzystwa postanowiło wydawać na razie miesięcznik w języku polskim i łacińskim. Komunikat ten wywołał ożywioną dyskusję. Wydział uznał projekt ten w obecnych warunkach za niezbyt pożądany z tego względu, że nowe czasopismo będzie robiło konkurencję czasopismu „Eos“, które samo walczy z ciężkiemi warunkami. Zasadniczo jednak Wydział nie ma zamiaru krępować Koła warszaw-

skiego, byleby tylko rozgraniczono działalność jednego i drugiego czasopisma. Wydział uznawał pożyteczność czasopisma, omawiającego sprawy nauki filologji w szkołach średnich, zamieszczającego artykuły filologiczne dla szerszych sfer, dającego przekłady i t. d.

Załatwienie sporu z „Książnicą“ jest w toku. Obie strony interesowane mianowały sędziów polubownych, którzy wybiorą superarbitra.

Zapis śp. dyr. Garlickiego został ostatecznie zrealizowany. Po pokonaniu pewnych trudności sprowadzono szafę ze zbiorami do Lwowa. Około przewiezienia zbioru zasłużył się dyrektor gimnazjum złoczowskiego Władysław Kryczyński, któremu Wydział w osobnem piśmie wyraził za to swoje podziękowanie.

Z okazji 50-lecia pracy naukowej Prof. Baudonina de Courtenay Wydział wysłał telegram gratulacyjny na ręce prof. Szobera w Warszawie.

Po rozpatrzeniu wniosków, przekazanych przez W. Zgromadzenie w Krakowie, Wydział uchwalił, co następuje:

1. W sprawie wniosku, aby wdrożyć rokowania z „Książnicą“ o wzięcie czasopisma „Eos“ w nakład, polecono sekretarzowi zbadać opinję „Książnicy“ i zdać sprawę w najbliższym czasie. Dyr. Żychiewicz obiecał sekretarzowi sprawę przedłożyć Radzie nadzorczej. Do tej chwili nie otrzymało Towarzystwo żadnej odpowiedzi od „Książnicy“.

2. Wniosek, aby zbiór fotografij, zapisany Towarzystwu przez śp. dyr. Garlickiego, sprzedać, odrzucono ze względu na brzmienie testamentu.

3. Wniosek, aby przy załatwianiu sporu z „Książnicą“ zadowolić się ryczałtem a nie stałym rocznym procentem od sprzedanych egzemplarzy, uchwalono odroczyć do chwili zebrania się sądu polubownego z „Książnicą“, do którego przygotowania poczyniły już strony obie.

Redakcje kilku pism lwowskich zamieszczały bezinteresownie ogłoszenia o posiedzeniach Towarzystwa i komunikaty z odczytów, za co Wydział składa im niniejszem podziękowanie.

3. Liczba członków.

Rok 1921 zaznaczył się wzrostem liczby członków; w roku tym przybyło 20 członków, ubyło zaś zaledwie 3. Razem więc z Kołami: krakowskiem, liczącem 35, poznańskiem, liczącem 45, i warszawskiem, liczącem 60 członków, liczyło Towarzystwo w roku 1921: 2 członków honorowych i 298 członków zwyczajnych.

Zmarł w okresie sprawozdawczym radca Edward Fiderer, długoletni członek Wydziału Towarzystwa i jakiś czas jego wiceprezes. Gdy w r. 1916 śmierć zabrała ówczesnego prezesa Dr. G. Blatta, Zmarły kierował nawą Towarzystwa do czasu nowych wyborów. Podeszły wiek i nadwątlone zdrowie nie pozwoliły mu w ostatnim czasie brać udziału w pracach Towarzystwa.

Nadto zmarli: prof. Błażej Jurkowski i prof. Jan Kossowicz.

4. Stan finansowy.

W ciągu roku roku 1921 otrzymało Towarzystwo 3 subwencje a to:

1) Dzięki zabiegom prof. Dra Sajdaka w Poznaniu przyznało Ministerstwo b. zaboru pruskiego 20.000 Mk. na wydawnictwo „Eos“;

2) Koło poznańskie uzyskało od Ministerstwa W. R. i O. P. na druk „Eos“ 80.000 Mk.;

3) Towarzystwo jako takie otrzymało od Ministerstwa W. R. i O. P. kwotę 100.000 Mk., czyli razem wpłynęło w roku 1921 tytułem subwencyj 200.000 Mk. O stanie finansów Towarzystwa w r. 1921 informuje szczegółowo dołączone na końcu zestawienie dochodów i wydatków.

Wydział uchwalił w uwzględnieniu spadku waluty, ustalić na r. 1921 wysokość honorarjów autorskich na 200 Mk. za arkusz*).

Kapitał żelazny Towarzystwa wynosi nieznaczną kwotę 342 K. 50 h.

5. Czasopismo „Eos“.

Obowiązki redaktorów pełnili w r. 1921. bezinteresownie nadal: Prof. Dr. Tadeusz Sinko i Prof. Dr. Jan Sajdak. Koło warszawskie nie wyznaczyło trzeciego redaktora.

Rocznik 1919/20 ukazał się w drugiej połowie lutego 1922. Koszta druku dosięgły wysokości 356.000 Mk. Najbliższy rocznik obejmie również 2 lata: 1921 i 1922.

6. Studia Leopolitana.

Z powodu niepomyślnych stosunków wydawniczych nie można było w r. 1921 myśleć o wydaniu nowego zeszytu. Na rok 1922 udzieliło Ministerstwo W. R, i O. P. „Studia Leopolitana“ subwencji w kwocie 200.000 Mk., co umożliwi wydanie nowej pracy.

7. Odczyty, wygłoszone w Kole lwowskiem.

1. Prof. Dr. Ryszard Ganszyniec: O filologji stosowanej. (12. lutego 1921).

2. Prof. Dr. Stanisław Witkowski: Problem sceniczny w „Prometeuszu“ Ajschylosa. (17. marca 1921).

3. Prof. Dr. Jerzy Kowalski: Wilamowitza „Platon“. (17. marca 1921).

4. Dyskusja nad projektem planu naukowego dla gimnazjów klasycznych dawnego typu.

---

*) Kwota ta została uchwałą Wydz. z 13/3 1922 podwyższona a to! 1000 Mk. za arkusz rozprawy łacińskiej a 700 Mk. za arkusz rozprawy polskiej.

Zagaili dyskusję: wizytator Tadeusz Lewicki i Dr. Adol- Bednarowski (23. maja i 29. maja 1921).

5. Prof. Dr. Ryszard Ganszyniec: Powstanie eposu greckiego. (25. listopada 1921).

8. Dr. Władysław Chodaczek: Calautica. (20. grudnia 1921).

Sprawozdanie Koła krakowskiego.

Walne Zgromadzenie Koła odbyło się dnia 22. marca 1921. Po sprawozdaniu sekretarza i Komisji rewizyjnej i po udzieleniu absolutorjum dotychczasowemu Zarządowi wybrano na r. 1921 przewodniczącym prof. Dra Sternbacha, zastępcą przewodniczącego również ponownie dyrektora Józefa Winkowskiego a członkami Wydziału: dyrektora Stanisława Bednarskiego, prof. Franciszka Jachimczaka, Jana Kowalikowskiego, Piotra Liszkowicza, Mieczysława Rozmarynowicza, Dra Stanisława Skiminę i Barbarę Sypniewską. Do Komisji rewizyjnej powołano prof. Władysława Krukowskiego i Bronisława Świbę. Wydział ukonstytuował się, wybierając skarbnikiem prof. Rozmarynowicza a sekretarzem Dra Skiminę.

Odczyty wygłoszono następujące:

1. Prof. Dr. Tadeusz Sinko: „Nowa próba objaśnienia Iljady II". (26. lutego).

2. Dr. Jerzy Schnayder: „Sprawozdanie z książki p. t. Vom Alterum zur Gegenwart — die Kulturzusammenhänge (Lipsk 1919)" (22. marca).

3. Prof. Dr. Leon Sternbach: „Patronymica i goneonymica" (6. kwietnia).

4. Dr. Michał Figiel: „Protagoras Platona", jako wstęp do lektury Protagorasa (20. kwietnia).

5. Dr. Stanisław Skimina: „Sprawozdanie z książki Jana Geffckena p. t. Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums (Heidelberg 1920)" (4. maja).

6. Prof. Dr. Leon Sternbach: „Przyczynki do parojmiologji" (4. listopada).

Sprawozdanie Koła poznańskiego.

Na Walnem Zebraniu Koła wybrano w dniu 21/10 1920 r. Wydział w następującym składzie:

Prof. Dr. Ludwik Ćwikliński, prezes. Dyrektor gimn. Dr. Antoni Borzucki, wiceprezes. Prof. Dr. Jan Sajdak. Prof. Dr. Witold Klinger. Prof. gimn. Andrzej Wantuch, skarbnik. Prof. gimn. Kazimierz Abgarowicz, sekretarz.

Członków w tym roku było 45.

Odczytów odbyło się w tym czasie 13. Dotyczyły one filologji klasyzznej w ściślejszem znaczeniu (6 odczytów), humanizmu polskiego (1), wpływu poezji greckiej na polskich poetów z epoki Mickiewicza (1), historji starożytnej (1), estetyki i sztuki greckiej

(1), dziejów chrześcijaństwa (1). orjentalistyki (1), dydaktyki języka łacińskiego w szkołach średnich (1).

Odczyty te wygłosili kolejno pod następującymi tytułami:

1) Prof. Dr. Jan Sajdak: Fryderyk Nietsche jako filolog.

9) Prof. Dr. Witold Klinger: Współczesne legendy o pochodzeniu kobiet i poemat Symonidesa z Amorgos.

3) Prof. Dr. Witold Klinger: Dwie baśnie greckie o orle ich współczesne odmianki.

4) Prof. Dr. Seweryn Hammer: O wpływie Eurypidesowego Hippolytosa na literaturę aleksandryjską i późniejszą.

5) Prof. Dr. Seweryn Hammer: Kilka uwag o poemacie Wergilego p. t. Culex.

6) Prof. Dr. Seweryn Hammer: O wpływie Eurypidesowego Hippolytosa na literaturę późniejszą (dokończenie).

7) Prof. Dr. Ludwik Ćwiklíński: O Adamie Schroeterze uwieńczonym poecie polsko-łacińskim ze Śląska z XVI. w.

8) Prof. Franciszek Dubas: Najnowsza szkolna gramatyka, Sommera i jej zastosowanie w nauce języka łacińskiego w szkołach średnich.

9) Prof. Dr. Witold Klinger: Polska parodja Pindara z epoki Mickiewicza.

10) Dr. Kazimierz Wize: Nauka o pięknie i o sztuce starożytnej Grecji.

11) Prof. Bonawentura Graszyński; Chrześcijaństwo w rodzinie Dioklecjana na podstawie Laktancjusza: De mortibus persecutorum.

12. Dr. Marjan Gumowski: Kwestja zbożowa w czasie drugiej wojny punickiej.

13) Prof. Dr. Antoni Śmieszek: Pochodzenie podania o Memnonie i Etjopach.

Na posiedzenia Koła prócz członków uczęszczał szereg osób, które interesowały się treścią wykładów, ogłaszanych w poczytniejszych pismach poznańskich. Koło zwróciło się również do wszystkich gimnazjów w województwie poznańskiem, zawiadamiając je o istnieniu i działalności Koła, co jednak z powodu utrudnienia połączenia z Poznaniem tylko niewielki odniosło skutek. Koło wybrało dwóch członków do komitetu redakcyjnego czasopisma Eos w osobach prof. Dr. Witolda Klingera i prof. Bonawentury Graszyńskiego.

Takie było życie w Kole, które mimo krótkiego swego istnienia dosyć żywą działalność rozwinęło, jak można skonstatować choćby na podstawie ilości odczytów i dyskusyj, które wywiązywały się po każdym prawie odczycie. Zasługa to w znacznej mierze prezesa Koła Dr. Ludwika Ćwiklińskiego, który z niesłabnącą energją zachęca do pracy, a powagą swoją umie nadać także posiedzeniom i przebiegowi dyskusyj godność.

Sprawozdanie Koła warszawskiego.

Warszawskie Koło w roku 1921 według przyjętych zasad, starało się budzić zainteresowanie i zamiłowanie do studjów klasycznych, względem których dawała się odczuwać pewna obojętność wśród społeczeństwa.

Okoliczności nieprzewidziane nie pozwoliły w roku ubiegłym urzeczywistnić projektu zwołania w Warszawie pierwszego zjazdu filologów klasycznych.

Wobec wystąpienia z Komitetu Redakcyjnego profesora Dra G. Przychodzkiego z powodu choroby, Zarząd musiał na razie zrezygnować z zamierzonego wydawania pisma „Athenaeum". Część nadesłanych prac, w porozumieniu z ich autorami, odesłano do Redakcji czasopisma „Eos", z pozostałych warszawskie Koło zamierza skorzystać dla wydania jednodniówki, która ma być poświęcona sprawom szerzenia kultury klasycznej w szkole i społeczeństwie.

W ciągu roku 1921 odbyły się następujące zebrania Koła:

1) Referat prof. Gustawa Przychockiego pod tyt. „Najnowsza próba wyjaśnienia początku komedji attyckiej" (15. stycznia 1921).

2 i 3) Nadzwyczajne Walne Zgromadzenie w sprawie pisma i zjazdu. (22. i 29. stycznia 1921).

4) Referat radcy Stanisława Rzepińskiego pod tyt. „Archeologja w szkole średniej". (21. lutego 1921).

5) Referat radcy Stanisława Rzepińskiego p. t. „Urozmaicenie lektury poezji Owidjusza w szkole średniej". (24 lutego).

6) Referat prof. *Mikołaja Kłosowskiego* p. t. „Demokracja grecka". (2. marca 1921).

7) Referat prof. Stefana Cybulskiego p. t. „Ilustracja muzyczna dramatu starożytnego" (z ilustracjami wokalnemi) (10. czerwca 1921).

8) Referat profesora Karola Dąbrowskiego p. t. „Z wycieczki do Rzymu, odbytej w czasie feryj roku bieżącego". (6. paźdz. 1921).

9) Sprawozdanie prof. Stefana Cybulskiego o sztuce greckiej w podręczniku „Historji starożytnej" Gebertów. (6. paźdz. 1921).

10) Ocena tego samego podręcznika pod względem faktów historycznych przez prof. Mikołaja Kłosowskiego. (6. paźdz. 1921).

11) Sprawozdanie prof. Rudolfa Szerękowskiego o jego tłumaczeniu dzieła prof. Tadeusza Zielińskiego „Historja kultury antycznej". (18. listopada 1921).

12) Publiczny odczyt prof. Stefana Cybulskiego pod tyt. „Poezja łacińska w pieśni", ilustrowany śpiewami dziewięciu gimnazjów warszawskich, męskich i żeńskich. (18. grudnia 1921).

Koło liczy 60 członków.

16. Zestawienie dochodów i wydatków TOWARZYSTWA FILOLOGICZNECO

za czas od 1. stycznia do 31. grudnia 1921.

1. Obrót Kasowy:

DOCHÓD:

1. Pozostałość kasowa	Mp.	2.234·65
2. Wkładki członków	„	15.711·—
3. Subwencje Min. W. R. i O. P.		
1) z dn. 1/9. Mp. 100.000·—		
2) z dn. 23/12. „ 400.000·—	„	500.000·—
4. Od administr. Książnicy za wydane podręczniki 7½%	„	6.671·90
5. Odsetki z gotówki lokowanej w Galic. Kasie Oszczędności	„	794·09
6. Ze sprzedaży czasopisma (od księgarni Gubrynowicza otrzymano Mp. 1556 w r. 1922)	„	6.099·—
7. Dar. p. Dr. K. Jareckiego	„	1.000·—
8. Doraźna składka na W. Zgrom. w Krakowie	„	1.560·—
Razem . .	Mp.	534.070·64

ROZCHÓD:

1. Druk sprawozdania z czynności Tow. za r. 1920. i programu W. Zgrom. w. r. 1921	Mp.	8.200·—
2. Na conto druku XXIV. rocz. (1919—1920) „Eos“	„	110.000·—
3. Reszta należnożności za druk. XXIII. (1918) rocz. „Eos“	„	2.000·—
4. 2% do Związku Pol. Tow. Naukowych .	„	2.315·—
5, Koszta zrealizowania zapisu śp. Dr. T. Garlickiego	„	4.513·—
6. Wydatki administracyjne . . . . ,	„	4.648·93
7. Kursorowi i służbie	„	1.126·80
8. Zamiast wieńca na trumnę śp. E. Fiderera na fundusz zap. Młodzieży Uniw. lwowskiego	„	1.000·—
Razem . .	Mp.	131.803·73

Do tego zapas kasowy na druk. „Eos“ rocz. XXIV (1919—1920 i XXV. (1921—1922)*)	„	401.996·91
Zgodnie z przychodem	Mp.	534.070·64

*) Rocznik Eos XXIV (1919—1820) wyszedł w lutym 1922, za druk jego dopłacono resztę Mp. 176.300·—.

II. Fnndusz żelazny:

Wynosił w roku 1921	Mp.	239.75

III. Fundusz Studia Leopolitana.

Pozostałość z lat poprzednich	Mp.	70·—
Subwencja Min. W. R. i O. P. z dnia 23/12. 1921	„	200.000·—
	Mp.	200.070·—



BIBLIOTEKA KÓRNICKA
Cz. 2810/25

